This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

**Usage guidelines**

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

**About Google Book Search**

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

**A propos de ce livre**

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

**Consignes d'utilisation**

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

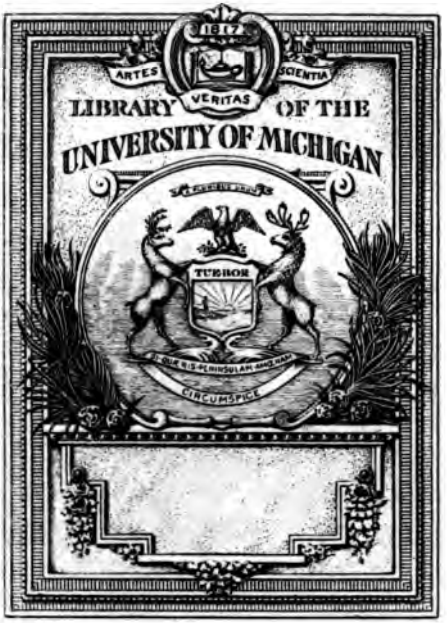
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

**À propos du service Google Recherche de Livres**

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

A 853,577


1817
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
CIRCUMSPICE

[illegible]
[illegible]
[illegible]

# CHEFS-D'OEUVRE

DES

# THÉATRES ÉTRANGERS.

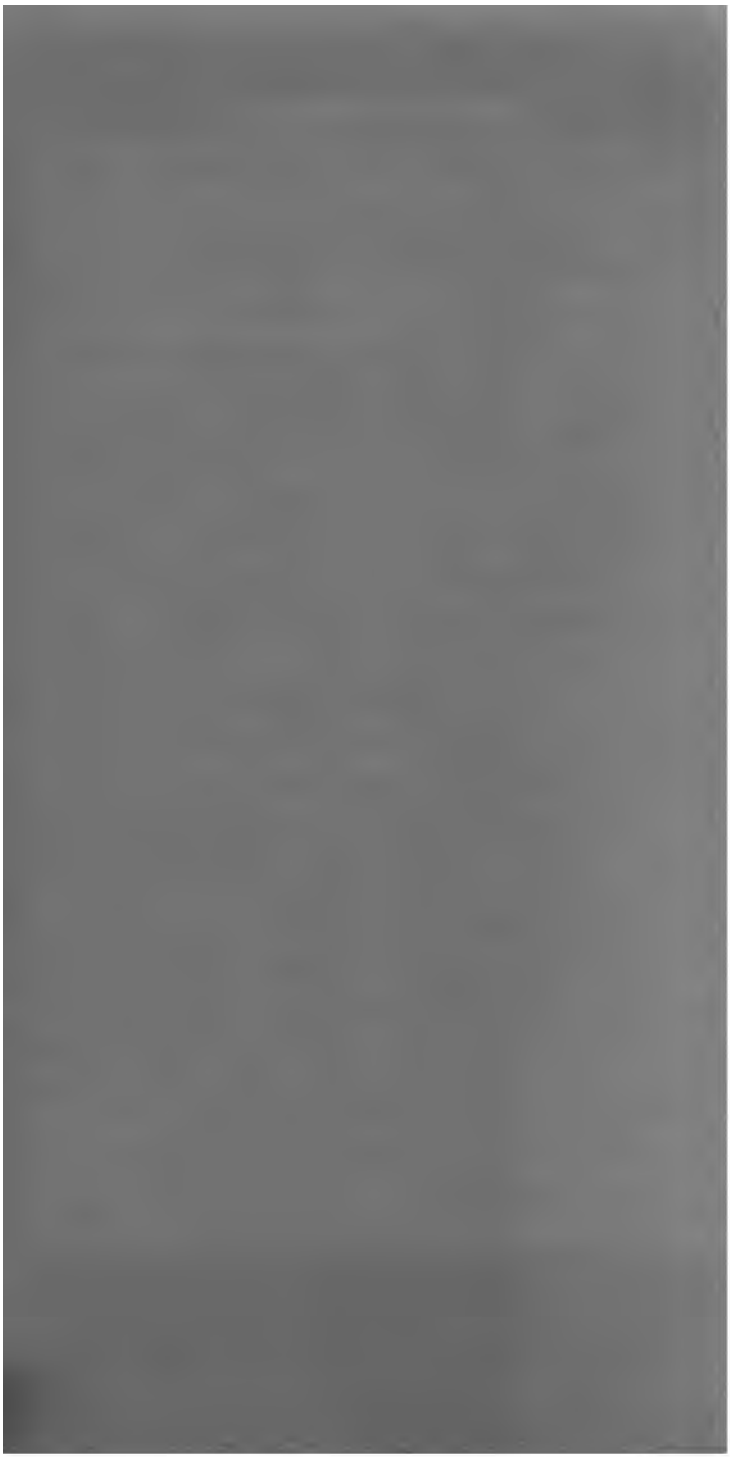
2.e *Souscription.*

TREIZIÈME LIVRAISON.

## THÉATRE ESPAGNOL.

### Calderon.

TOME II.



# CHEFS-D'OEUVRE

DES

# THÉATRES ÉTRANGERS.

2.e *Souscription.*

TREIZIEME LIVRAISON.

## THÉATRE ESPAGNOL.

## Calderon.

TOME II.

Spanish
Night
3-18-37
33646

# NOTICE

SUR

# LE PRINCE CONSTANT.

En 1437, les deux infans de Portugal (Fernand, grand-maître de l'ordre d'Avis, et Henri, grand-maître de celui de Christ,) décidèrent le roi don Édouard, leur frère, à porter la guerre en Afrique, malgré l'opinion de la plupart des hommes sages du conseil, malgré l'état de faiblesse où se trouvait la nation, les craintes qu'elle avait de la Castille et la détresse du trésor. On assure même que la cour de Rome, consultée, décida que cette guerre n'était pas juste. Mais les infans étaient jeunes, ambitieux, vaillans, désireux de gloire; et une flotte puissante porta sur les côtes africaines une armée qui devait être de quatorze mille hommes, et qui atteignait à peine la moitié de ce nombre. Après des escarmouches brillantes en campagne, les infans assiégèrent Tanger. Les Mores,

qui fuyaient en plein champ, se défendirent derrière leurs murs. Ils soutinrent trois assauts.

Cependant la population entière de Fez et de Maroc vint secourir la place. Des masses prodigieuses d'infanterie et de cavalerie se dispersaient d'abord devant les troupes portugaises, mais finirent par les envelopper. Les Portugais mourant de faim, de fatigue et de soif, eurent la permission de se rembarquer, à la charge de rendre Ceuta. L'infant don Ferdinand, premier auteur de la guerre, demeura en otage comme garant de cette paix.

On convoqua les cortès pour savoir si l'on devait ratifier ce traité. Les députés des villes (le tiers-état) étaient d'avis de racheter au prix d'un rocher la liberté et la vie d'un prince du sang. Les grands, les autres princes, le roi lui-même furent d'une opinion différente, et le clergé prouva qu'il valait beaucoup mieux procurer au prince, dont on était sûr, la couronne immortelle du martyre, que d'exposer les habitans de Ceuta à chanceler dans leur foi.

Ferdinand resta en prison; ce fut en vain qu'Édouard, par son testament, ordonna en 1438 de le racheter en donnant Ceuta. Son fils

était mineur, et le testament ne fut pas exécuté L'infant mourut en 1443 après six ans de captivité, de tourmens et de misère. Son frère Henri n'osa jamais reparaître à la cour, et mourut dans la retraite.

Vingt-neuf ans après, son neveu, le roi Alfonse, ayant pris Arzille et Tanger, et fait une assez brillante campagne contre les Africains, échangea un de ses prisonniers, fils de Muley-Xèque, contre le corps du prince. Il fut transporté au monastère de la *Batailla*, où il s'opéra, par son intercession, de nombreux miracles consignés dans un livre imprimé.

Telle est l'histoire dont Caldéron a emprunté quelques circonstances pour faire son *Prince Constant*. Il paraît que Lope de Vega avait traité le même sujet; du moins La Huerta, dans son catalogue, cite une pièce sous le titre d'*Adversa fortuna del infante don Fernando de Portugal*.

Caldéron a voulu faire un héros de son prince, aussi est-il pris les armes à la main; aussi se refuse-t-il, comme Régulus, à l'échange qu'il croit nuisible à sa patrie. De même que celui du général romain, son dévouement est d'invention;

mais cela n'empêche ni l'un ni l'autre d'être dramatique.

M. Schlegel a traduit ce drame en allemand, et il a été joué avec succès sur les théâtres de la Germanie. C'est une des pièces de Caldéron qu'il trouve les meilleures, et le respect que nous devons au savant critique qui, de tous les étrangers, connaît le mieux la littérature espagnole, n'a pas peu contribué à nous engager à l'insérer dans notre collection, de préférence à d'autres qui, selon notre humble opinion, valent autant.

On ne trouve ici ni des déguisemens, ni des changemens de nom, ni même de l'amour; car la passion de Fénix et de Muley disparaît devant les grands intérêts qui s'agitent dans la pièce. Le rôle de Fernand est très-beau, et tous les autres lui sont à peu près sacrifiés. Au reste, la plus grande source d'intérêt, la curiosité, n'est nullement excitée dans cet ouvrage. Dès que Fernand a considéré sous le point de vue religieux la cession de Ceuta, il ne peut plus y avoir de doute sur sa résolution. Qu'a-t-il à craindre après tout? Des maux physiques, et toutes les peines du corps sont telle-

ment incommensurables avec les passions, qu'il n'y a point de combat à établir entre elles. On ne pouvait faire lutter contre les sentimens de dévotion qu'une autre passion telle que l'ambition ou l'amour, et Caldéron ne pouvait prêter l'une ou l'autre à Fernand qu'en affaiblissant cette perfection chrétienne qu'il a voulu peindre en lui.

Il est cependant à remarquer que, malgré la disposition du poëte à l'exagération, il n'a point donné à son héros cette impassibilité qu'un auteur moins habile eût cru peut-être nécessaire à la peinture de ce caractère. Fernand est sensible, et très-sensible à ses maux, et loin d'affaiblir l'intérêt, il en inspire davantage lorsqu'il se plaint de la fatigue et de la faim. Caldéron connaissait le cœur humain, et savait que l'insensibilité du malheureux pour ses souffrances excite un moment l'admiration, mais ne laisse bientôt que l'indifférence.

Il est inutile de vouloir justifier notre auteur de ses fautes contre le costume; de cet esprit chevaleresque prêté à des Mores; de ces rodomontades sans résultat d'Alfonse et de Tarudant; de ces entretiens particuliers entre une

princesse et un général : lorsqu'on le lit, il faut prendre son parti là-dessus comme sur les fautes de géographie et sur les anachronismes. Un reproche plus grave, parce qu'il tient au nœud de la pièce et qu'on aurait pu l'éviter, c'est l'autorité dont l'infant se trouve revêtu pour refuser l'échange de Ceuta contre sa personne. Il ne le veut pas, à la bonne heure; mais quelle puissance, quel droit a-t-il d'empêcher l'infant don Henri d'exécuter les ordres des rois, ses frère et neveu? Régulus parle au sénat contre l'échange des prisonniers, mais si le sénat l'avait ordonné, il eût bien fallu que Régulus restât à Rome. On pouvait sauver cette invraisemblance en supposant (ce n'était qu'une inexactitude de plus) que Ceuta appartenait en propre à l'ordre d'Avis, et que l'autorité du grand-maître était nécessaire pour la céder.

Il y a un rôle de bouffon dans la pièce, mais on voit que l'auteur lui-même sentait qu'il y était déplacé. A peine prononce-t-il quarante vers, et il n'entre pour rien dans l'action.

Le style de Caldéron est plus pompeux encore que dans ses autres pièces : quelquefois même à force d'esprit, il arrive au *cultisme*. J'ai noté

un passage où il semble que l'envie de briller lui ait fait faire un contre-sens.

Le poëte a mêlé l'emploi du *tu* à celui du *vous*, n'ayant pas pu apercevoir quelles sont les règles qu'il a suivies, j'ai constamment imité les formes de dialogue qu'il a employées.

Les mètres de versification sont variés, mais le grand nombre de récits et de descriptions fait que celui de *romance* y domine. Les deux couplets de Fernand et de Fénix sur les fleurs et les étoiles, sont des sonnets.

A. La Beaumelle.

# LE PRINCE CONSTANT.

# PERSONNAGES.

DON FERNANDO, infant de Portugal, et grand-maître de l'ordre d'Avis [1].
DON HENRI, son frère, infant de Portugal, et grand-maître de l'ordre de Christ [2].
DON ALFONSE, leur neveu, roi de Portugal.
DON JUAN COUTIGNO [3], seigneur portugais.
BRITO, bouffon.
LE ROI DE FEZ.
FENIX, sa fille, princesse de Fez.
MULEY, général des armées de Fez.
TARUDANT, roi de Maroc.
SELIM, officier du roi de Fez.
ROSE, ZARA, ESTELLE, ZÉLIME, } femmes de la princesse.
SOLDATS PORTUGAIS ET MORES, CAPTIFS, etc.

# LE PRINCE CONSTANT.

## JOURNEE PREMIÈRE.

### SCÈNE PREMIÈRE.

Jardin de la princesse, à Fez.

ZARA, CAPTIFS CHRÉTIENS.

( Les captifs chantent en travaillant. )

ZARA.

Continuez vos chants; ils plaisent à la belle Fénix; tandis qu'on l'habille, elle est bien aise que vous répétiez ces airs douloureux et mélancoliques, qui ont quelquefois frappé son oreille dans les bagnes.

PREMIER CAPTIF.

Comment peut-elle se réjouir d'entendre des voix accompagnées par le bruit affreux des chaînes qui nous retiennent?

ZARA.

Cela l'amuse. Elle vous écoute de son appartement: chantez.

SECOND CAPTIF.

Cette peine, aimable Zara, est la plus cruelle qu'on nous ait encore imposée. Un oiseau, une

brute dépourvue de raison et de sentiment, peut seul chanter dans une prison.

ZARA.

Ne le faisiez-vous pas tout à l'heure ?

PREMIER CAPTIF.

Oui ; mais c'était pour divertir nos peines, et non pour réjouir les autres.

ZARA.

Allons, obéissez.

LES CAPTIFS chantent.

Notre orgueilleuse faiblesse
En vain croit aux biens constans ;
Beauté, puissance, richesse,
Tout cède à l'effort du temps.

( Rose entre. )

ROSE.

Éloignez-vous, captifs, cessez vos chants. Fénix vient dans ce jardin, seconde aurore de ces contrées, embellir encore ces lieux par sa présence charmante.

( Les captifs sortent. Fénix entre avec Estelle et Zélime )

ESTELLE.

Que tu t'es levée belle !

ZARA.

Que l'aurore ne pense plus que c'est à elle que ce jardin doit ses parfums, ces roses leur couleur, ni ces jasmins leur blancheur éclatante.

FÉNIX.

Un miroir ?

ESTELLE.

C'est en vain que tu l'appellerais à ton aide pour chercher sur ta figure des défauts qui n'y sont pas.

FÉNIX.

De quoi me sert la beauté, si en effet je suis belle, lorsque je n'ai point de joie, lorsque le bonheur est ignoré de moi?

ZÉLIME.

Qu'as-tu, princesse?

FÉNIX.

Ah! ma Zélime, si je savais ce qui m'afflige, je pourrais du moins flatter ma douleur; mais j'ignore la nature de ma peine, et ce qui serait de la tristesse n'est qu'une sombre mélancolie. Je sais seulement que je souffre; ce que je souffre m'est inconnu. C'est une vague illusion de l'âme.

ZARA.

Si ces jardins où l'on voit s'élever à l'honneur du printemps, des temples de roses et de jasmins, ne suffisent pas à distraire ta douleur, promène-toi sur la mer, et que cette fois une barque devienne le char du soleil.

ROSE.

Et lorsque ces jardins verront ton éclat briller sur les ondes, ils diront : Le soleil est déjà descendu dans l'Océan, que ce jour a été court!

FÉNIX.

Rien ne peut m'égayer, non pas même les beautés rivales qu'offrent ici et les lointains immenses de la mer, et les délicieux ombrages de la terre, lorsque les

vagues écumeuses semblent vouloir disputer d'éclat avec les fleurs de ces gazons ; les bosquets envieux des flots cherchent à leur enlever le prix, et, favorisés par le zéphir amoureux qui agite leurs rameaux flexibles, présentent des ondes de fleurs, tandis que la mer, jalouse aussi, tâche d'orner ses rivages et, oubliant sa majesté, sème sur l'azur de ses champs immenses, sur l'émeraude de ses bords, des festons brillans, comme des aigrettes argentées qu'agitent les ailes des vents. Cet asile, océan de verdure et de fleurs, cette onde, jardin d'écume, sont muets à mes yeux. Certes, ma peine est grande si l'aspect des bois, et du ciel, et de la terre, et de la mer ne peut l'adoucir.

ZARA.

Quels pénibles combats tu as à soutenir?

(Le roi entre avec un portrait.)

LE ROI.

Si l'affliction qui poursuit ta beauté (4), t'accorde quelques momens de trêve, reçois, non ce portrait, car lorsque l'art a donné tant de vie et d'expression à l'ivoire, ce n'est plus une vaine image ; reçois cet envoyé de l'infant de Maroc, Tarudant, qui vient de sa part mettre à tes pieds sa couronne. Cet ambassadeur muet porte des messages d'amour. L'appui de Tarudant protége mes états, il réunit dix mille cavaliers pour les envoyer sous mes ordres à la conquête de Ceuta, qu'il est de mon honneur de reprendre aux Portugais. Que ta modestie permette aujourd'hui quelque chose à l'amour ; souffre la tendresse de celui, qui, roi d'un grand empire, doit

encore obtenir à Fez une couronne plus précieuse, et devenir le maître de tes appas.

FÉNIX, à part.

Allah ! protége-moi !

LE ROI.

Quel sujet te trouble ainsi ?

FÉNIX, à part.

C'est la sentence de ma mort.

LE ROI.

Que dis-tu ?

FÉNIX.

Seigneur, tu sais que tu es mon maître, mon père et mon roi, que pourrais-je dire ? ( *A part.* ) Ah ! Muley ! ( *Haut.* ) Mon humilité te répond par le silence. ( *A part.* ) Mon âme mentirait si elle le pensait ; ma bouche ment en le disant.

LE ROI.

Prends ce portrait.

FÉNIX, à part.

Ma main est forcée à le recevoir, mais mon âme ne peut l'agréer.

( On entend un coup de canon. )

ZARA.

Ce coup de canon annonce sans doute l'arrivée de Muley qui sera rentré dans le port.

LE ROI.

Il mérite qu'on lui rende hommage.

(Muley entre en habit de général.)

MULEY.

Permets à ton esclave, grand roi, de baiser te pieds.

LE ROI.

Sois le bien arrivé, Muley.

MULEY.

Il arrive toujours heureusement celui qui est reçu dans une sphère aussi brillante, celui qui trouv dans le port l'aurore auprès du soleil qui lui a donn l'existence. (*A Fénix.*) Permets-moi, princesse, d te baiser la main. (*Au roi.*) Il mérite, peut-être, cett grâce, celui qui plein d'affection, de loyauté, d dévouement, cherche toujours, seigneur, à fair triompher tes armes, qui partit pour te servir (*à demi-voix à Fénix*), et qui est de retour plus épri encore qu'à son départ.

FÉNIX, à part.

O ciel! que deviendrai-je? (*Haut.*) Sois le bie arrivé, Muley. (*A part.*) Je tremble.

MULEY, à part.

Si mes yeux ne me trompent, c'est pour mon mal heur que je viens.

LE ROI.

Enfin, Muley, qu'y a-t-il sur nos côtes?

MULEY.

Tu montreras aujourd'hui ta fermeté; je te port des nouvelles fâcheuses. (*A part.*) Plus fâcheuse sont celles qui m'attendent.

LE ROI.

Dis-moi tout ce que tu sais. Dans un cœur constant le mal et le bien ne causent point d'émotion. Assieds-toi, Fénix.

FÉNIX.

Je t'obéis.

LE ROI.

Asseyez-vous, toutes. Continue, général, et que rien ne t'empêche de parler.

(Il s'assied ainsi que la princesse et ses femmes.)

MULEY, à part.

Je ne pourrai ni parler ni me taire. ( *Haut.* ) Je sortis, comme tu me l'avais ordonné, avec deux galères seulement, pour courir la côte de Barbarie : tu avais voulu que j'arrivasse jusques à cette ville fameuse, autrefois nommé Élise, et qui est fondée à l'embouchure du détroit; à cette ville, aujourd'hui appelée Ceuta, (5) et toujours belle, comme l'indique son nom ; à cette ville que les cieux enlevèrent à ta couronne royale, peut-être à cause des justes ennuis donnés par notre conduite à notre grand prophète Mahomet. A la honte de nos armes, nous y voyons flotter aujourd'hui les bannières portugaises : nous avons sous nos yeux un affront qui avilit notre gloire, un frein qui contient notre orgueil, un Caucase qui arrête le Nil de tes victoires et l'empêche de se déborder jusqu'aux rives du Tage.

J'avais ordre d'examiner et d'observer avec soin ses défenses, pour t'en rendre un compte exact, afin que tu pusses, avec moins de dangers et plus de sûreté, disposer tes plans pour cette conquête, que le ciel puisse t'accorder! mais, en ce moment il re-

tarde l'heure de cette restitution. Une crainte plus grande doit t'empêcher d'y songer, une nécessité plus impérieuse t'appelle ailleurs ; les armes que tu avais préparées pour l'attaque de Ceuta doivent être employées à la défense de Tanger ; cette noble cité est en ce moment menacée de malheurs égaux et de peines égales.

Un matin, à l'heure où le soleil, dissipant les ombres du couchant, secoue sur les jasmins et les roses ses blonds cheveux, où il essuie avec des draps d'or les larmes brillantes de l'aurore dont ses rayons font des perles, je vis, à une grande distance, venir une flotte considérable, quoique la vue encore confuse ne pût déterminer sûrement si c'étaient des vaisseaux ou des rochers qui frappaient nos regards. Comme, dans les illusions de la peinture, des couleurs savamment distribuées présentent, sous un aspect, des déserts, sous un autre, des villes pompeuses, (6) ainsi dans ces campagnes d'azur, la lumière et les ombres confondant la mer et le ciel les ondes et les nuages, égaraient la vue de mille manières. En ce moment on n'apercevait que les masses ; on ne pouvait distinguer les formes. D'abord, voyant leurs points les plus élevés se confondre avec le ciel, nous pensions que c'étaient les nuages qui venaient puiser le saphir des mers pour le reverser en cristal sur nos campagnes ; (7) bientôt nous crûmes voir une foule immense de monstres marins qui accompagnaient Neptune sur le dos des mers ; il nous parut qu'ils agitaient leurs ailes sur les flots, lorsque les navires déployèrent leurs voiles ; plus près c'était une immense Babylone, don

mille flammes volant dans les airs nous représentaient les jardins suspendus. Sûrs enfin que c'était une flotte, voyant la mer blanchir en sillons d'écume devant les vaisseaux, et former après eux de longs festons d'argent sur des montagnes de cristal, je crus devoir éviter un aussi puissant ennemi, et tourner la proue vers les côtes ; car fuir à propos est aussi une manière de vaincre. Profitant de la connaissance que j'ai de ces parages, je me jetai dans une cale étroite, où, entre deux coteaux qui me prêtèrent leur abri, je pus braver cet armement formidable qui épouvante le ciel, la mer et la terre.

La flotte nous dépassa sans nous voir : moi, désireux de connaître la route qu'elle tenait, je repris le large pour la suivre, et le ciel couronna cette fois mes espérances de quelque succès. Je vis qu'un navire était resté isolé, et se défendait avec peine contre la mer. Comme je l'ai su depuis, un orage que la flotte avait éprouvé, l'avait brisé : il se remplissait d'eau sans que les pompes pussent suffire pour le soutenir à flot, et à chaque vague il menaçait de couler bas. Je m'approche, et, quoique More, je leur parais un secours favorable dans leur détresse ; car il est de tels malheurs que la présence même de l'ennemi peut devenir agréable. Le désir de vivre agit si puissamment sur les hommes de l'équipage, qu'ils viennent en foule se rendre prisonniers ; quelques-uns, il est vrai, demeurent sur leur bord, et reprochant aux fuyards leur lâcheté, leur disent que la véritable vie est à conserver l'honneur; et, périssant enfin avec leur vaisseau, conservent jusqu'au dernier moment l'orgueil portugais.

Un de ceux qui se sont échappés m'a tout appris. Cette flotte est sortie de Lisbonne pour débarquer à Tanger ; ils viennent l'assiéger ; ils sont résolus à tout faire, pour arborer sur ses tours, ces Quines [8] de Portugal qui t'offensent chaque jour sur celles de Ceuta. Le roi Édouard, dont la réputation victorieuse vole avec les ailes de l'aigle, envoie à cette entreprise ses frères Fernand et Henri, gloire de notre temps, et déjà fameux par de nombreuses victoires. Ils sont grands-maîtres d'Avis et de Christ, et des croix, l'une verte, l'autre rouge, couvrent leurs cœurs généreux ; quatorze mille Portugais de troupes soldées marchent sous leurs ordres, et un grand nombre de volontaires s'est joint à eux ; ils ont mille hommes de cavalerie montés sur des coursiers, auxquels la superbe Espagne a donné la beauté du tigre, et la légèreté de l'once. Ils doivent être déjà devant Tanger ; déjà, seigneur, s'ils ne foulent pas les sables de sa côte, ils sillonnent les mers qui la baignent. Partons pour défendre cette cité ; saisis toi-même tes armes redoutables ; que ton bras vaillant soit le fléau des chrétiens ; détache du livre de la mort la feuille la plus chargée ; c'est peut-être aujourd'hui le jour où doit s'accomplir cette prophétie héroïque de nos morabites, que la couronne de Portugal doit finir sur les sables de nos déserts : [9] marchons, et que les Portugais voient ton cimeterre rougir de leur sang, les champs que souille leur présence !

LE ROI.

Arrête, c'en est assez : chacune de tes paroles est pour moi un poison mortel. Mon cœur est plein de

fureur ; et malgré tous les armemens, malgré les efforts de leurs grands-maîtres et de leurs infans, je saurai faire de l'Afrique leur sépulcre : Muley, pars tout de suite, avec les cavaliers de la côte ; je te suivrai bientôt pour te soutenir ; si, comme je puis me le promettre de toi, tu sais les occuper par des escarmouches, de manière à ce qu'ils ne puissent débarquer ou du moins s'établir à terre ; si tu montres en cela la valeur que tu as dû hériter de nos ancêtres, j'arriverai aussitôt avec le reste de la brave armée réunie sous ces murs. Ainsi seront jugées ces deux querelles en même-temps : Ceuta rentrera sous mes lois, et Tanger ne se soumettra pas aux leurs.

(Il sort.)

MULEY.

Je n'ai qu'un instant à rester auprès de toi, et je veux te dire, Fénix, au moment où je vais mourir, la cause qui précipitera ma mort. Je sais que mes soupçons feront tort à ta gloire, mais je suis jaloux, et la jalousie oublie tous les ménagemens. Quel est, dis-le moi, cruelle, quel est ce portrait que j'ai aperçu, que tu tiens encore ? quel est l'amant fortuné ? mais non, ne redouble point ma douleur en me le disant ; il me suffit, quel qu'il soit, de le voir dans tes mains, sans entendre de ta bouche la confirmation de mon malheur.

FÉNIX.

Mon affection pour toi, Muley, t'a permis de m'aimer, mais non de m'offenser.

MULEY.

Je le sais : je sais que ce n'est point ainsi qu'on

doit t'adresser la parole ; mais le ciel sait combien je suis jaloux, et la jalousie ne respecte aucune convenance. Plein de crainte, toujours réservé, je t'ai servie, je t'ai aimée ; mais si j'ai pu, amoureux, garder le silence, jaloux, je ne le puis, Fénix, je ne le puis.

FÉNIX.

Ta conduite ne mériterait pas que je prisse la peine de me disculper. Je veux bien cependant mais pour moi-même, te donner une explication

MULEY.

Tu peux te justifier ?

FÉNIX.

Oui.

MULEY.

Qu'Allah te comble de biens !

FÉNIX.

Ce portrait a été envoyé....

MULEY.

Par qui ?

FÉLIX.

.... Par Tarudant, l'infant de Maroc.

MULEY.

Pourquoi ?

FÉNIX.

Parce que mon père, qui ne connaît pas mon amour...

MULEY.

Eh bien ?

FÉNIX.

Veut que ces deux royaumes...

MULEY.

Ne m'en dis pas davantage. C'est ainsi que tu te justifies ! qu'Allah t'accable de maux !

FÉNIX.

Quelle faute est-ce à moi, si mon père a de tels projets ?

MULEY.

La faute est à recevoir ce portrait, t'eût-il menacée de la mort.

FÉNIX.

Pouvais-je refuser de le prendre ?

MULEY.

Sans doute

FÉNIX.

Comment ?

MULEY.

Par quelque feinte.

FÉNIX.

Il n'existait aucun moyen.

MULEY.

Eh bien ! il fallait mourir ! je l'aurais fait en telle occasion.

FÉNIX.

Ce fut par force.

MULEY.

Dis par inconstance.

FÉNIX.

La violence seule....

MULEY.

Il n'y a pas de violence.

FÉNIX.

Que crois-tu donc?

MULEY.

Que mon absence est devenue le tombeau de mon espoir; et puisque je pars encore, bientôt sans doute de nouveaux traits de ton ingratitude viendront blesser mon cœur.

FÉNIX.

Ton devoir t'oblige à t'éloigner. Pars.

MULEY.

En te quittant, mon âme se déchire [10].

FÉNIX.

Va à Tanger; je t'attends à Fez [11] où tu viendras bientôt continuer tes plaintes.

MULEY.

Sans doute, si la douleur me laisse vivre.

FÉNIX.

Adieu, puisqu'il faut que tu partes.

MULEY.

Écoute! me laisses-tu aller sans me remettre ce portrait?

FÉNIX.

C'est à cause de mon père que je ne l'ai pas encore jeté loin de moi.

MULEY.

Donne-le-moi! Qu'au moins j'arrache de tes mains celui qui veut m'arracher de ton cœur

(Ils sortent.)

## SCÈNE II.

Rivage de la mer, près de Tanger.

DON FERNAND, DON HENRI, DON JUAN COUTIGNO, Soldats portugais, débarquant.

DON FERNAND.

Je serai le premier, belle Afrique, qui marcherai sur les sables de tes rivages, afin que, foulée par mes pieds, tu sentes quelle est la force à laquelle tu dois te soumettre.

DON HENRI.

Je mettrai le pied le second sur le territoire africain. (*Il tombe.*) Dieu me soit en aide! de sinistres augures nous poursuivent jusque sur ce rivage.

DON FERNAND.

Écarte de ton esprit de tels soupçons, Henri; si tu es tombé, c'est que déjà cette terre, te reconnaissant pour son seigneur, a voulu que tes bras la pressassent en signe de possession.

DON HENRI.

Les Mores en nous voyant ont abandonné cette plaine et les coteaux voisins.

DON JUAN.

Tanger a fermé ses portes.

DON FERNAND.

Tous cherchent des asiles contre notre valeur.

Don Juan Coutigno, comte de Miralva, reconnaissez ce pays avec soin, avant que le soleil dégagé des vapeurs du matin nous frappe avec plus de violence; approchez-vous de la ville; faites-lui la première sommation; dites à ses habitans qu'ils ne cherchent point à se défendre, s'ils ne veulent que je fasse couler des torrens de leur sang au milieu de leurs demeures embrasées.

DON JUAN.

J'arriverai à ses portes, dût ce volcan de fer et de flamme, obscurcir le soleil d'un nuage de fumée.

(Il sort.)

(Brito entre.)

BRITO.

Grâces à Dieu, je marche sur de la terre. Je vais où je veux, et je puis, s'il me plaît, imaginer que je foule aux pieds des fleurs. Je n'ai ni craintes, ni nausées, ni maux de cœur; je ne suis plus sur cette vilaine mer, où tout dépend d'une machine qui n'est après tout qu'un morceau de bois, et où, s'il lui mésarrive, le plus leste ne peut échapper à la mort. Dieu me fasse la grâce de ne pas mourir sur mer, et de ne pas non plus mourir sur terre jusques au dernier jour.

DON HENRI.

Tu te plais à écouter ce fou.

DON FERNAND.

Es-tu plus raisonnable, toi, que des soucis continuels absorbent; qu'ils laissent sans raison, sans liberté, sans consolation?

DON HENRI.

Mon cœur est rempli d'alarmes; il me semble que

le sort est déclaré contre moi. Depuis notre départ de Lisbonne, nous n'avons vu que des images de mort. A peine avions-nous commencé cette expédition, que le soleil lui-même, s'enveloppant de nuages, cacha sa face dorée, et que l'Océan irrité dispersa notre flotte par d'horribles orages [12]. Si je regarde la mer, des fantômes me semblent sortir du milieu des vagues; si je regarde le ciel, son voile d'azur me paraît ensanglanté. L'air ne m'offre que le chant lugubre des oiseaux nocturnes, et la terre enfin me présente un sépulcre, où dès le premier pas je tombe, comme s'il devait se refermer sur moi.

DON FERNAND.

Mon amitié veut interpréter à son tour ce qui cause ta sombre mélancolie. Si la tempête a abîmé l'un de nos vaisseaux, c'est un signe que nous avons plus de soldats qu'il n'en fallait pour la noble entreprise dont nous sommes chargés. Le ciel se couvre d'un voile écarlate; il s'embellit pour nous faire fête. Des monstres marins, de tristes oiseaux affligent les ondes et les airs; mais ce n'est point notre flotte qui les a conduits en ces lieux; ils les habitaient avant nous; et s'ils annoncent une fin funeste et sanglante, c'est à ceux qui résident en ces contrées. Ces vils augures, ces vaines terreurs ne peuvent menacer que les Mores qui les redoutent, et non les chrétiens qui n'y ajoutent pas foi. Nous sommes chrétiens, mon frère; nous ne combattons pas pour une vaine renommée, pour que les hommes lisent avec admiration le récit de nos victoires immortalisées par l'art des écrivains; nous venons pour

étendre la foi de Dieu : à lui seul sera l'honneur, à lui la gloire, si nous sommes heureux dans nos travaux. Nous devons, il est vrai, redouter ses châtimens, mais ce n'est pas dans des craintes vagues qu'il enveloppe ses menaces; soumettons-nous à sa volonté avec une douce confiance. Nous venons pour le servir, et non pour l'offenser : chrétiens, conduisons-nous comme des soldats du Christ. Mais don Juan paraît.

(Don Juan entre.)

DON JUAN.

Seigneur, en m'approchant de la ville pour t'obéir, j'ai vu sur le penchant de cette montagne une troupe de cavaliers; ils se dirigent vers nous; leur course est si rapide, qu'on croirait qu'ils ont des ailes : ce n'est point l'air qui les soutient; la terre sent à peine l'empreinte de leurs pas, et la terre et les airs doutent s'ils courent ou s'ils volent !

DON FERNAND.

Préparons-nous à les recevoir. Que d'abord les arquebusiers fassent front pour les arrêter, et qu'ensuite les cavaliers montés les poursuivent avec la lance. Allons, mon frère, cette occasion nous promet un début heureux; courage!

DON HENRI.

Je suis ton frère. Les événemens que le temps peut amener ne m'épouvantent pas, et l'aspect même de la mort ne me ferait pas sourciller.

(Ils sortent.)

BRITO seul.

Pour moi, mon poste est toujours à l'ambulance

il faut que je garde ma santé [13]. Comme ils se battent! Bien! Les nôtres attaquent à leur tour. Voilà, j'espère, un joli tournois; mais il est dangereux de le regarder d'aussi près; je vais me mettre à l'abri.

(Il sort.)

## SCÈNE III.

Une autre partie de la campagne, près de Tanger. On ne voit plus la mer.

DON HENRI, DON JUAN, Soldats portugais poursuivant les Mores.

DON HENRI.

En avant! Ils sont vaincus; ils s'enfuient.

DON JUAN.

La campagne est couverte de leurs armes, de leurs chevaux et de cavaliers.

DON HENRI.

Je ne vois pas don Fernand; où sera-t-il?

DON JUAN.

Il s'est lancé à leur poursuite avec tant d'ardeur, que nous l'avons perdu de vue.

DON HENRI.

Allons le chercher, Coutigno.

DON JUAN.

Je ne te quitterai pas.

(Ils sortent tous.)

## SCÈNE IV.

Même décoration.

DON FERNAND, MULEY, sans épée.

DON FERNAND.

Dans cette campagne déserte, théâtre de la mort, et tombeau de tant de vaillans guerriers, brave More, tu es resté seul; ta troupe, écrasée après avoir versé sur la poussière des torrens de sang, s'est retirée; et toi, ayant perdu ton cheval, tu es demeuré pour servir de trophée à la valeur de mon bras; ton coursier, qui avait partagé ta gloire, a été cause de ta perte. La victoire que j'ai remportée sur toi me satisfait davantage, m'enorgueillit plus que la vue de cette campagne couverte de sang, où les yeux attristés de voir tant d'infortunes, de contempler partout les ruines de la valeur, cherchent en vain, au milieu de cette mer de pourpre, la verdure qui couvrait la terre. Après avoir forcé ta vaillance à me céder l'avantage, au milieu de tous ces chevaux sans maître, j'en saisis un, qui, fils des autans, respire le feu, et dont l'éclat sans tache semble dû à la neige. Rapide comme le vent, puissant comme la foudre, cygne pour la blancheur, superbe de sa beauté, audacieux de son courage, ses hennissemens annonçaient son orgueil; sa démarche prouvait sa force : tu te plaças derrière moi, sur ce navire vivant, qui, de la proue de son poitrail, fendant des flots de sang, qu'il grossissait de

son écume, semblait, au milieu de cette mer, poussé par les vents impétueux. Il vient de succomber enfin sous la charge qui l'oppressait. Les malheurs sont lourds à supporter; les animaux eux-mêmes en ressentent le poids. Peut-être a-t-il entendu tes plaintes; peut-être son instinct l'a-t-il averti de la tristesse du More, de la joie du Portugais, et il a refusé de trahir le pays qui l'avait vu naître. N'allons pas plus loin; tu es affligé. En vain ton grand cœur veut dissimuler ta peine; le volcan qui le consume exhale d'ardens soupirs de ta bouche, fait couler de tendres larmes de tes yeux. Étonné de voir que ta valeur s'abatte et se brise à ce point sous les coups de la fortune, j'ai dû penser qu'une autre douleur t'afflige; car la perte de la liberté, le regret d'avoir succombé, certes ne sont pas d'assez grandes raisons pour faire gémir avec tant de mélancolie celui dont le bras sait frapper avec tant de vigueur. Si c'est un bien, si c'est du moins un soulagement de dévoiler les peines que l'on souffre, en attendant que nous rejoignions ma troupe, mon estime te demande quelle est la cause de ton affliction; car, je te le répète, je ne crois pas que ma victoire en soit le seul motif. La douleur répandue au dehors s'adoucit du moins, si elle ne peut se dissiper; et moi, qui ai été, dans cette occasion funeste pour toi, l'instrument de la fortune, je veux être aussi l'auteur de tes consolations, s'il m'est possible de t'en apporter quelqu'une.

MULEY.

Tu es vaillant, Portugais [14], et courtois autant

que vaillant. Tu triomphes de moi par les parole de ta bouche comme par la force de ton bras; ma vie fut à toi, lorsque tu me vainquis avec l'épé au milieu de mes soldats dispersés ou morts; e maintenant que tes discours remportent sur mo une plus douce victoire, mon âme aussi t'appartien à jamais! Par ta valeur, par ta clémence, courageu et sensible tour à tour, tu m'as fait deux fois to captif.

Ému de pitié pour ma douleur, tu me demande noble chrétien, quelle est la cause de mes soupirs je sais que le poids des maux est plus aisé à suppor ter lorsqu'on les confie; mais dans cet épanchemen c'est un soulagement qu'on cherche; et le mal que j souffre est si cher à mon âme, que j'aurais craint d l'affaiblir en t'en faisant la confidence. Mais je doi t'obéir; et je vais tout te dire, pour répondre à u homme tel que toi, comme doit le faire un homm tel que moi.

Je suis neveu du roi de Fez; mon nom est Muley Xèque; ma famille a été illustrée par le nombre des pachas et des béglierbeys qu'elle a fournis fils du malheur, dès l'aurore de ma vie, je m trouvai dans les bras de la mort; une campagne dé serte, alors sépulcre des Espagnols, fut mon ber ceau, et je naquis à Gelves, l'année où la flotte es pagnole se perdit à Gelves [15]; encore enfant, j fus appelé près du roi mon oncle, et dès lors com mencèrent mes peines et mes malheurs. Je vin à Fez : une beauté que j'adorerai toujours y vi vait près de moi, pour que la mort que me prépa rait ma passion pût m'atteindre de plus près; dè

nos premières années [16], afin que la rupture des nœuds de notre affection fût plus difficile à la fois et plus cruelle, nous fûmes élevés ensemble. Ce ne fut point par un coup de foudre que l'amour enflamma nos cœurs; humble, faible, timide, il les frappa plus sûrement que s'il s'était montré dans sa force et dans son pouvoir; et, comme l'eau tombant goutte à goutte, finit par laisser sa trace sur les pierres les plus dures, ainsi la persistance de mes larmes put enfin attendrir un cœur insensible d'abord, mais qui céda enfin, non pas à mon mérite, mais à la constance d'une tendresse sans bornes. Je vécus ainsi pendant quelques instans trop courts, jouissant de mille douceurs innocentes. Enfin je m'éloignai; je m'éloignai, c'est tout dire: en mon absence un autre amant est venu me donner la mort. Il est heureux, je suis infortuné; il est près d'elle, je suis bien loin; il est libre, je suis captif. Juge maintenant, chrétien, si j'ai tort, si c'est faiblesse de m'affliger.

DON FERNAND.

More brave et galant, si tu la chéris, si tu l'idolâtres comme tu le dis, si tu es jaloux, si tu as des craintes comme l'indiquent tes douleurs, si tu aimes comme tu parais souffrir, cette peine deviendra pour toi du bonheur. Je ne veux d'autre prix de ta rançon, sinon que tu veuilles accepter ta liberté. Retourne chez les tiens; dis à ta dame qu'un chevalier portugais t'offre à elle pour être son esclave; et si elle voulait m'en payer le prix, c'est à toi que je le donne. Recouvre ta dette en amour, et fais-t'en

payer les intérêts. Déjà ce coursier qui était tombé de fatigue paraît avoir repris son courage et sa vigueur; je sais ce que c'est que l'amour; je connais les peines que coûte l'absence; je ne veux point te retenir plus long-temps : tu peux partir.

MULEY.

Je ne te réponds point; celui qui offre avec tant de générosité est assez flatté lorsqu'on accepte. Dis-moi, Portugais, qui es-tu?

DON FERNAND

Un soldat noble.

MULEY.

Ta conduite le montre bien. Dans le bonheur ou le malheur, je suis ton esclave à jamais.

DON FERNAND.

Monte à cheval, il est déjà tard.

MULEY.

Si tu t'en aperçois, que sera-ce de celui qui était captif et retourne libre auprès de sa dame?

(Il sort.)

DON FERNAND seul.

On est heureux de pouvoir donner, de pouvoir surtout donner la vie et le bonheur.

MULEY, derrière la scène.

Brave Portugais?

DON FERNAND.

Il m'appelle. Que veux-tu?

MULEY.

J'espère qu'un jour je pourrai m'acquitter de tant de faveurs.

DON FERNAND.

Que le ciel t'en fasse jouir!

MULEY.

Un bienfait n'est jamais perdu. Qu'Allah te garde, Portugais!

DON FERNAND.

Si Allah est Dieu, qu'il t'accompagne! (*On entend un bruit de trompette.*) Mais quelles sont ces fanfares qui troublent les airs et étonnent la terre; vers cette partie on entend battre des tambours; de tous côtés, ce sont des bruits de Mars.

(Henri entre.)

DON HENRI.

Fernand! mon frère, je viens en hâte te chercher.

DON FERNAND.

Qu'as-tu à m'apprendre?

DON HENRI.

Tu entends les armées de Fez et de Maroc. Tarudant a conduit ses troupes au secours du roi de Fez, qui vient avec orgueil nous attaquer. Nous sommes au milieu des deux armées, de sorte qu'assiégeans et assiégés à la fois, de quelque côté que nous veuillions faire front, nous sommes exposés de l'autre; de toutes parts les éclairs de Mars nous menacent de la foudre; que faire au milieu de tant de confusion et de malheurs?

DON FERNAND.

Que faire? Mourir en gens de cœur avec une âme constante. Ne sommes-nous pas deux grands-maîtres, deux infans, et ne suffit-il pas que nous soyons deux Portugais pour ne point connaître la crainte? Répétons nos cris de guerre, Avis et Christ, et mourons pour la foi, puisque nous sommes venus mourir pour elle.

(Don Juan entre.)

DON JUAN.

Notre débarquement a été mal disposé.

DON FERNAND.

Il n'est plus question des moyens à prendre. Toute notre ressource est dans nos épées; puisque nous sommes entre deux armées, combattons de toutes parts : Avis et Christ!

DON JUAN.

Guerre! guerre!

(Ils sortent l'épée à la main Bataille.)

(Brito entre.)

BRITO.

Il n'est aucun moyen d'échapper; les deux troupes nous enveloppent; plus de ressources. La sotte expression! Ah! si la clef éternelle des cieux voulait m'ouvrir une petite fente, pour que celui-là au moins pût se mettre en sûreté qui est venu ici sans avoir rien à démêler dans ces querelles! Je vais faire un instant le mort; puisse ce temps m'être compté en déduction de la mort réelle!

(Il se jette par terre. Un More entre se battant avec Henri.)

LE MORE.

Qui ose se défendre ainsi contre un bras tel que le mien ?

DON HENRI.

Moi, qui, dussé-je tomber et mourir sur les corps de ces chrétiens, ne cesserai pas de combattre. La force de mon bras doit te dire qui je suis.

(Il poursuit le More.)

BRITO.

Le ciel le bénisse ! Comme il marche d'un pas ferme !

(Muley et don Juan Coutigno entrent.)

MULEY.

Je ne suis point fâché, vaillant Portugais, de voir en toi tant de force et de courage. Je voudrais, s'il m'était possible, vous donner la victoire.

(Il s'éloigne.)

DON JUAN.

Que de malheurs ! Errant au hazard, je ne marche que sur les corps de mes compatriotes.

(Il sort.)

BRITO.

A la bonne heure, mais il devrait épargner le mien.

(Don Fernand entre, poursuivi par le roi et d'autres Mores.)

LE ROI.

Rends ton épée, fier Portugais. Si je te vois en mon pouvoir, tu seras mon ami, je te le jure. Qui es-tu ?

DON FERNAND.

Je suis un chevalier, n'espère pas en savoir vantage; donne-moi la mort.

(Don Juan accourt.)

DON JUAN.

Mon sein, encore plein de force, te servira a ravant de rempart, et conservera ta vie. Cour seigneur, mon cher Fernand; montre à préser valeur héréditaire.

LE ROI.

Qu'ai-je entendu? et que pouvais-je désirer de p (*A ses soldats.*) Arrêtez; je ne veux point d'a gloire; un tel prisonnier suffit à mon triom Fernand, le sort a décidé que tu perdrais auj d'hui la vie ou la liberté. Rends ton épée au ro Fez.

(Muley entre)

MULEY.

Que vois-je?

DON FERNAND.

Je ne pouvais la remettre qu'à un roi. (*A pa* La refuser aurait été un désespoir coupable.

(Don Henri entre.)

DON HENRI.

Mon frère prisonnier!

DON FERNAND.

Ne montre pas ta douleur, mon frère. Tels s les arrêts du destin, et telle est l'inconstance d fortune.

LE ROI, à Henri.

Henri, ton frère est en mon pouvoir, et quoiq

en profitant de mes avantages, je puisse vous donner à tous un juste trépas, je n'oublie pas que je n'ai pris les armes que pour me défendre, et la générosité avec laquelle je vous laisse la vie, me fera plus d'honneur que ne m'en ferait votre mort. Pour que le rachat se fasse plus exactement, retourne en Portugal; Fernand attendra dans mon palais que tu viennes le délivrer. Mais dis à Édouard que c'est en vain qu'il prétendrait obtenir le retour de son frère, s'il ne me rend Ceuta. (*A Fernand.*) A présent, votre altesse, à qui je dois une telle gloire, me suivra à Fez.

DON FERNAND.

C'est au but où mes désirs tendent depuis longtemps, que m'acheminent les pas que je fais vers ma prison.

MULEY, à part.

Et maintenant l'amitié désespérée va se joindre à la jalousie pour me tourmenter.

DON FERNAND.

Henri, je suis prisonnier; je ne crains point l'infortune, je suis au-dessus de l'inconstance du sort. Dis à mon frère que, dans mon malheur, il se conduise comme un prince chrétien.

DON HENRI.

Ne te fies-tu pas à sa générosité?

DON FERNAND.

Dis-lui, je te le répète, qu'il se conduise en roi chrétien.

DON HENRI.

Et moi aussi je sais ce que m'impose ce titre.

DON FERNAND.

Viens m'embrasser.

DON HENRI.

C'est toi qui es prisonnier, et c'est toi qui m'en chaînes.

DON FERNAND.

Adieu, don Juan.

DON JUAN.

Je ne prends pas congé ; je reste auprès de toi.

DON FERNAND.

Loyal ami !

DON HENRI.

Malheureuse expédition !

DON FERNAND.

Tu diras au roi.... Mais non, ne lui dis rien..... Le silence suffit. Adieu..... Porte ces larmes au roi mon frère [17].

(Ils sortent tous, excepté Brito et deux Mores.)

PREMIER MORE.

Voici un de ces chrétiens morts.

SECOND MORE.

Jetons les corps à la mer de peur de la peste.

BRITO, se relevant et les chargeant.

C'est moi qui vous y enverrai à fendans et à revers. Même après la mort, nous sommes encore Portugais.

FIN DE LA PREMIÈRE JOURNÉE.

# JOURNÉE DEUXIÈME.

## SCÈNE PREMIÈRE.

Campagne aux environs de Fez.

FÉNIX seule.

ZARA, Rose, Estelle, n'y a-t-il personne pour me répondre ?

(Muley entre.)

MULEY.

Me voici : tu es pour moi le soleil ; je suis l'ombre qui te suis sans cesse. J'ai entendu ta douce voix, et je hâte le pas à travers la montagne pour venir auprès de toi. Qu'as-tu ?

FÉNIX.

Écoute-moi, si pourtant j'ai la force de te le dire. Ici près une fontaine déroule des flots d'argent et de cristal. Elle est flatteuse, car elle parle et ne sent pas ce qu'elle dit; douce, parce qu'elle feint; libre, parce qu'elle s'exprime tout haut; ingrate, enfin, puis qu'elle échappe toujours. J'arrivai fatiguée sur son rivage, après avoir long-temps suivi dans ces bois une bête féroce ; je trouvai sur ses bords le loisir, le repos et la fraîcheur, parce qu'un coteau

qui la couvre, revêt de guirlandes d'œillets et de jasmin ce lieu délicieux. A peine avais-je abandonné mon âme au doux murmure des solitudes, que j'entendis du bruit dans les feuillages, et vis devant moi une femme âgée, esprit en forme humaine, le front ridé et soucieux, squelette vivant, ou plutôt ombre de l'existence; son aspect sauvage et rude était celui d'un tronc noueux, dont l'art n'a point enlevé l'écorce. D'un air triste et mélancolique, tu en trembleras comme moi, elle me tendit une main, et il me sembla qu'à mon tour je devenais un tronc immobile. L'approche de sa main me fit frissonner, ses paroles me remplirent d'horreur; pleines d'un poison mortel pour mon cœur, articulées à peine, elles coulaient avec rapidité, mais j'ai pu entendre celles-ci : Ah ! femme infortunée ! ah ! malheur inévitable ! tant de grâces, tant de beauté, doivent être le prix d'un cadavre ! Elle dit, et dès ce moment je vis à peine, ou plutôt je meurs à chaque instant; je tremble de voir l'accomplissement de cet oracle affreux, présage de ma mort prochaine ! O ciel ! je dois être le prix d'un cadavre [18] !

MULEY.

Il n'est point difficile d'expliquer le sens de cet oracle, il n'est que la peinture de mes peines : tu dois donner la main d'épouse à Tarudant; je meurs seulement d'y penser, et avant que tu lui aies accordé ton amour, mes regrets auront terminé ma vie. Je puis te perdre, il est vrai, mais non te perdre et survivre à mon malheur: Si donc je dois expirer avant que je voie la félicité d'un rival, ma mort est

le prix auquel il doit t'acheter; et toi, au milieu de ces malheurs, tu seras le prix d'un cadavre, puisque tu m'auras tué d'amour, de regret et de jalousie.

(Ils sortent.)

(Don Fernand entre suivi de captifs.)

PREMIER CAPTIF.

De ce jardin où nous sommes à travailler, nous t'avons vu, prince, aller à la chasse, et nous venons tous ensemble nous jeter à tes pieds.

SECOND CAPTIF.

C'est la seule consolation que nous offre ici le ciel.

TROISIÈME CAPTIF.

Nous devons lui en rendre grâces.

DON FERNAND.

Embrassez-moi, mes amis. Dieu sait si je voudrais pouvoir, au lieu de vous étreindre, rompre les liens qui vous enchaînent! Vous seriez libres avant moi. Mais recevez comme un bienfait de Dieu votre sort actuel, il daignera l'améliorer. La prudence peut triompher du malheur le plus opiniâtre. Souffrez patiemment la rigueur des circonstances et de la fortune; cette inconstante déité, aujourd'hui fleur, demain cadavre, change continuellement et vous deviendra plus favorable. Il est bien pénible, et il n'est pas très-sage, de ne donner aux malheureux que des conseils; mais quelle que fût mon envie de vous faire quelques présens, je n'ai maintenant rien à vous offrir; pardonnez, mes amis, j'attends des secours de Portugal; ils arrivent bien-

tôt, mes biens seront à vous, ce n'est que pour vous que je les désire. Si je sors de captivité, vous viendrez tous avec moi. Adieu, allez travailler, ne mécontentez pas les maîtres que Dieu vous a donnés.

PREMIER CAPTIF.

Seigneur, nous nous réjouissons dans notre esclavage de te voir conserver la vie et la santé.

SECOND CAPTIF.

Puisse le ciel te donner une vie plus longue qu'au phénix!

(Ils sortent.)

DON FERNAND.

Mon âme reste dans une profonde stupeur, en voyant qu'ils partent sans avoir rien reçu de moi. Et je ne puis les secourir! Quelle douleur!

(Muley entre.)

MULEY.

J'admirais, prince, la douceur et l'affection avec laquelle vous traitiez ces malheureux captifs.

DON FERNAND.

Je prends pitié de leur fortune, et j'apprends de leurs souffrances à devenir malheureux à mon tour. Peut-être quelque jour aurai-je besoin de me rappeler ces leçons?

MULEY.

Que dites-vous, seigneur?

DON FERNAND.

Je suis né infant de Portugal; je suis devenu esclave; je puis descendre encore à un plus misérable état. La distance est bien plus grande entre un infan

et un captif qu'entre un captif et un autre. Chaque jour appelle celui qui le suit, et enchaîne ainsi des pleurs à des pleurs, des peines à des peines.

MULEY.

Plût au ciel que mes chagrins ne fussent pas plus grands que ceux de votre altesse ! Aujourd'hui captif, demain vous pouvez revoir votre patrie ; mais, moi, je n'ai point d'espérance ; l'état de ma fortune ne peut devenir meilleur, et son inconstance même ne peut m'être favorable.

DON FERNAND.

Quoique je sois à présent à la cour du roi de Fez, tu ne m'as jamais rien dit de plus sur les amours dont tu m'avais fait confidence.

MULEY.

Modeste dans les faveurs que j'ai reçues, j'ai juré de cacher le nom de celle que j'adore ; mais fidèle à l'amitié, sans violer le serment fait à l'amour, je te dirai mes secrets. Mon malheur est unique comme ma tendresse, car, comme le phénix, ma passion n'a rien qui l'égale. Je vois, j'entends, et je me tais : c'est un phénix que ma patience ; c'est un phénix que ma peine, quand j'aime, je souffre et je crains ; c'est un phénix que ma timidité, lorsque je gémis de mes ennuis ; c'est un phénix que mon espérance, malgré les craintes qui l'environnent ; mon amour est un phénix. Adieu, ce que j'ai dû te taire comme amant, comme ton ami, je te l'ai déclaré.

(Il sort.)

DON FERNAND seul.

Il a dit avec adresse et courtoisie le nom de sa

maîtresse. Il aime la princesse Fénix ; et si son malheur est un phénix, le mien ne peut entrer en comparaison. Le mien est commun à bien d'autres; beaucoup ont souffert autant ou plus encore que moi, ont enduré d'aussi cuisantes peines.

(Le roi entre avec des chasseurs.)

LE ROI.

Je viens sur le penchant de ces coteaux chercher ton altesse. Avant que le soleil se cache sous des rideaux de pourpre ou de perles, viens, tu verras la dernière lutte d'un tigre déjà enveloppé par mes chasseurs.

DON FERNAND.

Seigneur, tu inventes à chaque instant de nouveaux moyens de me rendre ce séjour agréable. Si tu fêtes ainsi tes esclaves, ils ne regretteront pas leur pays.

LE ROI.

Des captifs comme toi, qui honorent leur maître, ne peuvent être servis avec trop de soin.

DON JUAN, au roi.

Approche, seigneur, du bord de la mer; tu y verras le plus beau des spectacles [19], un prodige de la nature et de l'art. Une galère chrétienne arrive dans le port. Elle est si belle, quoique couverte des signes du deuil, qu'on a peine à concevoir comment elle réunit la joie et la tristesse : elle porte le pavillon portugais, et, comme l'infant est captif, elle a pris des signes de tristesse à cause de son esclavage ; et, au moment de lui rendre la liberté, elle témoigne encore son affliction.

DON FERNAND.

Ami, ce n'est point là le motif du deuil qu'elle a revêtu; si cette galère me portait la liberté, elle ne montrerait que des signes d'allégresse.

(L'infant don Henri entre vêtu de deuil.)

DON HENRI, au roi.

Permettez-moi, seigneur, de vous embrasser.

LE ROI.

Que votre altesse soit la bienvenue.

DON FERNAND.

Ah! don Juan, mon malheur est certain.

LE ROI.

Ah! Muley, je suis au comble de mes vœux.

DON HENRI.

Après avoir rempli mes devoirs envers vous, permettez-moi, seigneur, d'embrasser mon frère. Ah! mon Fernand!

DON FERNAND.

Mon cher Henri, que signifient ces vêtemens funèbres? Mais, non, ne me le dis pas; tes yeux se sont assez expliqués. Tu n'as pas de quoi t'affliger si tu viens m'annoncer une captivité éternelle : elle est l'objet de mes désirs; je m'en féliciterais; et tu aurais pu, pour m'apprendre cette bonne nouvelle, revêtir des habits de fête. Comment se porte le roi mon frère et mon maître? Pourvu que sa santé soit bonne, aucune peine ne peut m'atteindre. Tu ne me réponds pas?

DON HENRI.

Si, lorsqu'on raconte deux fois des nouvelles déplorables, elles causent un double chagrin, je veux du moins t'épargner ce tourment. Écoute-moi aussi, grand roi, et permets que cette montagne soit le rustique palais où je te demande ton attention pour ce que j'ai à te dire, et la liberté pour ton illustre prisonnier.

La flotte qui avait long-temps fatigué les ondes de son poids orgueilleux, dispersée par la tempête, laissant l'infant prisonnier dans ta cour, rentra dans nos ports; je courus à Lisbonne; aussitôt qu'Édouard apprit ces funestes nouvelles, la tristesse serra son cœur, de sorte que sa mélancolie s'aggravant chaque jour, il montra que l'on peut expirer de chagrin. Il est mort; que Dieu l'ait en sa garde!

DON FERNAND.

Oh ciel! est-il possible que ma captivité lui ait causé une telle peine!

LE ROI.

Allah sait combien cette nouvelle m'afflige. Mais poursuis.

DON HENRI.

Le roi mon maître a ordonné par son testament qu'on rendit sur-le-champ la ville de Ceuta en échange de la personne de l'infant; en conséquence, et revêtu des pouvoirs d'Alfonse, brillante aurore qui pouvait seule remplacer le jour que nous avons perdu, je viens faire la remise de la place, et....

DON FERNAND.

Arrête ; n'en dis pas davantage ; arrête, arrête, Henri ; ces discours sont indignes non-seulement d'un infant de Portugal, non-seulement d'un grand maître de la religion de Christ [20], mais de l'homme le plus vil, d'un barbare qui n'aurait jamais connu la lumière de notre sainte foi. Mon frère, que Dieu a voulu appeler à lui, a inséré cette clause dans son testament; mais ce n'était point pour qu'elle s'accomplît, c'était pour montrer combien il désirait ma liberté, combien il voulait qu'elle fût obtenue par tout autre moyen, soit de douceur, soit de force ouverte. Ordonner de remettre Ceuta, ce n'est qu'ordonner des efforts prodigieux. Et comment serait-il possible qu'un roi catholique, qu'un roi juste, voulût livrer au More une cité qui lui coûta son propre sang ? car, tu le sais, ce fut lui qui, armé seulement d'un bouclier et de son épée, escaladant ses murailles superbes, arbora le premier sur leurs créneaux les quines du Portugal. Et c'est encore ce qui importe le moins. Mais cette ville confesse le vrai Dieu suivant la foi catholique, elle a obtenu des églises, où son culte sacré se célèbre avec respect, avec amour ; serait-il digne d'un prince pieux, serait-il chrétien, serait-il Portugais, de consentir à ce que dans ces temples du seul Souverain, au lieu des lumières divines dont les illumina le vrai soleil, on vît les ombres musulmanes se répandre, et que leurs sinistres croissans éclipsassent les saintes lueurs dont les chrétiens y sont éclairés? Souffrirait-on que ces cha-

pelles fussent abandonnées à de vils animaux, ou, forfait plus horrible encore, qu'elles redevinssent des mosquées? Ici ma langue épaissie me refuse son secours, l'haleine me manque, la peine me rend muet; en pensant à une telle profanation, mon cœur se brise, mes cheveux se hérissent, un frisson glacé fait trembler tout mon corps: des étables et des crèches ont déjà été d'autres fois le temple de Dieu; elles l'ont reçu dans leur sein.... Mais, des mosquées! ce serait le tombeau de notre honneur, l'écriteau de notre infamie, où l'univers entier lirait: Ici Dieu avait une maison, et des chrétiens la lui ont enlevée pour la donner au démon. Oserions-nous donc affronter Dieu dans sa propre demeure! oserions-nous y conduire l'impiété, veiller à sa sûreté, et, pour l'établir en paix, chasser notre Dieu de ses autels!

Les chrétiens qui habitent cette ville avec leurs familles, avec leurs propriétés, prévariqueront peut-être, abandonneront leur foi pour ne point quitter leurs enfans et leurs biens. Est-ce à nous à les exposer au péché? est-ce à nous à livrer aux Mores les tendres enfans des fidèles, pour qu'ils les accoutument à leurs rites et qu'ils les réunissent à leur secte? Serait-il bon que tant d'hommes vécussent dans une misérable captivité, pour sauver la vie d'un seul, dont la perte est de si peu d'importance?

Que suis-je enfin? suis-je plus qu'un homme? Si le titre d'infant ajoutait à mon importance, songez qu'aujourd'hui, devenu esclave, je n'ai plus ni rang ni noblesse. Prisonnier comme je le suis, nul ne

doit me nommer infant; et n'étant qu'un simple captif, est-il raisonnable d'établir mon rachat à si haut prix? Mourir, c'est perdre l'existence. Je la perdis à la guerre; j'ai cessé de vivre, et ce serait folie de faire périr tant de vivans pour un mort. Donne-moi ces vains pouvoirs; que brisés en morceaux (*il les déchire*) ils deviennent le jouet des vents et des flammes. Mais, non, je veux les avaler, les cacher dans mon sein, pour qu'il n'en reste pas une lettre qui puisse faire croire au monde que la noblesse de Portugal ait eu jamais une telle faiblesse.

Roi, je suis ton esclave; dispose de moi, et de ma liberté: à ce prix je n'en veux pas; à ce prix il est impossible que je l'obtienne. Henri, retourne dans notre patrie; dis que tu m'as laissé enseveli en Afrique. Chrétiens, Fernand, le grand-maître d'Avis, a cessé de vivre: Mores, un esclave vous reste: captifs, un compagnon de plus partage aujourd'hui vos peines: ciel, un homme ose protéger l'intégrité de tes églises: mer, un malheureux par ses pleurs grossira tes ondes amères: montagnes, voyez dans votre sein celui qui sera bientôt réduit à la condition des brutes qui vous habitent [21]: terre, attends le cadavre qui va bientôt se reposer dans la fosse que tu lui prépares; afin que roi, frère, Mores, chrétiens, ciel, terre, mer, montagnes, tous sachent qu'aujourd'hui un PRINCE CONSTANT au milieu de ses infortunes glorifie la foi catholique, et rend hommage à la loi de Dieu [22].

LE ROI

Ingrat, insensible à la gloire et à la grandeur de ma couronne [23], c'est ainsi que tu me refuses, que

tu m'enlèves ce que je désirais le plus! mais si j
t'ai laissé plus de pouvoir, plus d'aise dans mo
royaume que tu n'en avais dans ton pays, il n'est pa
étonnant que tu ne sentes pas les peines de la capt
vité. Puisque tu t'appelles toi-même mon esclave
puisque tu avoues mes droits, c'est comme esclav
que je veux te traiter. Que ton frère, que tous l
tiens te voient dès à présent me baiser les pieds.

(Don Fernand lui baise ses pieds.)

DON HENRI.

Quel malheur!

MULEY.

Quelle affliction!

DON HENRI.

Quelle honte!

DON JUAN.

Quelle peine!

LE ROI.

Te voilà mon esclave.

DON FERNAND.

Il est vrai ; mais quelle faible vengeance
prends! L'homme n'est sorti de la terre que po
faire un court voyage sur sa surface; quel que s
le chemin qu'il prenne, il doit toujours rentrer da
son sein. Je te dois plus de reconnaissance que
haine, puisque tu m'indiques des chemins pl
courts pour arriver au terme de ma route.

LE ROI.

Tu es mon esclave; tu ne peux avoir rien à t
Ceuta est aujourd'hui en ton pouvoir; si tu es m

captif, si tu me reconnais pour maître, pourquoi ne pas me la donner?

DON FERNAND.

Parce que c'est à Dieu, et non à moi qu'elle appartient.

LE ROI.

La loi de Dieu n'ordonne-t-elle pas d'obéir à son maître? en vertu de ce droit, je te commande de me remettre cette place.

DON FERNAND.

Dieu ordonne au serviteur d'obéir à son seigneur en ce qui est juste; mais si le maître ordonne à son esclave de pécher, celui-ci ne lui doit point l'obéissance, parce que le péché commandé n'est pas moins criminel.

LE ROI.

Je te donnerai la mort.

DON FERNAND.

Ce sera pour moi le commencement de la vie.

LE ROI.

Eh bien! pour que tu n'aies pas même cette espérance, ta vie sera une longue mort. J'ai de la rigueur.

DON FERNAND.

J'ai de la patience.

LE ROI.

Fernand, tu ne recouvreras point ta liberté.

DON FERNAND.

Roi, tu ne recouvreras pas Ceuta.

LE ROI.

Holà !

(Sélim entre.)

SÉLIM.

Qu'ordonnes-tu ?

LE ROI.

Que sur-le-champ ce captif soit placé au même rang que tous les autres. Mettez-lui les fers au cou et aux pieds ; qu'il serve dans mes écuries, dans mes bains, dans mes jardins ; qu'il y soit sous le même gouvernement que le reste des esclaves ; qu'il n'ait plus ses habits de soie ; qu'il soit vêtu de serge grossière qu'on lui donne du pain noir et de l'eau saumâtre qu'il habite des cachots humides et obscurs. Cet ordre est pour lui, et pour tous ses domestiques et ses vassaux. Emmenez-les.

DON HENRI.

Quel malheur !

DON JUAN.

Quelle affliction !

LE ROI, à don Fernand.

Je verrai, barbare, je verrai si ta constance pourra l'emporter sur ma rigueur.

DON FERNAND.

Tu verras qu'elle durera autant que ma vie.

(On l'emmène avec don Juan.)

LE ROI.

Henri, tu es ici sous la sauvegarde de ma parole. Tu peux retourner à Lisbonne, rembarque-toi, quitte les côtes d'Afrique, et va dire aux Portugais que leur infant, que le grand-maître de leur ordre

a Avis est occupé à panser mes chevaux, et qu'ils viennent à présent, s'ils l'osent, lui rendre la liberté.

DON HENRI.

Ils le feront ; et si je le laisse dans cette misère, si je puis supporter la douleur de ne pas partager ses chaînes, c'est parce que j'espère revenir bientôt, avec plus de puissance, rompre ses fers à force ouverte.

(Il sort.)

LE ROI.

Tu feras bien si tu le peux.

MULEY seul.

Maintenant est arrivée l'occasion de montrer ma loyauté. Je dois la vie à Fernand et je veux acquitter ma dette.

(Il sort.)

## SCÈNE II.

Un jardin du roi.

ELIM, FERNAND en esclave.

SELIM.

Le roi ordonne que tu travailles dans ce jardin, et songe que tu dois de l'obéissance à ses lois.

DON FERNAND.

Ma patience lassera sa sévérité.

(Des captifs entrent ; ils travaillent au jardin, quelques-uns chantent.)

PREMIER CAPTIF. Il chante.

Déjà, des bords de la mer,
On voit la flotte paraître ;

Aux rivages de Tanger,
Elle conduit le grand-maître.

(Il s'éloigne en chantant.)

DON FERNAND.

Que partout ma déplorable histoire fatigue mémoire des hommes ! je suis triste et troublé.

SECOND CAPTIF.

Captif, allons; à quoi pensez-vous ? que fait vous? ne pleurez pas; consolez-vous, le gra maître nous a dit, il y a peu de temps, que n reviendrions tous dans notre patrie en pleine lib té; aucun Portugais ne doit demeurer ici.

DON FERNAND.

Hélas ! vous serez bientôt désabusés.

SECOND CAPTIF

Oubliez vos chagrins, et aidez-moi pour l'arro ment de ces fleurs ; prenez les seaux, et vous p terez de l'eau de ce bassin.

DON FERNAND.

Je veux obéir ; vous m'avez donné l'emploi me convient en me demandant de l'eau : sem des peines, cultivant des ennuis, mes soucis v fourniront le courant de mes larmes.

(Il sort.)

TROISIÈME CAPTIF.

Voici d'autres esclaves qui arrivent dans ce bag

(Don Juan entre avec un autre captif.)

DON JUAN.

Examinons avec soin si c'est dans ces jard où on l'a conduit, et si ces esclaves l'ont vu. No

douleur serait allégée, nous aurions quelque consolation si nous pouvions être auprès de lui. (*Au deuxième captif.*) Dieu te garde, mon ami, dis-moi si tu as vu le grand-maître don Fernand travailler dans ce jardin.

SECOND CAPTIF.

Non, mon ami, je ne l'ai point vu.

DON JUAN.

J'ai peine à retenir mes larmes,

TROISIÈME CAPTIF.

On a ouvert le bagne, et de nouveaux captifs y y ont été envoyés.

(Don Fernand rentre avec deux seaux d'eau.)

DON FERNAND, parlant à lui-même.

Ne soyez pas étonnés, mortels, de voir un grand-maître d'Avis, un Infant, dans une telle misère. Tels sont les changemens que le temps sait amener.

DON JUAN.

Quoi, seigneur! votre altesse dans un tel état! mon sein se brise de douleur.

DON FERNAND.

Dieu te pardonne, mon ami, la peine que tu m'as faite en me découvrant; j'aurais voulu me cacher, et passer les jours de la servitude et de la misère, inconnu au milieu de mes propres soldats.

SECOND CAPTIF.

Seigneur, daignerez-vous me pardonner la manière insensée dont je me suis conduit avec vous?

TROISIÈME CAPTIF.

Permettez-nous d'embrasser vos genoux.

DON JUAN.

Que votre altesse.....

DON FERNAND.

Qu'est-ce que l'altesse de celui qui vit dans bassesse pareille? je ne suis plus qu'un captif; je ce que vous êtes tous; ne me traitez plus que co votre égal.

DON JUAN.

Plût au ciel de lancer un de ses carreaux pou donner la mort!

DON FERNAND

Don Juan, un cœur noble ne doit pas se plai ainsi; oserais-tu refuser ta confiance à Dieu? rage, ami; ici, comme dans les combats, tu montrer ta valeur et ta prudence.

(Zara entre avec une corbeille.)

ZARA.

Ma maîtresse Fénix va venir dans ce jardi veut que vous embellissiez cette corbeille des n ces brillantes de différentes fleurs.

DON FERNAND.

Je veux la lui porter moi-même; je serai tou le premier à la servir.

TROISIÈME CAPTIF.

Allons les ramasser.

DON FERNAND.

Ne faites plus de cérémonies avec moi. Vos pe

sont égales aux miennes; et puisque, si ce n'est aujourd'hui, demain la mort doit nous égaler tout-à-fait, ce ne sera pas une imprudence de ne laisser aujourd'hui rien à faire pour demain.

( Il sort avec tous les captifs. )

( Fénix entre avec Rose et Estelle. )

FÉNIX.

Tu as ordonné de me porter des fleurs ?

ZARA.

Tes ordres sont exécutés.

FÉNIX.

Je veux voir des fleurs; peut-être leurs couleurs me distrairont de mes chagrins.

ROSE.

Ne peux-tu autrement combattre ta profonde mélancolie ?

ZARA.

Qui peut ainsi entretenir tes ennuis ?

FÉNIX.

Ce n'est point un songe qui m'a frappée; c'est mon malheur que j'ai vu. Lorsqu'un misérable rêve qu'il est possesseur d'un trésor, je le sais bien, Zara, son bonheur, son bien n'est qu'un songe; mais s'il a rêvé que sa fortune s'est encore aggravée, il retrouve à son réveil que ses songes sont des réalités. J'ai rêvé du mal et du bien : le mal seul se réalise. Hélas! je n'espère plus de bonheur, mon infortune est trop certaine.

ZARA.

Et que restera-t-il pour le mort, si tu t'affliges ainsi?

FÉNIX.

Tu augmentes mon trouble. Je dois être le prix d'un cadavre! Quelle peine peut être égale à celle-là! Quel plaisir pourrait goûter une malheureuse femme qui, à la fin, doit être le prix d'un cadavre! O Allah!.. Et qui sera-ce?

(Don Fernand entre portant les fleurs.)

DON FERNAND.

C'est moi.

FÉNIX.

O ciel! que vois-je?

DON FERNAND.

Qui peut ainsi t'étonner, princesse?

FÉNIX.

Te voir et t'entendre.

DON FERNAND.

Hélas! Je puis le croire. Belle Fénix, désireux de te servir, je venais t'offrir des fleurs, emblème de ma situation; elles sont nées avec l'aurore, et meurent dans la journée.

FÉNIX.

Le nom de merveille [24] fut justement donné à cette fleur.

DON FERNAND.

Toutes ces fleurs sont des merveilles, puisque c'est un esclave comme moi qui te les présente pour te servir.

FÉNIX.

Il est vrai. D'où vient ce changement?

DON FERNAND.

De ma destinée.

FÉNIX.

Est-elle donc si rigoureuse?

DON FERNAND.

Tu le vois.

FÉNIX.

Tu me fais peine.

DON FERNAND.

Tu ne devrais pas être surprise.

FÉNIX.

Pourquoi donc?

DON FERNAND.

Parce que l'homme naît sujet à la peine et à la mort.

FÉNIX.

N'es-tu pas Fernand?

DON FERNAND.

Je le suis.

FÉNIX.

Qui t'a réduit à cet état?

DON FERNAND.

La loi à laquelle sont soumis les esclaves.

FÉNIX.

Qui l'a faite?

DON FERNAND.

Le roi.

FÉNIX.

Par quel motif?

DON FERNAND.

Parce qu'il est mon maître.

FÉNIX.

A-t-il cessé de t'aimer?

DON FERNAND.

Il m'abhorre.

FÉNIX.

Un jour seul a-t-il pu changer ses affections? Il semblait que vos deux étoiles fussent unies à jamais.

DON FERNAND.

Ces fleurs viennent ici pour te désabuser. Elles étaient la pompe et la joie du jardin; elles étaient les belles du jour lorsqu'elles se sont réveillées brillantes, aux premiers rayons du matin; le soir, ensevelies dans le sein de la froide nuit, elles ne seront plus que de vains regrets.

Cette peinture animée qui défie l'éclat du ciel, où l'or, la neige et l'écarlate brillent à l'envi, bientôt flétrie, décolorée, sera l'exemple de la vie humaine, tant un jour peut apporter d'événemens funestes.

Les roses matinales se sont hâtées de fleurir, et n'ont fleuri que pour mourir plus vite. Le même calice a été leur berceau et leur sépulcre.

Telles sont les fortunes de l'homme; il naît et il expire en un jour; dans les siècles de l'existence, sa durée n'est qu'un instant.

FÉNIX.

Ta présence m'inspire je ne sais quelle crainte; je frémis à ton aspect; je ne veux ni te voir ni t'entendre. Tu seras le premier malheureux qu'aura évité un être plus malheureux encore que lui.

DON FERNAND.

Et les fleurs?

FÉNIX.

Elles t'ont présenté des emblèmes de ta mauvaise fortune. Je veux les effeuiller et disperser leurs débris.

DON FERNAND.

Quels crimes ont-elles commis?

FENIX.

Elles ressemblent aux étoiles.

DON FERNAND.

Et tu n'en veux plus.

FÉNIX.

Malgré leur éclat, aucune ne me plaît.

DON FERNAND.

Pourquoi donc?

FÉNIX.

La femme naît sujette à la mort et au malheur, et j'ai vu mes jours comptés dans ces étoiles importunes.

DON FERNAND.

Ces fleurs sont des étoiles?

FÉNIX.

Oui [25].

DON FERNAND.

Je l'ignorais.

FÉNIX.

Écoute-moi, tu l'apprendras.

DON FERNAND.

Parle.

FÉNIX.

Ces traits de lumière, ces brillantes étincelles dont la puissante influence s'alimente de la splen deur du soleil, se font connaître parce qu'elles for redouter leur pouvoir.

Ce sont les fleurs de la nuit. Quelle que soit leu beauté, leur flamme est passagère ; si un jour est vie des fleurs, une nuit est l'âge des étoiles.

C'est cependant, dans la courte saison de noti vie, c'est d'elles que dépend ou notre mal, ou noti bien ; ce sont elles qui dictent l'arrêt de nos destin

Quelle constance l'homme peut-il attendre, qu changement n'éprouvera-t-il pas d'un astre qui na et meurt dans l'intervalle d'une nuit ?

(Elle sort avec ses femmes.)

(Muley entre.)

MULEY.

J'avais attendu dans ce bosquet que Fénix fût so tie. L'aigle le plus épris du soleil est quelquefo bien aise de fuir ses rayons. Sommes-nous seuls?

DON FERNAND.

Oui.

MULEY.

Écoute-moi.

DON FERNAND.

Que veux-tu, noble Muley?

MULEY.

Que tu saches qu'il y a aussi dans le cœur d'un More de la foi et de la loyauté. Je ne sais par où commencer; je ne sais si je dois te dire combien j'ai été affligé de cette inconstance cruelle de ta destinée, de ce fatal exemple de l'inégalité de la fortune. Mais je crains qu'on ne nous voie parler ensemble, car c'est la volonté du roi, qu'on n'ait pas plus d'égards pour toi que pour les autres. Ainsi, laissant parler à ma place ma douleur, je viens me jeter à tes pieds; je suis ton esclave, infant, je ne veux point t'offrir des bienfaits, je veux m'acquitter d'une dette que j'ai contractée. Cette vie, que tu m'as donnée, je viens te la donner à mon tour; le bien qu'on a fait est un trésor qu'on retrouve dans le besoin: la crainte m'enchaîne; mon sein, ma tête sont exposés au cimeterre ou au cordon; aussi je veux, abrégeant les discours, m'expliquer sans retards.

Cette nuit, j'aurai dans le port un vaisseau prêt à te recevoir; je jetterai par les embrasures de vos cachots des instrumens avec lesquels vos chaînes pourront être rompues; je briserai en dehors les cadenas des portes, et tu pourras sortir, toi et tous les captifs que contiennent les bagnes de Fez; tu pourras retourner avec sûreté dans ton pays, sans craindre que la mienne soit menacée dans ces lieux, parce qu'il sera aisé de soutenir que vos forces réunies ont suffi pour briser vos fers. C'est ainsi que tu auras recouvré la liberté, et que j'aurai dégagé mon

honneur des obligations que ta générosité m'a imposées. Dût le roi connaître mon dessein, me condamner justement comme traître, une telle mort ne m'affligerait pas. Et parce que, pour te concilier la faveur de quelques vils subalternes, l'or t'est nécessaire, tu as, dans ces bijoux, des valeurs d'un prix immense. Telle est, Fernand, la rançon de ton prisonnier; ainsi je m'acquitte de ce que je te dois. Un esclave tel que moi, un captif loyal et fidèle, devait quelque jour se racheter.

DON FERNAND.

Je voudrais te remercier, mais le roi paraît.

MULEY.

Nous a-t-il vus ensemble?

DON FERNAND.

Je ne le crois pas.

MULEY.

Ne donne point d'occasion à des soupçons.

DON FERNAND.

Les branches de ces arbrisseaux me couvriront pendant qu'il passera dans cette allée.

(Il se cache.)

(Le roi entre.)

LE ROI, à part.

Muley en conversation secrète avec Fernand! et l'un disparaît en me voyant, et l'autre dissimule! J'ai ici quelque chose à craindre: que mes soupçons soient fondés ou non, il faut que je m'assure. (*Haut.*) Je suis bien aise....

MULEY.

Je suis à tes pieds, seigneur!

LE ROI.

... De te trouver ici.

MULEY.

Qu'ordonnes-tu?

LE ROI.

J'ai été affligé de voir que Ceuta ne rentrait pas sous mon obéissance.

MULEY.

Le front ceint du laurier de la victoire, marche à sa conquête. Elle ne pourra résister à ta valeur.

LE ROI.

Je la verrai à mes pieds par une guerre moins sanglante.

MULEY.

Que veux-tu faire?

LE ROI.

Le voici. Je veux abattre l'orgueil de Fernand, et le mettre dans un tel état que lui-même soit forcé à me donner Ceuta. Cependant je dois te dire, mon cher Muley, que je commence à redouter que la personne du grand-maître ne soit pas assez à l'abri de quelque tentative audacieuse. Les captifs, qui le voient en cet état, ont pitié de lui, et je crains un soulèvement de leur part. D'un autre côté, l'or a de la puissance, et il serait possible qu'il corrompît ses gardes.

MULEY, à part.

Je dois à présent partager son opinion; ne fût-ce que pour ne point lui donner de soupçons. ( *Haut.* ) Tes alarmes sont bien fondées; on tentera sans doute tous les moyens de le délivrer.

LE ROI.

Il n'est qu'une seule précaution qui suffise pour mettre ma puissance à l'abri d'une pareille insulte.

MULEY.

Quelle est-elle?

LE ROI.

De t'en confier la garde : Muley, il reste à ta charge; tu es au-dessus de la crainte et de la corruption; dès aujourd'hui tu es le gardien de l'infant. Songe à t'acquitter de ton devoir, parce qu'en toute occasion c'est à toi que j'en demanderai compte.

(Il sort.)

MULEY seul.

Sans doute le roi avait entendu nos projets. Veuille Allah me protéger!

(Don Fernand rentre.)

DON FERNAND.

De quoi t'affliges-tu, Muley?

MULEY.

As-tu écouté?

DON FERNAND.

J'ai tout entendu.

MULEY.

Pourquoi donc me demandes-tu de quoi je m'afflige? Ne me vois-tu pas dans cette confusion aveugle de devoirs et d'obligations contraires? Entre mon ami et mon roi, mes affections et mon honneur combattent aujourd'hui. Si je lui suis fidèle, je suis ingrat envers toi; si je te garde ma foi, je suis déloyal envers mon maître. Que ferai-je? Cieux, secourez-moi. Au moment où je lui donnais la liberté, c'est à

moi que le roi le remet; c'est sur sa confiance en moi qu'il s'assure de la personne de son prisonnier. Que dois-je faire si nos secrets sont pénétrés? Fernand, j'ai recours à toi. Donne-moi toi-même un conseil : quel est mon devoir?

DON FERNAND.

Muley, l'amour et l'amitié ne passent qu'après la loyauté et l'honneur. Personne n'est de pair avec le roi : lui seul est égal à lui. Je te conseille donc de le servir et de m'abandonner. Mais je serai toujours ton ami; pour assurer ton honneur, je me garderai moi-même; et si, par quelque autre voie, on venait m'offrir la liberté, je refuserais la vie pour ne pas exposer ta gloire.

MULEY.

Fernand, tu mets dans tes conseils plus de dévouement que de justice. Je sais que je te dois l'existence, et que je suis obligé de m'acquitter : ce soir tout sera préparé comme je te l'ai dit. Sois libre, ma vie n'est pas trop pour payer la tienne; sois libre, je ne crains rien si j'obtiens ce bonheur.

DON FERNAND.

Et serait-il juste que je fusse cruel envers celui qui me montre sa bonté; que je déshonorasse l'homme qui me donne la vie? Non, non, et je veux que toi-même décides de ma conduite; donne-moi tes conseils à ton tour. Dois-je recevoir la liberté de la main de celui qui s'expose en me la donnant? Permettrai-je qu'il soit barbare envers lui-même, afin d'être généreux envers moi? Que me conseilles-tu?

MULEY.

Je n'ose te répondre. Je ne puis te dire non ; ma voix se refuse à prononcer cet arrêt, et je sens que si je dis oui...

DON FERNAND.

C'est le conseil que je demandais : je le suivrai. Je serai dans les bagnes de Fez un PRINCE CONSTANT pour mon Dieu et pour ma loi.

(Ils sortent.)

FIN DE LA DEUXIÈME JOURNEE.

# JOURNÉE TROISIÈME.

## SCÈNE PREMIÈRE.

Salle d'une maison de plaisance du roi de Fez.

### LE ROI, MULEY.

MULEY, à part.

Puisque les mesures de surveillance que le roi a multipliées m'empêchent de servir Fernand, il faut au moins qu'en véritable ami je le remplace en son absence. (*Haut.*) Seigneur, tu sais comme je t'ai servi sur terre et sur mer; si j'ai pu mériter ta bienveillance, daigne m'écouter.

LE ROI.

Parle.

MULEY.

Fernand...

LE ROI.

N'en dis pas davantage.

MULEY.

Est-il possible que tu ne veuilles pas m'entendre?

LE ROI.

Non; lorsque tu nommes Fernand tu m'offenses.

MULEY.

Comment, seigneur?

LE ROI.

Parce que, si tu me parles pour lui, tu me mets dans l'impossibilité de faire ce que tu demandes.

MULEY.

Je suis chargé de sa garde, ne dois-je pas te rendre compte de sa personne?

LE ROI.

Parle donc, mais n'espère point de pitié de moi.

MULEY.

Fernand a vu remplacer sa gloire par une misère si profonde, que l'univers, connaissant ta rigueur (je devais dire ta puissance), le nomme le prodige de l'infortune. Fernand est aujourd'hui conduit par sa constance à un état si déplorable, que jeté dans un lieu que je n'ose nommer devant toi, pauvre, malade, paralysé, il demande l'aumône aux passans. Tu as voulu qu'il dormît dans les cachots, qu'il travaillât dans les bagnes et dans tes écuries, que personne ne lui donnât à manger [26]; il est arrivé au point que les souffrances qu'il a éprouvées, et la faiblesse naturelle de son corps, l'ont privé de l'usage de ses membres, et ont détruit jusqu'à la noblesse et à la majesté de son aspect. Cependant il passe la nuit dans des cachots humides, persévérant dans sa constante foi; et lorsque le soleil ramène le jour, d'autres captifs le portent sur une misérable natte dans quelque endroit où il puisse jouir de ses rayons [27]. Mais sa présence offense tellement tous les sens,

que personne ne peut le souffrir près de sa demeure, que chacun le chasse à l'envi, et qu'on en est venu au point de ne vouloir ni lui parler, ni l'écouter, ni le plaindre. Un domestique seul et un loyal chevalier le consolent dans ce malheur et ne le quittent pas : ils partagent avec lui la faible portion d'alimens qu'on leur distribue [28]; encore tes gardes les maltraitent-ils à cause de la pitié qu'ils montrent en servant leur maître : mais il n'est point de rigueur ni de cruauté qui les puissent éloigner de lui. Pendant que l'un va lui chercher des secours, l'autre reste auprès de l'infant pour le consoler dans ses peines. Seigneur, que tant de rigueur finisse; si tu n'as point de pitié du prince, aie du moins horreur de son état; qu'il te donne du dégoût, s'il ne peut t'arracher des larmes.

LE ROI.

C'est bien, Muley.

(Fénix entre.)

FÉNIX.

Seigneur, si mon respect et ma soumission à vos volontés vous ont donné quelque affection pour moi, je viens demander une grâce à votre majesté.

LE ROI.

Que pourrai-je te refuser ?

FÉNIX.

Le grand-maître Fernand...

LE ROI.

Il suffit : n'ajoute pas un seul mot.

FÉNIX.

Il inspire l'horreur à tous ceux qui le voient. Je voulais seulement obtenir...

LE ROI.

Arrête, Fénix, arrête. Qui donc oblige Fernand à chercher lui-même son mal, à courir à une mort aussi douloureuse? S'il souffre un juste châtiment pour être fidèle à sa foi, c'est lui-même qui se montre cruel. N'est-il pas en son pouvoir de sortir de sa misère, de vivre heureux et libre? il en est le maître; qu'il remette Ceuta, le même instant verra finir ses peines et ma rigueur.

(Sélim entre.)

SÉLIM.

Seigneur, deux ambassadeurs, l'un de Tarudant, l'autre du Portugais Alfonse, attendent la permission de t'être présentés.

FÉNIX, à part.

Peut-il exister de plus grandes peines? Sans doute Tarudant envoie cet ambassadeur pour me conduire à lui.

MULEY, à part.

Ce jour détruit à la fois toutes mes espérances. L'amitié et la jalousie me déchirent à l'envi.

LE ROI.

Qu'ils entrent. Fénix, assieds-toi près de moi sur cette estrade.

(Ils s'asséyent; Alfonse et Tarudant entrent chacun de leur côté [29].

TARUDANT.

Généreux roi de Fez...

ALFONSE.

Roi de Fez, justement glorieux...

TARUDANT.

... Dont la renommée...

ALFONSE.

... Dont la vie....

TARUDANT.

... Durera toujours.

ALFONSE.

... Puisse prospérer long-temps!

TARUDANT.

Et toi, aurore de ce soleil...

ALFONSE.

Et toi, orient de ce midi...

TARUDANT.

... Que les temps....

ALFONSE.

... Que les siècles...

TARUDANT.

... Prodiguent à ton règne...

ALFONSE.

... Répandent sur ta vie...

TARUDANT.

... La gloire et les triomphes!

ALFONSE.

... Toutes les félicités!

TARUDANT.

Pendant que je parle, chrétien, comment oses-tu parler?

ALFONSE.

Parce qu'où je suis, personne ne doit parler avant moi.

TARUDANT.

Je suis More, et je dois être le premier. On ne préfère point les étrangers aux compatriotes.

ALFONSE.

On les préfère toujours : l'hôte a toujours la première place au foyer.

TARUDANT.

Ce motif ne suffirait pas...

LE ROI.

Veuillez vous asseoir tous les deux sur ces estrades. (*A Alfonse.*) Parle le premier, Portugais, (*à Tarudant*) parce qu'enfin, étranger à notre race et à notre loi, c'est à lui que je dois d'abord faire honneur.

TARUDANT, à part.

Quel affront pour moi !

ALFONSE.

Je ne te retiendrai pas long-temps. Roi fameux, que la renommée puisse à jamais célébrer, malgré l'envie et la mort même [30], Alfonse de Portugal te salue ; et puisque l'infant don Fernand ne veut point de sa liberté si c'est au prix de Ceuta qu'elle doive être rachetée, mon roi m'a chargé de te dire que tu peux estimer sa rançon à tout ce que peut désirer

l'avarice, à tout ce que peut dédaigner la prodigalité; qu'il te donnera en or, en argent, en joyaux, la valeur de deux villes comme celle que tu demandes : voilà ce qu'il te prie d'accepter. Mais, si tu ne lui rends pas ton prisonnier, il m'a chargé de te déclarer qu'il le mettra en liberté par la force des armes. Déjà, dans ce dessein, une cité flottante de mille vaisseaux s'élève sur le dos de l'Océan; il jure qu'il saura te vaincre et le délivrer; que, dans tes états baignés de sang, le soleil, cherchant en vain le soir les émeraudes qu'il a éclairées le matin, ne verra plus que des rubis.

TARUDANT.

Ambassadeur comme toi, il ne m'appartient pas de te répondre pour le souverain à qui tu t'adresses; mais, mon roi étant son fils, l'insulte que tu lui fais touche aussi Tarudant, et je puis m'expliquer pour lui. Dis donc, de la part du roi de Maroc, à don Alfonse, qu'il peut venir; que, dans le peu d'instans qui s'écoulent entre la nuit et l'aurore, il verra, grâce à nos cimeterres, ces champs, ruisselans d'une pourpre brûlante, faire croire au ciel que les œillets sont les seules fleurs qu'il ait répandues sur cette plaine.

ALFONSE.

More, si tu étais mon égal, tout cela pourrait se réduire à un combat entre deux jeunes guerriers. Mais dis à ton roi, s'il a envie de gagner de la gloire, de se présenter au combat; le mien ne manquera pas de s'y rendre.

TARUDANT.

Tu as presque dit que tu es le roi don Alfonse; et, s'il en est ainsi, Tarudant saura te répondre.

ALFONSE.

Soit; je t'attends en champ clos.

TARUDANT.

Tu ne m'attendras guère; je suis l'autan.

ALFONSE.

Je suis la foudre.

TARUDANT

Je suis la fureur.

ALFONSE.

Je suis la mort.

TARUDANT.

Tu m'entends, et tu ne trembles pas [31]?

ALFONSE.

Tu me vois, et tu vis encore?

LE ROI DE FEZ.

Seigneurs, vos altesses, puisque leur impatience a déchiré le voile qui les couvrait, a dissipé les nuages qui obscurcissaient de tels soleils, vos altesses ne peuvent combattre sur mes terres sans mon agrément; et je le leur refuse, pour avoir le temps de les recevoir comme elles le méritent.

ALFONSE.

Je n'accepte ni hospitalité, ni politesses de ceux de qui je reçois des chagrins. Je suis venu chercher Fernand; c'est pour le voir que je me rendais à Fez, sous ce déguisement. Avant d'arriver

à ta capitale, j'ai appris que tu étais dans cette maison de plaisance ; et j'y suis venu, afin de savoir plus tôt quel sera le résultat des espérances qui m'ont décidé à ce voyage. Maintenant je n'attends que ta réponse pour repartir.

LE ROI.

Roi Alfonse, ma réponse sera courte. Si tu ne me rends Ceuta, tu n'emmèneras pas l'infant.

ALFONSE

Je suis venu pour le prendre, et je l'aurai. Prépare-toi à la guerre que je te déclare ; et toi, ambassadeur, ou qui que tu sois, tu me verras en campagne. Que l'Afrique entière tremble!

(Il sort.)

TARUDANT, à Fénix.

Si je n'ai pu, en qualité d'ambassadeur, baiser vos pieds comme un humble esclave, daignez du moins, belle Fénix, accorder votre main à celui qui vous offre toute son âme.

(Il se met à genoux.)

FÉNIX, le relevant.

Que votre altesse, seigneur, ne comble pas de nouvelles faveurs celle qui sait l'estimer ; qu'elle daigne se rappeler ce qu'elle se doit à elle-même.

MULEY, à part.

Peut-on être témoin de ces malheurs, et ne pas perdre la vie ?

LE ROI.

Votre altesse est venue inopinément, elle m'excu-

sera si je ne la reçois pas aussi bien qu'elle le mérite.

TARUDANT.

Je ne puis être que peu de temps absent de mes états ; et puisque je venais, comme ambassadeur, avec des pouvoirs pour emmener ma jeune épouse, je pense, que l'ayant été moi-même, mon bonheur n'en sera pas retardé.

LE ROI.

Je ne puis lutter de courtoisie avec toi ; cependant je m'acquitterai, si je le puis. La guerre menace de nouveau mes états ; je m'y livrerai après avoir scellé notre union par un heureux hyménée ; car il est bon que tu retournes au plus tôt dans ton pays, avant que le passage puisse être coupé par ces armées portugaises dont on vient de nous menacer.

TARUDANT.

Peu importe, seigneur ; je suis venu avec des troupes nombreuses, dont les camps peuplant ces déserts les font paraître des villes ; et je reviendrai sur-le-champ avec elles, pour avoir l'honneur d'être un des soldats de ton armée.

LE ROI.

Tout s'apprêtera pour le prochain départ de ton épouse ; mais il faudra auparavant que tu viennes à Fez, afin que mes fidèles sujets aient la joie de te voir. Muley ?

MULEY.

Seigneur.

LE ROI.

Prépare-toi. Tu accompagneras Fénix avec une garde nombreuse, jusqu'à ce que tu la laisses en sûreté dans les états de son époux.

(Il sort avec Tarudant et Fénix.)

MULEY seul.

Il me manquait encore ce malheur, afin que pendant cette absence, je ne pusse pas même donner à Fernand les faibles secours que je lui fais parvenir, et qu'il soit privé de cette dernière ressource.

(Il sort.)

## SCÈNE II.

Une rue de Fez.

DON FERNAND, DON JUAN, et autres CAPTIFS.

(Don Juan et autres captifs conduisent don Fernand et l'asseyent sur une natte.)

DON FERNAND.

Placez-moi de ce côté, pour que je puisse jouir un peu mieux de la clarté que le Seigneur nous donne. O Dieu immense, puissant et bon, que de grâces ne te dois-je pas! Dans une situation comme la mienne, Job maudissait le jour, mais c'était parce qu'il avait été engendré dans le péché [32]; pour moi, je le bénis, à cause de la faveur que Dieu nous fait en l'accordant : chacun de ses rayons brillans est une langue de feu qui chante ses bénédictions, et je joins ma faible voix à la leur.

BRITO.

Es-tu bien ainsi, seigneur?

DON FERNAND.

Mieux que je ne le mérite, mon ami. Combien ô mon Sauveur, vous êtes prodigue de vos bonté pour moi! lorsqu'on me tire d'un cachot obscu vous me donnez le soleil pour me réchauffer. Grâce vous soient rendues de votre libéralité!

PREMIER CAPTIF.

Je voudrais, seigneur, pouvoir rester auprès d vous, mais l'heure du travail nous appelle.

DON FERNAND.

Adieu, mes enfans.

PREMIER CAPTIF.

Quelle douleur!

SECOND CAPTIF.

Quelle peine cruelle!

(Ils sortent tous deux.)

DON FERNAND, à don Juan et à Brito.

Vous restez avec moi tous les deux?

DON JUAN.

Il faut aussi que je m'éloigne.

DON FERNAND.

Que ferai-je sans toi?

DON JUAN.

Je reviendrai bientôt. Je vais chercher quelq chose pour ta nourriture, parce que depuis le d part de Muley, il ne nous reste aucune ressourc

J'irai cependant faire de nouveaux efforts : je crains de ne pas réussir, comme je le désirerais; tous ceux qui me voient, pour ne pas contrevenir à l'édit qui défend même de te donner de l'eau, ne veulent me rien vendre parce qu'ils savent que je suis avec toi. C'est à ce point qu'est parvenu le malheur qui te poursuit. Adieu. Je vois venir du monde.

(Il sort.)

DON FERNAND.

Oh! si ma voix pouvait toucher quelqu'un, pour que dans mes souffrances je pusse vivre un instant de plus !

(Le roi entre avec Tarudant, Fénix, Sélim, Gardes.)

SÉLIM, au roi.

Tu es passé, seigneur, par une rue où il est impossible que tu ne sois pas vu et remarqué par l'infant.

LE ROI, à Tarudant.

J'ai voulu t'accompagner, pour que tu visses ma grandeur.

TARUDANT.

Tu me combles toujours d'honneurs nouveaux.

DON FERNAND.

Daignez donner par charité, quelque soulagement à ce pauvre. Je suis affligé, malade ; je meurs de faim. Je suis un homme comme vous ; hommes, prenez pitié de moi : les bêtes féroces ont pitié de leurs semblables.

BRITO.

Ce n'est pas comme cela qu'il faut demander dans ce pays.

DON FERNAND.

Comment donc?

BRITO.

Il faut dire : Mores, ayez pitié de ce pauvre donnez-lui quelque chose pour l'amour du s jambon du grand prophète Mahomet [33].

LE ROI, à part.

Qu'il conserve sa constance dans cet état de sère et d'opprobre ! c'est une offense, c'est un trage pour moi. (*Haut.*) Grand-maître?... fant?...

BRITO.

Le roi t'appelle.

DON FERNAND.

Moi, Brito ! Tu t'es trompé; je ne suis plus l fant, le grand-maître; je ne suis que son cada J'eus ces titres autrefois; mais, ainsi couché su terre, je ne suis plus ni l'un, ni l'autre.

LE ROI.

Si tu n'es l'infant, ni le grand-maître, répo moi, Fernand.

DON FERNAND.

Maintenant, je tâcherai de me traîner jusc toi pour baiser tes pieds.

LE ROI, à part.

Sa patience m'indigne. (*Haut.*) Cette obéissan est-ce de l'humilité ou de l'orgueil?

DON FERNAND.

C'est montrer combien un esclave doit respec son seigneur, mais puisque ton esclave est aujo

d'hui devant toi, je dois te parler, écoute, mon roi et mon maître.

Tu es roi, et encore que ta loi soit différente de la mienne, la majesté divine (34) qui s'attache à cette dignité a une telle puissance, qu'elle force les cœurs à devenir généreux; ainsi j'ai lieu de compter sur ta pitié et ta sagesse, puisque la royauté a un tel pouvoir, que même chez les animaux sauvages son influence se fait ressentir : dans les déserts, le lion, roi des animaux, qui, en fronçant ses terribles sourcils, se couronne de sa noble crinière, est généreux et ne maltraite jamais la proie qui se rend à lui. Au milieu des ondes salées, le dauphin qui porte des couronnes, que des écailles d'or et d'argent brodent sur son dos azuré, sauve à terre les hommes, victimes de la tempête, et les dérobe à la fureur des flots. L'aigle à qui le vent se plaît à former une couronne, l'aigle que tous les oiseaux saluent comme souverain de l'air, de peur que l'homme ne boive, dans l'argent brillant, le venin que l'aspic a mêlé à son breuvage, s'empresse de le troubler et de le rejeter au loin (35). Cet empire de la royauté s'étend jusqu'aux plantes et aux êtres privés de la vie; la grenade, dont l'écorce ornée d'une couronne indique son domaine sur les fruits, si elle est empoisonnée, le montre en perdant l'éclat de ses rubis, et en leur donnant la couleur faible et terne de la topaze. Le diamant, auprès de qui l'aimant lui-même, par obéissance, cesse d'exercer son pouvoir, ne peut souffrir la trahison dans celui qui le porte; sa dureté, qui résiste à l'acier, cède sans effort, il se réduit en poussière par le

contact de la déloyauté [36]; et si parmi les bêtes féroces, les poissons, les oiseaux, les plantes et les pierres, la majesté royale est toujours compatissante, elle doit aussi, seigneur, l'être chez les hommes; tu n'es pas exempt de cette obligation pour appartenir à une autre loi, car la cruauté est également odieuse à tous les mortels.

Je ne prétends point t'émouvoir en ma faveur, te peindre ma misère et mes angoisses pour que tu me donnes la vie; ce n'est point ce que je réclame: je sais que je vais mourir de cette maladie qui trouble mes sens, qui enchaîne à la fois et déchire mes membres. Je suis frappé à mort, je le sens; à chaque mot que je prononce, à chacun de mes soupirs, il me semble qu'un acier aigu perce ma poitrine. Enfin je sais que je suis mortel, et qu'il n'est point de temps dont nous soyons assurés; c'est pour cela que la raison humaine a donné au cercueil et au berceau de l'homme, la même forme à la fois et la même matière. Le monde se joue également de notre naissance et de notre mort. Il nous reçoit et nous rejette, et ne fait que retourner l'asile de notre enfance pour en faire notre dernière demeure. [37] Toujours près de notre trépas, notre berceau est voisin du lit où nous devons expirer [38].

Qu'attend celui qui entend ces paroles? Que cherche celui qui proclame cette vérité? Ce n'est point la vie, (tu ne le croirais pas), c'est la mort que je te demande. Je voudrais que les cieux daignassent couronner mon désir de mourir pour Christ; ne crois pas que ce soit un acte de désespoir; que je sois fatigué de vivre, mais je désirerais donner ma vie

pour la défense de la foi, et sacrifier à Dieu mon âme. Ainsi la sainteté de mes motifs disculpe mon désir du trépas. Oui, si la pitié ne te touche pas, livre-toi du moins tout-à-fait à la rigueur. Es-tu lion? rugis, et mets en pièces celui qui ose t'insulter en bravant ton pouvoir. Es-tu aigle? perce de ton bec, déchire de tes serres, celui qui s'attaque à toi; es-tu dauphin? annonce la tempête et la mort au navigateur qui sillonne les ondes; es-tu arbre royal [39]? montre tes rameaux dépouillés par la violence des ouragans, instrumens terribles de la colère de Dieu; es-tu diamant? deviens, réduit en poudre, le plus terrible des poisons [40]; mais, quelle que soit ta furie, tu te fatigueras en vain, parce que, dussé-je souffrir plus de tourmens, voir de plus grandes rigueurs, gémir dans de pires angoisses, passer par de plus rudes épreuves, rencontrer plus d'infortunes, endurer une faim plus poignante, être moins couvert de ces misérables lambeaux, avoir un asile plus horrible que ce séjour infect, je resterai ferme dans ma foi. Elle est le flambeau qui me conduit, le soleil qui m'éclaire, le laurier qui me couronne. Tu ne triompheras pas de l'église; essaie, si tu peux, de triompher de moi, Dieu défendra ma cause, puisque j'ai défendu la sienne.

LE ROI.

Tandis que tu te consoles de tes peines, que tu t'en vantes, toi qui en souffres, comment oses-tu me condamner pour n'y être pas sensible, moi à qui elles sont étrangères? puisque toi-même as voulu ta mort, puisque tu en es la cause et que j'en suis inno-

cent, n'espère point de grâce de moi. Aie pitié de toi, Fernand, et peut-être alors j'en aurai pitié moi-même.

(Il sort.)

DON FERNAND, à Tarudant.

Seigneur, que votre majesté me protége!

TARUDANT.

Quelle infortune!

DON FERNAND, à Fénix.

Si la bonté est l'âme de la beauté, vous, princesse, daignez me favoriser auprès du roi.

FÉNIX.

Quelle douleur?

DON FERNAND.

Vous n'abaissez pas vos regards sur moi?

FÉNIX.

Je suis saisie d'horreur.

DON FERNAND.

Vous avez raison, vos yeux ne sont pas faits pour voir de telles misères.

FÉNIX.

La crainte se mêle à la pitié!

DON FERNAND.

Vous ne voulez pas me voir, vous vous éloignez sans me répondre; il faut pourtant que vous sachiez, princesse, que malgré votre beauté, malgré votre sort brillant, vous ne valez pas plus que moi, que peut-être même je vaux davantage.

FÉNIX.

Ta voix m'inspire l'horreur, tes accens me bles-

sent [41]. Laisse-moi, malheureux, que me veux-tu? Je ne puis souffrir davantage.

(Elle sort.)

(Don Juan entre avec un pain.)

DON JUAN.

Comme je te portais ce pain, les Mores m'ont poursuivi, et je suis blessé des coups qu'ils m'ont portés.

DON FERNAND.

Tel est l'héritage qu'Adam a laissé à ses enfans!

DON JUAN.

Prends-le.

DON FERNAND.

Ami fidèle, tu arrives trop tard; je sens que la mort s'approche.

DON JUAN.

Le ciel seul peut me donner des consolations dans ce malheur.

DON FERNAND

Mais quelle est la maladie qui n'est pas mortelle, si l'homme ne naît que pour mourir? Dans cet abîme de confusion, sa propre existence est la cause de son trépas. Homme, sois toujours prêt, l'éternité t'attend, et ne retarde pas jusqu'à ce que les infirmités t'avertissent, puisque ta vie elle-même est ta plus grande infirmité; l'homme, tout le temps que dure son existence marche sur cette terre d'où il est sorti, et à chaque pas qu'il fait, il foule au pied sa sépulture. Loi triste, cruelle sentence, mais, dans tous les temps et partout, chacun de nos mouvemens nous rapproche de la tombe. Amis, je touche à ma fin; emportez-moi dans vos bras.

DON JUAN.

C'est ici le dernier jour de ma vie.

DON FERNAND.

Je vous supplie, noble don Juan, aussitôt que j'aurai expiré, de me revêtir du manteau de mon ordre, que vous trouverez dans mon cachot. C'est ainsi que vous m'ensevelirez, la face découverte, si le roi veut bien adoucir sa rigueur, et m'accorder la sépulture [42]. Vous marquerez la place où reposera mon corps; encore que je meure captif, j'espère qu'un jour racheté, j'aurai part aux suffrages de l'autel. O mon Dieu! je vous ai donné tant d'églises, vous m'en donnerez une pour mon dernier asile.

(Don Juan et Brito l'emportent.)

## SCÈNE III.

Rivage de la mer [43].

LE ROI DON ALFONSE; L'INFANT DON HENRI; Soldats.

(Il est nuit.)

ALFONSE.

Laissez sur les flots inconstans ces vaisseaux que la mer porte sur son dos blanchi par les vagues, pour épouvanter le ciel; et que chacun de mes navires, comme le cheval que les Grecs introduisirent dans Troie, jette sur ces bords tous les hommes qu'il recèle dans son sein.

DON HENRI.

Seigneur, tu n'as pas voulu que nos troupes débarquassent sur les rivages de Fez. Tu as préféré prendre ce point; ton choix a été malheureux. Une armée nombreuse vient de ce côté; la rapidité de sa marche ébranle l'air, et ses masses élèvent encore les sommets de ces collines. Tarudant vient avec toutes ses troupes, conduisant de Fez à Maroc, son épouse, l'heureuse princesse de Fez : le bruit des échos suffit pour t'en avertir.

ALFONSE.

Henri, c'est pour cela que je suis venu l'attendre dans ce passage. Ce n'est point au hasard que je me suis déterminé; la réflexion a conduit mon choix. Si j'avais débarqué à Fez, j'y aurais trouvé l'armée du roi réunie à celle que nous allons combattre, et en les attaquant séparément, il nous sera plus aisé de les vaincre. Pour qu'ils n'aient point le temps d'être prévenus, fais sonner la charge.

DON HENRI.

Songe, seigneur, que cette attaque est hors de saison.

ALFONSE.

Ma juste colère n'écoute aucune considération : je ne veux pas retarder d'un moment le combat qui doit venger l'honneur du Portugal. Mon bras est pour l'Afrique le fléau de la mort.

DON HENRI.

Déjà la nuit, couverte de voiles, a éteint les derniers rayons du char brillant du soleil.

ALFONSE.

Nous combattrons dans l'obscurité. Plein de la foi qui m'encourage, le temps, ni le pouvoir de l'ennemi, ne peuvent m'ébranler. O Fernand! si tu offres au Dieu pour qui tu souffres, les peines de ton martyre, la victoire est certaine : l'honneur et la gloire seront mon partage.

DON HENRI.

Ta confiance t'égare, seigneur.

L'OMBRE DE FERNAND, derrière le théâtre.

Attaque, grand Alfonse : Guerre! guerre!

(On entend des trompettes.)

ALFONSE.

N'entends-tu pas des voix confuses remplir les airs?

DON HENRI.

Oui; et parmi elles des trompettes donnaient le signal de l'attaque.

ALFONSE.

Eh bien! attaquons, Henri. Soyons-en sûrs, le ciel nous favorise.

(L'ombre de Fernand entre en manteau capitulaire, une torche à la main.)

L'OMBRE.

Oui, il te favorise. Ce ciel qui voit ta foi, ton zèle, ta piété, défend aujourd'hui ta cause. Délivre-moi de l'esclavage; pour me récompenser de l'exemple que j'ai donné, Dieu m'offre un temple. Il paye ainsi ceux que j'ai élevés à sa majesté suprême. Avec ce brillant flambeau allumé aux clartés célestes, je marcherai toujours devant ta brave armée;

je te conduirai jusques à Fez, non pour t'y couronner, mais pour que mon couchant soit délivré par ton aurore.

DON HENRI.

Je doute, Alfonse, de ce que je vois.

ALFONSE.

Moi je crois tout; et puisqu'il s'agit de la cause de Dieu, ne crions plus guerre! mais victoire!

(Ils sortent.)

## SCÈNE IV.

Les environs de Fez; on voit les murs de la place.

LE ROI, SÉLIM, sur la scène, DON JUAN et BRITO, portant le cercueil de don Fernand sur le rempart.

DON JUAN.

Barbare, réjouis-toi maintenant, d'avoir terminé par ta cruauté la vie la plus innocente.

LE ROI.

Qui es-tu?

DON JUAN.

Un homme. Dusses-tu me tuer, je ne quitterai point Fernand, et malgré ma douleur (44), comme le chien fidèle, je ne l'abandonnerai pas même après la mort.

LE ROI.

Chrétiens, cet exemple enseignera aux âges futurs quelle est ma justice; car on ne nommera point cruauté la vengeance que j'ai tirée des insultes faites

à ma personne royale. Qu'Alfonse vienne à présent! qu'il vienne le retirer de l'esclavage! Quelque affligé que je sois de perdre l'espérance de r'avoir Ceuta par cet échange, je me réjouis de voir l'infant dans ce cachot étroit d'où nul pouvoir ne l'arrachera, de voir qu'Alfonse perd l'espérance de lui rendre la liberté : la mort même ne le garantira pas de ma juste sévérité. Je veux qu'il reste ainsi honteusement exposé à la vue de tous ceux qui passent.

DON JUAN.

Tu verras bientôt ta punition. Déjà je découvre d'ici, sur la terre et sur les ondes, les bannières des chrétiens.

LE ROI, à Sélim

Montons à la tour, pour savoir quel fondement ont ses paroles.

( Il sort avec Sélim. )

DON JUAN.

Traînant ses étendards, les tambours drapés, les mèches éteintes, toute l'armée porte les signes du deuil.

( L'armée portugaise entre sur la scène, précédée de l'ombre de don Fernand, une torche à la main, du roi don Alfonse, de l'infant don Henri; les soldats conduisent Tarudant et Fénix, prisonniers. )

L'OMBRE.

Au milieu de l'obscurité de la nuit, je t'ai guidé par des sentiers inconnus aux humains. Déjà le soleil chasse les ombres; je t'ai conduit victorieux, grand Alfonse, jusques aux murs de Fez; les voilà : traite de ma rançon.

(L'ombre disparaît.)

ALFONSE.

Ha! du mur! avertissez le roi de venir me parler.

(Le roi et Sélim paraissent sur le mur.)

LE ROI.

Que veux-tu, jeune et vaillant guerrier ?

ALFONSE.

Que tu me remettes l'infant, le grand-maître don Fernand ; je te donnerai pour rançon, Fénix et Tarudant, que tu vois ici mes prisonniers. Choisis, la mort de Fénix, ou la liberté de l'infant.

LE ROI, à part.

Que vais-je faire ? Oh ciel ! dans quelle confusion me trouvé-je ? Fernand est mort ; ma fille est au pouvoir d'Alfonse. O caprices de la fortune, à quel état m'avez-vous conduit !

FÉNIX.

Eh quoi, seigneur, tu vois ma personne dans cette situation, ma vie et mon honneur dans ce péril, et tu hésites sur ta réponse ! ton désir de me délivrer est assez faible pour te permettre de retarder un seul moment ! ma vie est dans tes mains, et tu consens, ô peine cruelle ! que les miennes, quelle honte ! soient attachées par des chaînes ! ma vie dépend d'un mot de ta bouche, et tu permets que la mienne frappe l'air de vains gémissemens ! tu vois sous tes yeux mon sein exposé au tranchant du cimeterre, et tu souffres que les miens versent des larmes ! Tu n'es, ni père, ni juge, ni roi ; tu es le bourreau de ton sang.

LE ROI.

Fénix, si ma réponse n'a pas été plus prompte, ce n'est point que j'hésitasse à te donner la vie

lorsque ta mort va entraîner la mienne. Il n'est plus possible de les retarder. Apprends, Alfonse, qu'au moment où Fénix sortit hier de la ville, le soleil et l'infant descendirent en même temps, l'un dans l'ombre, l'autre au tombeau. Cet humble et triste cercueil renferme tout ce qui reste de lui. Donne la mort à la belle Fénix; venge ton sang sur le mien.

FÉNIX.

O ciel! Ainsi je n'ai plus d'espérance.

LE ROI.

Ma triste vie va s'éteindre.

DON HENRI.

Grand Dieu! qu'entends-je! Hélas! la liberté lui arrive trop tard.

ALFONSE, à don Henri.

Ne parle point ainsi. Si l'ombre de Fernand nous a dit de le tirer d'esclavage, c'est sa dépouille mortelle qu'il a voulu désigner : c'est elle qui, d'après ses paroles, doit obtenir un temple pour tant de temples qu'il a fondés; et il faut que l'échange se fasse. (*Au roi.*) Roi de Fez, pour que ton orgueil ne pense pas que Fernand mort vaille moins que cette beauté, je te la donne pour racheter son corps. Envoie-moi donc la neige en échange des fleurs, l'hiver en échange du printemps, et enfin un malheureux cadavre pour le modèle de la beauté.

LE ROI.

Qu'entends-je? que dis-tu, invincible Alfonse?

ALFONSE.

Fais-le descendre par ces captifs.

FÉNIX.

Je suis le prix d'un cadavre; le ciel a tenu sa promesse.

LE ROI

Descendez le cercueil par-dessus le mur; je vais me jeter aux pieds du vainqueur pour en faire moi-même la remise.

(On descend le cercueil le long du mur avec des cordes.)

ALFONSE.

Je vous reçois dans mes bras, grand prince, divin martyr.

DON HENRI.

Mon frère, reçois mes hommages.

(Le roi, don Juan, Brito et des captifs, paraissent sur la scène.)

DON JUAN.

Grand Alfonse, veuillez me permettre de baiser votre main royale.

ALFONSE.

C'est donc là, don Juan, le compte que vous me rendez de l'infant.

DON JUAN.

Je ne l'ai jamais quitté depuis qu'il fut captif, jusqu'au moment où il recouvre sa liberté; vivant et mort, je suis toujours resté près de lui.

ALFONSE.

Donnez-moi votre main, oncle chéri. Je suis arrivé trop tard, grand prince, pour vous arracher au péril auquel vous avez succombé; mais c'est

surtout dans la mort que se montrera la piété filiale que je vous dois : un temple magnifique sera l'honorable dépôt où votre corps sera renfermé. (*Au roi.*) Je te remets Fénix et Tarudant; et, ~~instruit~~ de l'amitié que l'infant eut toujours pour Muley, je te prie de lui donner ta fille. Maintenant, approchez, captifs, voilà votre infant; portez-le honorablement jusqu'à la flotte.

LE ROI.

Ils peuvent tous l'accompagner jusqu'en Portugal.

ALFONSE.

Qu'au son des douces trompettes, l'armée marche en ordre, et forme le funèbre convoi; (*au public.*) afin qu'en vous demandant pardon des fautes de l'auteur, finisse don Fernand de Portugal, LE PRINCE CONSTANT dans la foi.

FIN DE LA TROISIÈME ET DERNIÈRE JOURNÉE.

# NOTES

SUR

# LE PRINCE CONSTANT.

(1) Démembrement de l'ordre d'Alcantara d'Espagne.

(2) C'est le nom que l'on donna en Portugal à l'ordre des Templiers, après sa suppression dans le reste de l'Europe.

(3) *Coutiño* en espagnol, *Coutinho* en portugais.

(4) (*Litt.*) « Qui est la fièvre quarte de ta beauté. »

(5) (*Litt.*) « Qui a pris son nom de Ceydo, mot hébreu, en arabe *Ceuta*, qui signifie beauté. »

(6) Allusion aux métamorphoses.

(7) (*Litt.*) J'ai retranché, « et nous n'avions pas tort, puisqu'il semblait que cette foule innombrable voulût avaler la mer goutte à goutte. »

(8) Armoiries de Portugal.

(9) Allusion à la mort du roi D. Sébastien, qui fut tué en Afrique, et dont la fin prématurée fournit à Philippe II l'occasion de s'emparer du Portugal.

(10) Ici est un calembourg. L'Infante dit : *Parte... à Tanger*, pars... pour Tanger. *Muley* coupe la phrase au premier mot, et prenant *parte* dans le sens de *partage*, l'impératif de partager, il dit que son âme l'est déjà.

(11) Ces mots prouvent que la scène se passe à Fez ; ce qui demanderait que le jardin de l'infante fût bien grand, pour qu'il arrivât jusqu'à la mer, c'est-à-dire, à cent lieues environ de cette capitale.

(12) L'opinion publique étant contraire à cette expédition, on avait trouvé bien d'autres augures défavorables.

(13) L'ambulance s'appelant en espagnol, *el quartel de la salud*, il y a une équivoque entre *salut* et *santé*.

(14) (*Litt.*) « Espagnol. » L'Espagne, considérée géographiquement, comprenait le Portugal comme la Castille, l'Aragon, Grenade, etc. Depuis la réunion de la plus grande partie de ces états, sous Ferdinand et Isabelle, l'Espagne est devenue le nom d'une division politique, et *portugais*, n'est plus synonyme d'*espagnol*.

(15) Je doute fort qu'il y ait à Maroc ni pachas, ni beglierbeys. Il n'est pas plus vraisemblable qu'un neveu du roi de Fez soit né à Gelves, dans les états ottomans. Il est de même peu probable que Muley ait pu dire, en 1437, qu'il était né le jour de la bataille de Gelves, qui eut lieu le 28 août 1510. C'est un anachronisme de cent ans à peu près.

(16) Ce *concetto* est une expression proverbiale tirée d'une ancienne romance.

(*Page* 37.) Pour la vérité historique, Caldéron aurait dû mettre quelque intervalle entre le départ de Muley et l'arrivée de la grande armée. On voit qu'il a cherché à sa manière l'unité de temps.

(17) Une faute d'impression, que je n'ai pu rectifier, me donne des doutes, non sur le sens de ce couplet, mais sur la manière dont je l'ai rendu.

(18) D'après l'édition d'Apontes, la princesse part sans attendre la réponse de Muley ; j'ai cru devoir retarder sa sortie de la scène. L'expression, prix d'un cadavre, peut à la rigueur signifier en

espagnol comme en français : prix accordé à un cadavre. Outre le sens naturel et direct : prix donné pour un cadavre.

(19) (*Litt*). « Le plus bel animal où l'art se soit joint à la nature. »

(20) Les ordres militaires, comme les ordres monastiques, portaient le nom de *religion*.

(21) (*Litt.*) « Vents, un pauvre, par ses soupirs, double l'étendue de vos sphères. »

(22) J'ai supprimé les huit derniers vers qui m'ont paru ralentir le mouvement de ce morceau. En voici la traduction : « Ne fût-ce que parce que Ceuta contient une église consacrée à l'éternelle conception de celle qui est reine et maîtresse des cieux et de la terre, je perdrais, vive la Vierge ! mille vies pour sa défense. »

(23) Ce reproche est singulièrement naïf.

(24) (*Litt.*) « Les merveilles », *maravillas*. Plusieurs fleurs portent en espagnol le nom de *maravilla*, entre autres le liseron appelé *belle de jour*.

(25) En lisant tout ce dialogue, on doit se rappeler que, dans les temps de l'astrologie judiciaire, belle science que nous avons eu le malheur de perdre, une grande influence était attribuée aux étoiles, et que le nom de celles-ci était devenu synonyme de *puissance*, *destinée*, etc.

(26) Il est sous-entendu, personne d'entre les Mores ; car autant eut valu le condamner à mourir d'inanition.

(27) (*Litt.*) « C'est, le dirai-je, une voirie ; car l'odeur qu'il répand est si infecte, que personne, etc. »

(28) (*Litt.*) « Et qui est si petite, que le morceau passe des lèvres à l'estomac sans que la bouche s'en aperçoive. »

(29) Les rois, ambassadeurs d'eux-mêmes, sont très-communs dans les pièces espagnoles ; mais comment le roi de Fez ne connaît-il pas son auxiliaire Tarudant ?

(30) Une faute de ponctuation, dans l'édition d'Apontes, fait faire ce compliment à Alfonse par Alfonse lui-même ; ce n'est pas la seule faute d'impression que j'y aie trouvée.

(31) J'ai pensé qu'il y avait assez de rodomontades pour ne pas traduire les suivantes.

TARUDANT.

« Je suis un volcan qui vomit des flammes.

ALFONSE.

« Je suis une hydre qui lance le feu. »

(32) Job. Chap. III, v. 3.

(33) Un des contes populaires des Espagnols, était que les Musulmans adoraient à Médine une cuisse de leur prophète.

(34) (*Litt*). La divinité. »

(35) Tradition populaire.

(36) Autre conte populaire. Les diamans, s'il était fondé, seraient moins chers, quoique plus rares.

(37) Je n'ai donné qu'une imitation très faible de ce dernier passage. En voici la traduction exacte.

« C'est une action naturelle à l'homme, lorsqu'il veut recevoir quelque chose, d'élever les mains en les joignant ainsi ; et lorsqu'il veut le rejeter, il les joint encore, mais en les tournant vers la terre pour les vider. Le monde, quand nous naissons, pour prouver qu'il nous recherche, nous reçoit dans le berceau, et nous y place, tournés vers le ciel ; mais, lorsque, dans son dédain ou dans sa furie, il veut nous éloigner de lui, il retourne les mains, et cette matière muette en est l'emblème, puisqu'elle fut berceau, tournée en haut, et qu'elle est tombe, étant tournée en bas. » Tout cela est fondé sur ce qu'un berceau est bombé en dessous, et une bière en dessus.

(38) Jusqu'ici, tout le discours est dans le rôle du prince. Ce

qui suit est moins à sa place. Je voudrais croire que, d'ici à la note 40, quelques vers ont été interpolés.

(39) Pour suivre son énumération; il a placé ici le grenadier sous le nom d'arbre royal.

(40) Autre conte populaire. A la fin du règne de Louis XIV, on croyait encore que la poudre de diamant était un poison.

Ici, le discours de Fernand revient à la suite naturelle de ses idées.

(41) (*Litt.*) « Ton haleine. »

(42) Les Mores lui élevèrent un tombeau superbe, moins par piété que comme trophée de leur victoire. Ce fut de là qu'il fut transféré en Portugal.

(43) Je n'ai pu marquer avec précision le point du rivage de l'Océan ou de la Méditerranée qui se trouve sur le passage de Fez à Maroc, l'un et l'autre à cent lieues dans les terres.

(44) (*Litt.*) « Et quoique je sois envoyé de prince. »

# LOUIS PÉREZ

## DE GALICE.

# LOUIS PÉREZ DE GALICE.

Je ne sais où Caldéron a pris l'histoire de son Louis Pérez ; mais il est évident, par la contexture de la fable, qu'elle est historique, du moins sous le rapport de l'existence du héros.

Caldéron a, plus souvent que Lope de Véga, cherché un but dans ses pièces ; ne fût-ce que dans celles qui ont pour titre un proverbe, et dans lesquelles il a voulu prouver que ce proverbe était vrai. Mais, ici, entraîné par la nature historique du sujet qu'il traitait, il ne tire aucune sorte de conclusion de son récit, et il est bien difficile de savoir jusques à quel point il approuve ou il condamne les meurtriers et les voleurs de grand-chemin qu'il offre à notre admiration. Chacun peut déduire de son drame les conséquences qui lui plairont le plus, par exemple, celle-ci : que le sort des mortels

est tellement dans les mains de la Providence, qu'un homme naturellement vertueux peut se trouver entraîné par les circonstances à commettre des crimes.

Il faut dire aussi que le brigandage, ou la résistance aux lois à force ouverte, n'est pas considéré en Espagne du même œil qu'ailleurs. Non-seulement le courage n'y perd pas, dans ce métier, le droit qu'il a d'attirer l'admiration, même dans le scélérat condamné au dernier supplice, mais encore l'idée des dangers affrontés diminue singulièrement celle de la culpabilité des actes répréhensibles. Cervantes lui-même, celui de tous les auteurs espagnols qui a le plus cherché dans ses ouvrages, surtout dans don Quichotte, l'utilité morale, ne se fait aucun scrupule de peindre comme un héros, ou à peu près, le chef des bandits catalans, Roque Guinard; cela tient aux circonstances particulières où s'est trouvée la Péninsule.

Les Castillans ont fait pendant près de huit cents ans la petite guerre contre les Mores. Leurs expéditions étaient ordinairement des incursions, et ils préludaient à leur établissement dans une ville par quelques années de dévastations

dans les environs ; c'est assurément très-conforme aux principes théoriques de la guerre, et de plus, c'est à cela qu'ils doivent leurs troupeaux nomades ou *mérinos*, le code qui les régit, la société de la *Mesta*, qui, nonobstant quelques abus, n'en est pas moins une belle institution agricole ; mais les soldats, c'est-à-dire la population entière, durent y prendre encore plus qu'ailleurs le goût et les idées du pillage. *Talar y robar*, dévaster et voler, sont les expressions consacrées, et sont employées cent fois par le grave Mariana, pour caractériser les expéditions que faisaient contre les Mores, les rois, les princes, les grands-maîtres des ordres, les chevaliers et les villes. Aussi ce que d'Aubigné appela la transsubstantiation de soldats en voleurs, fut-elle plus aisée en Espagne que dans tout autre pays, et, par une conséquence nécessaire, la profession de bandit recueillit un peu de la gloire attachée à l'état militaire.

Je sais qu'à la même époque toute l'Europe subissait l'influence du même fléau, et que les guerres privées, que le comte de Boulainvilliers regrettait avec tant de naïveté, ne se conduisaient pas d'une manière différente. Mais dans les

autres pays, sous l'autorité féodale, la rapine et le brigandage n'étaient pas répandus dans le peuple, qui n'en voyait que l'odieux parce qu'il en était toujours la victime. Les guerres générales et privées, et tous leurs accessoires, étaient la propriété exclusive d'une classe privilégiée; soldat (*miles*) était synonyme de noble, et ce n'était qu'à l'aide de circonstances favorables, qu'un homme du commun pouvait être admis à l'honneur de *talar y robar* avec les gentilshommes. Cette classe ayant été successivement affaiblie par les guerres, contenue ou achetée par les rois, recrutée par les vilains, l'opinion de ceux-ci, que le brigandage était une chose fâcheuse et peu honorable, a fini par prévaloir et par devenir l'opinion publique. En Espagne, au contraire, tout le monde était soldat; il y avait bien des hommes qui payaient des rentes (*pecheros*), et d'autres qui n'en payaient pas (*hidalgos*), mais il n'y avait ni serfs, ni maîtres; il n'y avait que des hommes libres, et ils étaient tous aptes à *talar y robar* dans l'occasion.

De là est venue cette singulière disposition des Espagnols à former des corps de parti-

sans (1) : et chaque fois qu'il s'est trouvé une occasion de pouvoir les former avec quelque sûreté de conscience, sous quelque prétexte que ce fût, ils n'ont jamais manqué de chefs ni de soldats, depuis Pélage jusqu'à Ferdinand-le-Catholique, et depuis Ferdinand-le-Catholique, jusqu'à Ferdinand VII. Les factions qui divisaient les grandes villes, les infractions de leurs priviléges, les lois sur les douanes, les invasions extérieures, la liberté, la religion, tout a servi de prétexte; le véritable motif est dans les mœurs, le caractère, les opinions de la nation.

D'après de telles données, *Louis Pérez* est un beau caractère, et Caldéron l'a bien peint; il a les vertus des temps héroïques, les vertus conci-

(1) Parti, ou corps de partisans, expression très-française, se dit en espagnol *guerrilla*. Le même mot signifie aussi un parti ou détachement envoyé en tirailleurs. Ceux qui font partie d'une *guerrilla*, sont des *guerrilleros*. La langue française était assez riche sans emprunter aucun de ces mots à la castillane, puisqu'ils ne signifient point des idées nouvelles; mais il est souverainement ridicule d'en avoir changé le sens, le genre et même le nombre, et de dire un *guerrilla*, voire un *guerrillas*, au lieu d'un partisan. C'est de même qu'on s'est avisé d'écrire brebis *mérinos* pour brebis *merina*, pour une brebis de la race des troupeaux *mérinos*, et qu'on crie *bravo* pour *brave* après un duo de deux cantatrices.

liables avec le brigandage et le mépris des lois et de la société. Il ne manque pas même d'une certaine probité, de quelque désintéressement dans son état. Ce mélange de sentimens opposés en apparence, est encore une des choses qui tiennent au pays. Dans un compte fourni à un négociant français pour une introduction frauduleuse de marchandises, les contrebandiers espagnols lui portèrent en compte cent soixante réaux de messe qu'ils avaient fait dire pour le succès de l'entreprise. Dans Rinconet et Cortadille, nouvelle de Cervantes, un des héros dit à un jeune homme qu'il rencontre : Vous êtes donc voleur ? — Oui, pour servir Dieu et les honnêtes gens. — Peut-on servir Dieu ainsi ? — Seigneur, je ne me mêle point de théologie, mais chacun doit le servir dans l'état auquel il est appelé.

Une bande de voleurs de la Sierra Morena ne prenait à chaque passant que la moitié de son argent. Un paysan tomba dans leurs mains ; il ne portait que sept quartos, le quarto vaut environ trois centimes. N'ayant point d'ochavo à rendre, ( moitié d'un quarto ) le voleur dit au voyageur de garder l'ochavo au-delà de la

moitié partageable, celui-ci faisant des politesses et l'engageant à le prendre : — Le ciel m'en préserve, répondit l'autre, Dieu nous fasse faire bon usage de ce qui nous appartient!

Les autres caractères, moins brillans que celui de Louis, sont en général bien soutenus. Il est surtout remarquable de voir l'habileté avec laquelle Caldéron a su conserver à son juge assez de force et de dignité, pour ne pas le rendre ridicule et faible auprès du hardi coupable qu'il poursuit. Le rôle de Pèdre est toujours plaisant, mais indépendamment de ses bouffonneries qui ne sont pas toutes de bon goût, ses continuelles rencontres avec Louis qu'il fuit toujours, sont d'un très-bon comique de situation.

Aucune des intrigues commencées dans cette pièce ne s'y dénoue complètement. L'intention de Caldéron était de faire une seconde partie. Cependant la fin est une véritable péripétie. Il n'est pas difficile au spectateur de deviner que tous les personnages vont être en sûreté dans les terres que Donne Léonor possède en Portugal.

L'action se passe presque toujours dans les

environs de Salvatierra, sauf une scène où elle est transportée à deux cents lieues de là, à Sanlucar de Barrameda.

L'action du premier acte est continue. Il y a un intervalle indéterminé entre la fin de celui-là et le commencement du second, après quoi il n'y en a d'autre que celui que nécessite le voyage de Sanlucar à Salvatierra.

Le style est, en général, celui qui convient aux personnages; cependant une ou deux fois le poète, entraîné par son talent, a prêté des accens par trop élevés, des pensées par trop fines, à son héros, qu'il peint comme brusque et parfois même un peu brutal.

La versification est comme dans les autres pièces de Calderon, composée de redondilles, et de vers des mètres de sylve et de romance. Le dialogue entre le juge et Léonor est en octaves. Cette pièce est du petit nombre de celles de Calderon où il n'y a point de morceau de chant. Encore même a-t-il indiqué le lieu où l'on pouvait en intercaler un.

A. La Beaumelle.

# LOUIS PÉREZ

## DE GALICE.

# PERSONNAGES.

LOUIS PÉREZ, cultivateur de Salvatierra, en Galice.
ISABELLE, sa sœur.
JEAN-BAPTISTE, juif converti, amant d'Isabelle.
MANUEL MENDEZ, gentilhomme portugais.
DONNE JEANNE DE MENESES, amante de Manuel.
DON ALONZE DE MONTOYA.
L'AMIRAL DE PORTUGAL.
DONNE LÉONOR D'ALVARADE, sa nièce.
PÈDRE, valet
CASSILDE, servante } de Louis Pérez.
LÉONARD.
UN CORRÉGIDOR.
UN JUGE.
ALGUASILS, PAYSANS, SOLDATS, etc.

# LOUIS PÉREZ

## DE GALICE [1].

## JOURNÉE PREMIÈRE.

### SCÈNE PREMIÈRE.

Chemin devant la maison de Louis Pérez.

LOUIS PÉREZ entre, poursuivant PÈDRE la dague à la main, ISABELLE et CASSILDE le retiennent.

ISABELLE.

Fuis, Pèdre.

LOUIS.

Où pourrait-il se mettre en sûreté? c'est moi qui le poursuis.

PÈDRE.

Retenez-le toutes les deux.

LOUIS.

Vive Dieu! tu mourras de ma main.

ISABELLE.

Pourquoi le traites-tu avec tant de violence et de rigueur?

LOUIS.

Pour me venger sur lui, ingrate, des offenses que tu m'as faites.

ISABELLE.

Je ne t'entends pas.

LOUIS.

Laisse-moi donc tuer cet homme qui m'a outragé, et ensuite, sœur indigne de mon sang, je m'expliquerai avec toi, et ce cœur que tu as déchiré par ta conduite, se présentera tout entier à tes yeux, entouré de mes ennuis et de ma juste colère.

ISABELLE.

Lorsque tu formes contre moi des suppositions calomnieuses, si je m'étonne de tes actions, je dois bien plus m'étonner de tes discours. Toi, tu oses m'insulter, audacieux, écervelé! mon ennemi bien plutôt que mon frère!

LOUIS.

Oui, tu dis bien, ton ennemi; car il pourra arriver que ce poignard que tu vois, teint dans ton sang qui est aussi le mien, me venge d'une offense.

PÈDRE, à part.

Pendant que, comme à l'ordinaire, celle qui est venue mettre la paix voit tourner l'orage contre elle, que la fuite me soit en aide. Pour m'assurer contre les mains de ce tyran, ce que j'ai de mieux à faire est de recourir à mes pieds [2]. Adieu, chère patrie; il faut que je renonce pour jamais à te voir.

LOUIS.

Pèdre, puisque tu pars avec plus de bonheur que ta trahison ne le méritait, tiens-toi pour averti de te garder toujours de moi, parce que si la fortune veut que je te rencontre, fût-ce dans mille ans, fût-ce au bout du monde, tu n'es pas en sûreté.

PÈDRE.

Je t'entends et je te crois. Je n'appelle pas de ta sentence en dernier ressort; et, pour l'exécuter, puisque tu me permets de vivre, j'irais, pour te satisfaire, jusqu'au pays des Pygmées. On ne peut se faire trop petit pour éviter tes mains redoutables (3).

ISABELLE.

Le voilà parti. Nous sommes seuls, et je saurai quel est le sujet de ta fureur ou de tes soucis.

LOUIS.

Ma sœur, et plût à Dieu que tu ne le fusses pas, que la naissance ne nous eût pas réunis par ce lien! tu penses peut-être que c'est par faiblesse que j'ai vu et dissimulé, que j'ai appris et que j'ai su taire l'audace d'un amant qui prétend non-seulement souiller ton honneur, mais encore celui du sang que nos ancêtres nous ont transmis; eh! bien, non, Isabelle, ce n'est point par sottise ni par lâcheté que j'ai supporté cette injure, c'est par sagesse, par prudence; pour mesurer ma conduite, parce que les plaintes relatives à l'honneur ne doivent pas être répétées; et puisque l'occasion en est venue, ce sera la dernière fois que je t'en parlerai. Je sais tout; apprends-le de moi aujourd'hui, et souviens-t'en;

sans cela, peut-être demain je le dirais d'une autre manière. Jean-Baptiste désire de te plaire, et je crois qu'il n'est pas fait pour être ton époux : je me contente de m'exprimer ainsi pour ne pas dire qu'il est juif. C'est cela qui m'a obligé à quitter Salvatierra ; c'est pour ce motif que je suis venu vivre dans cette maison isolée au milieu des montagnes; et cependant je n'y suis pas enore en sûreté. Il t'envoyait cette lettre par ce domestique ; je voulais le tuer ; tu es arrivée, et dans ma colère, je t'ai déclaré ce que je taisais depuis si long-temps. Qu'il suffise que je te l'aie dit, et prends des mesures pour que je n'entende plus parler de cet amour, car, vive Dieu! si je viens à apprendre qu'on ait su que j'avais des soupçons et que je n'ai pas porté remède au mal, dans ma fureur, ou si tu veux dans ma folie, j'épargnerai à l'inquisition les frais du bucher qu'il mérite, en le brûlant dans sa maison.

ISABELLE.

Tous ces discours sont bien d'un homme aveuglé par la colère : avant de savoir si je puis me justifier, tu m'imputes une faute que je n'ai pas commise.

LOUIS.

Que dis-tu?

ISABELLE.

Que toute femme naît exposée aux calomnies que causent les flatteuses erreurs qu'inspire sa beauté, sans être pour cela plus coupable.

LOUIS.

Ce serait à merveille, et tu aurais raison, ma

sœur, si ce papier ne me donnait pas des soupçons et même des indices que toi-même...

ISABELLE.

Tais-toi. C'est aussi trop me presser; que me veux-tu, Louis Pérez? songe que tu es mon frère et non pas mon mari, et que, dans cette occasion, un frère sage aurait reçu comme bonne la première excuse, la première satisfaction qu'on lui aurait donnée. Ne vaut-il pas mieux lorsqu'on ne peut remédier au mal, feindre de l'ignorer que se mettre dans la nécessité de se déclarer tout-à-fait? Je suis ta sœur, je connais mes obligations : apprends-le de moi aujourd'hui, et souviens-t'en; sans cela, peut-être demain je le dirais d'une autre manière.

(Elle sort avec Cassilde.)

LOUIS.

Elle a raison. Oui, j'aurais mieux fait de dissimuler mon injure et de feindre de recevoir sa satisfaction; je me suis trompé. Maintenant il faut que j'agisse autrement. Ah! cruelle sœur! tu seras la cause de ma mort!

(Cassilde entre.)

CASSILDE.

Un Portugais bien mis est arrivé chez nous et vous demande.

LOUIS, à part.

Dissimulons. (*A Cassilde.*) Dis-lui de venir.

(Manuel Mendez entre.)

MANUEL.

Mon cher Pérez, si cette permission avait tardé un instant de plus, mon impatience l'aurait devancée.

LOUIS.

Embrassez-moi mille fois, Manuel, la mort pourra rompre ces nœuds, mais elle ne saurait les détacher. Quel est le motif de cette heureuse venue? vous à Salvatierra!

MANUEL.

Oui, et ce n'est pas sans peine, ce n'est pas sans courir risque de la vie que j'ai pu parvenir ici.

LOUIS

Je suis fâché que ce soient des motifs fâcheux qui vous amènent en ce pays.

MANUEL.

Si vous m'accueillez, j'oublie toutes mes douleurs.

LOUIS.

Jusqu'à ce que je sache la cause de votre chagrin, le motif de votre voyage, et ce qui vous est arrivé en Portugal, vous me verrez en souci; et quoiqu'il y ait de l'indiscrétion à vouloir l'apprendre à la première vue, mon cœur désire tellement de partager votre affliction, qu'il faut que je sorte de cette peine. Allons, qu'avez-vous?

MANUEL.

Écoutez-moi. Vous vous souvenez, Louis Pérez, car je pense que l'absence n'a pas effacé le souvenir de notre amitié, de ce temps heureux où vous fûtes mon hôte à Lisbonne à cause de quelques événemens qui, vous obligeant à quitter la Castille, vous avaient déterminé à honorer ma maison de votre présence. Mais il ne s'agit point ici de vous: arrivons à ce qui me regarde. Vous vous souviendrez aussi de cette

heureuse affection qui tenait alors toutes mes facultés captives ; je n'ai pas besoin d'exalter ma passion, je suis Portugais, c'est tout dire [4]. Jeanne de Meneses est l'adorable maîtresse de ma vie : pour peindre ses attraits, la voix et les expressions me manqueraient à la fois ; c'est une divinité à laquelle l'amour même ferait des sacrifices comme à l'idole de son autel, comme à la déité de son temple [5]. Nous vécûmes pendant deux ans dans une liaison tranquille et fortunée ; ma tendresse récompensée ne ressentait d'autre jalousie que celle qui, par une légère crainte, un faible soupçon, réveille l'amour sans le blesser. C'était ainsi que j'étais chaque jour plus épris et plus content, puisque l'amour sans jalousie est comme un corps sans âme.

Mais malheur à celui qui prend le poison pour un remède, qui réveille le feu caché sous la cendre, qui veut apprivoiser un animal venimeux, qui s'expose à sillonner les mers seulement pour son plaisir ; et malheur enfin à celui qui joue avec la jalousie, car il finit par être empoisonné par ce qu'il croyait salutaire, par être piqué par l'aspic qu'il avait nourri, par être enseveli par ce cristal dont l'apparence le flattait ; et la jalousie, lorsqu'elle se déclare, est plus terrible que la mer irritée, le feu dévorant, l'aspic traître, le poison perfide.

Ce fut un cavalier galant, vaillant, aimable, libéral, qui fut l'objet de la mienne. J'ai vengé avec ce fer, sur sa vie, les peines qu'il m'avait causées ; mais je ne les vengerai pas avec la langue, sur son honneur ; et un absent est toujours à l'abri de mes discours. Ce cavalier, enfin, sans parler davantage

de ses qualités, la demanda à son père; je n'ai plus qu'à vous dire qu'il était riche, et vous devinerez qu'entre un riche et un avare les accords furent bientôt faits. Enfin arriva le jour des noces de mon rival; j'aurais mieux dit de sa mort, puisque ses fêtes de mariage furent des honneurs funèbres : les parures et le deuil, le lit nuptial et le sépulcre furent confondus ensemble. Déjà les amis et les parens étaient réunis; déjà la nuit pleine d'une sombre horreur, étendait ses voiles noirs, lorsque, désespéré, j'entre dans la maison, je cherche le futur époux, ma main et ma voix s'exprimèrent à la fois; l'une s'écria : C'est à moi qu'appartient cette beauté; l'autre le laissa gissant sur la place, de deux coups de poignard. Ainsi la foudre frappe à l'instant même où le bruit du tonnerre se fait entendre.

Tout le monde se trouble; résolu, désespéré, méprisant la vie, décidé à mourir en tuant mes ennemis, j'ai cependant, au milieu du désordre, le bonheur d'enlever mon amante, que je place sur-le-champ sur un cheval, je dirais sur un oiseau, sur un zéphir, mais pourquoi vanter sa vitesse? Je fuyais, et sa course encore me paraissait rapide. Enfin nous franchissons la frontière; et, arrivés sur les terres de Castille, nous saluons le port qui s'ouvre à nos infortunes. Nous allons vers Salvatierra, sûrs de trouver en vous du secours. ( *Il se met à genoux.* ) Louis Pérez, je suis à vos pieds; nous sommes amis; et notre amitié est telle, que les siècles à venir en garderont la mémoire. Donnez l'hospitalité à un malheureux, si ce n'est parce qu'il vous aime, du

moins parce qu'il se confie à vous, et qu'il est d'un cœur noble d'accepter de telles obligations; du moins à cause de cette beauté que j'ai laissée dans ce bosquet au bord de la rivière, ne voulant pas qu'elle me suivît jusqu'à ce que je vous eusse parlé. Comme j'allais vous chercher, j'ai su d'un domestique que vous demeuriez dans cette maison au milieu de ce désert, et je me jette dans vos bras, reconnaissant, obligé, plein de confiance, de satisfaction, de crainte, et surtout d'amour. C'est tout vous dire : puisque je suis amoureux, toute faveur m'est due.

LOUIS.

Je suis si offensé, Manuel Mendez, de tous vos détours et de tous vos complimens, que j'étais au moment de ne pas vous répondre. Et, vive Dieu! pour me dire : Louis Pérez, j'ai tué un gentilhomme, je mène une dame avec moi, et je viens chez vous; est-il donc besoin de tant de phrases et de formalités? Je veux vous enseigner comment il faut parler; écoutez-moi : Manuel, venez dans ma maison, c'est la vôtre; demeurez-y long-temps et en bonne santé, je vous y recevrai et vous servirai de mon mieux. A présent retournez où vous avez laissé cette dame, et menez-là où elle sera tranquille et satisfaite. Je reste, moi, et ne vais pas la recevoir, parce que je ne sais pas faire de politesses, et qu'il faut que je demeure pour préparer tout ce qui est nécessaire à son service.

MANUEL.

Permettez-moi de vous embrasser encore, pour

vous témoigner ma reconnaissance de votre vraie amitié.

LOUIS.

C'est bon ; allez vite : cette dame, se voyant seule dans un pays étranger, sera inquiète ; je ne veux point vous retenir. ( *Manuel sort.* ) Isabelle ?

(Isabelle entre.)

ISABELLE.

Que me veux-tu ?

LOUIS.

Te dire que si jamais l'attachement que j'ai pour toi mérita quelque reconnaissance, tu me le montres à présent. Oublie tes ennuis ; ne donnons pas à des étrangers des sujets de parler ; il y aura du temps pour tout. Apprends qu'il nous est arrivé des hôtes à qui j'ai des obligations, et que je veux m'en acquitter. Manuel Mendez vient ici avec sa femme.

ISABELLE.

Je suis prête à faire ce qui t'est agréable en cela et en tout. ( *On entend un cliquetis d'épées.* ) Dieu me soit en aide ! Quel est ce bruit ?

LOUIS.

J'entends des cris, le cliquetis des épées.

LE CORRÉGIDOR, derrière la scène.

Ou prisonnier, ou mort, il faut que nous l'ayons.

AUTRE VOIX, derrière la scène.

Nous ne pourrons l'atteindre.

ISABELLE.

Je vois là un homme qui court à cheval, poursuivi par un grand nombre de gens à pied.

LE CORRÉGIDOR, derrière la scène.

Tirez sur lui.

(On tire un coup de fusil.)

ISABELLE.

Dieu te pardonne !

LOUIS.

Qu'est-ce donc ?

ISABELLE.

On l'a tué d'un coup d'arquebuse.

LOUIS.

Non ; il a été plus heureux : les balles n'ont frappé que le cheval, il reste étendu sur la place, et le cavalier, se retirant à pied, défend sa vie en faisant sortir la foudre de son épée.

ISABELLE.

Déjà poursuivi de tous, il arrive auprès de nous.

(Don Alonze entre l'épée à la main.)

DON ALONZE.

Ciel, secourez un malheureux à qui la force et l'haleine manquent à la fois !

LOUIS.

Eh bien, seigneur don Alonze, que se passe-t-il?

DON ALONZE.

Je ne puis m'arrêter pour vous le conter. Je vous prie seulement, Louis Pérez, de me protéger ; car ce que je viens de faire m'oblige à me réfugier en Portugal.

LOUIS.

Bon courage ! C'est pour de telles occasions que sont faits les cœurs généreux. Ici près est le pont

sur le fleuve qui sépare le Portugal de la Castille; si vous le passez, vous êtes en sûreté. Moi je vais rester dans ce défilé, pour arrêter ceux qui vous poursuivent; soyez sûr qu'ils ne continueront leur marche qu'après m'avoir mis en morceaux.

DON ALONZE.

La valeur de ce bras est une muraille assez puissante pour défendre ma vie; que le ciel conserve la vôtre !

(Il sort.)

(Le corrégidor entre avec sa suite.)

UN ALGUAZIL

Il est passé par ici.

LOUIS.

Messieurs, pourriez-vous me dire qu'est ceci? Que cherchez-vous?

LE CORRÉGIDOR.

Don Alonze de Tordoya n'a-t-il pas fui par ce chemin?

LOUIS.

Il est inutile que vous alliez plus loin, il doit être déjà près du pont; il semblait que le vent lui prêtât ses ailes.

LE CORRÉGIDOR.

Suivons-le.

LOUIS.

Attendez, seigneur.

LE CORRÉGIDOR.

Qu'est-ce à dire, attendre?

LOUIS.

Tenez, seigneur corrégidor, vous avez fait les

diligences nécessaires; votre devoir est rempli, et vous auriez tort de poursuivre ce cavalier avec tant de rigueur. La justice ne doit pas user toujours de la totalité de ses droits.

LE CORRÉGIDOR.

Je vous répondrais, si je ne voulais l'atteindre.

LOUIS.

Écoutez un mot, seigneur.

LE CORRÉGIDOR.

Je soupçonne que votre intention est de m'arrêter?

LOUIS.

Si les convenances, si mes prières ne suffisent pas pour vous détourner de suivre vos projets, lorsque vous serez forcé d'y renoncer, je ne vous en aurai pas d'obligation.

LE CORRÉGIDOR.

Et comment y serais-je forcé?

LOUIS.

A coups d'épée, seigneur. Je me suis promis de défendre ce passage; je suis résolu à tenir mon engagement. Vive Dieu! qu'aucun des hommes ici présens ne franchisse cette raie.

(Il trace une raie avec son épée.)

LE CORRÉGIDOR.

Tuez-le.

LOUIS.

Doucement, arrêtez.

LE CORRÉGIDOR.

Tuez-le.

UN ALGUAZIL.

Meure Louis Pérez.

LOUIS.

Canailles, chiens, poules mouillées; tenez, voilà comme je meurs.

(Il les chasse à coups d'épée.)

LE CORRÉGIDOR, derrière la scène.

Je suis blessé.

UN ALGUAZIL, derrière la scène.

Je suis mort.

## SCÈNE II.

Le rivage du Migno.

### DONNE JEANNE, MANUEL MENDEZ.

JEANNE.

Jamais, Manuel, tu ne m'as donné une preuve d'affection, entre toutes celles que j'ai reçues de toi, qui m'ait autant satisfaite que la promptitude de ton retour.

MANUEL.

L'amour m'a protégé, ma divine amie, et son appui m'a rendu tout facile. Je n'ai point été jusqu'à Salvatierra; dans les entrailles profondes de cette sombre montagne, j'ai trouvé ce que je cherchais; c'est là que dans une maison de campagne est mon ami Louis Pérez, dont la valeur est au-dessus de tous les éloges; et il semble qu'en se déterminant à y résider, il eût d'avance consulté nos

vœux et nos intérêts. Ici notre amour, plus caché qu'à Salvatierra, y sera plus sûr et plus tranquille.

JEANNE.

Manuel, celle qui a abandonné pour toi ses parens, sa patrie, sa réputation, et qui dans cette situation est encore heureuse de penser qu'il lui reste la vie à perdre pour toi, n'a d'autre désir que de voir cette montagne sauvage devenue le temple de son affection, et de montrer que la fermeté de ses sentimens l'emporte sur l'immobilité de ses rochers.

( Don Alonze entre. )

DON ALONZE.

Où me conduit mon destin, sans guide, sans chemin, au milieu de ces bois, où le ciel ne m'envoie aucune consolation? Le cœur déjà me manque, je sens qu'il m'est impossible d'aller plus loin, je n'en puis plus, je vais tomber sur ce gazon. Je me meurs! O ciel! Dieu me soit en aide!

JEANNE.

J'entends du bruit.

MANUEL.

Il est vrai. Je vois un cavalier étendu par terre, et tenant une épée dans ses mains affaiblies [6]. Je vais voir ce que c'est. Êtes-vous blessé, seigneur?

DON ALONZE.

Je vous remercie, cavalier. Ce n'est que la fatigue. ( *Se relevant à moitié.* ) Déjà je reprends un peu de force. Moi qui aurais disputé aux vents le prix de la rapidité, me voilà sans haleine.

MANUEL.

Votre cœur est courageux; qu'il ne partage point l'affaiblissement de votre corps.

UNE VOIX, derrière la scène.

Emparez-vous du pont, qu'il ne puisse nous échapper.

DON ALONZE.

J'ai encore de plus grands malheurs à attendre. Que vais-je faire? ces hommes sont ceux qui me poursuivent. Un ami vaillant protégeait ma retraite, et en les voyant je perds tout courage; puisqu'ils ont pénétré jusqu'ici, sans doute ils l'ont tué.

(Louis Pérez entre.)

LOUIS.

Ils ont pris le pont, m'ont coupé le passage, et le ciel lui-même semble se fermer sur moi : cette sombre retraite sera mon tombeau.

MANUEL.

Qu'est ceci, Louis Pérez?

LOUIS.

C'est un malheur où je suis tombé pour avoir voulu défendre un ami de la mort qui le menaçait.

MANUEL.

Vous êtes avec moi, Louis Pérez; nous mourrons ensemble, et nous montrerons jusqu'à la fin la constance de notre amitié.

(Il tire son épée.)

DON ALONZE.

Celui qui est le vrai coupable, et l'occasion de tous ces malheurs, saura mourir aussi.

(Il se relève.)

LOUIS.

Je suis dans un grand embarras, mais songeons d'abord au plus pressé. Manuel, écoutez ce que je vous demande : ne tirez point aujourd'hui l'épée pour moi. Je sais que ma vie est sauvée si je suis défendu par ce bras ; mais il y va de mon honneur que vous restiez dans ma maison en mon absence, et vous savez quelle est la différence entre la vie et l'honneur.

MANUEL.

Je ne vous entends pas. On vient vous arrêter, je mourrai pour vous défendre. Il serait beau que je vous visse combattre et que mon épée restât dans le fourreau !

JEANNE.

Peut-il exister une femme plus malheureuse ?

UNE VOIX, derrière la scène.

Ils sont passés de ce côté.

MANUEL.

Les voilà. Mais c'est en vain que nous voudrions résister à tant de monde ; nous serons tous tués ou pris.

DON ALONZE.

Que ferons-nous ?

LOUIS, à don Alonze.

Oserez-vous vous jeter dans le fleuve, et le passer à la nage ?

DON ALONZE.

Le courage ne me manque pas, mais je ne sais pas nager.

LOUIS.

Ne vous mettez pas en peine ; je vous passerai sur mes épaules. Manuel, je conserve ainsi ma vie et mon honneur : ma vie, en me réfugiant en Portugal, où l'on ne peut me poursuivre ; ma gloire, en vous laissant dans ma maison. Je n'ai rien à vous expliquer ; j'y laisse tout mon honneur, j'y laisse une sœur, une sœur charmante. C'est vous en dire assez. Adieu.

MANUEL.

Je suis un ami fidèle ; je resterai chez vous, c'est vous en dire assez.

LOUIS.

Il suffit.

MANUEL.

Et je puis vous assurer que vous n'y ferez pas faute.

(Louis prend don Alonze sur ses épaules, et saute avec lui dans le fleuve.)

LOUIS, derrière la scène.

Dieu me protége !

JEANNE.

Déjà, comme un dauphin, il sillonne les flots glacés.

LOUIS, derrière la scène.

Manuel, je vous ai confié mon honneur.

MANUEL.

Il lutte d'un bras vigoureux contre l'impétuosité du vent.

LOUIS, derrière la scène.

Veillez pour moi.

MANUEL.

Tu me laisses à ta place, ne te fatigue pas de craintes superflues.

LOUIS, derrière la scène.

Adieu.

MANUEL.

Aurais-je pu m'attendre à un pareil malheur?

JEANNE.

Où irai-je, pour ne pas voir des infortunes?

(Ils sortent.)

## SCÈNE III.

La rive opposée du Migno, en Portugal.

L'AMIRAL, LÉONOR D'ALVARADE.

L'AMIRAL.

Puisque la chaleur rigoureuse de la canicule ne se suspend ni ne s'affaiblit (7), tu peux, ma charmante nièce, te reposer un peu au bord du fleuve de la fatigue que tu ressens.

LÉONOR.

La chasse est un généreux exercice, et il n'est rien que ne fasse oublier la noble hardiesse de ses jeux.

L'AMIRAL.

Tu as raison, Léonor; c'est une agréable imitation de la guerre. Qu'y a-t-il de plus beau que de voir un vaillant porc-épic, entouré de mille chiens, se défendre adroitement avec ses pointes

d'ivoire ? il terrasse celui-ci, il blesse celui-là ; et, lançant avec dextérité ses piquans, il semble un carquois vivant de flèches acérées. Que peut-on admirer de plus intéressant qu'un levrier, qui, furieux de perdre sa proie, se mord les pattes de rage, et recommence à l'attaquer. Ainsi on les voit se frapper à l'envi, tant la nature à étendu jusqu'aux animaux la loi du point d'honneur.

LÉONOR.

Quelque agréable que soit ce spectacle, la chasse au vol me satisfait davantage. N'est-il pas ravissant de voir un héron, léger comme l'air, rapide comme la foudre, passant en un moment de la région glacée à la région du feu, et se balançant à son gré entre les deux ? de voir ensuite deux faucons faire des pointes sur lui ; et dans leur inexprimable vitesse, défier le héron, qui leur échappe ? L'atmosphère, le ciel entier, sont trop petits pour être le champ clos de ce combat ; cependant, malgré ses détours, combattu des deux côtés, le héron tombe tel qu'une étoile ensanglantée, et laisse à ses vainqueurs la gloire de sa défaite, tant la nature a inspiré jusqu'aux oiseaux la loi du point d'honneur.

(Pèdre entre.)

PÈDRE, à part.

Où suis-je ? Je ne sais où je vais : je suis transi de crainte, accablé de fatigue. Il n'est pas bon d'aller à pied. Je suis passé en Porgugal, pour voir si je trouve quelque remède à mes disgrâces. Comme je fus malheureux dans ma première entremise

amoureuse! Faut-il que j'aie du guignon, qu'au premier pas je perde mon pain à un métier où tant d'autres gagnent le leur. Que vais-je faire? Voilà du monde ; ce sont sans doute des gens comme il faut : « qu'ils daignent m'entendre ; je suis jeune et tendre, onc ne me vis ainsi [8]. »

L'AMIRAL.

Si tu veux rentrer, à présent que le jour baisse, j'appellerai quelqu'un pour t'amener un cheval. Holà !

PÈDRE.

Me voilà, seigneur.

L'AMIRAL.

Qui êtes-vous?

PÈDRE.

Que suis-je, moi?

L'AMIRAL.

Me servez-vous? Je ne me rappelle pas de vous avoir jamais vu dans ce pays. Êtes-vous un de mes domestiques?

PÈDRE.

Je suis tout prêt à le devenir, si je ne le suis encore ; et là-dessus voici un petit conte.

Un beau jour, monsieur un tel, qui servait le roi et le monde, entra dans le palais de sa majesté ; et voyant qu'à l'heure de dîner tous les seigneurs attachés à la chambre quittaient leurs manteaux avec mille cérémonies, parce qu'ils devaient porter et servir les plats de la table du roi [9], quitta aussi le sien, et entra avec les autres ; un majordome s'en aperçut, s'approcha et lui demanda s'il avait prêté serment.

Non, seigneur, répondit-il; mais je suis prêt à en prêter autant que vous voudrez. De même je veux vous servir; et, s'il le faut, je prêterai serment; je jurerai, je renierai....

L'AMIRAL.

Vous vous mettez en dépense de plaisanteries.

PÈDRE.

J'ai le cœur généreux; je ne possède pas autre chose, et je dépense ce que j'ai.

LOUIS, derrière la scène.

Ah! malheureux!

LÉONOR.

Quelle est cette voix, grand Dieu?

L'AMIRAL.

Sur cette plaine liquide, un homme à force de bras combat le courroux des ondes.

LÉONOR.

Et au milieu de ces dangers et des abîmes, il cherche à délivrer de leur fureur un autre infortuné.

DON ALONZE, derrière la scène.

Dieu, prenez pitié de nous!

L'AMIRAL, à Pèdre.

Allez, et secourez cet homme; c'est ainsi que vous mériterez mes grâces.

PÈDRE.

Si je puis les secourir du rivage, volontiers; mais je suis un mauvais nageur.

LÉONOR.

Enfin les sables de la plage leur ont servi de port.

(Louis Pérez et don Alonse entrent mouillés.)

DON ALONZE.

Dieu puissant, je vous rends mille grâces !

LOUIS.

Vive Dieu ! nous voilà enfin délivrés de ces vagues.

L'AMIRAL.

Approchez, approchez ; je voudrais vous être utile.

PÈDRE, s'approchant d'eux.

A présent, à la bonne heure. Mais, que vois-je ?

(Il s'éloigne.)

L'AMIRAL, à Pèdre.

Vous vous éloignez lorsqu'ils ont un tel besoin de vous !

PÈDRE.

Je suis pitoyable de mon naturel ; et quand je vois deux malheureux à la fois, c'est trop pour ma sensibilité. (*A part.*) Vive Dieu ! Pérez est venu me suivre pour me punir du petit service que je voulais rendre à sa sœur. Il veut me tuer, c'est sur : ma foi, je m'en vais à la guerre, puisque mon malheur est tel, qu'en un jour ce diable d'homme me bannit à la fois de la Castille et du Portugal.

L'AMIRAL.

Où allez-vous ?

PÈDRE.

J'ai éprouvé une attaque soudaine de certain

mal. Il faut que je parte sur-le-champ; ce qui est juré est juré.

(Il sort.)

L'AMIRAL.

Cet homme est fou. (*A don Alonze.*) Cavalier, venez, et reprenez courage dans mes bras.

DON ALONZE.

Seigneur, j'attends de vous la vie.

L'AMIRAL.

Qui êtes-vous? Votre malheur m'a touché. Vous pouvez vous fier à moi.

DON ALONZE.

Pour ne point manquer aux convenances, veuillez m'apprendre à qui je parle, et vous saurez pourquoi je me trouve dans cet état.

L'AMIRAL.

Volontiers. Je suis l'amiral de Portugal; vous pouvez me dire qui vous êtes; et je suis tellement affecté de votre sort, que, sans en savoir davantage, je vous donne ma parole de vous protéger. Voilà ma main.

DON ALONZE.

J'accepte vos bienfaits; et je dirai maintenant à votre excellence que je suis de la maison de Tordoya, lignage assez connu dans cette province; mon nom est don Alonze: ce matin, jaloux d'un cavalier, je suis entré chez une dame, où je l'ai trouvé; je lui ai dit que je l'attendais hors de la ville; il est venu au rendez-vous, comme devait le faire un brave seigneur tel que lui; nous nous sommes bat-

tus, et j'ai eu le malheur de le laisser mort de deux coups d'épée : cependant tout le village était en émoi, et la justice me poursuivait dans la campagne ; on voulait m'arrêter ; je m'échappais sur un coursier auquel ma crainte donnait des ailes ; il fut tué d'un coup d'arquebuse ; je continuai à fuir à pied ; j'arrivai jusqu'à une maison de campagne, et là, pour mon bonheur, je trouvai sur la porte Louis Pérez....

LOUIS.

A mon tour : c'est moi qui dois achever l'histoire. Voyant don Alonze poursuivi par tant de gens, je lui offris de protéger sa retraite. Cette maison de plaisance, ou de chagrin pour mieux dire, est au pied de la montagne, et le défilé y est tellement rétréci, qu'il fallait que tout le monde y passât devant moi. Je voulus d'abord par des politesses, des raisons, enfin par d'instantes prières, détourner le seigneur corrégidor de continuer à suivre don Alonze ; il s'y refusa avec hauteur, s'obstina à ne pas s'arrêter, et l'aurait atteint, si avec cette épée, je ne l'avais défendu, par Dieu ! d'estoc et de taille. Elle m'a si bien servi dans ce combat, que j'en ai blessé, je crois, quatre ou cinq (s'il plaît à Dieu, ils en guériront). Me voyant alors plus inculpé encore que don Alonze, j'ai mieux aimé me fier à mes jambes qu'aux prières des autres [10], et trouvant le passage fermé, le pont occupé par les alguazils, j'ai pris don Alonze dans mes bras, mon épée entre mes dents, et je me suis jeté à l'eau. Enfin nous voilà arrivés, mille fois heureux puisque votre excellence nous protège, et à l'a-

bri de tous les dangers sous la garantie sacrée de la parole que vous avez donnée.

L'AMIRAL.

Je l'ai donnée, et je la tiendrai.

DON ALONZE.

Je suis forcé de m'en prévaloir, à cause du crédit de la famille de mon adversaire.

L'AMIRAL.

Quel était son nom?

DON AZONZE

C'était un cavalier du plus grand mérite; mais l'infortune n'est que trop souvent la compagne du courage, et en le nommant je ne fais aucun tort à la réputation qu'il avait justement acquise. C'est don Diègue d'Alvarade.

LÉONOR.

Malheureuse! O ciel! Traître! tu as tué mon frère.

L'AMIRAL.

Tu as tué mon neveu!

LOUIS, à part

Par la corbleu! il ne nous manquait pas autre chose; à présent, pour être prêt à tout, je vais par précaution reprendre ma flamberge.

DON ALONZE.

Que votre excellence daigne réfléchir un moment, et songer qu'elle se fait tort si elle souille son épée du sang d'un homme rendu sans défense à ses pieds. J'ai donné la mort à don Diègue corps à corps,

dans la campagne, sans ruse ni trahison, sans tromperies ni avantage. De quoi voudriez-vous vous venger ? d'ailleurs votre excellence a donné sa parole, et elle n'y a jamais manqué.

LOUIS, à part.

Et d'ailleurs, vive Dieu ! si j'empoigne celle-ci, le Portugal viendrait tout entier que je saurais le combattre.

L'AMIRAL, à part.

O ciel, que pourrais-je faire, dans un si étrange embarras ? D'un côté mon honneur, de l'autre mon sang versé m'appellent ; mais faisons la part de chacun. (*Haut.*) Don Alonze, ma parole est une loi écrite sur le bronze ; je l'ai donnée et ne la nierai point : mais ma vengeance aussi se grave sur le marbre, et je ne l'abandonnerai jamais ; et pour m'acquitter à la fois de ces deux devoirs, tant que tu seras sur mes terres ta personne est en sûreté, mais songe qu'en en sortant tu rencontreras la mort. Je n'ai pu te donner parole que de te protéger dans mes états et non dans ceux des autres. Ainsi, au moment où tu mettras les pieds sur les terres du roi, tu verras que celui qui te délivre te poursuivra, que celui qui te protége te tuera. Maintenant tu peux partir.

LÉONOR.

Non. Je ne t'ai point donné de parole, et je puis, moi, poursuivre ma vengeance.

L'AMIRAL.

Arrête, ma nièce, songe que je le défends. (*A*

*don Alonze.*) Qu'attends-tu ? va-t-en libre. Que veux-tu encore ?

DON ALONZE.

Embrasser tes genoux pour te remercier de ta générosité.

L'AMIRAL.

Tu ne parleras pas ainsi lorsque mon épée t'ôteras la vie.

DON ALONZE.

Pourrais-je désirer une mort plus honorable que de périr de ta noble main ?

LÉONOR.

Je meurs de chagrin.

L'AMIRAL.

Je suis au désespoir.

(Il sort avec Léonor.)

DON ALONZE.

Eh bien ! qu'en dis-tu, Louis Pérez ?

LOUIS.

Il y a du mieux : aujourd'hui que nous sommes sous sa main, qu'il nous laisse sortir, et une fois hors de son pouvoir, nous verrons qui aura les bons billets [11].

(Ils sortent.)

FIN DE LA PREMIÈRE JOURNÉE.

# JOURNÉE DEUXIÈME.

## SCÈNE PREMIÈRE.

Campagne près de Sanlucar [12], en Andalousie.

MANUEL, DONNE JEANNE, en habits de voyage.

MANUEL.

JAMAIS un mal ne vient seul.

JEANNE.

Les malheurs et les chagrins s'enchaînent les uns aux autres.

MANUEL.

Combien je suis affligé, mon amie, de voir que tu souffres ainsi, voyageant avec moi dans des terres lointaines! Lorsque je croyais que la Galice nous servirait de port dans l'orage qui nous poursuit, nous y avons trouvé de nouvelles tourmentes, et un autre événement fâcheux nous chasse de Salvatierra, et nous conduit en Andalousie à travers des lieux qui nous sont étrangers.

JEANNE.

Manuel, lorsque j'ai abandonné pour toi mon pays et ma famille, j'étais préparée encore à de plus

grands malheurs. Je ne suis point sortie de Portugal pour vivre dans telle ou telle autre contrée, mais seulement pour vivre avec toi. Qu'il en soit ainsi partout où m'appellera mon infortune, ou plutôt partout où me conduira mon bonheur !

MANUEL.

Comment trouverai-je des discours pour te témoigner ma juste reconnaissance? Mais suspendant pour un moment les témoignages de notre affection, dismoi qu'est devenu ce domestique que nous avons pris en chemin : il faut qu'il vienne avec moi à Sanlucar, chercher quelque chose afin de t'apprêter un repas champêtre, pendant que le sommeil viendra suspendre tes peines et soulager ta fatigue.

(Pèdre entre.)

JEANNE.

Le voilà qui arrive.

PÈDRE.

Que m'ordonnez-vous, seigneur ?

MANUEL.

Viens avec moi à Sanlucar; toi, ma chère, retire-toi dans un lieu où tu puisses te reposer.

JEANNE.

Je m'occuperai à pleurer ta courte absence.

(Elle sort.)

MANUEL, à Jeanne.

Je reviendrai bientôt à tes pieds. (*A Pèdre.*) Il semble que sa tristesse, devinant le chagrin que je vais lui donner, oppresse d'avance son cœur.

PÈDRE.

Vous voudriez, seigneur, donner du chagrin à une femme aussi aimable, aussi tendre que la vôtre? Il y a peu de temps, il est vrai, que je suis à votre service, ce n'est que depuis deux jours que vous m'avez montré quelque confiance, mais j'en ai vu bien assez pour savoir que vous devez à sa tendresse la plus grande reconnaissance.

MANUEL.

Je ne le nie point, Pèdre, mais la force de l'homme ne peut résister à la puissance du destin. Fuyant le Portugal, je me réfugiai en Galice; et fuyant maintenant la Galice, je suis en Andalousie. Tels ont été les ordres du ciel; encore ne puis-je rester ici, car même ici je ne suis pas en sûreté. Je veux servir; je veux passer sur la plaine salée jusqu'aux îles du nord; là, s'il plaît à Dieu, nos bannières catholiques seront bientôt arborées sur les tours dorées de leurs forteresses [13]. Je veux m'enrôler et conserver sous l'habit de soldat cette vie que, dans le sein de la paix, menacent de plus grands dangers. Tu penseras, je le parie, que mon projet est de laisser ici cette dame sous le poids d'une insulte infâme, et d'exposer par mon absence et son honneur et sa beauté. Non, Pèdre, je la laisserai sûre et tranquille dans un couvent de Sanlucar, et je sacrifierai le peu qui me reste pour pourvoir à ses besoins jusqu'à mon retour. Quant à moi, il me suffit de mon épée.

( On entend le tambour. )

PÈDRE.

C'est un dévouement digne de votre générosité. Mais quel est ce bruit de tambour ?

MANUEL.

Il y a sans doute dans ces environs quelque poste qu'on relève.

PÈDRE.

Vous dites bien, je vois l'étendard.

MANUEL.

Approchons-nous ; c'est le premier que je rencontre ; le sort veut que ce soit celui-là que je suive. Va, Pèdre, demande l'enseïgne, et dis-lui que deux hommes veulent s'enrôler dans sa compagnie.

( Louis Pérez entre avec des soldats.)

PÈDRE.

Celui-là m'en donnera des nouvelles. Monsieur le soldat, un étranger vous prie de lui dire quel est l'enseigne de ce corps.

LE SOLDAT.

C'est celui-là ; celui qui porte un baudrier rouge.

PÈDRE.

Cet homme de belle taille que nous voyons par derrière ?

LE SOLDAT.

Lui-même.

LOUIS, aux soldats.

Regardez-moi toujours, soldats, comme votre ami et votre camarade.

SECOND SOLDAT.

Nous désirons tous vous servir.

(Les soldats sortent.)

PÈDRE.

Voilà l'enseigne seul, l'occasion est bonne.

LOUIS, à part.

Bon Dieu! que je me trouverais heureux dans cette position, si le souci qui ne peut me quitter ne me tourmentait sans cesse!

PÈDRE.

Seigneur enseigne!

LOUIS, continuant.

Que j'aie laissé dans un tel péril une sœur, et une fille aussi résolue!

PÈDRE.

Seigneur enseigne!

LOUIS, de même.

Que me servira-t-il d'acquérir ici quelque gloire par ma valeur, si d'un autre côté le ciel veut que mon honneur soit flétri? J'ai pourtant une consolation dans mon malheur : un ami sûr et fidèle...

PÉDRE.

Seigneur enseigne, ici près...

LOUIS.

... Est dans ma maison, et veille pour moi.

PÈDRE.

Sans doute il est sourd de cette oreille; passons de l'autre côté. Seigneur enseigne!

LOUIS, se retournant.

Qui m'appelle?

PÈDRE.

Un soldat qui voudrait.... (*Reconnaissant Louis Pérez.*) Mais non, il ne veut plus rien, et s'il a dit qu'il voulait, il s'est trompé, il s'est exprimé comme un sot.

LOUIS.

Attends, attends, misérable! ne t'avais-je pas dit de ne jamais me revoir, que je te tuerais partout où je te rencontrerais?

PÈDRE.

C'est vrai; mais qui eût imaginé de vous trouver aujourd'hui enseigne à Sanlucar?

LOUIS.

Vive Dieu! c'est toi qui es la cause de mon déshonneur; il faut que je te punisse.

(Il tire son épée, Manuel entre.)

PÈDRE.

Au secours! on me tue!

MANUEL, l'épée à la main.

Que vois-je? un soldat attaque mon domestique. Cavalier, je ne sais quelle est la cause qui vous oblige à traiter ainsi un homme à moi, sans songer... Mais... c'est lui...

LOUIS.

O ciel! c'est lui.

MANUEL.

Je suis si surpris...

LOUIS.

J'ai peine à en croire mes yeux... Manuel!

(Ils s'embrassent.)

MANUEL.

Louis! Mais qu'est ceci? n'aviez-vous pas été en Portugal? Quelle cause vous a conduit en ces lieux? quel événement a fait courir à notre amitié le risque auquel elle vient d'échapper?

LOUIS.

Et vous, Manuel, n'étiez-vous pas resté dans ma maison, à Salvatierra? par quel hasard arrivez-vous ici pour vous armer contre moi? Mais comment surtout un ami noble et fidèle remplit-il aussi mal les obligations qu'il a contractées envers celui qui lui avait confié la garde de son honneur? Le ciel m'est témoin que, dans mon absence forcée, c'était la seule consolation de mes peines.

MANUEL.

Nous n'avons qu'un même cœur, et dans ce moment nous éprouvons la même confusion. Tirez-moi d'abord de peine, et je vous satisferai ensuite, parce que nous devons être seuls pour que je vous dise certaines choses qui exigent le secret.

LOUIS.

Je suis, je vous le jure, accablé de chagrins; et pour sortir du nouveau souci que me donne votre circonspection, abrégeons. Ce domestique est-il à vous?

MANUEL.

Il venait à Sanlucar; je l'ai trouvé en chemin, et l'ai pris, par hasard, à mon service.

LOUIS.

Que cette protection sacrée lui serve de sauvegarde pour aujourd'hui; à présent, misérable, souviens-toi bien de ce que je te dis : que je ne revoie pas ta figure; tu ne trouveras pas tous les jours un de mes amis qui te sauve de la mort. Va-t'en.

PÈDRE.

C'est à merveille. Mais je voudrais bien que vous me disiez où vous allez d'ici, afin que je ne m'y rencontre pas. Vous me poursuivez partout. (*A part.*) Ah! j'ai découvert un moyen de lui échapper : puisque, pour ne plus me voir, il m'exile des pays lointains, je vais revenir dans ma patrie, et je le délivrerai ainsi de ma présence.

(Il sort.)

LOUIS.

Nous voilà seuls; et comme vous voulez d'abord savoir de moi quel hasard nous a réunis, vous vous souvenez que je me réfugiai en Portugal; mais, en sortant du Migno, je me trouvai dans un danger plus grand que ceux que j'évitais. La terre où nous abordâmes est à l'amiral de Portugal; nous eûmes recours à sa protection. Il nous l'accorda, mais aussitôt qu'il apprit quel était l'adversaire que don Alonze avait tué, sa générosité se changea en fureur, et il nous chassa de ses terres. Le mort était son neveu. Il serait trop long de vous conter tout ce qui nous arriva; enfin, nous parvînmes à Sanlucar. Dès notre arrivée, le duc [14] nous favorisa beaucoup; il est capitaine général de l'armée que le roi envoie contre l'Angleterre, et dans sa générosité il

a donné à don Alonze une compagnie; celui-ci m'a donné l'étendard, et me voilà enseigne. C'est tout ce que j'ai à vous dire; maintenant parlez, au nom de Dieu! Jusqu'à ce que je vous aie entendu, mon âme ne tient qu'à un fil.

MANUEL.

Au moment où vous vous précipitâtes dans le fleuve, la justice arriva; et, désespérant de se venger alors, elle revint honteuse et outrée à Salvatierra. Moi, j'allai chez vous, et j'y fus reçu en qualité d'hôte, de manière à augmenter encore ma reconnaissance. Maintenant j'hésite à vous raconter que malgré la plus grande attention la fortune a pu nous trahir : je ne sais comment poursuivre, ni comment trouver des paroles pour vous dire et pour vous taire, ce que je dois vous taire et vous dire. Mais, Louis, si vous vous rappelez qu'en prenant congé de moi, vous me priâtes, avec de tristes exclamations, de veiller à votre honneur puisque je demeurais chez vous, cela me servira d'explication, et je vous dirai seulement que je suis ici, parce que j'ai rempli le devoir que vous m'aviez imposé.

LOUIS.

Manuel, je vous en supplie, expliquez-vous; chacune de vos expressions est un serpent qui me déchire; vous me faites périr sans pitié à petit feu : je meurs de vos discours.

MANUEL.

Jean-Baptiste, riche cultivateur, amoureux de votre charmante sœur, lui offrait publiquement ses

hommages; son audace arriva au point qu'une nuit il escalada votre maison....

LOUIS.

O ciel!

MANUEL.

Moi qui veillais, toujours attentif, je sortis de mon appartement, et pénétrai jusque dans une chambre où je le vis enveloppé de son manteau. Cette maison, lui dis-je, cavalier, appartient à un homme comme il faut; je suis le gardien de son honneur, et je dois châtier votre insolence : je le poussai avec vivacité, mais le lâche sauta par la fenêtre; je m'élançai après lui; deux hommes étaient sur le chemin pour protéger son entreprise; je voulais le tuer et les attaquai tous les trois; je tuai l'un de ses serviteurs, je blessai l'autre, Jean-Baptiste s'échappa. Jugez à présent ma situation. J'étais étranger, inconnu dans le pays, chargé d'une femme; que pouvais-je faire sinon fuir devant tant de peines accumulées? Si je me suis trompé, c'est dans mes actions seulement, car mon intention a été bonne; j'étais en votre lieu. J'atteste Dieu que je me suis demandé ce que vous auriez fait, et que j'ai cru agir comme vous auriez agi à ma place.

LOUIS.

C'est vrai. Et certes, si j'avais trouvé un tel homme j'aurais cherché à le tuer, et j'aurais aussi donné la mort à ceux qui se seraient trouvés sur ma route. Vous avez fait ce que j'aurais fait moi-même. Celui qui a dit que le cœur d'un ami était un miroir disait la vérité; je me vois en vous : mais, comme

vous le savez, quand je regarde mon image, je vois dans ma main droite ce qui est dans ma main gauche; c'est ainsi que je vois l'événement qui fait notre malheur à tous deux. Je trouve à la fois en vous mon honneur et mon offense ; car l'honneur vu en sens contraire ne peut être que l'outrage (15). Maintenant il n'est plus temps de songer à mes projets de guerre : je vais partir pour Salvatierra; ce serait perdre mon honneur, que de le laisser exposé ainsi.

(Don Alonze entre.)

DON ALONZE.

Que faites-vous là, Louis Pérez?

LOUIS.

Je vous supplie, si vous avez trouvé en moi quelque loyauté, quelque valeur qui méritât vos bontés, de les montrer, après mon départ, en faveur de mon ami Manuel; vous lui donnerez mon emploi. Il faut que je retourne dans la Galice; un événement malheureux arrivé en mon absence m'y force.

DON ALONZE.

Songez donc....

LOUIS.

J'ai pris la résolution qui convient à un homme offensé.

DON ALONZE.

Mon amitié voulait vous dissuader de cette démarche; mais puisqu'il s'agit d'une offense, j'y renonce. Je vous presserai moi-même, si j'ai quelque pouvoir sur vous, de retourner dans votre pays

pour vous venger; mais, Louis Pérez, c'est à une condition.

LOUIS.

Laquelle ?

DON ALONZE.

Vous ne partirez pas sans moi, je serai à vos côtés; il ne serait pas juste que je vous laissasse dans le danger, vous qui m'avez sauvé la vie.

MANUEL,

Si Louis Pérez veut retourner chez lui, il ne sera pas seul; il faut que je l'y accompagne. Je suis son ami, et, ne le fussé-je pas, je lui ai porté la nouvelle qui le décide; et il ne serait pas bien que je l'eusse mis dans la peine, et que je restasse à couvert.

DON ALONZE.

Qui l'a mis dans la peine? c'est moi; puisque, lorsque accablé de fatigue j'implorai ses secours, il était tranquille dans sa maison de campagne: je suis la première cause de son malheur, et c'est à moi qu'il appartient d'y revenir avec lui; ce serait une infamie aux yeux du monde entier d'éloigner un homme de sa maison et de l'y laisser rentrer seul.

MANUEL.

J'irai, que vous le suiviez ou non; parce que vous êtes un brave et loyal gentilhomme, ce n'est pas une raison pour que je me comporte en lâche.

LOUIS.

C'est une généreusse discussion. Mais, pour Dieu! qu'aucun des deux ne vienne avec moi. Tous les deux vous fuyez un sort ennemi, tous les deux

vous avez de bonnes raisons de veiller à votre sûreté. Serais-je un ami loyal, si pour un aussi faible motif je mettais deux amis dans l'embarras, et m'enlevais le moyen d'avoir ensuite recours à eux dans l'occasion ?

DON ALONZE.

Soit; mais vous pouvez toujours en prendre un; vous ne risquez rien alors, puisqu'il vous en restera un autre.

MANUEL.

S'il n'y en a qu'un qui le suive, ce sera moi.

DON ALONZE.

Non; ce sera celui que choisira Louis Pérez.

MANUEL.

J'en suis d'accord; entre deux amis vaillans et fidèles, choisis celui que tu voudras.

LOUIS.

Forcé à désobliger l'un des deux, voici ce que je décide, puisque je me rends à vos raisons : Don Alonze a beaucoup à perdre, ainsi je veux que Manuel vienne avec moi.

DON ALONZE.

C'est vous qui dites de telles paroles ! c'est vous qui préférez à la vie je ne sais quels frivoles intérêts ! Mais puisque vous m'offensez ainsi, je me vengerai de cette manière. Prenez ces bijoux pour faire votre route; agréez le peu que je puis vous offrir, en attendant que j'aille vous joindre, et, que dans quelque péril imminent, je puisse aussi vous sauver la vie.

LOUIS.

Embrassez-moi, et adieu; il faut que j'aille châtier une sœur et un traître, et reprendre mon honneur dans le sein de mon ennemi. J'accepte vos bijoux, parce qu'ils sont l'offre d'un ami véritable; je vous les rendrai quelque jour.

DON ALONZE.

Vous m'offensez.

LOUIS.

Je sais ce que je dois faire.

(Ils sortent.)

## SCÈNE II.

Maison de campagne de Louis Pérez.

### ISABELLE, CASSILDE.

CASSILDE.

Voulez-vous savoir ce qui se passe? écoutez-moi. Donne Léonor d'Alvarade est venue à Salvatierra.

ISABELLE.

Dans quel but?

CASSILDE.

J'imagine que le désir de venger la mort de son frère [16] l'a attirée ici; et j'ai vu Jean-Baptiste causer avec elle.

ISABELLE.

Et qu'est-ce que tu infères de là?

CASSILDE.

Laissez-moi continuer. Étonnée de le voir si fami-

lier avec cette noble demoiselle, je me suis informée, d'un des domestiques de Léonor que je connais un peu, de la cause de cette intimité, et il m'a dit que dans la procédure faite par le juge d'information, venu de la capitale pour avérer les délits qu'on impute à don Alonze et à votre frère, il n'y avait que le témoignage de Jean-Baptiste qui leur fût contraire. Reconnaissante de cela, elle l'honore de sa familiarité. Dans ce monde, il n'y a que les témoins qui déposent au gré des parties qui puissent réussir.

ISABELLE.

Ah! Cassilde, tu m'as tuée par tes paroles : ne raconte point des actions et des discours si indignes d'être entendus. O ciel! c'est par des calomnies que Jean-Baptiste se venge d'une offense! Il emprunte le pouvoir d'autrui pour tirer raison d'une injure dont il est lui-même coupable! Se pourrait-il? A-t-on jamais vu l'offenseur se venger pendant que l'offensé se voit forcé de s'enfuir?

CASSILDE.

J'ai appris bien autre chose.

ISABELLE.

Quoi donc?

CASSILDE.

Qu'il a porté plainte contre cet ami de notre maître qui a tué ici un de ses domestiques, et qu'il a voulu que le juge en connût.

ISABELLE.

Ainsi le lâche sacrifie mon honneur; et pour inculper Manuel, il m'outrage moi-même.

(Pèdre entre.)

PÈDRE, se parlant à lui-même.

Le chemin a été long : lorsqu'on fuit, il semble que la peur mette des fers aux pieds de celui qui s'échappe. Qui a jamais vu un coupable prendre pour asile le lieu où il commit le délit? Mais voici ma maîtresse. (*A Isabelle.*) Puisque j'ai été assez heureux pour arriver à vos genoux, permettez-moi de baiser le nain de tous les pieds, le plus petit des moules à chaussure, le benjamin des orteils, et veuillez me dire, par ma vie, si mon maître est arrivé dans cette maison.

ISABELLE.

Sois le bienvenu, Pèdre; tu n'as pas maintenant à le craindre, parce que des événemens survenus depuis ton départ l'ont forcé à s'absenter.

PÈDRE.

Je le sais bien. Mais je ne m'y fie pas, parce que s'il n'est pas encore ici, je puis garantir qu'il y sera bientôt.

ISABELLE.

Comment cela ?

PÈDRE.

Puisque je suis arrivé, il ne tardera guère. Il a pris le tic de me suivre partout, d'être pour moi un fantôme, une vision de cape et d'épée, et un monstre pour m'effrayer.

(Jean-Baptiste entre.)

JEAN-BAPTISTE, à part.

Si on le condamne à mort comme il l'a mérité

d'autres fois, je suis bien sûr qu'il ne reviendra pas à Salvatierra ; mon témoignage est parfaitement combiné pour le faire déclarer coupable, et il remplit bien le but que je me suis proposé. Mais je vois Isabelle. (*Haut.*) Heureux celui qui a pu mériter le bonheur de s'approcher de cette sphère brillante où répand sa bienfaisante lumière ce soleil de la terre qui fait envie à celui du ciel!

ISABELLE.

Il suffit, Jean-Baptiste, il suffit. Si jusqu'à présent ma figure t'a paru être un soleil, elle n'est plus pour toi une planète resplendissante, et ne brille que des foudres que mon cœur dirige contre toi. C'est bien en vain, insolent, que dans ta folie et ton orgueil tu prétends être arrivé au soleil ; ton vol audacieux ne t'a conduit qu'au tombeau : je t'oublie pour toujours [17]. Qui a jamais osé se vanter du mal qu'il faisait ? Sont-ce donc d'infâmes vengeances qui te serviront de titres pour conquérir mon amour ? Si mon frère t'avait offensé, ne pouvais-tu le défier à l'épée, corps à corps ? C'était un digne moyen de laver ton injure, de mériter mon estime ; mais tu ne l'obtiendras pas par d'atroces calomnies. J'aurais tort de m'en étonner : il est naturel qu'ils se vengent en traîtres, les lâches qui n'osent pas se mesurer en face. Ce changement dans mon cœur est le résultat de ta déposition : il n'est point d'affection qu'une conduite infâme n'éteigne pour jamais.

(Elle sort.)

JEAN-BAPTISTE.

Écoute, Isabelle.

CASSILDE.

Elle a vingt fois raison.

(Elle sort.)

JEAN-BAPTISTE, à part.

Je suis malheureux : ce que j'avais fait pour l'obtenir est cause que je la perds. Ah! ciel injuste, voilà donc le prix de mes travaux. Jusqu'à quand les bienfaits seront-ils payés par la ruine du bienfaiteur?

PÈDRE,

Si le chagrin que vous éprouvez vous laisse un peu de mémoire et de jugement, permettez à celui qui pour vous a souffert l'exil et mille maux, de vous presser dans ses bras.

JEAN-BAPTISTE.

C'est toi, Pèdre? sois le bienvenu.

PÈDRE.

A votre service.

JEAN-BAPTISTE.

Si tu es venu pour être à mon service, que je serai heureux!

PÈDRE.

Parlez, et vous verrez si je sais vous être utile.

JEAN-BAPTISTE.

Tu viens demeurer chez Isabelle?

PÈDRE.

J'arrive à l'instant; mais j'imagine que cette maison étant mon ancienne demeure, elle me recevra chez elle.

JEAN-BAPTISTE.

Si tu m'ouvres cette nuit la porte pour que je puisse m'expliquer avec elle et lui donner toutes les satisfactions sur les torts qu'elle m'impute, je te promets de te faire cadeau d'un bel habit.

PÈDRE

Que risqué-je à cela? Je vous ouvrirai la porte, mais c'est à une condition. Vous frapperez, j'irai ouvrir sans demander qui c'est; vous entrerez brusquement, et comme cela on n'aura rien à me reprocher.

JEAN-BAPTISTE.

C'est à merveille. Le soleil est près de disparaître : je m'en vais. Il est convenu que je reviendrai bientôt.

(Il sort.)

PÈDRE seul.

Nous autres, officieux servans d'amour, nous ressemblons à ceux qui tiennent des maisons de jeu. Parlons-en. Les uns et les autres embrassent une honorable profession : les galans sont les pontes de notre banque, et il n'en manque pas. Dans les maisons de jeu, il y a tel joueur qui frappe des mains et des pieds, crie, fait du tapage; il est l'image du jaloux, car la jalousie est toujours bruyante. Celui qui se laisse tromper sans mot dire est ce joueur à contenance de ministre qui entre, perd et paie sans plaintes, mais non pas sans regrets. Celui qui joue sur gages est l'amant novice qui s'endette chez le marchand pour couvrir celle qu'il aime de joyaux

et d'étoffes de prix. Celui qui quitte la partie est le galant habile qui, une fois abusé, se retire et dit: C'est à un sot à perdre toujours. Celui qui joue sur parole est l'homme adroit qui promet, mais ne se dessaisit qu'à bonnes enseignes. Le galant qui met son amour en traits d'esprit, et qui courtise sa belle avec de l'éloquence et des vers, est le fripon qui triche en jouant avec des cartes arrangées. La galerie de la banque qui fatigue tout le monde sans donner de profit à personne, ce sont les voisins de nos amoureux qui les épient sans cesse et les importunent constamment. Les cartes du jeu d'amour ce sont les dames, et l'on voit avec quelle facilité elles se brouillent [18]; et quant au dessous du chandelier, on sait qu'il ne manque pas lorsqu'on sert des cartes neuves. Enfin, pour compléter la comparaison, jamais joueurs ni amoureux ne profitent de leur expérience; les pertes, ni les menaces, l'autorité même n'y peuvent rien. De même je vais revenir à mon premier métier, reprendre du poil de la bête, et me racquitter par mon industrie de ce que cette belle industrie m'a fait perdre. Isabelle revient.

(Isabelle et Cassilde entrent.)

ISABELLE.

Cassilde, puisque le soleil s'est déjà caché dans le sein de l'Océan espagnol, ferme la porte. Vous chanterez, Inès et toi, pour me distraire de mes peines et de mes chagrins. Que ce soit quelque chose de mélancolique. (*On frappe.*) Dis-moi, Cassilde, n'as-tu pas entendu frapper? Je ne sais qui peut venir à cette heure.

PÈDRE, à part.

Je parie que c'est notre galant qui veut que je la lui ouvre. (*Haut.*) Je vais répondre.

ISABELLE.

Va, mais n'ouvre pas sans savoir qui frappe.

PÈDRE.

Je m'en garderai bien. (*A part.*) Et en effet, je le sais déjà.

(Il sort.)

ISABELLE.

Je frissonne de la tête aux pieds : quelle est la peine secrète qui me tourmente? quelle est l'illusion qui, me glaçant le cœur, change en terreur mes chagrins?

(Pèdre rentre effrayé.)

PÈDRE.

Mademoiselle!

ISABELLE.

Qu'est-il arrivé?

PÈDRE.

J'ai entr'ouvert la porte, et sur-le-champ un homme l'a poussée et est entré couvert de son manteau. (*A part.*) Me voilà bien disculpé.

(Louis Pérez entre.)

ISABELLE.

Qui donc ose pénétrer ainsi chez moi?

LOUIS.

Moi.

PÈDRE, à part.

Que vois-je?

LOUIS.

C'est moi qui viens te voir.

ISABELLE.

Le ciel me protége!

LOUIS.

Et de quoi donc êtes-vous tous si surpris?

PÈDRE, à part.

J'ai une fière peur, et je vais me cacher dans ce coin.

ISABELLE.

Et comment, mon frère, t'es-tu hasardé à venir ainsi, sans craindre la sévérité de ce juge d'information qu'on a envoyé de la cour afin de procéder contre toi, et qui, à cause de ta résistance à la justice, t'a déjà... Destin funeste!

LOUIS.

Allons, achève.

ISABELLE.

Eh bien, il t'a.... condamné à mort.

LOUIS.

Ce n'est pas mon plus grand souci. Celui qui vient près de toi, et qui ressent l'injure que tu lui fais, est déterminé à la mort.

ISABELLE.

Je ne t'entends pas.

LOUIS.

J'y porterai bientôt remède; je n'ai pas besoin de m'expliquer davantage, et, puisque je suis venu dans ce dessein, sois tranquille, j'en viendrai à

bout. Cependant, je ne serai jamais satisfait tant que je ne saurai pas ce qu'a fait ce juge. Dis-moi tout ce qui s'est passé; dis-moi ce qui est prouvé contre moi.

ISABELLE.

Je ne sais autre chose, sinon que tu as été sommé de comparaître à cri public, que tous tes biens sont séquestrés, qu'on me laisse une faible somme à titre d'alimens; mais du procès, je n'en sais rien.

LOUIS.

Ne sois pas si troublée, ma sœur; si je suis venu ici, c'est seulement pour t'emmener avec moi. Tu n'es pas bien dans ces lieux, pauvre et sans protection.

ISABELLE.

Tu as raison; je ne veux point être exposée à des tentatives insolentes (19). Les traîtres trouvent des échelles, et l'argent pénètre partout.

LOUIS.

Ce que tu viens de dire, ma chère, m'enlève une partie de mes chagrins; mais cet autre souci m'occupe encore.

ISABELLE.

Quel est-il?

LOUIS.

C'est de ne pas savoir ce que le juge a écrit contre moi, et je ne puis pas partir avant de m'en être informé.

ISABELLE.

Comment le sauras-tu?

LOUIS.

Le meilleur sera de consulter l'original; et puisqu'aussi-bien je suis banni, vive Dieu! il faut que ce soit pour un motif raisonnable.... (*A Pèdre.*) Ainsi, traître, ma fureur va commencer à s'exercer sur toi.

PÈDRE.

Commencez par quelque autre, vous finirez par moi.

LOUIS.

Comment es-tu ici, coquin?

PÈDRE.

Écoutez la vérité : sachant qu'il fallait absolument....

LOUIS.

Achève.

PÈDRE.

Que vous vinssiez en ces lieux, je me suis mis en route tout de suite pour m'y rendre, afin de me conformer aux ordres que vous m'aviez donnés de ne pas vous montrer ma figure.

LOUIS.

Et c'est ainsi....

PÈDRE.

Sans doute; je marchais devant vous.

LOUIS.

Meurs, traître.

(Il le frappe; Pèdre se laisse tomber.)

PÈDRE.

Je suis mort! Jésus! confi.... Ah!

LOUIS, à Isabelle.

Viens avec moi. Je m'engage à te tirer de tous ces dangers. Puisque je te trouve dans tant de périls, il faut d'abord que je te mette en sûreté [20], et ensuite, vive Dieu! l'on se souviendra de LOUIS PÉREZ DE GALICE.

(Ils sortent.)

PÈDRE, seul, se levant et regardant par où ils sortent.

Ah! bienheureuse mort! puisqu'à présent tu m'as sauvé, tu as été pour moi une invention sainte et divine. Comme il est heureux, celui qui se recommande à toi! et puisqu'ils sont partis l'un et l'autre, je m'échapperai, rapide comme la foudre, ravi du miracle qui a fait tourner son épée, et peu désireux de l'attendre une autre fois.

## SCÈNE III.

Salle de la maison occupée par le juge d'information.

### LE JUGE, DOMESTIQUES.

LE JUGE.

Portez dans cette salle où il fait plus frais, une table, une écritoire et tous ces papiers : je veux examiner ce que j'ai encore à faire, les dires des témoins, et ce qui me reste à constater.

UN DOMESTIQUE.

Voici, seigneur, ce que vous avez demandé.

UN AUTRE DOMESTIQUE.

Un étranger veut vous parler, et prétend qu'il est nécessaire que vous l'entendiez dans l'affaire dont vous vous occupez.

LE JUGE.

C'est sans doute quelque nouveau renseignement. Qu'il entre.

(Louis Pérez paraît au fond du théâtre avec Manuel Mendez.)

LOUIS.

Manuel, reste à cette porte, et tant que je parlerai au juge, ne permets à personne de s'approcher pour voir ou écouter.

MANUEL.

S'approcher? N'aie aucune crainte; aucun n'entrera que moi. Tiens-toi pour averti.

(Il sort.)

LOUIS, s'approchant.

J'ai l'honneur de baiser les mains au seigneur juge; je le supplie de s'asseoir et de rester seul avec moi. J'ai à lui parler de choses relatives à la commission dont il est chargé.

LE JUGE, aux domestiques.

Sortez.

(Les domestiques sortent.)

LOUIS.

Comme cet entretien pourrait être long, vous me permettrez de prendre un tabouret.

LE JUGE.

Asseyez-vous. (*A part.*) Cette déposition sera importante.

LOUIS.

Comment votre seigneurie se trouve-t-elle de l'air de la Galice?

LE JUGE.

Très-bien. A vous servir, si je pouvais le faire.

LOUIS.

J'ai entendu dire que votre seigneurie est venue pour procéder contre certains coupables...

LE JUGE.

Oui, seigneur; contre un don Alonze de Tordoya et un certain Louis Pérez : don Alonze est accusé d'avoir donné la mort, en combat singulier, à don Diègue d'Alvarade.

LOUIS.

Voyons; est-ce donc là un forfait assez grand, un événement assez important, pour qu'un homme juste et sage s'éloigne de la capitale? Devait-il abandonner les aises et le repos que lui ont assurés ses talens, et qui conviennent à son âge, pour constater un malheur qui se répète chaque jour?

LE JUGE.

Aussi n'est-ce pas l'essentiel. Ce qu'il y a de plus important, c'est la résistance faite à justice; c'est la blessure d'un corrégidor par un malheureux, un insolent, ce Louis Pérez, homme vil, qui vit ici de ses crimes. Mais j'ai tort de parler ainsi de cette affaire sans savoir qui vous êtes. Veuillez me dire votre nom, et ce que vous voulez, parce qu'avant tout il convient de savoir avec qui l'on cause.

LOUIS.

Je vous le dirai volontiers.

LE JUGE.

Dites-le donc.

LOUIS.

Je suis Louis Pérez.

LE JUGE, se levant.

Holà ! quelqu'un !

MANUEL, entrant.

Seigneur, que voulez-vous ? Je suis à vos or

LE JUGE.

Qui êtes-vous ?

LOUIS.

Un de mes camarades.

MANUEL.

Votre très-obéissant serviteur, et si obéissar nul autre que moi n'aura l'honneur de vous s tant que je serai ici.

LOUIS.

Que votre seigneurie ne se trouble pas. Q veuille bien se rasseoir, nous avons à causer guement.

(Manuel sort.)

LE JUGE, à part.

Il est de la prudence de ne pas aventurer m avec des hommes aussi désespérés, et qui sans en ont d'autres avec eux. (*Il se rassied.*) (*H* Eh bien, Louis Pérez, que voulez-vous ?

LOUIS.

J'ai été absent pendant quelques jours de ce

Je suis de retour d'aujourd'hui, et dans mes conversations avec différentes personnes, elles m'ont toutes assuré que vous aviez commencé un procès contre moi; mais quand j'ai demandé ce qu'il contenait, les unes m'ont dit une chose, les autres une autre; moi, impatient de connaître la vérité, je n'ai cru pouvoir mieux faire que de venir m'en informer à celui qui la sait mieux que personne. Ainsi, seigneur, je vous supplie, si mes prières peuvent avoir quelque puissance, de vouloir bien me dire ce qu'il y a contre moi, pour que je ne fasse pas des imprudences, dans le doute où je pourrais être de ce qui me condamne ou de ce qui me disculpe.

LE JUGE.

Vous poussez loin la curiosité!

LOUIS.

Je suis même un curieux impertinent; mais si votre seigneurie ne veut pas le dire, il me paraît que c'est là la procédure; elle s'expliquera elle-même, et je ne vous en aurai point l'obligation.

(Il prend le procès sur la table.)

LE JUGE, se levant.

Que faites-vous?

LOUIS.

Je feuillette un procès.

LE JUGE.

Songez....

LOUIS.

Rasseyez-vous, seigneur juge; je ne voudrais pas être forcé de vous le dire si souvent. (*Le juge se*

*rassied.* ) Voici le préambule, les procès verbaux, *et cœtera*, je n'en ai pas besoin, je sais à peu près ce qu'ils contiennent. Venons à l'information. Voici le premier témoin.

(Il lit.)

« Et ayant reçu en la forme prescrite le serment » d'André Ximenez, il a déclaré que lorsque les » deux cavaliers vinrent, il était à couper du bois, » qu'ils se battirent seuls, et qu'au bout de peu de » momens, il vit tomber don Diègue; que la justice » arrivant en même temps, don Alonze voulut s'é- » chapper, mais que son cheval fut tué d'un coup » d'arquebuse; et qu'alors s'enfuyant avec rapidité, » il arriva à pied à la maison de campagne de Louis » Pérez ( voici mon affaire ); que celui-ci parla » poliment au corrégidor pour l'engager à ne pas » poursuivre aussi rigoureusement ce cavalier, que » le magistrat n'en voulut rien faire, et qu'alors » Louis se mit au milieu du chemin, pour en dé- » fendre le passage et résister à la justice. Que le » déposant ne peut dire quand ni comment fut » blessé le corrégidor, ne le sachant pas. Telle est sa » déclaration qu'il affirme, sous le serment qu'il a » fait. »

Et il affirme la vérité. André Ximenez est un homme de bien. Voici le second témoin.

« Gil Parrado déclare qu'entendant du bruit, il » sortit de Salvatierra, et arriva au moment où Louis » Pérez se battait contre tous; qu'il le vit ensuite se » jeter dans le fleuve, et qu'il n'en sait pas davan- » tage. »

Celui-là est bref. Troisième témoin, Jean-Baptiste. Ah ! voyons ce que dira ce vieux chrétien.

« Il était entre des arbres verts, lorsque ces deux » cavaliers vinrent se battre. Ils combattirent avec » égalité, quand Louis Pérez sortant d'une embus- » cade, et se mettant à côté de don Alonze, ils don- » nèrent ensemble la mort à don Diègue, lâche- » ment et traîtreusement. »

Vous en faut-il davantage, seigneur juge, pour connaître cet homme et apprécier son témoignage? Il est si infâme qu'il s'accuse lui-même d'avoir vu consommer une trahison, et de n'avoir pas bougé. Vive Dieu ! il ment. Continuons.

« Que don Alonze monta à cheval, et que Louis » Pérez se trouvant à pied combattit contre la jus- » tice, tuant et blessant diverses personnes. »

C'est un juif. Vous me permettrez, seigneur, d'emporter la feuille. ( *Il l'arrache* ). Je vous promets de vous la rapporter moi-même lorsqu'il en sera temps, parce que je veux faire confesser la vérité à ce chien maudit. Il est vrai qu'il n'y aurait rien d'étonnant à ce qu'il ne sût pas faire une confession ; il n'y a pas assez long-temps qu'il l'apprend. Si les juges doivent prononcer sur les dépositions, ce ne doit pas être sur celles de faux témoins, et ils doivent d'ailleurs écouter ce qu'on peut alléguer pour la décharge de l'accusé.

Veuillez, seigneur, examiner si j'ai commis quelque délit en étant tranquillement à la porte de ma maison de campagne. Si le malheur vient m'y chercher, dépendait-il de moi de le fuir? Vous savez que l'homme prudent ne doit pas inculper pour un

événement fâcheux celui qui ne se l'est point attiré par sa conduite.....

DOMESTIQUES, derrière la scène.

Tout le monde est réuni. L'homme qui est avec le juge est Louis Pérez. Entrez, arrêtez-le.

MANUEL, derrière la scène.

Je suis ici pour le défendre.

LOUIS, se levant et mettant l'épée à la main.

Manuel, vous pouvez les laisser entrer. Je sais ce que je voulais savoir, et vous verrez que ceux qui entreront par la porte se trouveront peut-être heureux de sortir par les fenêtres.

LE JUGE.

Arrêtez. Je vous promets, foi d'homme de bien, Louis Pérez, que, si vous vous rendez, je serai éternellement votre ami.

LOUIS.

Je ne veux point d'ami parmi les gens de robe. Ils ne se croient point obligés par leurs paroles et font les lois en conséquence.

LE JUGE.

Si vous ne vous rendez, je puis vous faire donner la mort.

LOUIS.

A la bonne heure, ce sera quand vous le pourrez.

LE JUGE.

Ne le puis-je à présent?

LOUIS.

Non. La force de mon bras me sert d'asile.

LE JUGE.

Entrez; tuez-les s'ils se défendent.

(Manuel entre avec des alguazils domestiques.)

MANUEL.

A eux, Louis Pérez?

LOUIS.

A eux, brave Manuel Mendez. Je vais éteindre les lumières; nous saurons s'ils sont hardis dans l'obscurité.

(Il éteint les lumières.)

UN ALGUAZIL.

Quelle horreur!

LE JUGE.

Quelle confusion!

LOUIS.

Place, canaille, traîtres, lâches! Il en restera du renom de Louis Pérez de Galice.

(Ils sortent en se battant.)

FIN DE LA DEUXIÈME JOURNÉE.

# JOURNÉE TROISIÈME.

## SCÈNE PREMIÈRE.

Une forêt près de Salvatierra.

LOUIS PÉREZ, ISABELLE, DONNE JEANNE, MANUEL.

LOUIS.

Cette haute montagne, dont le front sourcilleux semble soutenir le ciel, doit être notre défense et notre forteresse. Et puisque les lâches qui attaquèrent deux hommes seuls dans une occasion si favorable, n'ont pu nous arrêter dans la maison du juge, qu'ils perdent l'espérance de se venger sur moi. Ne sachant où je suis retiré, ils me chercheront ailleurs; qui croirait que c'est dans un bois fermé et sans issue que je veux sauver ma vie? De ce côté est la ville; de l'autre, la nature, plus habile que l'art, a placé un mur de rochers, au bas duquel, comme un large fossé, le Migno roule ses ondes argentines. C'est ici que nous demeurerons.

Les fourrés de ces bosquets seront la retraite où nos beautés, ton épouse et ma sœur, seront en sûreté. Au milieu des bois, orgueilleux de les protéger,

leur teint embellira à la fois ces lieux, de la neige de janvier et des roses de mai. La nuit nous pourrons nous retirer dans ce village, qui d'ici semble être une tache du rocher; ce n'est pas là qu'on soupçonnera notre retraite : pendant le jour nous irons tous les deux sur le chemin, où nous demanderons notre subsistance aux laboureurs de ces villages, sans user de violence envers eux; nous ne prendrons que ce qu'ils voudront nous donner. C'est ainsi que nous vivrons jusqu'à ce que, la première ardeur des recherches étant affaiblie, nous puissions en sûreté sortir d'ici et passer dans une autre province, où nous serons ignorés et à l'abri de nouveaux malheurs, si cependant il est quelque asile où l'on puisse être garanti du pouvoir d'une fortune ennemie.

MANUEL.

Ce n'est pas la première fois, brave Louis Pérez, qu'un vaillant meurtrier a trouvé son asile dans la maison du mort, parce que la justice, ne pouvant présumer qu'il ose s'y retirer, ne l'y cherche pas; de sorte qu'il reçoit la vie de celui à qui il a donné le trépas. C'est ainsi que dans cette montagne, qui est sous les yeux de nos ennemis, nous sommes en sûreté, parce qu'ils ne viendront pas nous y chercher; et y. vinssent-ils, nous pourrons leur résister, puisque nous ne craignons point d'y être enveloppés. Nos flancs et nos derrières sont gardés par ces roches énormes, par ces ondes pures qui paraissent rivales, lorsque le fleuve, répétant la verdure du feuillage, semble vouloir devenir une

forêt, et que la forêt à son tour paraît offrir aux yeux le brillant de l'onde dans le cristal de ses rochers, et les flots dans la masse ondoyante de ses rameaux flexibles.

ISABELLE.

Je vous ai écoutés avec attention; mais, vive Dieu! je suis outrée de votre mépris pour nous. Comment, vous croyez n'être ici que deux pour combattre! Je suis à tes côtés, mon frère; Isabelle t'imitera, et tu verras que mon bras, comme le tien, peut mériter de la gloire, et saura donner la mort.

JEANNE.

J'arrive la dernière; mais, quoique je paraisse la plus timide, il n'est jamais trop tard pour vous assurer que je saurai me défendre et mourir avec vous.

LOUIS.

Je vous remercie de votre valeur, mais vos offres généreuses sont inutiles. Les femmes doivent toujours être femmes, et nous suffisons pour vous protéger. Allons jusqu'au chemin, Manuel, nous y trouverons de quoi vivre; et vous, attendez-nous en ce lieu.

(Ils sortent.)

ISABELLE.

Nous prions le ciel qu'il vous permette de revenir si vite, que la pensée puisse ignorer que vous avez été absens.

(Elle sort avec Jeanne.)

## SCÈNE II.

Un chemin.

LOUIS PÉREZ, MANUEL MENDEZ.

LOUIS.

Votre femme et ma sœur sont aujourd'hui en sûreté dans cette montagne; et ce n'est pas sans motif, Manuel, que j'ai voulu que nous fussions seuls un moment : j'ai une affaire importante sur laquelle je veux prendre votre conseil. Hier au soir, en lisant chez le juge la procédure faite contre moi, j'y ai trouvé la déclaration d'un faux témoin, d'un homme si infâme, qu'il prétend que j'accompagnais don Alonze lorsqu'il alla se battre, et que nous donnâmes traîtreusement la mort à don Diègue. Voyez, mon cher, voyez s'il est possible que je souffre l'insolence d'un scélérat, qui a voulu ternir par la calomnie les actions d'un malheureux qui n'a autre chose à se reprocher que d'avoir été homme d'honneur.

MANUEL.

Et qui est ce témoin ?

LOUIS.

Vous verrez que son nom doit encore m'irriter davantage. C'est Jean-Baptiste.

MANUEL.

Ne vous en étonnez pas, Louis Pérez; c'est un lâche, et un lâche appelle toujours du tribunal de

l'épée, au mensonge ou à la fuite. Allons, et sans crainte, sans alarmes, en plein jour, devant le juge lui-même, arrachons-le de sa maison, et faisons-lui avouer sur la place publique qu'il est un infâme et un faux témoin. J'ai aussi à me venger de lui, car je suis piqué qu'il ait pu échapper à mon bras dans la nuit de l'escalade.

LOUIS.

Vous dites bien, mon ami, et c'est aussi mon projet; mais j'espère pouvoir tout arranger d'une manière plus sûre et plus avantageuse. Vous savez qu'il y a deux sortes d'affaires d'honneur. Celle qui me cherche, qui vient au-devant de moi, dans quelque état que je me trouve, doit me rencontrer toujours prêt, quel que puisse en être le résultat. Dans celle que je cherche, au contraire, je dois prendre mes sûretés, car, pour nager et pour se battre, la plus grande habileté est toujours de savoir garder ses manteaux. Mais j'entends du monde; venez avec moi, vous verrez comme je veux vivre en recevant ce qu'on me donnera sans faire tort à personne; car je suis un larron plein d'honneur [21].

(Un voyageur entre.)

LE VOYAGEUR, à la cantonnade.

Mendo, mène mon cheval en main jusqu'au sortir de la forêt. Le chemin est si agréable que je veux aller un moment à pied.

LOUIS.

Seigneur, je vous baise les mains.

LE VOYAGEUR.

Soyez le bienvenu, cavalier.

LOUIS.

Où allez-vous donc avec une telle chaleur?

LE VOYAGEUR.

A Lisbonne.

LOUIS.

Et d'où êtes-vous parti?

LE VOYAGEUR.

J'ai quitté ce matin Salvatierra.

LOUIS.

C'est un bonheur pour moi. Je voudrais savoir quelles nouvelles on dit dans cette ville. Vous me feriez plaisir de m'en informer.

LE VOYAGEUR.

Il ne s'y passe rien d'important que les gentillesses d'un homme qui est, dit-on, le scandale du pays. Après avoir blessé le corrégidor, je ne sais pourquoi, il est entré hier au soir chez le juge d'information pour lire le procès fait contre lui.

LOUIS.

C'est être bien curieux.

LE VOYAGEUR.

Et comme on voulait le prendre, il s'échappa du milieu des alguazils, avec un autre homme qui est, à ce qu'on prétend, un meurtrier comme lui. Toute la justice est après eux pour les chercher, et, d'après l'acharnement qu'elle y met, ils ne s'échapperont pas. Voilà ce que j'ai appris.

LOUIS.

Maintenant, seigneur, je voudrais savoir de vous, car dans tout ce que vous avez dit, on voit que vous êtes un galant homme, ce que vous feriez, si vous voyiez dans l'embarras un de vos amis, qui, se jetant à vos pieds, vous supplierait de défendre sa vie.

LE VOYAGEUR.

Je me mettrais à son côté, et je me dévouerais à vaincre ou à mourir pour lui.

LOUIS.

Seriez-vous pour cela un criminel?

LE VOYAGEUR.

Non, sans doute.

LOUIS.

Et si ensuite vous appreniez que dans la procédure faite par le juge, on vous impute de lâches assassinats, ne feriez-vous pas ensorte de connaître les dépositions pour savoir quel est le faux témoin?

LE VOYAGEUR.

Certainement.

LOUIS.

Veuillez répondre encore à une autre question. Si cet homme était poursuivi dans sa personne, si ses biens étaient saisis et qu'il n'eût pas de quoi vivre, ne ferait-il pas bien de le demander?

LE VOYAGEUR.

Qui pourrait le nier?

LOUIS.

Et si encore cet homme demandait et qu'on ne lui donnât rien, ne ferait-il pas bien de prendre?

LE VOYAGEUR.

C'est évident.

LOUIS.

Si c'est évident, apprenez que je suis Louis Pérez; que je vis comme vous le voyez, que je vous prie de me secourir, et que je suis dans une fâcheuse position si vous ne le faites pas.

LE VOYAGEUR.

Vous n'aviez pas besoin, Louis Pérez, de chercher à me convaincre par vos raisonnemens. Je suis homme et je sais ce que c'est que le malheur [22]. Si cette chaîne d'or ne suffit pas à vos besoins, je vous donne ma parole de revenir et de vous assister de toutes mes ressources.

LOUIS.

La noblesse de votre caractère se montre en tout; mais, avant de prendre cette chaîne, je dois savoir si c'est par crainte que vous me la donnez, parce que vous vous trouvez seul dans ce désert avec moi.

LE VOYAGEUR.

Non, Louis Pérez, je vous la donne parce que je vois votre infortune; et eussé-je un escadron sous mes ordres, je vous la donnerais de même.

LOUIS.

Je la prendrai; je ne veux pas qu'on dise de moi que j'ai fait quelque chose de mal. Dût la rigueur de

ma destinée me coûter la vie, je mourrai content si la renommée dit : Voilà le prix dont la fortune paya la probité de Louis Pérez.

LE VOYAGEUR.

N'avez-vous pas autre chose à m'ordonner ?

LOUIS.

Je n'ai qu'à vous remercier.

LE VOYAGEUR.

Louis Pérez, le ciel vous donne la liberté, comme je le désire.

LOUIS.

Je vous accompagnerai jusqu'à la sortie de la forêt :

LE VOYAGEUR.

C'est inutile.

(Il sort.)

MANUEL.

Il est assez bon de vouloir réduire le vol à des formules de politesse et de générosité.

LOUIS.

Ce n'est point voler, c'est demander.

MANUEL.

Lorsqu'on voit deux hommes comme nous demander l'aumône, qui oserait la refuser ?

(Deux paysans entrent.)

PREMIER PAYSAN.

J'ai acheté, comme je vous l'ai dit, toute la jeune vigne du fond de la vallée.

SECOND PAYSAN.

Celle qui était à Louis Pérez ?

PREMIER PAYSAN.

Oui; la justice vend tout son bien pour payer les frais, et je porte l'argent au juge.

LOUIS, à Manuel.

Celui-ci sait qui je suis, mais je puis m'approcher en assurance, parce que je connais son bon naturel. (*Au paysan.*) Bonjour, Anton; qu'y a-t-il de nouveau.

PREMIER PAYSAN.

C'est vous, Louis? comment osez-vous rester ici, quand un monde de gens de justice est à vos trousses?

LOUIS.

A mes risques et périls, ne m'est-il pas permis de le faire? Mais parlons d'autre chose. Écoutez, vous êtes mon ami, j'ai des besoins, et je ne veux point faire une chose infâme. Vous portez là de l'argent avec lequel vous pouvez m'assister. Je ne dois pas me laisser mourir et je ne veux point vous offenser; vous pouvez continuer votre route en sûreté; mais voyez, vous, ce que vous avez à faire, et arrangeons cela de manière à être satisfaits tous les deux.

PREMIER PAYSAN.

Il n'y a pas de meilleur moyen que de vous le donner. (*Il lui donne la bourse. — A part.*) Ainsi je sauve ma vie, car sans cela il me tuerait.

LOUIS.

Je prendrai cet argent, mais ce sera autant que vous me l'offrirez de bonne volonté.

PREMIER PAYSAN.

Assurément, j'ai la meilleure volonté de vous être utile, mais cet argent ne laissera pas de me faire faute.

LOUIS.

De sorte que si vous pouviez le défendre, vous ne le donneriez pas.

PREMIER PAYSAN.

Non, certainement.

LOUIS.

Alors, reprenez votre sac; il ne sera pas dit que Louis Pérez ait volé personne. Il m'importe peu qu'on sache que, dans la misère où je me trouve, j'aie accepté ce qu'on m'a donné, mais il m'importe qu'on ne prétende pas que je l'ai pris avec violence. Prenez votre argent, vous dis-je, et Dieu vous conduise!

PREMIER PAYSAN.

Que dites-vous?

LOUIS.

Ce que vous entendez. Dieu vous conduise!

PREMIER PAYSAN.

Que le ciel te délivre de tous tes ennemis! ainsi soit-il! Louis Pérez, j'ai encore là six doublons que je porte sans que ma femme en ait connaissance. Vous pouvez vous en servir.

LOUIS.

Maintenant je ne prendrais pas de vous une obole. Allez, allez, il est tard, le soleil va se coucher.

(Ils sortent.)

## SCÈNE III.

Même décoration.

DON ALONZE seul.

Ce n'est point en vain, céleste amitié, que l'antiquité t'éleva des autels. Tu es la déesse à qui les hommes d'honneur doivent leur adoration et leur foi. Je viens, pour remplir les devoirs que tu m'imposes, chercher ici un ami; car s'il a généreusement renoncé à mes secours, ce n'est pas une raison pour que je renonce à l'assister. Il y a du monde, je vais m'envelopper dans mon manteau pour n'être pas reconnu.

(Louis et Manuel entrent.)

LOUIS.

Cavalier, la fortune force deux hommes d'honneur à demander des secours de cette manière pour n'être pas obligés à le faire d'une façon moins honnête. Si vous pouvez nous aider de votre superflu, vous nous ferez une grande grâce; sinon, voilà la route, et puisse Dieu vous la faire suivre avec toute sorte de prospérités!

DON ALONZE.

Louis Pérez, que mes pleurs et mes embrassemens vous attestent la part que je prends à vos malheurs. Qu'est ceci?

LOUIS.

Que vois-je? don Alonze!

DON ALONZE.

Embrassez-moi mille fois.

LOUIS.

Comment, au moment où je vous croyais citoyen des ondes et habitant d'un vaisseau, vous trouvé-je à Salvatierra? Quel motif vous y conduit, seigneur?

DON ALONZE.

Je viens vous joindre. Lorsque je vis la flotte prête à mettre à la voile, au moment où j'allais poser le pied dans la chaloupe, le souvenir de ce que vous aviez fait pour moi vint me couvrir de honte, et, désespéré de vous avoir laissé partir seul, je me déterminai à venir vous rejoindre, pour ne pas être sans cesse tourmenté des mêmes regrets. On ne perd pas pour une seule injustice un ami tel que moi; vous m'avez offensé, mais je viens prendre moi-même la satisfaction que vous me devez, en mourant auprès de vous. Je suis ici, mon ami; à quoi voulez-vous m'employer?

LOUIS.

Agréez mon humble reconnaissance.

DON ALONZE.

Voyons, que faites-vous ici?

LOUIS.

Manuel et moi, nous vivons encore, en défendant notre existence au prix de celle des autres.

DON ALONZE.

Puisque je suis arrivé, cela doit se passer autrement. Ce village, au pied de ces rochers, m'appar-

tient. J'y entrerai, sous cet humble costume, chez un de mes vassaux à qui je puis me fier, et nous y serons en sûreté jusqu'à ce que nous décidions ce que vous avez à faire. Attendez-moi ici; je disposerai tout et reviendrai vous avertir. Que le bonheur nous attende, que le malheur nous menace, nous n'aurons tous les trois qu'une même fortune.

(Il sort.)

LOUIS, à Manuel.

Eh bien, mon ami.

MANUEL.

Je vois du monde venir de ce côté.

LOUIS.

Ils sont beaucoup. Gagnons au pied, et fions-nous à l'âpreté du chemin.

MANUEL.

Si nous fuyons, le bruit des feuilles avertira que nous sommes dans le bois. Que faire?

LOUIS.

Cachons-nous dans ces rochers. Couchés entre leurs quartiers, nous y serons en sûreté.

MANUEL.

C'est bien le meilleur moyen, car nous n'avons pas le temps d'en choisir un autre. Ils arrivent.

LOUIS.

Apres montagnes, soyez le sépulcre d'un vivant. Heureux encore celui qui va lui-même s'ensevelir dans son tombeau.

(Ils se cachent et se couvrent de branchages. Donne Léonor entre avec Jean-Baptiste et des domestiques.)

JEAN-BAPTISTE.

Ici, belle Léonor, au milieu de ces fleurs variées, protégée contre ce soleil par ces dômes de verdure qu'embellissent les myrtes et les lauriers, vous pouvez braver la chaleur; le soleil n'osera vous y atteindre; les précipices qui nous environnent lui raplent la chute de Phaéton [23].

LÉONOR.

Quelle que soit la force de ses rayons, je ne puis me détourner. La santé chancelante de l'amiral réclame mes soins. Il m'appelle pour que mon aurore embellisse son couchant. Cependant je resterai un moment; j'espère que ce nuage qui s'élève avec rapidité couvrira le soleil de ses voiles [24].

(Le juge entre.)

LE JUGE.

En cherchant ces hommes que le ciel semble cacher, dont je ne retrouve pas une trace qui satisfasse mon impatience, j'ai appris, belle Léonor, la triste nouvelle qui vous afflige, les soins pieux qui vont vous éloigner de nous, et aucune autre occupation n'a pu me détourner de venir vous offrir l'assurance de mon dévouement entier à votre service.

LOUIS, à Manuel.

Vous entendez, Manuel!

MANUEL.

Parlez plus bas.

LOUIS.

Je suis résolu à châtier publiquement ce traître; trouverai-je jamais une occassion meilleure que

celle-ci, où je rencontre à la fois la vengeance et la gloire, en défendant mon honneur et celui de mon ami? Le juge, la partie et le faux témoin sont ensemble; je vais me montrer.

MANUEL.

Songez-y bien.

LOUIS.

Je suis déterminé. [25] Je défends mon honneur au risque de ma vie.

MANUEL.

Allez; puisque vous êtes décidé, je ne puis ni ne dois vous arrêter: il s'agit de l'honneur. Mais attendez, j'entends arriver du monde.

LOUIS.

O ciel! voilà l'occasion perdue!

LÉONOR.

Il vient quelqu'un.

LE JUGE.

Qu'est ceci?

(Pèdre entre conduit par des alguazils.

JEAN-BAPTISTE.

C'est un prisonnier qu'on vous amène.

UN ALGUAZIL.

Seigneur juge, ce paysan a été domestique de Louis Pérez; nous l'avons trouvé sur la route de Portugal, et il faut qu'il sache de ses nouvelles, car il est absent de Salvatierra depuis la première fuite de son maître, il est revenu en même temps que lui, et maintenant il fuyait.

LE JUGE.

Ce sont de graves indices.

PÈDRE.

Très-graves, seigneur; parce qu'en Allemagne, en Flandre, à la Chine et au Japon, où je serai, il y sera aussi.

LE JUGE.

Bon; et où donc est-il à présent?

PÈDRE.

Il viendra bientôt me joindre, car c'est un maître si fidèle, que, s'il me voit prisonnier, il se laissera prendre, pour le seul plaisir d'être avec moi.

LE JUGE.

Mais enfin où est-il?

PÈDRE.

Pour cela, je l'ignore; mais je suis prêt à jurer qu'il n'est pas loin d'ici.

LE JUGE.

D'après quoi as-tu cette idée?

PÈDRE.

Parce que si j'y suis il faut qu'il y soit aussi. Il m'aime si tendrement, qu'il ne peut s'écarter de moi. Mais parlons sérieusement; si je savais où il se cache je ne manquerais pas de vous le dire à l'instant, pour me mettre à l'abri de sa vengeance. Ce que je crains le plus au monde, c'est Louis Pérez: si je quittai Salvatierra, ce fut pour fuir sa rigueur; je me réfugiai en Portugal, ce même jour j'y vis arriver Louis; je passai en Andalousie, Louis fut le pre-

mier que j'y rencontrai ; je revins en Galice, et sur-le-champ Louis revint en Galice, où la nuit dernière il me laissa pour mort. Délivré de ses mains et voulant m'échapper, ces gens-ci m'ont atteint au premier village. Ils m'ont arrêté comme son domestique ; mais je ne le suis plus ; je suis à vos pieds, seigneur juge : j'y suis complétement innocent ; mais je vous dis que si vous allez à la chasse de Louis Pérez, vous n'avez qu'à me placer où vous voudrez comme appeau. Je parie ma tête qu'il viendra à la réclame et tombera dans vos filets.

LE JUGE.

Ce n'est pas ta folie, ou ta simplicité feinte, qui te délivreront de mes mains. Indique-moi vite son asile ; sinon, le chevalet te le fera bien dire.

PÈDRE.

Ni cheval, ni chevalet, je vous prie ; je n'ai jamais été bon écuyer ; et si je connaissais la retraite de Louis, vous sentez bien que, pour éviter la douleur, je laisserais bien courir ma langue avant d'essayer de courir sur votre chevalet [26] ; mais je n'en sais absolument rien.

LE JUGE.

Nous verrons bien. Conduisez-le à ce village, enfermez-l'y, et gardez-le avec soin, jusqu'à ce que je le fasse tranférer à Salvatierra. Prenez bien garde qu'il ne s'évade pas, car, à son courage et à son effronterie, on voit que c'est un homme de cœur, et dont sans doute son maître se servait.

PÈDRE.

Je vous parais aussi vaillant que cela ! Parbleu! de quatre hommes qu'il y a là pour me garder, vous en avez trois de reste. De trois, il y en aurait deux, de deux, un; d'un seul, la moitié; de cette moitié, l'autre; et enfin n'y en eût-il aucun, cet aucun serait de trop.

(Les alguazils sortent avec lui.)

LE JUGE.

Allez.

LOUIS, à Manuel.

Puisque ceux qui étaient armés sont partis, puisque le ciel m'offre l'occasion que je désirais, puisque je trouve réunis Léonor, Jean-Baptiste et le juge, sans autre garde que leurs personnes, je n'attends plus rien, et je vais profiter de cette heureuse circonstance.

MANUEL.

Tu n'as plus à hésiter.

LE JUGE, à Léonor.

Où peuvent se cacher ces gens-là?

(Manuel et Louis paraissent.)

MANUEL.

Ici, seigneur, si vous êtes bien aise de le savoir.

LOUIS.

Dieu garde les gens de bien! nous voici tous réunis.

JEAN-BAPTISTE.

Que vois-je? ô ciel!

LÉONOR.

Que deviendrai-je?

LE JUGE.

Dieu puisse me protéger !

LOUIS.

Que personne ne bouge. Restez chacun à votre place pendant que je dis quatre mots au seigneur Baptiste.

LE JUGE.

Holà !

LOUIS.

Non, ne vous dérangez pas.

MANUEL.

Il est inutile que vous appeliez, ou bien le domestique qui a déjà eu l'honneur de vous servir chez vous, paraîtra pour vous répondre.

LE JUGE.

Est-ce ainsi qu'on traite un homme revêtu de ma charge? Est-ce ainsi qu'on perd le respect à la justice?

LOUIS.

Personne ne la respecte plus que moi. Je ne vous offense en rien, seigneur; au contraire, je suis votre serviteur; et un serviteur si exact, si ponctuel, que, pour que vous ne preniez pas la peine de me chercher en tant de lieux différens, je viens vous joindre moi-même.

LE JUGE.

Ainsi votre insolence va jusques à vous présenter devant cette dame, devant Léonor, dont votre trahison a versé le sang, qui vous poursuit, qui réclame

une vengeance que ces fleurs, qui semblent teintes de ce sang précieux, paraissent aussi demander avec elle?

LOUIS.

Bien loin de l'offenser, je lui rends service. Je lui enlève le motif d'un acharnement indigne d'un sang aussi illustre, aussi généreux que le sien. Je dissipe les soupçons que lui a donnés un témoin qui l'a trompée. Dites-moi, vous-même, donne Léonor, si don Alonze avait eu le malheur de tuer votre frère corps à corps, sans avantage, sans trahison, poursuivriez-vous avec tant de rigueur votre vengeance et le châtiment que les lois infligent?

LÉONOR.

Non, sans doute. Et quoique l'on n'instruise pas les femmes des lois du point d'honneur qui gouvernent les hommes, mon cœur sait du moins ce qu'on doit au malheur; si c'eût été dans un combat égal que don Diègue eût succombé, don Alonze pourrait être, dans ma maison même, à l'abri de ma vengeance: je lui pardonnerais, je le protégerais peut-être, s'il n'avait été que malheureux.

LOUIS.

J'accepte cette parole; et puisque la loi ordonne que nulle déposition ne soit valable, si le témoin n'est confronté, Jean-Baptiste, voilà la tienne; je l'ai lue: déclare à présent ce qu'il y a de vrai et de faux.

(Il lui donne la feuille de papier.)

LÉONOR, à part.

Quelle audacieuse résolution!

LOUIS.

Premièrement, tu dis là que tu étais caché lorsque tu vis les deux gentilshommes se battre; cela est-il vrai?

JEAN-BAPTISTE.

Oui, c'est vrai.

LOUIS.

Tu ajoutes que tu me vis sortir d'au milieu des buissons, et me mettre à côté de don Alonze, l'épée à la main. Tu sais bien qu'en cela tu te trompes; dis la vérité.

JEAN-BAPTISTE.

C'est la vérité que j'ai dite.

LOUIS.

Ta bouche infâme en a menti.

(Il lui tire un coup de pistolet.)

JEAN-BAPTISTE.

Dieu me soit en aide!

LOUIS.

Monsieur le juge, ajoutez ce meurtre à la procédure; et adieu. Manuel, détache les chevaux de ces seigneurs, et partons : comme ils ont affaire dans ces montagnes, ils n'en auront pas besoin. Salut.

(Ils sortent.)

LE JUGE.

Par la vie du roi! cette arrogance sera châtiée, ou il m'en coûtera la vie.

JEAN-BAPTISTE.

Écoutez, donne Léonor; apprenez que je meurs

justement ; tout ce que j'ai dit était faux ; je ne voulais qu'écarter du pays Louis Pérez, qui mettait obstacle à mes vues sur sa sœur. C'est corps à corps, épée à épée, que don Alonse donna la mort à votre frère. Telle est la vérité. Je vous le dis à haute voix, pour avoir dans ma triste fin cette dette de moins à payer.

(Il meurt.)

(Les alguazils reviennent avec Pèdre.)

UN ALGUAZIL.

Au bruit du coup qu'on a tiré, nous sommes revenus pour prendre vos ordres.

LE JUGE.

Venez tous ; Louis Pérez est dans cette montagne.

PÈDRE.

Ne vous l'avais-je pas dit, qu'il ne manquerait pas de venir à ma suite ?

LE JUGE.

Il faut qu'ils meurent aujourd'hui ; que deux hommes restent avec celui-là, qui est évidemment coupable, et que les autres me suivent.

PÈDRE.

On m'accusait de cacher où était Louis : j'ai dit qu'il viendrait, et il est venu ; que peut-on me reprocher maintenant ?

UN ALGUAZIL.

Restons tous les deux avec lui. (*A Pèdre.*) Allons, traître, marche, et tais-toi.

(Le juge, les alguazils et Pèdre sortent de différens côtés.)

LÉONOR seule.

Je serais fâchée qu'ils pussent l'atteindre. Je fus, il est vrai, irritée contre lui ; mais aujourd'hui, sachant la vérité, la vengeance me semblerait une barbarie : je veux lui sauver la vie si je le puis. Quel est le pouvoir du courage, qu'il se fasse aimer de ceux-mêmes qu'il a offensés !

(Elle sort.)

## SCÈNE IV.

Une autre partie du bois.

### LOUIS, MANUEL.

LOUIS.

Les chevaux n'en peuvent plus ; ils tombent de fatigue. Enfonçons-nous dans la forêt, et attendons-les de pied ferme.

LE JUGE, derrière la scène.

Ils se cachent entre ces épais halliers ; entourez-les de toutes parts.

MANUEL.

Nous sommes perdus. Ils nous est impossible de nous défendre contre tant de monde, parce que nous n'avons rien qui les empêche de nous tourner.

LOUIS.

Soyez tranquille ; nous pouvons les combattre tous face à face. Tournons-nous le dos ; de cette manière, ils trouveront partout un cœur, un bras,

une épée. Combattez ceux qui tomberont de votre côté; gardez ma vie, et je garderai la vôtre.

MANUEL.

Si tu la gardes, je ne crains rien. Vienne le monde entier.

(Le juge entre avec les alguazils. Louis Pérez et Manuel sont dos à dos, et combattent en tournant et gagnant du terrain.)

LE JUGE.

Vite, sur eux.

LOUIS.

Avancez, canailles. Comment va, Manuel?

MANUEL.

Très-bien. Et de votre côté.

LOUIS.

L'épée fait son office.

LE JUGE.

Ce sont des diables que ces hommes.

LOUIS.

Puisqu'ils nous abandonnent le poste, courons au sommet.

MANUEL.

Aux rochers!

(Ils sortent.)

LE JUGE, aux alguazils.

Suivez-les; qu'ils ne nous échappent pas.

## SCÈNE V.

Autre partie du bois. Sur un côté de la scène est un rocher escarpé.

JEANNE, ISABELLE, sur le rocher.

ISABELLE.

Le coup d'arquebuse que j'ai entendu, ce bruit plein d'épouvante et d'horreur, a été l'éclat du tonnerre pour les autres, et m'a frappée comme la foudre. O ciel tout-puissant! d'où vient le retard de Louis? de cruelles pensées me font frissonner d'effroi. Ma chère amie, qu'en crois-tu?

JEANNE.

Comment veux-tu que je te réponde, moi que les mêmes doutes tourmentent des mêmes terreurs?

ISABELLE.

Descendons de la montagne; il est moins pénible de mourir d'une fois, que d'être tué lentement par les angoisses déchirantes.

(Louis et Manuel entrent sur la scène.)

LOUIS.

Faites en sorte de parvenir sur le rocher, Manuel; une fois que nous y serons tous les deux, qu'un bataillon vienne, par Dieu! nous ne nous rendrons pas.

(Ils montent, Manuel le premier.)

ISABELLE.

Louis!

JEANNE.

Manuel !

MANUEL.

Te voilà, mon amour !

LOUIS.

Me voici, ma sœur.

ISABELLE.

Qu'est-il arrivé ?

LOUIS.

Qu'un monde entier nous poursuit.

MANUEL.

Toute la force humaine ne peut lutter contre le destin.

ISABELLE.

Ne craignez pas le monde entier. Vous avez vos épées dans vos mains, et les nôtres pourront rouler ces pierres.

(Le juge et ses gens entrent dans le bas.)

LE JUGE.

Escaladez ces rochers; malgré toute leur résistance, il faut que je pose mon pied sur leurs têtes orgueilleuses. Vive Dieu ! tout le pays que nous découvrons sera la place publique; cette montagne sera l'échafaud qui verra s'exécuter les arrêts de ma justice. A celui qui me livrera Louis Pérez mort ou vif, je lui donne deux mille écus.

LOUIS, déjà près du sommet.

En vérité, c'est par trop bon marché ; vous m'estimez trop bas : je vous apprécie bien davantage.

Celui qui me livrera le seigneur juge, vif ou mort, pourra espérer quatre mille écus de ma main.

LE JUGE.

Tirez, tuez-les; que les foudres du ciel les frappent!

(On tire un coup d'arquebuse. Louis tombe.)

LOUIS.

Je suis mort. O mon Dieu! protége-moi!

LE JUGE.

Rends-toi!

LOUIS.

Me rendre? J'en appelle à mon épée; mais je ne puis me soutenir. Venez, venez me prendre.

(Il tombe jusques sur la scène.)

LE JUGE.

Mort encore, il me résiste!

ISABELLE.

Ah! seigneur! ne le tuez pas; ou si votre cruauté lui ôte la vie, arrachez-moi aussi l'existence.

LE JUGE.

Marchons à Salvatierra; cette prise me suffit.

MANUEL, à Jeanne.

Laisse-moi!

JEANNE.

Que veux-tu faire?

MANUEL.

Me précipiter là-bas.

JEANNE.

Arrête!

MANUEL.

Lache-moi! ou, par Dieu! je te lance au fond de cette vallée où nous mourrons tous les deux.

(Don Alonse entre.)

DON ALONSE.

Quel bruit ai-je entendu?

MANUEL.

On emmène Louis Pérez prisonnier, et dût-il m'en coûter la vie, on verra ce que peut mon amitié.

(Il descend suivi des deux femmes)

DON ALONSE.

Suivons-le. J'avais cru devoir me cacher, et rester ici sans être connu; mais puisque les choses sont en cet état, et que la situation d'un ami est si périlleuse, je quitte le masque, et nous mourrons tous ensemble pour lui.

(Ils sortent.)

## SCÈNE VI.

Chemin près de la lisière du bois.

PÈDRE, DEUX ALGUAZILS.

PREMIER ALGUAZIL.

Quel bruit terrible dans la montagne et la vallée?

PÈDRE.

Voulez-vous savoir ce que c'est? attendez-moi un moment; j'irai, je m'informerai de tout, et dans un instant je reviendrai vous conter tout ce qui se passe.

SECOND ALGUAZIL.

Ne bouge pas d'une ligne, ou deux balles t'arrêteront.

PÈDRE.

Ce sont de puissans *remoras*. Soit; si vous ne voulez pas que j'aille savoir des nouvelles pour vous les redire, allez vous en informer, vous autres, et vous me les rapporterez : c'est aussi aisé.

PREMIER ALGUAZIL.

Nous ne te quitterons pas une minute.

PÈDRE.

Voilà de fameux gardes. Suis-je donc un commandement de Dieu, que vous me gardiez aussi bien? Heureusement j'ai une consolation, et c'est que tant que je serai avec vous, Louis Pérez ne viendra pas me chercher, si toutefois il peut y avoir quelque asile sûr contre lui.

PREMIER ALGUAZIL.

Voici beaucoup de monde.

PÈDRE.

Oui, et par devant deux arquebusiers suivis de deux autres : au milieu d'eux un homme enveloppé de son manteau, et puis une foule de gens.

(Le juge entre avec ses gens qui traînent Louis couvert de son manteau.)

LE JUGE, aux alguazils.

Où avez-vous laissé le prisonnier?

PREMIER ALGUAZIL.

Le voici, seigneur.

LE JUGE.

Attachez-les ensemble, et qu'ils marchent.

TROISIÈME ALGUAZIL.

Louis ne pourra pas suivre; il a le bras en mille morceaux, et tombe en défaillance, par la perte de son sang.

LE JUGE.

Laissez-le reprendre haleine un moment; découvrez-lui la figure.

PÈDRE.

C'est lui! c'est à ce point que le sort me poursuit. Pour le coup il met à bout ma patience. Vous verrez comment cela finira : on nous mettra les mêmes fers, dans la même prison; on dressera pour nous deux une belle potence, où l'on nous pendra à la même corde, pour nous enterrer dans la même fosse.

LOUIS.

Qui est là qui se plaint?

PÈDRE.

Ce n'est personne.

LOUIS.

Ne crains plus, Pèdre; tu n'as maintenant rien à redouter. Le temps change : hier était le jour de tuer; aujourd'hui, le jour de mourir. Tous nos projets finissent par s'évanouir en fumée.

LE JUGE.

Qui donc vient avec des armes pour nous fermer les passages?

(Isabelle entre avec Jeanne, Léonor et des domestiques de celle-ci armés.)

LÉONOR.

C'est moi qui viens avec ces dames; moi qui, honteuse et affligée de voir que, trompée par les artifices d'un traître, je poursuivais une injuste vengeance, veux me montrer humaine, et reconnaître mon erreur. Donnez-moi votre prisonnier; je lui pardonne comme partie poursuivante.

ISABELLE.

Ou sinon, nous saurons vous l'enlever. Donnez-nous le prisonnier à l'instant.

PÈDRE.

Ouais! comment finira tout ceci?

LOUIS.

Belle Léonor, cessez de vous exposer pour conserver ma vie.

(Don Alonze entre avec Manuel et une troupe de ses vassaux armés.)

DON ALONZE.

Écoutez un mot, seigneur juge.

LE JUGE.

Autre embarras de ce côté.

DON ALONZE.

Je suis don Alonze de Tordoya, et c'est ainsi que mon amitié sait reconnaître des services. Ma démarche vous dit que nous sommes résolus à tout sacrifier; ainsi vos refus seraient inutiles : remettez-nous votre prisonnier.

MANUEL.

Tous ceux que vous voyez ici se dévoueront à la mort plutôt que de renoncer à un projet si glorieux.

LÉONOR.

Le prisonnier !

ISABELLE.

Le prisonnier !

DON ALONZE.

Le prisonnier !

LE JUGE.

Essayez de l'enlever.

DON ALONZE.

Tombons sur eux, point de quartier.

LÉONOR.

Je suis de votre côté, don Alonse; mais souvenez-vous que j'aurai toujours à venger ensuite sur vous la mort de mon frère.

DON ALONZE.

Ce n'est pas le moment d'en parler. Je serai toujours prêt à vous offrir toutes les satisfactions pour un malheur que je déplore.

PÈDRE, à part.

Et tout cela finira par un mariage.

DON ALONZE.

Avant d'aller plus loin, seigneur juge, n'y aurait-il point quelque accommodement possible ?

LE JUGE.

Il n'y a point d'accommodement avec la justice.

DON ALONZE.

Eh bien ! courage ! et combattons. Allons, mes amis, frappez ! frappez !

(Ils combattent et poursuivent les alguazils; don Alonze rentre avec Louis, Pèdre et autres.)

DON ALONZE.

Vous voilà libre, Louis Pérez.

LOUIS.

Don Alonze, mon digne ami, je suis plus enchaîné que jamais par la reconnaissance, et jusqu'à ce que j'aie pu m'acquitter d'un tel bienfait, toute mon existence est à vous.

DON ALONZE.

Laissons là les complimens.

LOUIS.

Qu'allons-nous faire?

PÈDRE.

Faites-vous moine, c'est le moyen le plus sûr pour conserver la vie et la liberté. Mais dites-moi donc, n'est-il pas temps que vous me pardonniez. La crainte de votre colère m'a déjà fait assez souffrir de misères et de fatigues. Seigneur don Alonze, je vous supplie de ma part de vouloir bien obtenir ma grâce.

DON ALONZE.

Louis Pérez....

LOUIS.

Il suffit, mon ami; je pardonne à cause de vous. Mais allons rejoindre ma sœur et donne Jeanne qui nous attendent. (*Au public.*) C'est ainsi que finissent les exploits remarquables de Louis Pérez de Galice [27].

FIN DE LA TROISIÈME ET DERNIÈRE JOURNÉE.

# NOTES

SUR

# LOUIS PEREZ DE GALICE.

(1) J'ai traduit *de Galice*, parce que je ne pouvais pas dire *Gaillègue*, et que Galicien signifie aussi un habitant de cette partie de la Pologne qu'on a nommée Galicie, à cause de je ne sais quelle principauté d'Halicz, que l'Autriche a réclamée par droit de convenance.

(2) Jeu de mots sur *guarda pies* et *guarda manos*, impossible à traduire.

(3) (*Litt.*) « Je ne connais pas de plus grande vengeance que de forcer un malheureux fils d'Ève à vivre au milieu des nains. »

(4) *Amoureux comme un Portugais*, est un proverbe espagnol.

(5) Caldéron a répété ici deux vers qu'il a employés aussi dans *Le Peintre de son déshonneur*.

(6) *En la mano el desmayado acero. Desmayado*, évanoui, tombé en faiblesse, est ici appliqué à l'épée, et non pas à l'homme. Je n'ai pas cru en prose pouvoir me permettre une phrase aussi poétique.

(7) La fin de la scène précédente suppose qu'il fait froid, et cependant ici nous nous trouvons en été.

(8) Refrain de la romance de la *Niña de Gomez Arias*.

(9) J'aurais dû traduire littéralement la *viande*, qui est le mot technique; mais j'ai craint que tous nos lecteurs ne sussent

pas que ce mot était autrefois d'étiquette. *La viande que votre majesté a commandée est prête.* Telle était la formule qui, à la cour, signifiait : *le dîner est servi.*

(10) Le proverbe espagnol est : *mieux vaut saut de haie, qu'intercession d'honnêtes gens.*

(11) (*Litt.*) « Qui sera chargé de porter le chat à l'eau, » expression proverbiale.

(12) Sanlucar de Barrameda, port de mer en Andalousie, à l'embouchure du Guadalquivir.

(13) Il s'agit de l'expédition de la flotte invincible contre l'Angleterre. Il ne plut pas à Dieu cette fois que les bannières espagnoles flottassent sur la tour de Londres. Ce passage fixe la date de l'action de cette pièce à l'année 1588.

(14) Le duc de Médina-Céli.

(15) J'ai tâché de rendre à peu près clair ce morceau qui n'est certes pas du style ordinaire de Louis Pérès de Galice.

(16) (*Litt.*) « Que le sang de son frère, aimant liquide, l'a attirée en vengeance de sa mort. »

(17) J'ai fait en sorte de désenfler un peu les métaphores qui embellissent ces deux couplets. Ainsi j'ai omis *la colère qui est la lumière de la foudre, et que le vent agite en tourbillons ; le soleil qui donne un sépulcre qui n'est pas comme le sien un lit de cristal* (la mer), *mais qui se forme des cendres d'un cœur qui est déjà la prison de l'oubli.* C'est du style *culto* dans sa pureté.

(18) *Barajas*, signifie *jeu de cartes* et *querelles*. Suivant Pèdre, les femmes peuvent être les *cartes*, car elles ne sont entre elles que *querelles* et disputes.

(19) (*Litt.*) « Donner des ailes à un Icare. »

(20) (*Litt.*) « Puisque je suis à côté de la Troie de cet incen-

die, je dois la délivrer étant, ô ciel, arrivé pour la voir embrasée. »

(21) Une romance espagnole commence par ces vers :

Yo, que salgo de presidio
Y con muchisimo honor.

Amis, je sors des galères,
Et j'en sors couvert d'honneur.

(22) *Non ignara mali, miseris succurrere disco.*

(23) Je n'ai rendu que le sens de ce passage.

(24) A la fin de la scène précédente, le soleil va se coucher. Ici il est dans sa force; c'est ce qui m'a engagé à établir une séparation de scène que l'original n'indique pas.

(25) *Déterminé*, *décidé*, rendent très-faiblement l'énergie de *restado*.

(26) Me desbocara primero
Que el potro se deboscara.

« Je bavarderais avant que le cheval n'eût pris le mors aux dents. » Équivoque sur le mot *desbocar*.

(27) L'original ajoute : « La seconde partie vous apprendra le reste de sa vie. » Cette seconde partie a été faite ; mais quoiqu'elle soit sous le nom de Caldéron, elle n'est pas de lui.

# IL NE FAUT PAS

## TOUJOURS CAVER AU PIRE.

# NOTICE

SUR

# IL NE FAUT PAS

## TOUJOURS CAVER AU PIRE.

*Siempre lo peor es cierto.* Le pire est toujours vrai. Telle est la traduction littérale d'un proverbe espagnol qui n'est pas très-encourageant, et qui devait être inventé par un peuple dont une des premières qualités est la constance dans l'adverse fortune. Caldéron a fait une comédie sous ce titre ; mais, pour se donner à lui-même et au dicton populaire un démenti formel, il a composé celle-ci, sous le titre contraire, *No siempre lo peor es cierto.* Je ne l'ai pas traduit littéralement, parce que j'ai pensé que ma version serait plus exacte, si je remplaçais un proverbe par une locution proverbiale.

Les apparences sont trompeuses : c'est une vérité triviale, s'il en fut, et surtout au théâtre,

et il n'est pas une comédie d'intrigue qui ne le prouve pour sa part; aussi ne faut-il pas chercher dans cette pièce la démonstration de la vérité qui en fait le titre; c'est tout simplement un drame d'intrigue assez compliqué, noué avec art, et dénoué avec facilité. Les caractères ne sont pas tracés d'une manière très-forte, cependant la générosité de don Carlos amène une très-belle scène.

Les comédies d'intrigue forment, comme je l'ai dit ailleurs, la plus grande partie du théâtre de Caldéron. Si dans notre collection nous ne leur avons pas donné une plus grande place, ce n'est pas que nous méconnaissions leur mérite, mais c'est que toutes les traductions de cet auteur, par Duperron de Castera, le Sage, et Linguet, toutes les imitations qu'on en a faites, excepté, *La vie est un songe*, et *Le Paysan magistrat*, ont transporté en français des ouvrages de ce genre, de sorte que Caldéron était presque inconnu en France comme peintre de mœurs. Nous n'avons pas dû cependant écarter tous les drames d'intrigue, et nous en donnons un des plus remarquables par la conduite.

L'action dure à peu près trois jours. Mais on verra aisément que ce n'est que par respect pour la vraisemblance, que l'auteur a marqué les intervalles de temps; qu'il est peu de nos comédies où l'on ne trouve plus d'événemens, et qu'au besoin il est tel faiseur de vaudevilles qui mettrait en un acte les trois journées de Caldéron.

La scène se passe à Valence, et presque toujours dans la même maison. Mais Caldéron ne s'est pas fait scrupule parfois de supposer que la même décoration représentât successivement deux chambres différentes.

Une grande partie de l'ouvrage est en mètre de romance, le reste en redondilles; il n'y a qu'une seule scène, au second acte, qui soit écrite en mètre de sylves. Le style, en général, est simple; cependant l'auteur a cédé un moment, au troisième acte, au désir de faire de l'esprit, uniquement pour le plaisir de le montrer. A cela près son dialogue est toujours élégant et naturel.

On remarquera que, tout comme dans ses pièces historiques, l'auteur espagnol emploie volontiers les idées de fortune, d'étoile, de

destinée, enfin tout ce qui tient au système de la fatalité chez les païens, à celui de l'action continuelle et irrésistible de la Providence chez les musulmans. Sont-ce les Mores qui ont laissé en Espagne cette opinion, dont on retrouve encore aujourd'hui de fréquentes traces dans les discours et même dans les actions des Espagnols? Je l'ignore, mais aucun poète, y compris les tragiques grecs, n'a plus fréquemment présenté que Caldéron l'idée d'une destinée toute-puissante.

Si j'aimais les classifications, je diviserais les dramaturges en deux classes; ceux qui peignent l'action de la Providence, ceux qui retracent les résultats de la volonté et de l'industrie humaines. Sophocle, Racine et Caldéron, seraient d'un côté; Aristophane, Corneille, Molière, Shakspeare de l'autre; et cette division serait aussi raisonnable qu'aucune autre qu'on ait inventée.

A. La Beaumelle.

# IL NE FAUT PAS
# TOUJOURS CAVER AU PIRE.

honneur. C'est ce que je me dois à moi-même et non ce que je lui dois, qui m'oblige à ces démarches. Appelle-la; il est temps qu'elle s'éveille.

(Léonor entre.)

LÉONOR.

Vous pourriez parler ainsi, don Carlos, si je me livrais au sommeil, mais une malheureuse femme qui éprouve les rigueurs d'une fortune si cruelle, souffre tant à chaque instant, qu'elle n'en peut donner aucun au repos. Que me voulez-vous?

DON CARLOS.

Je veux vous informer des moyens que mon affection veut prendre, pour vous protéger du moins, s'il ne m'est plus possible de vous aimer. Vous saurez.....

LÉONOR.

Vous n'avez pas besoin de continuer. Quelque chose que vous exigiez, il me suffira de connaître vos ordres pour m'y soumettre avec obéissance. Certes, il est pénible pour moi que, dans une peine semblable, je vous voie plus occupé de remplir les devoirs d'un noble cavalier que ceux d'un amant; mais je n'ai point d'autre choix, d'autre désir, d'autre volonté que les vôtres; vous pouvez vous dispenser de m'en dire davantage sur ce sujet.

DON CARLOS.

Ah! belle Léonor, que cette soumission serait agréable à mon cœur, si elle naissait de l'affection et non de la nécessité!

LÉONOR.

Celui qui, victime d'une fausse apparence, est

persuadé d'une erreur, peut difficilement être détrompé, et surtout lorsqu'il fait lui-même aussi peu d'efforts pour examiner ce qui a pu être ou n'être pas.

DON CARLOS.

Ne cherchez pas à vous disculper, Léonor : cela vous est impossible.

LÉONOR.

Fais du moins encore une chose pour moi, c'est la dernière que réclamera mon amour.

DON CARLOS.

Je la ferai, n'ayez point de souci : dites-moi ce que vous désirez.

LÉONOR.

Écoute-moi, Carlos, avec tranquillité... tu pourras ensuite ne rien croire de ce que je t'aurai dit.

DON CARLOS.

A cette condition j'y consens : continuez. Qu'exigez-vous de moi?

LÉONOR.

Ton attention seulement.

DON CARLOS.

Un moment. (*A Fabio.*) Fabio?

FABIO.

Seigneur.

DON CARLOS.

Si le cavalier que tu as été chercher venait, tu entreras avant lui, pour que Léonor ait le temps de se cacher. (*Fabio sort.*) Vous pouvez maintenant poursuivre.

LÉONOR.

Tu sais, mon cher Carlos.... Je commence mal. Je veux te dire la vérité et je débute par un mensonge... Carlos! tu n'es plus à moi! où en suis-je réduite, que je doive à présent m'interdire les mots que je m'étais fait une douce habitude de prononcer [1]. Tu sais, dis-je, de quel illustre sang je suis née, tu sais quel est le rang que tiennent dans l'estime publique mes parens et mes alliés. Tu sais aussi, Carlos, que je n'en ai jamais démérité, quelles que soient les taches dont mes malheurs puissent souiller ma renommée. C'est avec crainte que je me rends cette justice, je vois à ma honte que la vérité même entasse des soupçons contre moi. En me voyant errer ainsi dans un royaume étranger [2], au pouvoir d'un jeune homme, en sachant qu'il me traite avec tant d'indifférence, que les attentions recherchées qu'il a pour moi, je les dois, non à son affection, mais aux sentimens d'honneur qui l'animent, qui croirait que c'est sans avoir commis de faute, que je souffre tous ces malheurs? Qui croirait que le premier qui s'offense de ma conduite est celui qui me doit le plus? Mais qu'importe que, pour multiplier ces fausses apparences, le destin, les cieux et le temps semblent conjurés contre moi: un jour la vérité les ramènera de mon côté, et, telle que le soleil après une éclipse, ses rayons voilés un moment finiront par percer l'ombre vaine dont l'orgueil croyait l'obscurcir à jamais. Oui, malgré les nuages qui souillent la splendeur de ma vertu, elle sortira victorieuse et bril-

lante de ces épreuves; mais jusqu'à cet heureux moment, je dois mettre à profit le temps que tu veux bien m'accorder. Je reviens à mon discours.

A Madrid, ma patrie, et plût au ciel qu'elle fût déjà mon tombeau! tu me vis un soir, Carlos; parce qu'ayant été à Saint-Isidore avec des amies, tu pus, comme leur parent, t'approcher de nous; et que la liberté de la promenade favorisant ton audace, tu fis quelque attention, je dirais à ma beauté, si je croyais en posséder quelqu'une; enfin tu fus aussi galant qu'aimable, et ton esprit sut voiler habilement la vivacité de tes sentimens sous les formes de la politesse. Dès ce moment tu commenças à te promener dans ma rue, à soupirer aux grilles de mes fenêtres, à être le jour et la nuit, ou immobile comme une statue devant ma maison, ou prompt comme mon ombre à me suivre; tu employas les soins de mes amies et de mes suivantes pour obtenir que je fusse, sinon reconnaissante de ton affection, au moins attentive à tes discours. Que de temps, de soins, d'adresse ne t'en coûta-t-il pas pour me décider à lire une de tes lettres? Tu sais tout cela; et, quelque douceur que j'aie à me rappeler ce temps, je cède à ton impatience. Je fus enfin persuadée que tes desseins honnêtes et purs n'avaient pour but que le mariage; je reçus tes vœux : je fus trop peu sévère peut-être, mais puisque tes désirs étaient légitimes, l'illustration de ta race, la sagesse de ta conduite, les agrémens de ta personne, les grâces de ton esprit, sont sans doute une excuse suffisante. D'accord dans nos projets, pendant le silence de la nuit, seule dépositaire de nos secrets, nous nous parlions par une croisée de mon

appartement; mais, de crainte d'éveiller l'attention de ceux qui ont la sottise d'oublier leurs affaires pour se mêler de celles des autres, nous convînmes que tu pusses dès lors entrer dans la chambre d'un domestique, où nous pouvions causer sans être vus. Malheureuse précaution qui a attiré tant de malheurs, et qui n'a écarté les maux du dehors, que pour en accumuler de plus terribles dans l'intérieur de ma retraite! Une nuit tu vins plus tard qu'à l'ordinaire : je ne veux point maintenant te demander si ce n'étaient pas d'autres plaisirs plus vifs qui t'avaient retardé; tu venais au malheur, je te rends grâce de ne t'être point hâté d'arriver : tu entres; et au moment où mon affection inquiète, ma constance alarmée, t'attendaient avec ces doux reproches d'amour, qui, mêlés de confiance et de crainte, rendent l'affection d'autant plus vive, qu'ils semblent moins la témoigner; à peine avais-je commencé à te parler, lorsque j'entends du bruit dans mon appartement; j'y rentre; toi, pensant que c'était un adieu affecté pour punir ton retard, tu me suis, lorsque,... ô ciel!... je vis devant moi,... ma mémoire me tue,... un homme couvert de son manteau,.... la voix me manque,.... qui venait.... [3].

(Fabio entre.)

FABIO.

Le cavalier que j'ai été chercher attend à votre porte.

DON CARLOS, à Léonor.

Rentrez chez vous; il ne doit point vous voir encore.

LÉONOR.

Faut-il que la fortune me poursuive, au point de m'avoir même envié le court instant où je distrayais mon chagrin en rappelant mes malheurs?

DON CARLOS.

C'est en vain que tu crois pouvoir te disculper.

FABIO.

Si vous devez vous cacher, hâtez-vous, car il entre.

DON CARLOS, à Fabio.

Tu nous laisseras seuls. (*A Léonor.*) Vous écouterez notre conversation.

LÉONOR.

Que je suis malheureuse!

(Elle sort.)

DON CARLOS.

Plus malheureux encore, j'ai perdu la félicité que je croyais posséder.

(Fabio sort.)

(Don Juan entre.)

DON JUAN.

Don Carlos! mon cher cousin!

DON CARLOS.

Embrassez-moi, don Juan.

DON JUAN.

Je devrais vous refuser; mais je ne puis obtenir de moi que les plaintes que j'ai à former de vous l'emportent sur le plaisir de vous voir. Vous êtes à Valence, don Carlos, et vous n'êtes pas chez moi? Qu'est ceci? d'où vient que vous faites cet outrage

à notre amitié, et aux liens du sang qui nous unissent?

DON CARLOS.

Je vous remercie de vos reproches, don Juan; mais j'ai de si bonnes excuses, que je suis sûr que vous ne vous plaindrez pas long-temps de cette faute. Comment vous portez-vous?

DON JUAN.

Comme un ami, toujours disposé à vous servir, quoi qu'il puisse en arriver.

DON CARLOS.

Ma cousine, votre sœur....

DON JUAN.

Elle se porte à merveille. Mais laissons là, s'il vous plaît, les complimens, qui sont des gentils-hommes fort ennuyeux. Qui vous a amené ici, don Carlos? Qu'y a-t-il de nouveau à la capitale?

DON CARLOS.

Que peut-il y avoir? des malheurs qui m'accablent, que je fuis en vain, et que je retrouve partout.

DON JUAN.

Vous augmentez encore le désir que j'ai de savoir quel motif vous amène.

DON CARLOS.

Je vis, il y a quelque temps, une beauté, et je l'aimai si promptement, que je sais à peine si ma vue précéda mon amour. Passionné, je lui rendis des soins; constant, je souffris ses dédains; tendre, je méritai des faveurs; jaloux, je pleurai mes tour-

mens. Tels sont les quatre âges de l'amour. Il naît dans les bras du dédain, il croît sous la tutelle du désir, il s'entretient avec les faveurs, et meurt enfin empoisonné par la jalousie. Je pouvais lui parler de nuit en entrant dans la chambre d'un domestique, où elle passait de son appartement. Un soir nous entendîmes du bruit chez elle; elle rentra; je la suivis, craignant que ce ne fût son père, et empressé de la défendre de sa fureur, lorsque nous vîmes un homme qui sortait de sa chambre, suivant ses pas avec précaution. Qui est-ce? dit-elle; il répondit : Quelqu'un, qui ne voulait autre chose qu'être témoin de ce qu'il voit à présent. Je ne parlai pas. Aux yeux de ma dame, et enflammé par ma jalousie, je chargeai mon épée de s'expliquer pour moi. Nous nous battîmes, résolus l'un et l'autre à vaincre ou à périr. Le ciel, je ne sais si ce fut dans sa bonté ou dans sa colère, le ciel voulut que mon adversaire tombât d'une blessure, et que nous eussions ainsi la même destinée en expirant, lui de mes coups, moi de l'offense qu'il m'avait faite. Vous croyez sans doute que c'est ce malheur qui m'oblige à venir à Valence pour fuir les rigueurs de la justice; non, don Juan; il me reste à vous raconter l'événement le plus étrange, l'aventure d'amour la plus extraordinaire qui ait jamais dû être recueillie dans les annales de son temple. Au bruit de nos épées, au désespoir de ma maîtresse, les femmes de la maison poussèrent des cris qui réveillèrent son père. Voyez-moi à présent, lorsque la jalousie me déchire, exposé à la colère d'un noble vieillard, et prêt à être enveloppé par ses gens,

entre ma dame évanouie et mon adversaire expirant. Voilà quelle était ma position, lorsque, revenant à elle, elle me supplia de vouloir protéger sa vie. Si elle avait fait une faute, elle sut au moins se fier à un homme d'honneur; aussi, malgré sa trahison, malgré l'outrage que j'avais reçu, je pensai à sauver celle que j'avais aimée, et non point à me venger d'elle. Suivez-moi, lui dis-je. Faisant de mon épée un mur qui arrêta ceux qui tentèrent de nous poursuivre, nous parvînmes à sortir; et, la crainte prêtant ses ailes à notre fuite, nous secourut si puissamment, que nous pûmes trouver un sûr refuge dans l'hôtel d'un ambassadeur.

J'envoyai chercher un des domestiques de la maison, qui, après s'être informé de tout, vint me dire que le cavalier blessé était un étranger qui suivait un procès à Madrid; il m'apprit son nom que je ne me rappelle pas. Je sus que, blessé à la tête, il était tombé sans connaissance, mais que le coup, quoique dangereux, ne lui avait pas coûté la vie, et qu'un alcade l'avait conduit comme prisonnier dans une maison voisine; qu'on avait appris que j'étais l'agresseur et que mes biens étaient saisis; je sus aussi que le père de mon infidèle, avec la sagesse et la prudence qui convenaient à son âge et à sa noblesse, n'avait fait aucune plainte, ni démarche judiciaire, comptant sans doute sur son courage pour assurer sa vengeance.

Entouré de peines de toutes parts, engagé par l'honneur à sauver celle qui les avait causées, je me suis décidé à l'emmener hors de Madrid, dans une ville où du moins elle soit en sûreté contre la

fureur de son père et de ses parens. Dans mes chagrins et mes obligations, je me suis souvenu de vous et c'est votre assistance que je viens réclamer. Cette dame, don Juan, est avec moi; quelle qu'ait été sa conduite, je dois d'abord la sauver. En la laissant en sûreté, ce qui est ma première obligation, je n'aurai plus qu'à remplir la seconde, la plus cruelle que m'impose mes malheurs. Ce sera de quitter cette charmante ennemie que je défends comme noble, dont je me plains comme offensé, que j'adore comme amant, que je fuis comme un homme d'honneur trahi. Ainsi tourmenté de passions opposées, amoureux et loyal à la fois, je l'adore passionné, je la déteste jaloux; et j'ai su si bien m'acquitter des différens devoirs que m'imposait ma situation, que, de Madrid ici, je ne lui ai pas adressé deux paroles, si ce n'est ce matin. Je n'ai pas voulu que la renommée pût un jour dire de moi, que mon courage ait été moins puissant que mes désirs. Celui-là n'a point de sentimens d'honneur, celui-là joint la sottise à la bassesse, qui, abandonné à des goûts sensuels, lorsqu'il a perdu le plus doux de l'amour, peut se contenter de ses faveurs les plus grossières. Maintenant, don Juan, dites-moi comment cette dame pourra demeurer à Valence sous un nom supposé; dans quelle maison, dans quel couvent, dans quel village je puis la placer avec sûreté. Je lui laisserai le peu que j'ai pu emporter de Madrid, je n'ai besoin de rien pour moi. Mon épée me suffit, car, au même instant où je l'aurai mise hors de danger, j'irai servir le roi en Italie. Là, je demanderai au ciel que la première balle vienne frapper ma poitrine et mettre fin d'une

fois à ces craintes, à ces peines, à ces tourmens
ces angoisses que me fait souffrir mon amo
et que l'honneur me force à fuir.

DON JUAN.

Votre histoire est si extraordinaire que le silen
est la seule manière que j'aie d'exprimer mon éto
nement. Ne parlons plus du passé, il n'y a point
remède; voyons de pourvoir au présent. Ce qu'il
aurait de mieux, ce serait un couvent; mais il fau
drait que vous y payassiez la pension de cette dame
et cela n'est pas aisé lorsque vous vous trouvez priv
de vos biens et réduit à une pension alimentaire (4)
Mon âme, ma vie, mon honneur, toute mon exis
tence vous appartiennent, il est vrai; mais, Carlos,
mes affaires sont aujourd'hui dans une situatio
telle, que je n'ose vous faire des offres que je ne suis
pas certain de pouvoir remplir. Ainsi je pense que
ce que vous pouvez faire de mieux, c'est de la placer
chez moi. J'ose croire qu'elle....

DON CARLOS.

N'en dites pas davantage; je suis sensible à vos offres, mais je ne puis les accepter, ni donner à ma cousine des soucis d'une telle nature. Je respecte trop Béatrix, pour conduire chez elle ma dame; et bien que par sa naissance elle puisse s'asseoir à ses côtés, de fâcheux événemens, comme ceux qui lui sont arrivés, ternissent la plus antique noblesse.

DON JUAN.

Écoutez, don Carlos; il y a remède à tout. Ma sœur vient d'établir une de ses femmes, et elle a

soin de la remplacer. Je fais la cour à une dame
s amies de Béatrix, qui sera bientôt ma femme et
qui je puis confier ce qu'on peut révéler de vos
crets. Je prierai cette dame d'envoyer chez nous,
sa part, la personne à qui vous vous intéressez,
ainsi nous ne risquons pas que ma sœur, connais-
nt sa destinée, ait quelque peine à la recevoir; et,
oi qu'il soit bien fâcheux pour votre dame d'entrer
cette qualité auprès de Béatrix, j'espère qu'elle
urra le supporter; que si en public elle est sui-
nte, elle sera traitée comme dame en particulier.
vous promets d'être toujours attentif à la servir
ce qui pourra lui plaire.

DON CARLOS.

Ce serait le moyen le plus sûr ; mais don Juan,
n'oserais jamais faire à Léonor une telle proposi-
on, la situation où elle se trouve....

(Léonor entre.)

LÉONOR

Arrêtez, don Carlos, c'est à moi de répondre : sei-
gneur don Juan, non-seulement je serai honorée et
contente d'être domestique dans votre maison, mais
encore vous pourrez voir en moi une esclave, dont
vos soins obligeans viennent de payer le prix. S'il
est pour moi quelque consolation, au milieu des
malheurs que j'éprouve, ce sera d'avoir pour maître
un cavalier que l'amitié et le sang lient de si près à
Carlos. Ainsi je vous supplie à genoux de vouloir
bien m'accorder la faveur que vous m'avez promise :
et, comme il vous a raconté mes mésaventures, que
d'après son récit je dois vous paraître coupable, et

que je ne veux pas que vous croyiez admettre sur vos foyers une femme aussi légère que je vous le parais, pour qu'il ne vous reste pas le moindre scrupule, puisse le courroux de Dieu m'anéantir à l'instant, puisse mon âme être privée du bonheur céleste, si je donnai jamais à l'homme caché dans ma maison aucune occasion d'être si audacieux, hors que des mépris constans n'aient été le motif de sa témérité!

DON JUAN.

Votre beauté et votre esprit, madame, suffisent pour vous recommander; et si vous offrir un asile d'une manière si peu convenable, est encore vous rendre service, ce ne sera plus pour Carlos, ce sera pour vous-même que je le ferai; attendez-moi, je vais prier mon amie d'écrire une lettre que vous porterez à ma sœur. Je reviens à l'instant.

(Il sort.)

LÉONOR.

Enfin, don Carlos, vos désirs sont accomplis, vous ne me verrez plus auprès de vous.... Je n'attends plus qu'une grâce que vous joindrez, je l'espère, aux bontés que vous avez déjà eues pour moi.

DON CARLOS.

Arrête, de grâce, Léonor, ne porte pas le comble à mon malheur; ce n'est qu'au moment où je te perds, que je sens combien je t'aime encore. Dis-moi cependant ce que tu as à me demander.

LÉONOR.

Que si quelque jour tu es désabusé, si tu vois que

c'est à tort que tu m'as imputé une faute, tu me tiennes la parole que tu m'as donnée.

DON CARLOS.

Ah! ma main ne serait pas assez pour payer ce bonheur !.... mon âme, ma vie..... Mais comment puis-je m'attendrir ainsi? n'est-ce pas vous qui teniez un homme caché dans votre appartement? Non, si je suis dans l'erreur, je ne veux point être détrompé; mon seul désir, puisque vous êtes en sûreté, est à présent de vous fuir.

LÉONOR.

Va, va, quelque jour le ciel fera briller sa justice en ma faveur.

DON CARLOS.

Ah! Léonor, si je n'espérais ce bonheur, ma douleur m'eût déjà arraché la vie!

LÉONOR.

Tour à tour tendre et furieux, si ton esprit balance ainsi, pourquoi ne cherches-tu pas à le tourner du côté favorable? Mets-toi de mon parti, Carlos: Ne puis-je pas être innocente?

DON CARLOS.

Hélas! je crains, et dans le doute il faut toujours caver au pire.

LÉONOR.

Me fiant dans mon innocence, j'espère te prouver quelque jour que, malgré la voix populaire, IL NE FAUT PAS TOUJOURS CAVER AU PIRE.

(Ils sortent.)

## SCÈNE II.

Salon de la maison de don Juan.

BÉATRIX, lisant une lettre. INÈS.

INÈS.

Le papier que lit ma maîtresse paraît tellement la tourmenter, que je meurs d'envie de savoir ce qu'il contient ; tantôt elle le froisse avec violence et regarde le ciel d'un œil irrité, tantôt elle pleure et soupire.

BÉATRIX.

Est-il un destin plus rigoureux ?

INÈS, à part.

Elle recommence à lire ; d'où naissent tant de sensations différentes ? c'est sans doute le brouillon de quelque comédie qu'elle compose.

BÉATRIX, à elle-même.

Qu'on a bien dit que la plume était un aspic plein de fureur, et l'encre un poison mortel qu'elle répand sur le papier ! J'en suis pour mon malheur un exemple déplorable : cette lettre m'a tuée. Qui penserait que j'éprouve des peines aussi cruelles ?

INÈS, haut.

Moi.

BÉATRIX.

Tu étais là, Inès ?

INÈS.

Je viens d'entrer, et, voyant quelle confusion de

sentimens contraires agitent votre cœur, je vous supplie de me dire la cause de vos tourmens.

BÉATRIX.

Je te le dirai, ne fût-ce que pour apaiser mon mal. Tu te souviens que don Diègue Centeillas me me fit long-temps la cour.

INÈS.

Sans doute.

BÉATRIX.

Tu sais que, reconnaissante de ses soins, je répondis à son amour.

INÈS.

Je le sais à merveille.

BÉATRIX.

Tu sais encore que, malgré la noblesse de sa race, il ne voulut pas déclarer ses vœux à mon frère, jusqu'à ce qu'il connût l'issue d'un procès qu'il a été suivre à Madrid.

INÈS.

Après ?

BÉATRIX.

Eh bien, Inès, son domestique, qui m'a des obligations, m'écrit cette lettre, et elle me prouve qu'amoureux à Madrid, le procès que don Diègue allait solliciter était un procès d'amour; mais la lettre te dira mieux que moi sa trahison et la cause de ma peine. (*Elle lit.*) « Pour m'acquitter de la promesse que je vous ai faite, de vous avertir de tout ce qui se passe, j'ai l'honneur de vous faire savoir que mon maître a été laissé pour mort dans la maison d'une dame de cette ville; il a été blessé par un ca-

valier et est resté deux jours sans connaissance, et de plus, en prison. Grâces à Dieu, il est guéri et libre, et nous sommes prêts à partir pour votre ville, où... » Je ne puis en lire davantage, la fureur m'étouffe la voix.

INÈS.

Vous en avez bien assez lu.

BÉATRIX.

Voilà donc le procès que don Diègue allait poursuivre!

NÈS.

Ces sortes d'affaires sont communes à Madrid.

BÉATRIX.

Je ne puis trouver d'expression pour peindre ma douleur.

INÈS.

Celui qui aurait vu partir ce beau seigneur, (que la foudre les écrase tous!) pleurant à chaudes larmes[5].... Et toute cette douleur a duré jusqu'à ce qu'il vît un autre minois. Mais, monstres que vous êtes, nous ne faisons faute de vous le rendre, et, au bout de la journée, Dieu sait que nous nous trouvons à deux de jeu, et que nous ne nous devons rien.

BÉATRIX.

Je meurs de jalousie et de colère.

INÈS.

Vous avez plus que raison.

BÉATRIX.

Et ma fureur durera jusqu'à ce que.... Mais n'a-t-on pas frappé à cette porte?

INÈS.

Il me le semble.

BÉATRIX.

Va voir qui c'est.

INÈS, à part.

Malheur à toi, pauvre Ginès, si quelqu'un écrivait de toi, que tu as la tête fendue pour avoir offensé mes chastes feux !

BÉATRIX.

Folle passion qui m'avez fait voir ce que peut un changement, faites aussi que je perde le souvenir, puisque j'ai perdu l'espérance. Je donnerais ma vie pour voir la dame qui put l'engager à ce point.

(Léonor entre avec Inès.)

INÈS, à Léonor.

Elle est ici; entrez.

BÉATRIX.

Qui me demande, Inès?

LÉONOR.

Une malheureuse fille, qui, si vous lui permettez de baiser votre blanche main, pourra dorénavant braver les infortunes, puisqu'elle trouvera dans votre bonté un port assuré contre leurs orages.

BÉATRIX.

Levez-vous, jeune fille.

LÉONOR, à part.

Et il faudra que je m'accoutume à ce ton [6] !

BÉATRIX.

Que demandez-vous ?

LÉONOR.

Cette lettre vous en instruira.

BÉATRIX.

De qui est-elle ?

LÉONOR.

De donne Violante.

BÉATRIX, à Inès.

Inès, qu'elle est jolie !

INÈS.

Coussi, coussi.

LÉONOR, à part.

O fortune ! à quelle extrémité m'as-tu réduite ? Et cependant ce qui m'afflige est moins encore que ce que je crains.

BÉATRIX.

Violante m'écrit pour me dire qu'ayant appris que j'ai marié une de mes femmes, elle me prie de vous recevoir...

LÉONOR, à part.

Hélas !

BÉATRIX.

.... Pour la remplacer. Elle est sûre, dit-elle, que votre vertu et votre bonne réputation sont telles qu'il convient à mon service. Il suffit d'une recommandation aussi puissante.

LÉONOR.

Agréez ma reconnaissance.

BÉATRIX.

D'où êtes-vous ?

LÉONOR.

Des environs de Tolède.

BÉATRIX.

Quel événement vous a conduite à Valence ?

LÉONOR.

J'y ai été amenée par une des dames de la vice-reine. Elle vient de mourir, et j'ai été forcée de chercher du service.

BÉATRIX.

Sa bonne grâce et sa figure me plaisent. Que faisiez-vous chez cette dame ?

LÉONOR.

Je travaillais à l'aiguille, et j'étais demoiselle de compagnie.

INÈS, à part.

De compagnie, à la bonne heure ; pour l'autre, j'en doute (7).

LÉONOR.

Je la coiffais aussi ; et je crois que sous ce rapport je pourrai satisfaire vos goûts. Le printemps n'amène point de fleurs que je ne puisse imiter avec ces beaux cheveux. Vous n'aurez pas besoin d'envoyer hors de chez vous, jupes, coiffes, ni collerettes ; personne ne sait les monter et les repasser mieux que moi. Je couds en linge fin, je fais toute sorte de festons, je brode assez bien, et sais travailler en tapisserie.

BÉATRIX.

Vous êtes justement la personne qu'il me faut. Vous pouvez rester ici : cependant le maître de cette maison et le mien est mon frère ; mais je suis sûre que, puisque je le désire, il n'y mettra point d'obstacle.

LÉONOR.

Étant ce qu'il est, j'ai confiance dans sa bonté. Il appartient aux nobles comme lui de faire le bonheur des infortunés.

BÉATRIX.

Votre nom ?

LÉONOR.

Isabelle.

BÉATRIX.

Vous pouvez quitter votre manteau.

(Don Juan entre.)

DON JUAN.

Béatrix !

BÉATRIX.

Don Juan, mon frère.

DON JUAN.

Que faisais-tu ?

BÉATRIX.

Je te faisais une galanterie.

DON JUAN.

Comment cela ?

BÉATRIX.

Sachant qu'en amant passionné tu serais bien aise qu'on fît ce qui plaît à une belle dame, je viens

de recevoir cette demoiselle, parce qu'elle m'a été adressée par Violante.

DON JUAN.

Je te remercie de ta politesse, et même de ta malice. (*A Léonor.*) Mademoiselle, à cause de vous, à cause de la personne qui vous envoie, vous pouvez disposer de ma maison. Étant aussi puissamment recommandée auprès de tous les deux, vous servirez la sœur, et le frère sera empressé de vous servir.

LÉONOR.

Que le ciel vous récompense, seigneur, de vos bontés pour moi ! vous aurez en Isabelle une esclave dévouée.

DON JUAN, bas à Léonor.

Comment trouvez-vous, Léonor, ma maison et ma jolie sœur.

LÉONOR, bas à don Juan.

Que seulement aujourd'hui, il me semble que le destin cesse de me poursuivre.

DON JUAN.

Béatrix, il faut que je te parle en particulier. J'ai à te demander un service.

BÉATRIX.

Ordonne ce que tu voudras. Écartez-vous un peu.

(Béatrix et don Juan s'éloignent au fond du théâtre.)

INÈS.

Mademoiselle Isabelle voudra bien me reconnaître pour son humble servante, son amie et sa ca-

marade. Je lui serai fidèle et loyale, mais j'attends une chose de sa grande bonté.

LÉONOR.

Quoi donc ?

INÈS.

Qu'elle ne se montre pas trop scrupuleuse si elle s'aperçoit de quelque amourette....

LÉONOR.

Bon ! bon ! les scrupules sont morts de vieillesse, et, s'il faut tout vous dire, chacun a ses petits chagrins.

INÈS.

Quand tu me parleras ainsi, tu trouveras en moi une sœur plutôt qu'une amie.

LÉONOR.

Moi, je serai ton amie, c'est plus que d'être ta sœur. (*A part.*) O ciel ! aurais-je pu jamais croire que j'eusse de telles conversations ?

(Elles sortent.)

BÉATRIX.

Carlos est à Valence ?

DON JUAN.

Oui, mais tu ne dois pas le dire parce qu'il passe en secret à Naples, et c'est pour ce motif qu'il n'est point descendu chez nous. Mais il viendra pourtant te voir à la nuit tombante, et je voudrais que ton amitié pour moi tâchât d'arranger un petit cadeau que tu lui offrirais.

BÉATRIX.

Je fouillerai dans mes armoires et je verrai si j'ai

quelque chose à pouvoir lui présenter, car, encore que je sois bien dépourvue pour de pareilles occasions, j'aurai des bourses, des gants, du linge fin ; enfin tu verras une corbeille qui, je crois, pourra te satisfaire.

DON JUAN.

Tu me fais le plus grand plaisir.

BÉATRIX.

Tu peux te fier à moi pour cela et pour le souper.

DON JUAN.

Adieu donc. Je reviendrai bientôt.

BÉATRIX, à part.

Traître don Diègue ! comment me venger de toi ?

(Elle sort.)

DON JUAN seul.

Je veux avertir Carlos de l'effet qu'a produit sa lettre, et, quelque grand que soit son désir de n'être point vu, je le mènerai ce soir chez moi.

(Il sort.)

## SCÈNE III.

Rue devant la maison de don Juan.

DON DIÈGUE, GINÈS, tous deux en habit de voyage.

DON DIÈGUE.

Quel plaisir, Ginès, de revoir sa patrie !

GINÈS.

Et surtout lorsqu'on a été au moment de ne plus la revoir.

DON DIÈGUE.

A peine me suis-je vu convalescent et libre, parce qu'il n'y a point eu de plainte contre moi, que je me suis hâté de sortir de Madrid, de crainte que les parens de Léonor ne cherchassent à se venger.

GINÈS.

Si la mort, même pour la première fois, est une fort mauvaise plaisanterie, que serait-ce pour la seconde ? vous avez, seigneur, agi en cela très-prudemment.

DON DIÈGUE.

N'est-ce pas don Juan qui sort de sa maison ?

GINÈS.

Lui-même.

DON DIÈGUE.

Ginès, il me semble qu'aujourd'hui tout doit me réussir.

GINÈS.

Ouais! quel trésor avez-vous donc trouvé?

DON DIÈGUE.

N'est-ce pas un bonheur de savoir que, don Juan étant sorti, je pourrai entretenir Béatrix?

GINÈS.

Vous vous souvenez d'elle?

DON DIÈGUE.

Quand ai-je oublié sa beauté?

GINÈS.

Quand, pour une autre que je sais bien, on vous assena sur la tête un tel fendant qu'avec le pareil vous n'auriez pas eu besoin de chirugien.

DON DIÈGUE.

On peut, absent d'auprès de sa belle, en courtiser une autre, c'est une permission accordée à l'amant le plus fidèle.

GINÈS.

Elles en font tout autant.

DON DIÈGUE.

Entrons. Tu demanderas Inès, et tu lui diras que je suis arrivé.... et souviens-toi surtout....

GINÈS.

De quoi?

DON DIÈGUE.

De ne dire à personne, et surtout chez Béatrix, l'événement qui m'est arrivé.

GINÈS.

Qui, moi! je ferais telle chose! Je vous jure qu'elle n'en saura pas de moi ce soir, plus qu'elle n'en a su ce matin que je ne l'ai pas vue.

DON DIÈGUE.

Entrons et tu appelleras.

## SCÈNE IV [8].

Salon de la maison de don Juan.

### DON DIÈGUE, GINÈS, INÈS.

INÈS.

Qui frappe?

GINÈS.

Un très-humble serviteur de toutes vos grâces qui arrive à vos pieds aussi amoureux qu'il est parti.

INÈS.

C'est toi, Ginès? et tu ne me donnes pas une embrassade?

GINÈS.

Une, deux, trois, si tu veux, je ne suis point avare.

INÈS.

Comment es-tu venu?

GINÈS.

Tu le sauras ensuite. Mon maître veut te parler.

INÈS.

Il est arrivé aussi?

DON DIÈGUE, s'approchant.

Oui, très-désireux de te voir et d'apprendre des nouvelles de Béatrix.

INÈS.

Elle se porte à merveille et sera enchantée...

(Béatrix entre.)

BÉATRIX.

Qui donc est-ce, Inès, pour que tu t'arrêtes si long-temps?

DON DIÈGUE.

C'est un voyageur long-temps agité par les orages de l'absence, dont le vaisseau ballotté entre les écueils souffrit l'inconstance des vagues, jusqu'à ce que la mer plus tranquille, le ciel plus serein, lui aient permis de prendre port à vos pieds. C'est là qu'il consacrera la mémoire du bonheur qui l'attendait après son naufrage.

BÉATRIX, à part.

Comme ils mentent, ces hommes! mais je veux dissimuler. (*Haut.*) Vous avez beau, seigneur don Diègue.... Mais je vous le dirai ensuite. (*A Inès.*) Inès, fais en sorte qu'Isabelle ne vienne pas dans ce salon. Je ne veux pas que dès le premier jour elle connaisse mes soucis.

INÈS.

Vous avez raison. Ginès, nous nous verrons bientôt.

GINÈS.

Tiens-moi parole, et tu verras que la chanson a raison, qui dit:

Je t'aime un peu, belle Inès.

(Inès sort.)

BÉATRIX.

Vous avez beau, seigneur don Diègue, exagérer les tourmens de l'absence, vous ne pourrez jamais exprimer ce que j'ai souffert, moi toujours amante et toujours fidèle. (*A part.*) Qu'il est mal aisé de cacher ma peine et ma colère !

DON DIÈGUE, à Ginès.

Bravo ! Elle ne sait rien.

GINÈS, à don Diègue.

Comment l'eût-elle pu savoir ?

BÉATRIX.

Vous êtes-vous bien trouvé du séjour de Madrid ?

DON DIÈGUE.

Comme un homme absent de vos attraits. Un amant pendant l'absence n'a qu'un seul plaisir.

BÉATRIX.

Quel est-il ?

DON DIÈGUE.

Celui de penser qu'il doit revenir aux pieds de l'objet qu'il aime.

BÉATRIX, à part.

Qu'il est faux ! J'ai la rage dans le cœur, et ne puis parler qu'à peine (9). (*Haut.*) Où en est votre procès ?

DON DIÈGUE.

Je l'ai laissé dans le même état, parce que mon peu de santé m'a obligé à de revenir.

BÉATRIX.

De quoi étiez-vous malade ?

DON DIÈGUE.

Du mal de ne pas vous voir.

BÉATRIX.

N'y a-t-il rien à voir à Madrid? On dit que les dames y sont belles.

DON DIÈGUE.

Comme je n'en ai regardé aucune, je ne puis vous en donner mon avis.

BÉATRIX.

Aucune?

DON DIÈGUE.

Parle toi-même, Ginès; dis quelle fut ma constance.

GINÈS.

Je l'ai vu si constant, qu'il a été près de mourir d'amour.

BÉATRIX.

Peut-être; mais, pour qui?

DON DIÈGUE.

Pour qui serait-ce, sinon pour vous?

BÉATRIX.

Alors vous n'êtes pas ce cavalier, qui, changeant en procès criminel l'affaire civile qui l'appelait à la capitale, avez si bien poursuivi les audiences, qu'un personnage de robe longue, et ce n'était pas un juge, vous condamna à mort : sentence cruelle dont un rival voulut être l'exécuteur [10].

GINÈS, à don Diègue.

Comment l'a-t-elle pu savoir? Nous voilà dans de beaux draps.

DON DIÈGUE, à Ginès.

Je suis perdu.

GINÈS.

Qu'avez-vous à me regarder ? Je ne lui ai pas dit une parole.

DON DIÈGUE.

Qu'ai-je entendu ?

GINÈS.

Mot à mot toute notre aventure.

BÉATRIX.

Tout se sait, don Diègue. Et puisque vous connaissez les raisons que j'ai de m'offenser de la conduite d'un traître, d'un infidèle, d'un menteur, d'un inconstant, d'un malhonnête, qui veut me faire passer les outrages pour des galanteries, ne me revoyez de votre vie, si vous ne voulez qu'une seconde leçon vous apprenne qu'à Valence aussi, il y a telle dame pour qui un amant déloyal peut recevoir la mort.

DON DIÈGUE.

Songez....

BÉATRIX.

Songez, don Diègue, qu'il est tard, et que je ne veux pas que la peine me coûte aujourd'hui plus que ne m'a coûté d'autres fois le plaisir de vous voir.

DON DIÈGUE.

Jusqu'à ce que vous soyez détrompée....

DON JUAN, en dehors.

N'a-t-on point ici de lumière ?

BÉATRIX.

Malheureuse! c'est mon frère.

GINÈS.

Son frère! Comment l'a-t-il pu savoir?

INÈS, accourant.

Mademoiselle, mon maître monte.

DON DIÈGUE.

Que dois-je faire?

BÉATRIX.

Je ne sais.

INÈS.

Si bien, moi. Entrez dans cette salle, vous y resterez caché jusqu'à ce que vous puissiez sortir.

BÉATRIX.

Que je suis à plaindre!

INÈS.

Entrez vite.

GINÈS.

Je m'abonne volontiers pour ma part de cette aventure, à deux cents coups de bâton.

(Inès les enferme.)

BÉATRIX.

Ferme bien la porte.

INÈS.

C'est fait.

DON JUAN, derrière la scène.

Il est presque nuit, et on n'a pas encore éclairé?

(Il entre avec Carlos. Léonor entre de l'autre côté portant des flambeaux.)

LÉONOR.

Voilà de la lumière.

DON CARLOS, à part.

En voyant Léonor porter des flambeaux, la lumière m'a aveuglé. (*Haut.*) Permettez-moi, ma cousine, de vous baiser la main, si je suis digne d'obtenir une telle faveur. (*A part.*) Ah! Léonor, toi dans cet état!

BÉATRIX.

En vain vous voulez me calmer avec des politesses. Vous ne pourrez m'obliger à oublier le tort que vous avez fait à notre maison, en cherchant une autre demeure.

DON CARLOS.

Je me suis déjà disculpé auprès de don Juan; il voudra bien à son tour m'excuser auprès de vous. Mais quoique je ne profite pas aujourd'hui de l'honneur que vous voulez me faire, vous pouvez être sûre que sans que je sois dans votre maison, vous y avez mon âme et ma vie à votre service.

DON JUAN.

J'ai déjà dit à ma sœur les motifs que vous avez pour ne pas honorer notre retraite de votre séjour.

BÉATRIX.

Puisque notre bonheur doit être si court, permettez qu'en passant aussi, je vous serve comme il me sera possible; mais veuillez passer dans mon

appartement, vous y serez mieux. Isabelle, éclaire mon cousin. (*A part.*) Ciel, ayez pitié de moi.

(Elle sort avec Inès.)

LÉONOR.

Seigneur don Carlos, j'ai aujourd'hui l'honneur de vous servir. Quel plus grand bien pouvais-je espérer?

DON CARLOS.

Ah! Léonor, si je pouvais te laisser dans un état plus brillant, tu ne serais pas....

LÉONOR.

C'est plus encore que je ne mérite, puisque j'en suis à ce degré de malheur que je ne suis pas digne que tu croies à mes sermens.

DON CARLOS.

Personne a-t-il jamais cru de vains discours contre le témoignage de ses yeux?

LÉONOR.

Plus d'un l'a fait.

DON CARLOS.

Et a mal fait.

DON JUAN.

Contenez-vous, de grâce; ne donnez rien à soupçonner.

DON CARLOS.

Et qui pourrait se contenir, en voyant Léonor sous le costume d'Isabelle?

(Ils sortent.)

(Inès rentre et ouvre la porte de la salle où sont cachés don Diègue et Ginès.)

GINÈS.

Inès, pouvons-nous sortir?

INÈS.

Non; vous les retrouveriez sur le passage.

GINÈS.

Que ferons-nous?

INÈS.

Vous attendrez que notre hôte s'en aille.

GINÈS.

Quel est cet hôte?

INÈS.

Un cousin de notre maison. Je reviendrai pour vous faire partir; et si mon maître fermait la porte, après qu'il sera endormi, vous descendrez par ce balcon.

GINÈS.

Par ce....

INÈS.

Ce balcon.

GINÈS.

Inès, pour me conserver, je ne saute pas même au bal. Arrange-le de telle manière que je descende par un escalier.

DON DIÈGUE.

Arrange-le comme tu voudras, Inès.

GINÈS.

Vous, seigneur, qui êtes accoutumé à avoir la tête fendue, un saut à faire ne vous semble rien.

INÈS.

Enfermez-vous bien, et taisez-vous.

DON DIÈGUE.

Qui s'est vu dans un tel embarras?

GINÈS.

Moi, sans savoir pourquoi ni comment.

(Ils rentrent.)

INÈS.

Tout est bien embrouillé dans la maison, fasse le ciel que tout finisse bien!

FIN DE LA PREMIÈRE JOURNEE.

# JOURNÉE DEUXIÈME.

## SCÈNE PREMIÈRE.

Chambre d'une auberge, à Valence.

DON CARLOS, FABIO.

DON CARLOS.

Tout est-il prêt?

FABIO.

Tout est arrangé, le linge, les malles; il ne nous faut plus que les chevaux de poste.

DON CARLOS.

Il faut encore autre chose.

FABIO.

Quoi donc?

DON CARLOS.

Que don Juan sache que je pars ce matin, afin que je puisse prendre congé de lui.

FABIO.

N'est-il pas instruit de votre départ?

DON CARLOS.

Ni lui, ni Léonor ne le savent; hier au soir encore je n'étais pas décidé.

FABIO.

Je cours l'avertir.

DON CARLOS.

Attends. Il semble qu'il ait deviné ma pensée, car il entre à l'auberge, quoiqu'il soit à peine jour. (*Don Juan entre.*) Si matin, don Juan! Qui vous a fait lever de si bonne heure?

DON JUAN.

Je puis vous adresser la même question. Où allez-vous sitôt?

DON CARLOS.

En rentrant hier au soir, j'appris que deux galères d'Italie sont mouillées à Vinaroz, et je ne veux pas perdre l'occasion d'en profiter. Je ne puis vivre tant que je ne serai pas éloigné de Léonor; je meurs du désir de la voir, et je meurs aussi d'envie de la quitter. Le plus prudent, en de telles occasions, est de fuir le danger. Aussi, à présent que je suis tranquille sur son sort, je veux, avec votre agrément, partir aujourd'hui.

DON JUAN.

S'il dépendait de moi, don Carlos, de vous accorder ou de vous refuser cette permission, ce me serait un grand soulagement dans la peine où je suis, de pouvoir vous empêcher de partir.

DON CARLOS.

Pourquoi donc?

DON JUAN.

Parce qu'il y va de ce que j'ai de plus cher, de vous retenir un ou deux jours encore à Valence.

DON CARLOS.

Fabio!

FABIO.

Seigneur.

DON CARLOS.

Quand le postillon viendra, tu le congédieras. (*Fabio sort.*) Vous voyez, don Juan, que vos désirs sont des ordres pour moi. Qu'y a-t-il de nouveau?

DON JUAN.

Nous sommes seuls.

DON CARLOS.

Oui.

DON JUAN.

Veuillez fermer cette porte.

DON CARLOS.

Elle est fermée. Qu'est ceci?

DON JUAN.

C'est, mon cher Carlos, un malheur, une peine si grande, qu'il n'est que vous seul au monde à qui je puisse la confier; comme mon ami, votre âme est la moitié de la mienne: comme mon parent, notre sang est le même. Voyez comme d'un jour à l'autre l'inconstante fortune fait tourner sa roue. Hier, dans vos infortunes, vous vîntes réclamer mon aide, aujourd'hui c'est moi qui viens réclamer la vôtre. Quel malheur importun que le mien, qui se hâte à ce point de réclamer les dettes qu'on a contractées?

DON CARLOS.

Que peut-il être arrivé depuis hier au soir, qui vous ait troublé ainsi ?

DON JUAN.

Après que vous fûtes sorti de chez moi, où vous ne voulûtes pas accepter un lit, et où je ne crus pas devoir vous presser; après que vous eûtes refusé l'offre que je vous faisais de vous accompagner, je voulus me retirer et examinai toutes les portes de ma maison, ce qui est chez moi une ancienne habitude et non l'effet d'aucun soupçon. Je rentrai dans ma chambre, et, agité par les événemens de la journée, mille diverses imaginations m'occupèrent tellement, qu'à peine je commençais à m'endormir, que le sommeil fuyait de mes yeux. J'étais depuis quelque temps dans cet état, lorsque j'entendis ( je frémis de le dire ), que l'on ouvrait la fenêtre d'une salle qui donne sur la rue; je pensai que c'était une des femmes de la maison qui voulait causer. Pour la reconnaître j'entrouvris ma croisée, afin que si j'entendais quelque chose qui me la fît distinguer, je pusse sans bruit et sans éclat remédier au mal. Personne n'était dans la rue, et, désabusé de mes soupçons, je pensais déjà que le vent pouvait avoir occasioné le bruit qui m'avait réveillé; mais combien les espérances du bien sont promptement dissipées! J'étais prêt à refermer ma fenêtre, lorsque je vis qu'un homme descendait par le balcon; je courus chercher une arquebuse, mais, quelque hâte que je misse à mon retour, cet homme et un autre étaient déjà à l'abri de mes coups. En

même temps, on ferma le balcon, de peur sans doute qu'il ne me restât la vaine consolation d'imaginer que c'étaient des voleurs, car, dans ce cas-là, celui qui referme la croisée est complice de celui qui s'enfuit. Je voulus m'élancer après eux, mais ils couraient et avaient de l'avantage; il ne me restait plus, convaincu que je voudrais en vain les poursuivre, qu'à chercher à connaître celle des femmes de la maison que je trouverais éveillée et debout, à une heure aussi indue. J'ouvris la porte de mon appartement, mais celui de ma sœur était fermé; je n'avais plus rien à faire, car, en frappant, toutes se seraient troublées à la fois, j'aurais trouvé sur les fronts les plus innocens les mêmes indices de faute, et j'aurais pour une autre fois mis la coupable sur ses gardes. Rien n'est plus imprudent à un homme offensé que de faire connaître l'outrage qu'il a reçu, lorsqu'il n'est pas en état d'en tirer satisfaction. Aussi je ne veux point qu'il y ait le moindre changement dans ma maison. On m'y verra, tel qu'on m'y a toujours vu, sans soupçons, sans contrainte, et je forcerai même mes traits à déguiser mes inquiétudes. Mais, pour être tranquille, il me faudrait un ami sûr, qui pût veiller au dehors, si je suis chez moi, dans ma maison si je sors. Et si je dois me fier à un autre, à qui puis-je mieux m'adresser qu'à vous, qui, comme je vous le disais, êtes par l'amitié la moitié de mon âme, et qui, en qualité de parent, êtes aussi intéressé que moi aux affronts que recevrait un sang qui est aussi le vôtre? Voici donc mon projet. J'ai dans ma chambre un cabinet uniquement rempli de mes livres et de mes

papiers de famille ; jamais aucun de mes domestiques n'y entre ; en vous y cachant, mon cher ami... On frappe.

(On frappe à la porte.)

DON CARLOS, à don Juan.

Attendez. (*A la porte.*) Qui est-ce ?

FABIO, en dedans.

C'est moi, seigneur, ouvrez vite.

DON CARLOS, ouvrant la porte.

Tu vois que je m'étais enfermé, pourquoi frappes-tu ?

FABIO.

Pour vous apprendre un fâcheux événement qu'il faut que vous sachiez tout de suite.

DON CARLOS.

Achève.

FABIO.

Je vous attendais à la porte, lorsque j'ai vu le père de Léonor arriver en voyageur, et demander si l'on pouvait le loger.

DON CARLOS.

Que me dis-tu ?

FABIO.

Ce que j'ai vu. Vous sentez que je ne pouvais différer de vous l'apprendre, d'autant plus qu'on lui a répondu qu'il aurait une chambre ; et, maintenant qu'il met pied à terre, il vous verrait si vous sortiez.

DON CARLOS.

Quelle nouvelle infortune ! Sans doute, il vient à Valence afin de poursuivre Léonor et moi.

DON JUAN.

Vous, connaît-il?

DON CARLOS.

Sans doute.

DON JUAN, à Fabio.

Épie donc le moment où Carlos pourra sortir de son appartement sans être vu, et avertis-nous sur-le-champ.

FABIO.

Maintenant vous pouvez passer. Il vient d'entrer dans la chambre qu'on lui a donnée.

DON JUAN.

Profitons d'abord de ce moment pour nous en aller. Nous verrons, arrivés chez moi, ce que nous aurons à faire.

DON CARLOS.

Partons à l'instant.

DON JUAN.

Venez, il vous convient à présent, autant qu'à moi, que vous soyez caché dans ma maison.

DON CARLOS.

Que de craintes différentes m'environnent!

DON JUAN.

Que de soucis m'affligent!

DON CARLOS.

Ah! Léonor, combien tu me coûtes!

(Ils sortent.)

## SCÈNE II.

Salon chez don Juan.

### BÉATRIX, INÈS.

BÉATRIX.

Cesse de me parler, Inès; tu ne fais qu'augmenter ma douleur.

INÈS.

Pourquoi donc êtes-vous affligée, après le bonheur que nous avons eu de faire sortir hier au soir don Diègue et Ginès si doucement que personne ne s'en est aperçu?

BÉATRIX.

A ma douleur reconnais ma passion. Que m'importe qu'ils soient sortis sans être vus de mon frère ni d'Isabelle? Après leur départ je suis restée sans craintes, mais non sans jalousie. As-tu vu, Inès, as-tu vu de ta vie pareille impudence? as-tu vu avec quelle fausse bonhomie, quelle feinte tristesse, don Diègue me vantait sa constance, tandis que je savais ce que lui avait coûté à Madrid son amour pour une autre femme?

INÈS.

Il n'est pas là pour nous entendre, ainsi je puis prendre son parti. Que vouliez-vous donc, mademoiselle, que fît à Madrid, centre de la beauté, de l'élégance, de la grâce, des parures, un jeune homme riche, et qui, malgré tout son amour, n'en était

pas moins à cinquante et tant de lieues de sa belle? Il a payé sa faute, puisque, sans avoir été à Sarragosse [11], il est revenu la tête brisée; ainsi, tandis que dans votre opinion il est coupable, il me semble que l'absence l'excuse suffisamment.

BÉATRIX.

Ma jalousie, Inès, n'est pas si extravagante que j'oublie que celle qui aime véritablement pardonne les infidélités qui ne touchent pas à l'honneur. A te parler sincèrement, je donnerais pour voir don Diègue se disculper... je ne sais ce que je donnerais. En vérité, je crois que je perds la tête.

INÈS.

Soyez tranquille. Si tel est votre désir, je me charge de le satisfaire : rien ne peut nous gêner; s'il vient vous voir et qu'il demeure, nous n'aurons pas à nous alarmer, puisque nous connaissons un moyen sûr de le faire évader.

BÉATRIX.

A la bonne heure. Je ne voudrais pas cependant qu'il me crût si rendue à ma passion, que je voulusse chercher moi-même une occasion de lui pardonner.

INÈS.

Il y a remède à tout.

BÉATRIX.

Comment?

INÈS.

Le voici. Je lui dirai que vous êtes si irritée, si offensée, si désespérée, que vous m'avez défendu, non pas une fois, mais deux cents, de me charger

d'aucune lettre, d'aucune commission de sa part; mais que cependant, pour lui faire plaisir, j'oserai...

BÉATRIX.

Quoi donc ?

INÈS.

Le faire entrer où il puisse vous parler. Avec cela je gagne trois choses : d'abord il vous verra, ensuite vous ne paraîtrez pas faire les avances, et troisièmement, il m'en aura de l'obligation.

BÉATRIX.

Inès, je suis jalouse; tu as de l'esprit. Je t'en ai dit assez, fais ce que tu voudras; mais ne parlons plus de cela, de peur qu'Isabelle ne devine le sujet de nos conversations.

(Léonor entre avec des fleurs artificielles.)

LÉONOR.

Voilà les fleurs que mademoiselle m'a ordonné de faire.

BÉATRIX.

En ce moment, Isabelle, je n'ai de goût pour rien ; je les verrai dans un autre moment.

LÉONOR, à demi-voix.

Malheureuse est celle qui sert sous une mauvaise étoile !

BÉATRIX, de même.

Plus malheureuse est celle qui aime !

(Elle sort.)

LÉONOR.

Inès, qu'a donc notre maîtresse ?

INÈS.

Ce n'est rien, ma chère, ce sont des airs de grande dame : elle a des vapeurs qui la font chaque jour, changer mille fois d'avis d'un moment à l'autre. Si tu veux lui plaire, entends, vois et tais-toi.

(Elle sort.)

LÉONOR seule.

J'en entends, j'en vois assez, et j'en ai bien assez à taire. Folle espérance, pourquoi cherches-tu à me persuader qu'ici, loin de ma maison, de ma patrie et de mon père, je puis cesser de craindre le malheur? Le mal est si près de moi, qu'il est insensé d'espérer que Carlos se désabuse à temps; et mon espérance est si éloignée, qu'il n'est pas moins insensé de mettre ma confiance sur l'inconstance de l'avenir. Quelqu'un qui souffrait du même mal que moi disait : Malheureux est celui qui fie au temps la guérison de ses maux. Le remède est bon ; mais il est si lent, qu'avant d'être appliqué, le malade a cessé de vivre. Qui jamais s'est vu ( je ne puis contenir ma douleur ) dans un état plus misérable que le mien, sans avoir jamais donné à la fortune aucun sujet de me persécuter ainsi, puisque jamais...

(Don Juan entre.)

DON JUAN.

Isabelle, que fait ma sœur?

LÉONOR.

Seigneur, elle est dans sa chambre. ( *A part.* ) Quelle peine!

DON JUAN.

Puisque nous sommes seuls, belle Léonor, je vous parlerai d'une autre manière. Que faisiez-vous?

LÉONOR.

Ce que je fais toujours : je me plaignais de ma destinée. Avez-vous vu Carlos ?

DON JUAN.

Oui, parce qu'il n'aurait pas été convenable...

LÉONOR.

Quoi donc ?

DON JUAN.

Qu'il partît sans que je le visse.

LÉONOR.

Il est donc déjà parti ?

DON JUAN.

Oui, Léonor.

LÉONOR.

Et sans prendre congé de moi ? Combien peu d'égards il me montre !

DON JUAN.

Ne vous laissez pas maintenant, Léonor, entraîner à de nouveaux chagrins. Je suis chargé de votre garde, et vous devez sentir qu'étant défendue par moi, j'exposerai pour vous, s'il le faut, et ma vie et mon honneur.

LÉONOR.

Votre mérite et votre noblesse me sont garans de ce que vous ferez pour moi ; et pour que vous puissiez voir, don Juan, avec quelle confiance j'accepte vos offres, permettez-moi, puisque je ne puis être la maîtresse de la peine qui me déchire, permettez-moi de m'éloigner de votre présence. Il ne convien-

drait pas que ma douleur manquât à ce qu'elle doit à l'espérance que je mets en vous ; et si je pleure, je veux du moins que vous ignoriez mes pleurs.

( Elle sort. )

DON JUAN seul.

Un sage avait bien raison de dire qu'il n'existait point de différence entre souffrir et voir souffrir. J'ai dû dire pourtant à Léonor que Carlos était parti, quoiqu'il soit enfermé dans mon cabinet ; mais il nous importe à tous deux que sa retraite soit cachée, et nul ne garde un secret mieux que celui qui l'ignore. D'ailleurs son père étant ici, il vaut mieux pour tous, taire à Léonor que Carlos soit resté. Tirons-le de sa prison. ( *Il ouvre la porte du cabinet.* ) Carlos ?

DON CARLOS, entrant.

Êtes-vous seul ?

DON JUAN.

Sans doute. Je n'ouvrirais pas si j'étais en compagnie.

DON CARLOS.

Avez-vous parlé à Léonor ?

DON JUAN.

Oui, et ses larmes m'ont paru une garantie suffisante de son amour et de sa vertu. Elle a montré de votre départ une affliction si vive, si bien sentie, qu'elle m'a persuadé, malgré les indices contraires, qu'elle n'a jamais été coupable.

DON CARLOS.

Vous ne me dites rien que je ne me sois dit moi-même ; mais, quoique je désire d'acquérir la preuve

de son innocence, jusqu'à ce qu'elle soit palpable, évidente, dois-je renoncer à mes soupçons ?

DON JUAN.

Je ne dis pas cela.

DON CARLOS.

Il est donc inutile d'en parler, parce que la jalousie effacera toujours tout ce que pourrait tracer l'amour. Lui avez-vous annoncé l'arrivée de son père?

DON JUAN.

Non, elle a bien assez de sa douleur; je n'ai pas cru devoir l'affliger encore davantage.

DON CARLOS.

Fort bien. Quels ordres avez-vous donnés à Fabio.

DON JUAN.

Il n'est point connu du père. Je lui ai dit de demeurer à l'auberge, de l'observer, et de faire en sorte de deviner ses démarches.

DON CARLOS.

C'était un soin assez inutile. Il est bien sûr qu'il ne dira à personne le motif de son voyage.

DON JUAN.

Malgré cela, il est bon..... Mais quel est ce bruit?

DON CARLOS, après avoir regardé par la serrure.

C'est la plus terrible aventure qui pût nous arriver. Celui qui monte l'escalier est don Pèdre, le père de Léonor.

DON JUAN.

Que dites-vous?

DON CARLOS.

Je l'ai parfaitement reconnu en regardant à travers la serrure.

DON JUAN.

Le père de Léonor!

DON CARLOS.

Son père lui-même.

DON JUAN.

Retirez-vous dans ce cabinet, je le recevrai et connaîtrai ses intentions.

DON CARLOS.

Je ne vous quitterai pas; lorsqu'il vient où nous sommes cachés, Léonor et moi, ce n'est point une chose si simple que je puisse vous laisser seul.

DON JUAN.

Vous serez toujours à temps de venir. N'allons pas au-devant du malheur, laissons-le arriver; j'écouterai ce que dira ce cavalier. Allons, enfermez-vous.

DON CARLOS.

J'y consens, mais je serai sur mes gardes.

(Don Carlos se cache, don Juan ouvre la porte et don Pèdre entre en habit de voyage.)

DON JUAN.

Qui demandez-vous, cavalier?

DON PÈDRE.

Je vous supplie de me dire si don Juan Roca est chez lui.

DON JUAN.

Qu'avez-vous à lui ordonner? Je suis don Juan Roca.

DON PÈDRE.

Veuillez me permettre de vous embrasser. C'est ici qu'au milieu de mes infortunes, je trouverai un port assuré; c'est à vous que je révèlerai toutes mes peines, et, plein de confiance, je suis sûr, en dépit de mon destin cruel, de trouver dans votre maison tout ce que mon malheur vient y chercher.

DON CARLOS, à part.

Il ne peut se déclarer davantage.

DON JUAN, à part.

Il a su sans doute que Léonor et don Carlos sont chez moi. ( *Haut.* ) Seigneur, je rendrais grâces à ma bonne fortune de l'honneur que vous me faites; mais je suis dans le doute, tant que j'ignore qui vous êtes, et ce que vous avez à me commander.

DON PÈDRE.

Veuillez, seigneur, vous asseoir. Cette lettre vous dira qui je suis, et vous saurez ensuite ce que j'attends de vos bontés.

DON JUAN.

La lettre est du marquis de Dénia, mon seigneur. (12) ( *A part.* ) Je ne sais que penser.

DON PÈDRE.

Lisez-la d'abord, je m'expliquerai ensuite.

DON JUAN lit.

« Le seigneur don Pèdre de Lara, mon parent et

mon ami, va dans votre ville à la recherche d'un homme dont il importe à son honneur de tirer satisfaction. Mon peu de santé ne me permet pas de l'accompagner, mais j'ose penser qu'où vous êtes, je ne fais point faute. Je me borne à vous dire que son offense me touche, et que la satisfaction qu'il désire doit être regardée comme demandée par moi. Dieu vous garde. LE MARQUIS DE DÉNIA. » Vous avez entendu la lettre du marquis. Je n'ai autre chose à y répondre sinon que je suis prêt à vous servir à toute aventure.

DON PÈDRE.

Ainsi Dieu puisse vous protéger comme ce que l'on m'a dit de vous, et ce que j'en vois, me donnent une entière confiance! Je n'ai pris aucun autre moyen, aucun autre secours que cette lettre, parce que le marquis me dit que mon honneur trouverait en vous un défenseur dévoué, à cause de l'amitié et de la reconnaissance que vous devez à sa maison.

DON JUAN.

J'avoue toutes mes obligations envers lui, et je tâcherai de m'en acquitter en vous servant; mais je dois savoir pour cela quelle est l'occasion qui vous conduit à Valence. (*A part.*) Épuisons tout à la fois la coupe du danger.

DON PÈDRE.

Je vous le dirai si je puis le prendre sur moi. Je suis noble, don Juan, et je suis offensé! Mon ennemi est à Valence, je le cherche, c'est assez vous dire.

DON JUAN.

Et moi je vous ai entendu aussi-bien que vous-même.

DON PÈDRE.

Je n'en voulais pas davantage. Vous êtes prévenu, et je pourrai vous aviser lorsque vos soins me seront nécessaires.

(Ils se lèvent.)

DON JUAN.

Un moment ; il faut encore une chose.

DON PÈDRE.

Que faut-il donc ?

DON JUAN.

Que vous sachiez que j'ai dans Valence des parens et des amis ; et ainsi, don Pèdre, jusqu'à ce que je connaisse quel est votre adversaire, ni le marquis ne peut me demander rien contre mon honneur, ni moi rien offrir qui tourne contre moi-même.

DON PÈDRE.

Une telle réflexion est digne de votre sagesse et de votre valeur ; dût-elle m'être contraire, je vous en remercie et vous en estime davantage ; et pour ne point rester indécis plus long-temps, quelles sont vos relations avec un don Diègue Centeillas ?

DON JUAN.

C'est une de mes connaissances, et rien de plus.

DON CARLOS, à part.

C'est mon rival.

DON PÈDRE.

D'après cela, vous n'avez point d'objection à faire ?

DON JUAN.

Aucune.

DON PÈDRE.

Cet homme (combien il m'en coûte de le répéter!) fut une nuit laissé pour mort dans ma maison, ce qui empêcha mon courage de se venger; car c'eût été une lâcheté de tourner contre un cadavre le tranchant de ma noble épée. Je secourus mourant, celui que j'aurais tué si je l'eusse trouvé en vie. La justice arriva, et je donnai à l'instant main-levée de toutes plaintes et querelles, parce que ce n'est pas un homme comme moi, qui tire satisfaction d'une insulte avec de vaines écritures. Au milieu du tumulte, ma fille disparut : la honte m'arrête. Malheur sur le premier qui inventa une loi si rigoureuse, un contrat si injuste, un honneur si mal fondé, qui mit une si grande et si déplorable inégalité entre les deux sexes, et soumit notre honneur à la volonté d'autrui! Elle disparut enfin; et quoique deux cavaliers m'aient offensé, c'est celui-ci que je poursuis; d'abord parce que j'ignore où est l'autre, et que le premier que j'atteins doit le premier recevoir son juste châtiment; ensuite parce qu'on m'a dit, dans toutes les auberges de la route, qu'un cavalier qui cherchait à se cacher, et une dame, étaient passés avec un domestique. Cette dame, d'après les renseignemens qu'on m'a donnés, est ma fille; et il est naturel de penser qu'ayant été délivré peu après sa disparution, il l'ait protégée dans sa fuite. Ce second indice m'engage à le poursuivre avec plus d'ardeur, à le chercher avec

plus de colère, ou pour rétablir les ruines de mon honneur, ou pour que du moins, s'il doit périr, les coupables soient en même temps consumés par les flammes de ma fureur. Je vous ai dit mes malheurs; et puisque rien ne vous empêche de m'assister dans mes desseins, je reviendrai vous chercher. Je dois vous quitter un moment pour faire une autre démarche dont je viendrai vous rendre compte, comme à celui qui dès aujourd'hui doit être mon recours, mon soutien, mon asile, moins encore à cause de la lettre que je vous ai portée, que par l'obligation où vous êtes de protéger un gentilhomme que vous avez vu arroser la terre de ses larmes et adresser au ciel ses soupirs.

(Il sort.)

(Don Carlos entre.)

DON CARLOS.

Qui jamais se vit dans de tels embarras?

DON JUAN.

Cherchons à nous rappeler tout ce qui nous est arrivé.

DON CARLOS.

Vous avez chez vous la dame d'un ami.

DON JUAN.

Fille d'un homme qui vient se réclamer de moi.

DON CARLOS.

Cet ami est aussi caché chez vous.

DON JUAN.

Pour m'aider à venger mes propres outrages.

DON CARLOS.

L'ennemi que cherche don Pèdre est aussi le mien.

DON JUAN.

Et moi, engagé envers tout le monde, je ne sais à quoi me déterminer. Je me dois à Léonor, parce qu'elle est femme; à vous, qui êtes mon cousin; à don Pèdre, recommandé par le marquis; à moi-même enfin, pour conserver mon honneur. Que faire?

DON CARLOS.

Il faut attendre que le temps nous en instruise, et agir dans chaque circonstance suivant les événemens.

DON JUAN.

Vous avez raison. Attendons-les, et ne cherchons pas à les prévenir. Cependant restez dans ce cabinet, sentinelle de mon honneur, tandis que pour éloigner les soupçons, et ne pas faire connaître mes soucis, je sors à mon ordinaire.

DON CARLOS.

Adieu donc. Ciel miséricordieux....

DON JUAN.

Adieu, Carlos. Dieu clément....

DON CARLOS.

.... Tirez-moi de tant de peines!

DON JUAN.

.... Sauvez-moi de ces dangers!

(Ils sortent par deux portes différentes.)

## SCÈNE III.

Rue devant la maison de don Juan.

DON DIÈGUE, GINÈS le suit en boitant.

DON DIÈGUE.

Tu iras.

GINÈS.

Je n'irai pas.

DON DIÈGUE.

Pourquoi?

GINÈS.

Parce que la meilleure raison pour ne pas marcher est d'avoir le pied brisé.

DON DIÈGUE.

Dieu te soit en aide! Peux-tu être aussi douillet?

GINÈS.

Que Dieu me soit en aide! Cela me rappelle le conte d'un Portugais qui tomba dans un puits; un homme qui le vit s'écria : Dieu te soit en aide! L'autre répondit du fonds du puits : Maintenant il n'y est plus à temps. Appliquez à présent cela à mon histoire, car il y a quelque ressemblance entre tomber dans un puits et se jeter en bas d'un balcon.

DON DIÈGUE.

Et moi aussi, j'ai sauté et ne me suis point fait de mal.

GINÈS.

Qu'y faire? Vous n'êtes pas fragile, et moi j'ai beaucoup de fragilité.

DON DIÈGUE.

Tu es un maladroit.

GINÈS.

C'est la première fois que je me romps les os, et ce qui est mauvais pour l'un est bon pour l'autre. Un moine arriva un jour dans une auberge, mourant de faim, harassé de fatigue, et il demanda à l'hôtesse ce qu'il y avait pour souper. Rien, dit-elle; hors que je ne tue une poule. Eh, bon Dieu! dit l'autre avec humeur, qui pourra la manger? Ne soyez pas en peine, répliqua l'hôtesse; je sais un secret excellent pour l'attendrir. Et en effet, après avoir pris la poule, elle lui fit brûler les pieds, et sa révérence la trouva fort tendre, ou du moins attribua au grillement ce qui pouvait être l'effet de son appétit. Il se coucha : le lit était dur, et si dur que notre moine ne pouvait dormir; il se rappela le secret, et mit le feu au pied de sa couche. L'hôtesse, en voyant la flamme, s'écria tout alarmée : Qu'est ceci, mon père? Notre maîtresse, le lit est dur, et je lui brûle les pieds pour l'attendrir. Ne soyez donc pas étonné que la même chute ne produise pas sur nous deux le même effet; vous êtes la paille, et je suis la poule.

DON DIÈGUE.

Tu as beau me conter tes sornettes, tu n'éviteras pas d'aller voir Inès.

GINÈS.

Comment, Inès! cette cruelle ennemie qui, après nous avoir tout le jour tenus dans un coin, a fini par nous jeter par le balcon, comme un panier d'ordures! Voyez le beau merci d'avoir été les zélés serviteurs, vous de la maîtresse, moi de la soubrette [13]. Vive Dieu! si de ma vie je la revois...

DON DIÈGUE.

Pour moi je la remercie de son adresse, elle a sauvé la vie et l'honneur de Béatrix.

GINÈS.

Un boiteux ne peut avoir de reconnaissance.

DON DIÈGUE.

Tu deviens importun, à la fin.

GINÈS.

Trouverez-vous mauvais que je me fâche contre le destin qui, entre vous et moi, nous a maltraités de la tête aux pieds.

DON DIÈGUE.

A cause de moi, mon cher Ginès, vas-y.

GINÈS.

J'irai, mais je ne crois pas réussir.

DON DIÈGUE.

Pourquoi?

GINÈS.

Parce que je n'y vais pas de bon pied.

DON DIÈGUE.

Je t'attends au coin de cette rue.

GINÈS.

Si vous ne voulez que parler à Inès, vous n'attendrez pas long-temps.

DON DIÈGUE.

Que veux-tu dire?

GINÈS.

Que si la taille, la tournure, les habits ne me trompent, c'est Inès qui sort de sa maison.

DON DIÈGUE.

Je ne veux pas lui parler si près de chez elle; je m'éloigne un peu, approche, et dis-lui de venir de ce côté.

(Inès entre avec son voile.)

INÈS, à prrt.

J'ai vu, de la croisée, don Diègue, et malgré ma crainte je vais lui parler, puisque, se confiant à mon adresse, ma maîtresse m'en a chargée.

GINÈS.

A quoi bon te voiler, traîtresse, si malgré ton manteau, ta tournure crie à haute voix : La voilà qui passe, la rocambole des femmes (14).

INÈS.

Qu'est-ce donc qui t'est arrivé, Ginès?

GINÈS.

De boiter.

INÈS.

Je le vois; mais de quel mal?

GINÈS.

Du mal d'Inès, ma chère amie.

INÈS.

Tu ments comme un vilain.

GINÈS.

Mon mal fut le balcon d'Inès, ainsi j'en conclus avec justesse que je boite du mal d'Inès.

INÈS.

Je nierais la conclusion, si je n'étais pressée d'aller faire une commission chez Violante, et je ne voudrais pas qu'on me vît de la maison causer avec toi.

GINÈS.

Un mot à mon maître qui t'attend à deux pas, et tu pourras t'en aller.

INÈS.

Ce serait pire. Si ma maîtresse savait que je lui ai parlé, elle me tuerait.

DON DIÈGUE, s'approchant.

Pourquoi donc, Inès?

INÈS.

Parce qu'elle est tellement en colère, sa fureur contre vous est telle, qu'elle m'a défendu de recevoir de vous ni billet, ni commission.

DON DIÈGUE.

Quelle sévérité envers celui qui l'adore!

INÈS.

Vous me donneriez envie de vous battre.

DON DIÈGUE.

Pour quel motif?

INÈS.

Parce que vous adorez ici, et que vous servez ailleurs.

GINÈS.

S'il n'est point d'homme si en colère, dont la fureur ne s'apaise quand il a dit à quatre laquais: Jetez cet homme par le balcon; comment peut-elle garder rancune, elle qui a fait jeter deux hommes par une seule petite soubrette, et si bien jetés que toute ma fortune ne va plus qu'à cloche-pied? Que veut-elle de plus?

DON DIÈGUE.

Toi aussi, Inès, tu es contre moi?

INÈS, le tirant à part.

Ce que je vous en dis n'est que pour mieux me déguiser; car Dieu sait tous les désagrémens que j'ai déjà éprouvés en cherchant à vous disculper.

DON DIÈGUE.

Si tu es si bien disposée en ma faveur, fais en sorte, ma chère Inès, que je puisse la voir un seul moment.

INÈS.

Elle est joliment disposée à recevoir cette visite!

DON DIÈGUE.

Et sois tranquille sur ma reconnaissance, sans compter ce léger cadeau que mon amour te prie d'accepter.

(Il lui donne une bourse.)

INÈS, la prenant.

Ces procédés sont inutiles à mon égard.

GINÈS.

Ça se voit.

INÈS.

Et pour que vous sachiez à quel point j'ai l'envie de vous servir, je vais dire à ma maîtresse que j'ai fait sa commission. Il est presque nuit, mon maître est sorti; attendez que je sois rentrée, je laisserai la porte ouverte....

DON DIÈGUE.

Ah! Inès, tu me rends la vie.

INÈS.

... Vous pourrez entrer après moi, et qu'ensuite la fortune fasse ce qu'elle pourra.

GINÈS.

Comme je t'aime, belle Inès!

INÈS.

Cavalier, parlez-vous à moi ou à la bourse?

GINÈS.

Comme tu voudras; mets l'adresse à mon compliment.

INÈS.

Laisse-moi; je ne veux pas d'un homme quand je sais de quel pied il cloche [15].

(Elle sort.)

DON DIÈGUE.

Suis-moi, Ginès.

GINÈS.

Moi!

DON DIÈGUE.

Sans doute.

GINÈS.

Où allez-vous?

DON DIÈGUE.

Viens avec moi.

GINÈS.

Le diable m'emporte! ainsi soit-il! si je sors d'ici. Pourquoi voulez-vous m'enfermer? si ce n'est que pour me voir dégringoler, vous me trouverez tout boiteux dans la rue, et vous vous imaginerez que j'ai fait le saut.

DON DIÈGUE

Cette lâcheté me prouve que je ferai mieux d'entrer seul.

GINÈS.

Cette lâcheté est très-prudente. Faites compte que je suis déjà dans la maison.

(Il sort.)

## SCÈNE IV.

Salon de la maison de don Juan.

### BÉATRIX, LÉONOR.

BÉATRIX.

Isabelle, fais placer des lumières dans l'autre salle; tu m'y attendras, tandis que pour me délasser du travail, je me divertirai un moment à la grille de cette croisée.

LÉONOR.

Je vous obéirai. (*Haut.*) Il est fâcheux de servir,

et plus fâcheux encore de servir lorsqu'on n'a point la confiance. Béatrix et Inès se cachent de moi. Celle-ci vient de sortir, l'autre l'attend sans doute. Je veux leur laisser le champ libre; je sais comment finissent toutes ces cachoteries. Je me rappelle que chez moi je prenais les mêmes précautions; j'avais confiance dans quelques-unes de mes femmes, j'avais soin d'écarter les autres. Ne me tourmente plus, perfide mémoire; à présent, Léonor, tu sers. Écoute, regarde et tais-toi.

(Elle sort.)

(Inès entre.)

INÈS.

Vous ne direz pas que je me sois retardée.

BÉATRIX.

Je t'attends dans ce salon, pour savoir ce que t'a dit don Diègue. Qu'y a-t-il eu?

INÈS.

J'ai joué mon rôle à merveille. Il vient sur mes pas sans se douter que vous le demandiez. C'est à vous à jouer le vôtre, en vous montrant très en colère, et surtout contre moi.

BÉATRIX, très-haut.

Inès, regarde qui entre dans la maison.

INÈS.

Ah! mademoiselle, c'est un homme.

BÉATRIX.

Qui ose ainsi...

(Don Diègue entre.)

DON DIÈGUE.

Un infortuué qui, prosterné à vos pieds, vous offre mille fois sa vie.

BÉATRIX.

Qu'est ceci, Inès?

INÈS.

Oh! j'avais bien fermé la porte.

BÉATRIX.

Tu ments; c'est une de tes fourberies, tu ne resteras pas une heure chez moi.

DON DIÈGUE.

Pourquoi gronder Inès, charmante Béatrix, si c'est moi qui suis la cause de vos ennuis? Épuisez sur moi les traits de votre colère, je serai trop heureux que vous daigniez vous venger.

BÉATRIX.

Vous pouviez, seigneur don Diègue, vous épargner toutes ces folies, en songeant que ce que vous avez osé espérer, est devenu pour jamais impossible.

DON DIÈGUE.

Je n'ai jamais cru que mon mérite pût obtenir un tel bonheur.

BÉATRIX.

Et vous devez le présumer aujourd'hui moins que jamais.

DON DIÈGUE.

Ne puis-je savoir....

BÉATRIX.

Ce n'est point par des outrages qu'on mérite de l'amour.

DON DIÈGUE.

Je veux dissiper ces soupçons.

BÉATRIX.

Cela vous sera difficile.

DON DIÈGUE.

Moins peut-être que vous ne le pensez.

BÉATRIX.

Don Diègue, l'heure est hasardeuse, cette porte est ouverte; un malheur peut arriver. Allez-vous-en, ne me perdez pas.

DON DIÈGUE.

Le sort m'offre cette chance, je ne la dédaignerai pas. Je sortirai, mais lorsque vous m'aurez entendu.

BÉATRIX.

Puisqu'il faut que j'achète à ce prix son départ, Inès, veille à cette porte. Je vous écoute.

DON DIÈGUE.

Je partis de Valence, belle Béatrix....

INÈS, rentrant effrayée.

Malheureuse!

BÉATRIX.

Qu'y a-t-il?

INÈS.

Mon maître vient.

BÉATRIX.

Que je suis à plaindre!

INÈS, à don Diègue.

Allons, qu'attendez-vous? que l'asile d'hier nous sauve encore aujourd'hui.

DON DIÈGUE.

Mon amour est toujours infortuné!

BÉATRIX.

Mon étoile ne cesse de me poursuivre.

INÈS.

Qu'avez-vous à vous troubler ainsi? Ne craignez rien. Mon maître n'a aucun soupçon; il est entré dans son cabinet au lieu de venir dans ce salon.

BÉATRIX.

Ah! Inès, quelle peine!

(Don Juan et don Carlos, celui-ci enveloppé de son manteau, paraissent au fond du théâtre.)

DON JUAN.

Je rentrais, Carlos, comme je te le disais, lorsque j'ai vu un homme pénétrer dans la maison; attends-moi dans la rue, et que personne ne sorte ni par la porte ni par les fenêtres.

DON CARLOS.

Tu peux être tranquille, j'y veillerai.

(Il sort.)

DON JUAN.

Béatrix!

BÉATRIX.

Mon frère!

DON JUAN.

Que faisais-tu?

BÉATRIX.

J'étais ici avec Inès.

DON JUAN.

C'est fort bien.

BÉATRIX.

Où vas-tu?

DON JUAN.

Chez moi, ne puis-je aller où il me plaît?

BÉATRIX.

Sans doute; mais je m'étonne...

DON JUAN.

Écarte-toi.

BÉATRIX.

... Du ton avec lequel tu me parles.

DON JUAN.

Ote-toi de là.

(Il entre dans une chambre, en ressort et ferme la porte.)

BÉATRIX.

Étrange douleur!

DON DIÈGUE, à la porte.

Il vient par-ici, mais cette chambre a une autre issue. Voyons si je trouverai un asile plus sûr.

DON JUAN, mettant l'épée à la main.

Il faut que d'une fois je sorte de toutes ces peines.

(Il passe dans la chambre où était don Diègue.)

BÉATRIX.

Il a mis l'épée à la main pour entrer dans cette chambre : que vais-je devenir?

INÈS.

Il y aura mort d'homme.

BÉATRIX.

Inès, le sort en est jeté.

INÈS.

Tout est perdu.

BÉATRIX.

Je me meurs.

INÈS.

Conservons du moins notre vie; fuyons.

BÉATRIX, tombant sur un siége.

La force me manque pour fuir.

INÈS.

Don Diègue était sorti sans doute, puisque don Juan ne l'a pas rencontré.

LÉONOR, derrière la scène.

Ah! malheureuse que je suis!

BÉATRIX, se relevant.

En passant d'une chambre à l'autre il a été jusqu'à celle où était Isabelle, et elle, effrayée, vient se réfugier ici. Retirons-nous dans ce coin.

(Léonor entre un flambeau à la main, suivie de don Diègue.)

LÉONOR.

Homme, ou qui que tu sois, ombre, illusion, fantôme, que me veux-tu? N'était-ce pas assez de me bannir de ma maison, sans me poursuivre dans celle des autres?

DON DIÈGUE.

Femme, ou plutôt ombre, illusion, fantôme qui me poursuis, mes malheurs ne te suffisent-ils pas, et faut-il que tu me tues une seconde fois? Mais, non... aujourd'hui....

DON JUAN accourant.

Quand tu te cacherais au centre de la terre, tu n'éviteras pas... Don Diègue!

DON DIÈGUE.

Don Juan, retenez votre épée; j'ai manqué sans doute de respect à votre maison, mais je ne fais point tort à votre honneur; et si je puis satisfaire à vos plaintes sans recourir aux armes, ce moyen sera meilleur. La plus honorable de toutes les vengeances est de n'avoir pas à se venger.

DON JUAN, à part.

C'est don Diègue Centeillas; je le trouve avec Léonor, je ne pouvais être mieux détrompé de mes soupçons. Félicite-toi, mon âme! quelque grand que soit ce malheur, il est du moins plus tolérable.

BÉATRIX, à Inès.

En le voyant il est resté immobile. Écoutons ce qu'ils disent.

DON DIÈGUE.

Don Juan, j'ai été à Madrid amoureux de cette dame, de Léonor, et il m'arriva même dans sa maison une aventure fâcheuse. Je suis revenu à Valence, et sachant qu'elle était chez vous...

LÉONOR.

Malheureuse !

DON DIÈGUE.

J'ai osé ce soir entrer pour lui parler.

BÉATRIX, à Inès.

Quelle excuse ingénieuse, si Isabelle sait répondre d'accord avec lui ! Fais-lui signe de ne pas le démentir.

LÉONOR.

Tout ce que vous venez d'entendre est vrai, don Juan. C'est à cause de don Diègue que je me trouve exilée de ma patrie, abhorrée par mon père, méprisée par mon époux, et sous cet humble vêtement, obligée de servir votre sœur.

INÈS.

Elle a compris mes signes.

BÉATRIX.

Elle joue son rôle avec tant de vérité, que je suis près de m'y tromper moi-même.

LÉONOR.

Mais qu'il dise lui-même si, soit ici, soit à Madrid, je lui donnai jamais...

DON JUAN.

Taisez-vous, Léonor, taisez-vous.

LÉONOR.

Aucune occasion...

DON JUAN.

Ne cherchez pas à vous disculper. O malheureuse femme !

INÈS.

Vous lui devez bien de la reconnaissance, mademoiselle, puisqu'elle s'accuse pour vous.

BÉATRIX.

Il ne nous manque plus rien, sinon que mon frère donne aussi dans le panneau.

DON JUAN, à lui-même.

Que faire? Je suis satisfait, mais Carlos ne l'est pas.

(Don Carlos paraît au fond du théâtre.)

DON CARLOS, à lui-même.

J'ai entendu du bruit, et je viens pour aider.... Mais ils ont arrêté leurs armes. J'attendrai ici pour écouter ce qu'ils disent. Peut-être vaudra-t-il mieux pour l'honneur de don Juan que cette malheureuse affaire s'arrange.

DON DIÈGUE.

Voilà l'offense dont je me suis rendu coupable, elle ne touche point à votre honneur; mais c'est à vous à voir s'il vous convient de la remettre ou de la venger.

DON JUAN.

Don Diègue, vos excuses conviennent avec diverses choses que j'ai apprises de Léonor.

DON CARLOS.

Sort cruel! il parle de Léonor et de don Diègue.

DON JUAN.

Mais j'ai une question à vous faire. Est-ce la première nuit que vous êtes entré pour lui parler [16]?

DON DIÈGUE, à part.

Quel que soit son but, je dois toujours sauver Béatrix. (*Haut.*) La nuit dernière j'entrai aussi, et je sortis par le balcon de cette chambre. J'avoue ma faute ; qu'importait cette circonstance ?

DON JUAN.

Plus que vous ne le pensez.

DON CARLOS.

C'était donc moi qui devais souffrir de ce qui excitait les soupçons de don Juan ?

BÉATRIX, à Inès.

A présent qu'il est persuadé, à mon tour. (*Haut à don Juan.*) Et voilà donc, mon frère, comment tu te méfiais de moi ! Voilà donc le beau présent que ta dame m'a adressé ! (*Bas à Léonor.*) Pardonne, ma chère amie, et continue.

LÉONOR, à Béatrix.

Que voulez-vous ? Je ne vous comprends pas.

DON JUAN.

Il n'est pas question de cela, Béatrix ; car, quoique don Diègue me satisfasse à quelques égards, il suffit que Léonor soit chez moi par la volonté de la personne qui l'y a envoyée, pour que je sois tenu aux obligations que m'impose le sang d'où je suis sorti. Ainsi, quoi que ce soit pour elle et non pour toi qu'il soit venu, je n'en dois pas moins châtier son audace. Défendez-vous.

DON CARLOS s'avançant l'épée à la main.

C'est moi qui ai droit de me plaindre, c'est à moi seul à me venger.

LÉONOR.

Que vois-je, Carlos? Il ne me manquait plus que ce malheur.

DON DIÈGUE.

Et qui êtes-vous, vous qui venez à présent prendre cette querelle?

DON CARLOS.

Vous devriez me reconnaître, vous avez assez de raisons pour cela; je suis le cavalier qui vous laissa pour mort à Madrid, et qui vient à présent achever ce qu'il avait commencé.

LÉONOR.

Hélas!

DON DIÈGUE.

Je pense, au contraire, que vous venez pour que je prenne une juste vengeance.

DON JUAN.

Carlos, je suis à vos côtés.

DON DIÈGUE.

L'avantage du nombre ne m'épouvante pas.

( Ils se battent. Ginès entre avec du monde. )

GINÈS.

Entrons, il y a des coups d'épée.

TOUS.

Qu'est ceci?

BÉATRIX, à Inès.

Éteins la lumière, Inès, pour voir si nous pouvons par ce moyen éviter de plus grands malheurs.

(Inès éteint la lumière.)

GINÈS.

Point de coups dans l'obscurité.

DON JUAN.

Voyez tous, vous êtes chez moi.

GINÈS.

Allumez un flambeau, si vous voulez qu'on le voie.

LÉONOR.

Quel malheur!

DON DIÈGUE, à part.

J'ai rencontré la porte. Ce n'est point fuir le danger, mais c'est renvoyer ma vengeance à une meilleure occasion.

(Il sort.)

BÉATRIX.

Je vais dans mon appartement pleine de trouble et de crainte.

(Elle sort.)

INÈS.

Nous avons si bien arrangé les choses, qu'à force de bien aller, elles vont horriblement mal.

(Elle sort.)

GINÈS.

Seigneur, où êtes-vous donc? Le chirurgien vous attend.

DON CARLOS.

Meurs, traître.

GINÈS.

Je suis mort. (*A part.*) Il suffit que vous me l'ordonniez; mais au diable qui attendrait que vous me le dissiez plus sérieusement.

(Il sort.)

UN HOMME DE LA FOULE.

Il y a un homme mort; de peur que la justice ne nous trouve ici, éloignons-nous.

(Ils sortent.)

DON JUAN.

Holà! quelqu'un! portez de la lumière... Je vais moi-même en chercher.

(Il sort.)

LÉONOR.

Confuse et troublée, accablée sous le poids de mes malheurs, je ne puis m'éloigner d'ici.

DON CARLOS.

Je resterai au poste. En vain je les entends sortir, je dois demeurer où j'ai tirai l'épée.

DON JUAN, portant de la lumière.

Nous y verrons.

LÉONOR.

Dieux! Carlos, arrête.

DON JUAN.

Vous êtes seuls tous les deux?

DON CARLOS.

De quoi t'étonnes-tu? pouvais-je fuir devant mon ennemi? l'autre est parti, je suis demeuré avec le plus acharné; mais cet ennemi-là, pour le vaincre, il faut l'éviter.

(Il veut s'en aller, don Juan le retient.)

DON JUAN.

Arrête.

DON CARLOS.

Laisse-moi aller, que je puisse du moins, si je fuis celui-ci, atteindre l'autre.

DON JUAN.

Ils sont hors d'atteinte.

LÉONOR.

Que ne puis-je déchirer mon sein pour que mon cœur se vît à découvert!

DON CARLOS.

Ce cœur est traître, c'est le tien.

LÉONOR.

C'est mon cœur, il est loyal.

DON CARLOS.

Ce que je viens de voir le prouve bien. Lors même que vous auriez oublié ce que vous me deviez, il fallait vous souvenir au moins que vous étiez chez don Juan.

LÉONOR.

Et quelle faute trouves-tu en moi pour les folies de cet insensé?

DON CARLOS.

Aucune : épargnons de vaines paroles. Mon ami, mon cousin, puisque le motif qui t'avait engagé à me faire différer mon voyage n'existe plus, que l'événement a été aussi heureux pour toi que fâcheux pour moi, adieu. Adieu, je sors déshonoré de Valence; mais il faut que j'en sorte cette nuit. Que

mon ennemi dise que je l'ai fui, je n'ai plus de souci d'honneur ni de renommée. Cette femme, que j'ai aimée autrefois, je te la recommande, non plus pour que tu la gardes chez toi, mais pour qu'elle puisse aller chez don Diègue, pour que ce rival heureux et cette belle satisfaits... Mais, non... je ne dis rien. Adieu, don Juan.

LÉONOR.

O ciel! attends, Carlos.

DON CARLOS.

Tu oses encore parler?

LÉONOR.

Si j'ai su...

DON CARLOS.

Ne continue pas.

LÉONOR.

Que don Diègue...

DON CARLOS.

Ne me dites rien.

LÉONOR.

Et moi, je veux te dire... Mais ma voix s'arrête, ma vue s'éteint... le cœur me manque... Jésus, mille fois Jésus!...

(Elle se trouve mal.)

DON JUAN.

Elle est tombée évanouie entre mes bras.

DON CARLOS.

Soutiens-la, mon cher ami. Ah! Léonor, tu me tues et je t'adore, et tes malheurs m'affligent encore plus que ta trahison ne m'irrite.

DON JUAN.

On n'entend plus que des sanglots et des gémissemens. Promettez-moi de m'attendre, je vais la conduire à l'appartement de ma sœur.

DON CARLOS.

Oui, allez, don Juan; que Béatrix lui prodigue tous ses soins. Mais non, laissez-la mourir, puisque c'est pour un autre amour qu'elle reviendrait à la vie.

DON JUAN.

Attendez-moi; nous verrons ce que nous avons à faire.

(Il emporte Léonor.)

DON CARLOS, seul.

Malheur sur un dévouement aussi bas, une passion si esclave, un amour si avili que le mien! Plus on m'offense, plus j'aime; plus on m'outrage, plus je suis épris; plus on me trahit, plus j'ai de confiance. Mais de quoi m'étonné-je? Celui qui ne chérit pas les défauts de celle qu'il aime, ne peut dire qu'il soit vraiment amoureux.

FIN DE LA DEUXIÈME JOURNÉE.

# JOURNÉE TROISIÈME.

## SCÈNE PREMIÈRE [17].

Même décoration que la précédente.

DON CARLOS, DON JUAN.

DON CARLOS.

Elle est revenue de son évanouissement?

DON JUAN.

Oui, mais il aurait mieux valu pour elle qu'elle ne reprît pas connaissance.

DON CARLOS.

Que voulez-vous dire?

DON JUAN.

An moment où elle est revenue à elle, sa douleur [18] a été si vive, qu'il semble qu'elle ait à la fois recouvré ses sens et perdu la raison, tant elle porte à l'extrême le trouble et la confusion de ses discours.

DON CARLOS.

Que dit-elle?

DON JUAN.

Qu'elle est malheureuse que vous ne veuilliez pas l'entendre.

DON CARLOS.

Fatale passion qui me tourmente!

DON JUAN.

Et vous, qu'avez-vous déterminé!

DON CARLOS.

J'ai une idée que je ne puis communiquer, don Juan, qu'à un homme qui, amoureux comme moi, puisse excuser mon délire. De toutes les vaines pensées, qui au milieu de cette confusion d'événemens occupent mon esprit, savez-vous quelles sont celles qui me flattent le plus, celles que je caresse davantage, le dessein que j'aimerais le mieux exécuter?

DON JUAN.

Dites.

DON CARLOS

Je vous ai avoué ma folie. Veuillez ne pas vous moquer de ma faiblesse. Dans l'état où je suis, si je pouvais parvenir à ce que don Diègue réparât l'honneur compromis de Léonor, à ce qu'elle pût rentrer à Madrid honorée auprès de son père, ce serait la vengeance la plus douce pour moi, de combler ses vœux au moment où elle redoute mon indignation. Elle aime don Diègue, il l'aime aussi, l'aventure de cette nuit en est la preuve. Eh bien! que puis-je perdre à cela? tout et rien. Aussi, au milieu de tant de peines, c'est le seul projet qui m'ait donné quelque consolation. Que je puisse du moins sauver

Léonor pour elle, puisque aussi bien elle est perdue pour moi!

DON JUAN.

Votre résolution est aussi honnête qu'on devait l'attendre de votre cœur généreux, et l'on voit bien combien était noble et sincère, la passion qui vous détermine à la prendre.

DON CARLOS.

Eh bien, don Juan, comment la mettrons-nous à exécution ?

DON JUAN.

Je n'en sais rien. Si vous ou moi nous en parlons à don Diègue, par cela même que nous voudrons faire ce mariage, il n'y voudra pas entendre; et, en effet, quelque vive que soit la passion d'un homme, il ne peut accepter une femme des mains de son rival. Il faut que ce soit une autre personne qui s'en mêle.

DON CARLOS.

Alors ce que vous pouvez faire, c'est de dire au père de Léonor que vous la cachez chez vous, et il pourra s'arranger lui-même.

DON JUAN.

J'y vois un inconvénient.

DON CARLOS.

Lequel ?

DON JUAN.

La querelle déjà engagée entre don Diègue et lui; et de plus, alors vous n'y seriez pour rien.

DON CARLOS.

Il est vrai. Qui donc pourrait se charger de cette négociation ?

DON JUAN.

Attendez, je sais qui ; vous allez voir que ce choix aplanit toutes les difficultés.

DON CARLOS.

Qui donc ?

DON JUAN.

Béatrix, ma sœur, elle est femme, et ainsi le point d'honneur n'empêchera pas don Diègue d'entendre d'elle la proposition. De plus, il est de son devoir de faire honneur et de rendre service à une dame qui est chez elle, aussitôt qu'elle la connaît pour ce qu'elle est véritablement.

DON CARLOS.

Vous avez raison.

DON JUAN.

Cachez-vous donc, pendant que je vais en parler à ma sœur.

DON CARLOS.

Pourquoi donc ?

DON JUAN.

Afin que don Diègue ni don Pèdre ne vous voient que lorsque tout sera convenu.

DON CARLOS.

Moi, me cacher ! je ne le puis pas.

DON JUAN.

C'est tout déranger.

DON CARLOS.

J'y consens donc, mais à condition que personne au monde ne le saura que vous.

DON JUAN.

C'est ainsi que je l'entends.

DON CARLOS.

Adieu donc. Ah! Léonor, combien tu dois à mon amour, qui t'a donné, cruelle, pour un premier outrage la vie, pour un second outrage l'honneur!

(Il s'enferme.)

DON JUAN seul.

Si je réussis, personne n'y gagne plus que moi, puisque je me trouve quitte de mes obligations envers Léonor, envers son père, envers don Diègue, et que je me suis également affranchi de ce que je devrais faire pour Carlos. Aussi vais-je employer tous mes efforts pour mener à bien une affaire d'où dépendent mon honneur et ma tranquillité. Béatrix vient elle-même.

(Béatrix entre.)

BÉATRIX.

Don Carlos est-il là?

DON JUAN.

Non, ma sœur.

BÉATRIX.

C'était lui que je venais chercher dans ton appartement.

DON JUAN.

Lorsque Léonor s'évanouit, je l'avais laissé ici, et à mon retour je ne l'ai plus trouvé. (*A part.*) Béatrix elle-même doit ignorer qu'il se cache.

BÉATRIX.

Sans doute sa valeur l'aura entraîné sur les pas de don Diègue.

DON JUAN.

Ne sachant où le rencontrer, je n'ai pu le suivre. Mais toi, que lui voulais-tu?

BÉATRIX.

Lui dire, don Juan, que, si ce n'était pas comme amant, que comme cavalier du moins il prît quelque pitié de sa dame.

DON JUAN.

Que dit-elle?

BÉATRIX.

Que pourvu qu'elle puisse lui parler, elle sera consolée.

DON JUAN.

Il n'y est pas, et, puisque nous sommes seuls, il faut que je te parle d'un projet que je veux, ma sœur, fier à ta prudence.

BÉATRIX.

Il sera fort heureux que tu veuilles bien confier quelque chose à une personne dont tu avais si bonne opinion, que c'est à cause des soupçons que tu avais sur elle, que tu entras hier d'une manière si brusque dans son appartement. Comment peux-tu réunir ainsi la confiance et la méfiance?

DON JUAN.

Tu sais assez quelle est mon estime pour toi; aussi je ne m'inquiète pas beaucoup de ces reproches; mais enfin, toi seule, Béatrix, peux nous

délivrer tous des périls qui menacent la vie de don Diègue, de don Carlos, et la mienne aussi, puisqu'il faut que je me trouve dans leur querelle.

BÉATRIX.

Qu'aurais-je à faire?

DON JUAN.

Écoute, je vais te l'apprendre. Je sais qui est Léonor, et, à cause de sa maison, je veux protéger son honneur et sa gloire; mais si je tente de traiter moi-même cette affaire avec don Diègue, je ne sais ce qu'il répondra; et si je lui en parle, mon honneur est engagé à l'obtenir. C'est pour cela, Béatrix, que tu dois te charger de ce soin. Il est donné aux femmes de proposer, de négocier ces choses avec plus de douceur, des formes plus agréables que celles que nous pouvons y mettre; et d'ailleurs, cette dame étant chez toi, ton frère et ton cousin étant enveloppés dans le danger commun, ce sont des raisons très-suffisantes pour que tu fasses appeler....

BÉATRIX.

Qui donc?

DON JUAN.

Don Diègue; et que tu lui donnes à entendre combien tu as dû être offensée qu'il ait manqué au respect dû à la maison que tu habites; que tu lui représentes à combien de périls il est exposé par cette dame; qu'il fera bien de les prévenir, et qu'en l'épousant il nous laisse tous satisfaits : et tout cela doit être dit comme venant de toi seule, et sans qu'il paraisse le moins du monde que nous l'en prions.

BÉATRIX.

Tu as très-bien pensé, mon frère; je ferai ce que tu désires.

DON JUAN.

Je vais voir si je trouve don Carlos. Pour toi, si si tu rentres dans ton appartement, ferme celui-ci.

(Il sort.)

BÉATRIX, à don Juan.

Je le fermerai. (*Seule.*) A quel sort suis-je réservée, que je doive être moi-même chargée de traiter ce qui me met au désespoir et me fera mourir de jalousie? Que devenir? Allons, profitons de cette occasion pour tout savoir; et puisque celui qui poursuivait hier don Diègue lui ouvre aujourd'hui l'entrée de sa maison, sachons ce qu'il répondra; sortons enfin de ce labyrinthe, de cet abîme d'illusions, de contradictions et de peines. Inès?

(Léonor entre.)

LÉONOR.

Que désirez-vous?

BÉATRIX.

C'est vous, Léonor, qui venez?

LÉONOR.

Vous appeliez une de vos femmes, il était naturel que je m'empressasse d'accourir.

(Don Carlos se montre à la porte.)

DON CARLOS, à part.

J'ai entendu la voix de Léonor; que je la voie au moins rétablie de ce fâcheux accident!

BÉATRIX.

Hier, ignorant qui vous étiez, Léonor, je vous traitais comme une de mes domestiques : mieux instruite aujourd'hui, je sais mieux vous placer; vous êtes mon amie; (*à part*) je dirais mieux, ma plus cruelle ennemie.

LÉONOR.

Si je cesse, mademoiselle, de porter le titre de votre servante, l'honneur que je gagnerai ne pourra me dédommager du bien que je perds. Je suis à jamais votre esclave; et, je vous en prie, si celle qui a causé sans le savoir, tant de trouble dans votre maison, a mérité vos bontés, traitez-moi comme vous l'avez fait jusqu'à présent.

BÉATRIX.

Comment le pourrai-je, au moment où, pour m'acquitter de ce que je dois à votre noblesse, et mériter le bonheur que j'ai eu de vous recevoir chez moi, je m'occupe de vous marier?

LÉONOR.

Que le ciel vous accorde une éternité de vie! Mais vous ne pourrez réussir, Carlos ne voudra pas; il est si jaloux!

BÉATRIX.

Je ne parle pas de Carlos.

LÉONOR.

De qui donc?

BÉATRIX.

De don Diègue.

LÉONOR.

Ne vous engagez pas à traiter cette union. Je me donnerais la mort plutôt que de lui donner ma main.

BÉATRIX.

Vous n'avez donc jamais aimé don Diègue ?

LÉONOR.

Un aspic foulé au milieu des fleurs, une vipère blessée dans les champs, une tigresse irritée au milieu des forêts, me sont moins odieux que lui.

BÉATRIX

Doucement, doucement. (*A part.*) Je veux bien qu'elle le dédaigne, mais non pas à ce point.

DON CARLOS, à part.

La traîtresse sans doute m'a aperçu, puisqu'elle parle ainsi.

BÉATRIX.

Je pensais que mes soins vous seraient agréables; et je n'avais pas cru que celui qui a été pour vous à la mort dans Madrid, qui est venu vous rejoindre à Valence, pût être ainsi détesté.

LÉONOR.

Si vous saviez combien sa recherche m'offense!

BÉATRIX.

Je le saurai bientôt, pour que nous sortions de cet abîme de confusion, lui, vous, moi, mon frère, et Carlos.

(Elle sort.)

DON CARLOS, toujours à part.

Béatrix est sortie, et Léonor est restée seule.

Ah, ciel ! elle pleure ; mais, qu'importe. Je vois bien qu'elle verse des larmes, mais je ne vois pas pour qui elles coulent.

LÉONOR (19).

Je suis seule en ce séjour :

DON CARLOS.

Fol amour !

LÉONOR.

Personne n'entend ma plainte ;

DON CARLOS.

Dure crainte !

LÉONOR.

Ne répond à ma douleur.

DON CARLOS.

O malheur !

LEONOR.

Qui me dira, Carlos, pourquoi ton cœur
Aime à nourrir un soupçon qui me tue ?

DON CARLOS.

Lui, si sa voix n'était pas retenue
Par son amour, la crainte et le malheur.

LÉONOR.

Pur, ainsi qu'un beau matin,

DON CARLOS.

Quel destin !

LÉONOR.

Mon cœur peut s'offrir sans voile ;

DON CARLOS.

Triste étoile !

LÉONOR.

Je n'eus jamais aucun tort.

DON CARLOS.

Cruel sort!

LÉONOR.

Et pourquoi donc, méchant, veux-tu la mort
De celle à qui tu consacrais ta vie?

DON CARLOS.

Sans quelque cause, on n'est pas poursuivie
Par le destin, son étoile et le sort.

LÉONOR.

O Dieu, qui vois mes tourmens,

DON CARLOS.

Faux sermens!

LÉONOR.

Le désespoir qui me ronge,

DON CARLOS.

C'est mensonge.

LÉONOR.

Et qui trouble ma raison;

DON CARLOS.

Trahison!

LÉONOR.

Pour dissiper un si cruel soupçon,
Fais que Carlos, dans mon cœur puisse lire!

DON CARLOS.

Non, il ne voit dans ce que tu peux dire
Que faux sermens, mensonge et trahison.

Sans doute les cieux sont aujourd'hui conjurés contre moi, puisqu'il m'est impossible de me persuader qu'elle ne sache pas que j'entends tout ce qu'elle dit. Mais qu'importe ? l'homme n'est pas comme une pièce de monnaie ; qu'il soit de bon ou de mauvais aloi, le son qu'il rend est toujours le même. Aussi ce n'est pas tout de l'entendre, il faut encore l'examiner.

LÉONOR.

Ah ! Carlos, si tu m'entendais !

DON CARLOS.

Ah ! Léonor, si.... Mais on frappe à la porte, je vais refermer la mienne.

LÉONOR.

Que lors même que je lui parle sans le voir on vienne me troubler ! Je vais savoir qui c'est, afin de pouvoir rester seule un moment de plus. Qui est là ?

(Elle ouvre la porte. Don Pèdre entre.)

DON PÈDRE.

Le seigneur don Juan est-il chez lui ? Mais que vois-je ?

LÉONOR.

Il vient de sortir... O ciel ! mon père !

DON PÈDRE.

C'est elle ! grand Dieu !

(Il la suit. Léonor se réfugie vers la porte du cabinet qui s'ouvre.)

DON CARLOS, sans sortir.

Ne crains rien, Léonor, tu trouveras un asile dans mes bras.

DON PÈDRE.

Elle a refermé la porte sur elle. Mais il n'importe; lorsque je défends mon honneur, je puis affronter le monde entier et briser tous les obstacles. Mettons en morceaux cette porte, en attendant que je fasse éprouver le même sort à cette malheureuse.

(Béatrix accourt.)

BÉATRIX.

Des coups, des cris dans cette chambre? Qu'est ceci?

DON PÈDRE.

C'est une fureur, une colère, un désespoir, une horreur; c'est la foudre qui consumera tout ce qui voudrait s'opposer à sa rage.

BÉATRIX.

D'où vous vient cette audace chez moi? Quel sujet a pu vous autoriser à de pareils excès?

DON PÈDRE.

Une infâme qui se cache dans ce cabinet.

BÉATRIX.

Un moment! Est-ce Léonor?

DON PÈDRE.

Et quelle autre pourrait me porter à de telles extrémités?

BÉATRIX, à part.

Il ne nous manquait plus, après don Carlos et don Diègue, qu'un troisième amant, et de cet âge encore. (*Haut.*) Quelque raison que vous puissiez avoir et que je ne devine pas, quelque offense qui vous

engage à la chercher, comment avez-vous la témérité d'entrer ici?

DON PÈDRE.

J'ai le droit de faire tout ce que je fais et plus encore; ainsi, pardonnez, madame, si je n'ai pas plus d'égards pour vous.

BÉATRIX.

Vous vous trompez étrangement si vous croyez qu'il ne se trouvera pas dans cette maison, des personnes qui....

( Don Juan entre. )

DON JUAN.

Qu'est ceci?

BÉATRIX.

Ce vieux cavalier vient aussi chercher Léonor, et s'est mis en tête de briser les portes chez nous.

DON JUAN.

Doucement, doucement, Béatrix, le seigneur don Pèdre ne t'a point offensée. Il ne s'est point mépris; il est le maître dans cette maison, et nous sommes tous disposés à lui obéir.

DON PÈDRE.

Seigneur don Juan, trêve de complimens inutiles. Je ne suis ni ne veux être le maître chez vous; je suis un étranger qui, lorsque je me suis fié à vous, lorsque je viens vous voir et vous parler, trouve chez vous ma fille qui s'est enfermée dans cette pièce. Ouvrez-la, ou je le ferai moi-même en jetant la porte en dedans.

BÉATRIX.

C'est son père!

DON JUAN, à part.

Comment me tirer d'ici? Il l'a vue, que lui dire?

DON PÈDRE.

Qui vous arrête? Décidez-vous.

DON JUAN.

Ne soyez pas étonné si la surprise m'a empêché de vous répondre. (*A part.*) Je serai heureux si je puis m'en tirer à mon honneur. (*Haut.*) Certes, don Pèdre, vous me témoignez d'une singulière manière votre reconnaissance de mes soins! Hier, vous m'intruisîtes de vos malheurs, et je me chargeai de faire mes efforts pour y porter remède. J'ai d'abord cherché Léonor, et je l'ai conduite chez ma sœur, auprès de qui vous l'avez trouvée. J'espère encore que tout tournera à votre satisfaction, de sorte que vous puissiez revenir content et honoré dans votre patrie. Cependant si ma conduite vous déplaît, vous n'avez qu'à dire, je cesserai de m'en mêler.

DON PÈDRE.

Souffrez, don Juan, que j'embrasse vos genoux, et pardonnez si la colère, qui m'a saisi en la voyant, m'a ôté l'usage de la raison. Un malheureux ne peut conserver de bon sens lorsqu'il s'agit de ce qui l'afflige. Ma passion m'a entraîné; mais à vos pieds maintenant, je remets tout à votre disposition.

DON JUAN.

Que faites-vous, seigneur, levez-vous?

DON PÈDRE, à Béatrix.

Et vous, mademoiselle, pardonnez le trouble que je vous ai causé. Je suis noble, je suis offensé.

BÉATRIX.

Si j'avais su qui vous êtes, seigneur, j'aurais pris d'autres moyens pour vous calmer.

DON JUAN, à Béatrix.

As-tu fait appeler don Diègue ?

BÉATRIX, à don Juan.

Oui, Inès vient d'y aller.

DON JUAN.

Veuillez, don Pèdre, venir avec moi. Nous devons faire ensemble une démarche que je crois importante. Léonor est avec Béatrix, vous pouvez être tranquille.

BÉATRIX.

Je me charge de vous rendre compte d'elle.

DON PÈDRE.

Il me suffit qu'elle soit auprès de vous. O ciel ! fais que je voie mon honneur rétabli, et vienne ensuite la mort quand elle voudra !

DON JUAN, à Béatrix.

Je ne sais où le conduire ; parle cependant à don Diègue, et songe que de ta réussite dépend mon bonheur.

(Ils sortent.)

BÉATRIX.

Et mon infortune. Léonor, ouvrez, je suis seule.

LÉONOR, en entrant.

Sous cette garantie, je sors.

DON CARLOS, à Léonor, sans sortir.

Ne dis pas à Béatrix que je suis ici.

LÉONOR.

Il suffit.

BÉATRIX.

Vous avez échappé à un grand danger.

LÉONOR.

Ce cabinet a été mon salut.

BÉATRIX.

Vous avez été bien heureuse qu'il ait été ouvert, jamais mon frère n'y laisse la clef.

LÉONOR.

Je puis bien dire que j'y ai trouvé ma vie et mon bonheur. (*A part.*) Carlos y est.

BÉATRIX.

Léonor, puisque votre père est encore venu augmenter par sa présence les embarras où nous nous trouvions, comme si nous n'en avions pas assez, je mettrai plus de soins encore à l'affaire dont je vous ai parlé.

LÉONOR.

Et ce que je vous disais tout à l'heure, je vous le répéterai à présent, avec plus de motifs encore.

BÉATRIX.

C'est entêtement de votre part.

LÉONOR.

Qu'est-ce de la vôtre?

BÉATRIX.

Laissons cela. Veuillez passer dans ma chambre et fermer celle-ci.

LÉONOR.

Je vous suis à l'instant.

BÉATRIX, à part.

Ah! don Diègue, avec quelle crainte j'attends ta visite!

(Elle sort.)

LÉONOR.

Carlos, puisque j'ai cette occasion de te parler un moment, écoute-moi.

DON CARLOS.

Léonor, si le hasard même me fournit des occasions de t'obliger; si nous nous trouvons toujours, toi pour m'offenser, moi pour te secourir, que me veux-tu encore? Laisse-moi jusqu'à ce qu'il vienne quelque autre circonstance où tu puisses me faire un nouvel outrage, et moi te donner de nouveau la vie.

LÉONOR.

Jamais je ne t'offensai; mais si tu veux sauver encore ma vie, j'ai recours à toi.

DON CARLOS.

Que dis-tu?

LÉONOR.

Béatrix veut me donner la mort. Elle prétend me marier avec don Diègue; si, plein de courage et de générosité, c'est toujours toi qui dois garantir mon existence, protége-moi encore; parle à ta cousine.

DON CARLOS.

Moi, l'en détourner! Lorsque c'est moi qui ai projeté cet hymen, c'est à moi que vous demandez du secours contre mes projets?

LÉONOR.

Tu désires cette union?

DON CARLOS.

Je la désire.

LÉONOR.

C'est toi qui fais mon mariage?

DON CARLOS.

C'est moi, et c'est pour cela que je suis ici, que j'ai consenti à me cacher, afin de ne pouvoir nuire à rien en rencontrant don Diègue ou votre père.

LÉONOR.

Je ne te comprends pas.

DON CARLOS.

Je me comprends à merveille.

LÉONOR.

Explique-toi, je t'en prie.

DON CARLOS.

Mon affection est si pure, mes sentimens si nobles, ma jalousie si désintéressée, que, forcé de vous perdre, Léonor, je veux du moins sauver votre honneur.

LÉONOR.

Je commence à deviner. Ah, Carlos!

DON CARLOS.

Je veux, sans parler de l'aventure de Madrid, que le tort qu'a fait à votre réputation l'entrée de don Diègue dans une maison où je vous avais conduite, que sa sortie par un balcon la nuit précédente, je veux que tout soit réparé par le don de sa main.

C'est le dernier sacrifice de l'affection le plus tendre, c'est le dernier effort de l'amour au désespoir. Je veux, pour te voir vivre avec honneur, te voir vivre dans les bras d'un autre.

LÉONOR.

O mon bien! mon âme! ma vie!

DON CARLOS.

Mon mal! ma perte! ma mort!

LÉONOR.

Si je l'ai vu la nuit du balcon, que le feu du ciel m'écrase à tes pieds! Si, lorsqu'il me parla, je savais...

DON CARLOS.

Faussetés que tout cela.

LÉONOR.

Si c'étaient des faussetés, je n'aurais pas dit à Béatrix ce que je lui ai déclaré.

DON CARLOS.

Ah, traîtresse! vous saviez que je vous écoutais.

LÉONOR.

Comment pouvais-je en être instruite?

DON CARLOS.

Que sais-je? vous m'aviez aperçu, et ce qui le prouve, c'est que lorsque votre père vous poursuivait, vous êtes venue à ce cabinet.

LÉONOR.

C'est par hasard; je ne savais où j'allais; mais quand ce serait vrai, lorsque toi-même tu me pries de lui donner ma main, pourquoi le refuserais-je?

DON CARLOS.

Demandez-le à toutes les femmes qui trompent deux hommes à la fois.

LÉONOR.

Je ne trompe personne.

DON CARLOS.

Vous êtes toutes....

BÉATRIX, derrière la scène.

Léonor?

LÉONOR.

Béatrix m'appelle.

DON CARLOS.

Si tu veux faire quelque chose pour moi, ne dis pas que je sois ici.

LÉONOR.

Sois tranquille. Enfin tu ne veux pas me croire?

DON CARLOS.

Non. Le proverbe dit : Il faut toujours caver au pire.

(Il s'enferme.)

LÉONOR.

Je ferai mentir le proverbe. IL NE FAUT PAS TOUJOURS CAVER AU PIRE. Ah, Carlos! combien tu me coûtes....

(Elle sort.)

(Béatrix entre avec don Diègue.)

DON DIÈGUE.

M'envoyer chercher en plein jour, Béatrix, ne pas craindre que j'entre chez vous, faire fermer votre appartement, et me recevoir dans celui de votre

frère, ce sont de singulières précautions. Est-ce bonté, est-ce trahison de votre part? Voulez-vous me donner ou m'ôter la vie?

BÉATRIX.

Ne vous étonnez pas, don Diègue, de ce changement, ni de voir avec quelle liberté je puis vous parler à cette heure et dans ma maison. Quant à l'appartement de mon frère, je l'ai choisi parce que Violante devant passer aujourd'hui chez moi, je ne veux pas qu'elle vous voie. Non, don Diègue, vous n'avez rien à craindre de moi; mon amour est si peu redoutable que je ne m'occupe plus qu'à protéger de tous mes soins celui que vous ressentez pour une autre. Je veux faire l'office d'amie, ne pouvant obtenir un autre titre, puisqu'il y a une dame qui réclame celui d'épouse.

DON DIÈGUE.

Lorsque j'ai reçu le billet par lequel vous m'engagiez à vous voir, j'ai éprouvé des doutes : j'en ai eu de nouveaux, lorsque j'ai vu comment vous me receviez; le discours que vous me tenez m'en donne d'autres encore. Veuillez vous expliquer.

DON CARLOS, à part.

Je ne sais que penser de ceci; il faut que je les écoute : il me semble qu'ils s'occupent de leurs peines beaucoup plus que des miennes.

BÉATRIX.

Vous avez envie de ne pas entendre, don Diègue, puisque vous ne comprenez pas une manière aussi claire de parler. Mais pour qu'il ne reste aucun

scrupule à votre amour, je vais me déclarer davantage. Léonor a pour vous abandonné la maison paternelle; elle a perdu ses parens, son honneur, son repos, son existence : don Juan a droit de se plaindre de vous; don Carlos est offensé; j'ai aussi des reproches à vous faire, ingrat, soit pour ma maison insultée, soit pour mon affection dédaignée; enfin le père de Léonor est à Valence. Je vois de toutes parts des dangers menacer votre vie, et il faut ou que vous périssiez sous tant d'ennemis réunis, ou que vous donniez la main à Léonor. Elle vous adore, vous l'aimez; tout conspire votre mort; votre mariage avec elle sauve tout; et moi-même je vous y engage. M'avez-vous entendue à présent?

DON DIÈGUE.

Il serait difficile de ne pas vous comprendre; et si vous me le permettez, charmante Béatrix, je tâcherai de vous répondre.

(Ils s'asseyent.)

DON CARLOS, à part.

Ainsi don Diègue et Béatrix s'aimaient. Mais n'ai-je pas assez de malheurs qui me touchent, sans aller encore m'occuper de ceux des autres? Je dois écouter avec attention. Il n'y a point ici de feinte; car Béatrix n'aurait pas ainsi parlé, si elle avait cru que je pusse l'entendre.

DON DIÈGLE.

Je voudrais bien, Béatrix, pouvoir en ce moment me partager en deux, pour remplir à la fois les obligations de cavalier et celles d'amant, qui, lorsque je veux vous répondre, se combattent et divisent mon cœur. Si cependant je vous tiens les

discours d'un amant, vous pourriez croire que ma tendresse vous donne pour vérités des mensonges; ainsi je vais seulement vous répondre comme cavalier, parce qu'enfin je suis noble avant d'être amoureux. Imaginez, charmante Béatrix, que ce n'est pas à vous que je parle : j'oublierai un moment que je vous aime; vous, imposez silence à votre jalousie. Je veux me souvenir seulement de mon devoir, de mon honneur, et m'expliquer comme si un autre était chargé de cette négociation. Supposez que c'est à cet autre que je réponds.

DON CARLOS.

Que de précautions!

DON DIÈGUE.

Je vis Léonor à Madrid; sa beauté fit assez d'impression sur moi pour que nuit et jour je me trouvasse dans la rue qu'elle habitait. Je vis, je regardai, je pressai, j'écrivis; mais elle rejeta mon hommage avec tant de sécheresse, que ce n'était plus des dédains, mais des mépris. Mon amour-propre fut blessé. Je me piquai de voir qu'elle ne m'accordait pas ces légers égards que les femmes savent conserver, même envers ceux qu'elles congédient : elles ont l'art de rendre les dédains même agréables. Cet art manque à Léonor. Irrité de me voir ainsi maltraité, j'eus recours au moyen le plus facile. Une de ses domestiques, que je mis dans mes intérêts en lui donnant je ne sais quel bijou, me dit que les mépris de Léonor venaient de ce qu'elle avait un autre amant. Je fus jaloux; et ici, je veux bien que vous soyez vous-même : cette ja-

lousie ne me fera pas tort à vos yeux. Celui-là, au contraire, est infâme, qui voit avec plaisir qu'un autre obtienne ce qu'il ne peut acquérir. Cette fille m'apprit encore que sa maîtresse se proposait de se marier en secret, et que sur cette confiance elle souffrait que son amant lui parlât la nuit dans sa maison. Moi, Béatrix, seulement pour avoir de quoi me venger, je résolus de m'en assurer, sans autre but que de faire connaître à cette orgueilleuse beauté que je savais son secret, afin qu'elle n'eût plus le droit de me dire, avec sa fierté ordinaire, que personne n'était digne de la captiver. Sa suivante me fit enfermer dans un réduit de son appartement, d'où je pus bientôt après la voir sortir pour aller dans une autre chambre : je la suivis, espérant de pouvoir entendre quelques mots que je pusse ensuite lui répéter... Oubliez ce que je vous dis, Béatrix ; je ne voudrais pas que vous sussiez qu'un homme que vous avez honoré de quelque estime ait cherché une vengeance aussi lâche que celle d'outrager une femme... Elle m'entendit marcher, revint sur ses pas pour voir qui c'était, et dans le même instant entra don Carlos. Vous savez les suites de cette rencontre ; je ne veux pas les répéter. Enfin, après tant d'aventures, je revins à Valence ; que la faveur de Dieu me manque à jamais, si je pensais qu'elle fût dans cette ville ! Vous savez vous-même que j'étais venu vous voir, la nuit où je fus obligé de me jeter par le balcon. Vous aviez tout appris, Béatrix ; et désireux de satifaire à votre jalousie, de dissiper vos soupçons, je vins hier au soir pour tenter de vous parler. Vous aviez

consenti à m'écouter, lorsque don Juan, qui semble toujours amené par ma mauvaise étoile, entra dans la salle où j'étais caché: en me retirant devant lui je rencontrai Léonor; et quoique je fusse surpris de la voir, et de la voir en ce costume, je sus cependant prendre assez sur moi pour vous disculper en l'accusant. Au milieu de ces événemens imprévus arriva don Carlos.

Si vous savez tout cela, Béatrix, comment pouvez-vous me proposer de me marier avec Léonor, avec une femme qui m'a toujours abhorré; une femme dont les mépris sont la cause de tous mes malheurs, une femme qui est venue à Valence avec un autre amant, une femme enfin avec qui je ne me suis trouvé dans votre maison que parce que je venais vous y chercher? Peut-on me faire une pareille proposition? Si pendant mon absence vous avez trouvé quelqu'un qui vous plût davantage, un parti plus avantageux; si vous prenez mon aventure de Madrid pour un prétexte, afin de rompre avec moi; si votre amour a changé d'objet, je ne puis que m'affliger. Soyez inconstante, Béatrix, mais ne veuillez pas me marier : une femme que vous m'offrez ne saurait devenir ma femme.

(Ils se lèvent.)

DON CARLOS, à part.

Qu'ai-je entendu? Qui vit jamais ses soupçons plus clairement dissipés? Ah! Léonor, que je fus coupable! Tes vérités étaient des vérités.

BÉATRIX.

Qu'espérez-vous faire seul contre tant d'ennemis acharnés à vous perdre?

DON DIÈGUE.

Quels sont ces ennemis?

BÉATRIX.

Moi, Léonor, don Pèdre, don Carlos et mon frère.

DON DIÈGUE.

De tous ceux-là, vous êtes la seule que je redoute.

BÉATRIX.

Moi! pourquoi donc?

DON DIÈGUE.

Parce que le soin que vous prenez de cette affaire me donne lieu de penser...

(Inès et Ginès entrent à la fois par deux portes opposées.)

GINÈS.

Seigneur!

INÈS.

Mademoiselle!

DON DIÈGUE.

Qu'est-ce?

INÈS.

Mon maître vient; je l'ai vu dans la rue.

GINÈS.

Et le pire, c'est que le père de Léonor est avec lui.

DON DIÈGUE.

Je semble être né pour ces malheurs-là.

BÉATRIX.

Il n'importerait pas que mon frère vous vît ici, mais je ne voudrais pas que don Pèdre vous y rencontrât.

GINÈS.

Ce sont bien le père et le frère les plus ponctuels que je connaisse; il ne peut rien arriver qu'ils ne s'y trouvent.

DON DIÈGUE.

Je vais m'enfermer un moment dans ce cabinet.

GINÈS.

Est-ce que c'est l'ouvrage de chaque jour?

DON CARLOS, du cabinet.

On n'entre point ici.

DON DIÈGUE.

Un homme est là. O ciel!

BÉATRIX.

Un homme! Qui donc?

GINÈS.

Abindarraëz qui, craignant de n'avoir pas de gîte, s'en est assuré un d'avance [30].

DON DIÈGUE, à Béatrix.

Ne contrefaites pas ainsi l'étonnement. M'avoir conduit chez votre frère pour me proposer d'épouser Léonor, prouve bien que vous vouliez donner une entière satisfaction au rival que vous avez caché là-dedans, en lui montrant que vous renonciez à moi.

BÉATRIX.

Don Dièguc!

(Léonor entre.)

LÉONOR.

Béatrix, d'où vient ce bruit? Mais que vois-je?

BÉATRIX, à don Diègue.

Je ne sais qui c'est.

DON DIÈGUE.

Eh bien, je vous donnerai le plaisir de le savoir: dussent se réunir tous ceux qui veulent ma mort, il faut que je voie quel est l'homme si paisible ou si lâche, qu'il ne sorte pas quand on le défie sous les yeux de sa dame.

DON CARLOS, paraissant.

Me voici. Je puis éviter une affaire par égards, mais jamais par lâcheté.

(Don Juan entre avec don Pèdre.)

DON JUAN.

Que se passe-t-il?

DON PÈDRE.

Quelle étrange confusion! je cherchais un ennemi, j'en trouve deux devant moi. Traître don Carlos, vil don Diègue, si je ne puis me diviser pour donner à la fois à chacun de vous la mort qu'il mérite, mettez-vous du même côté, pour que je vous frappe d'un même coup.

DON JUAN.

Arrêtez; voyons si la raison et la réflexion peuvent apaiser ces querelles sans en venir à l'épée: don Diègue, Béatrix vous a-t-elle parlé du moyen le plus simple et le plus facile de tout terminer?

DON DIÈGUE.

Elle m'a proposé le plus difficile de tous : celui d'épouser Léonor, et c'est ce que je ne ferai pas.

DON PÈDRE.

Je ne puis attendre davantage : où la raison ne suffit pas, recourons au fer.

DON CARLOS, se mettant à côté de don Diègue.

Arrêtez.

DON JUAN.

Tu le défends, quand il refuse Léonor! Toi qui voulais lui faire ce sacrifice !

DON CARLOS.

Je le tuerais s'il l'eût accepté.

DON JUAN.

Quel nouveau motif?...

DON CARLOS.

Parce que l'amour change tellement d'un instant à l'autre, que c'est moi qui vais épouser Léonor.

DON JUAN.

Et tes sujets de plainte?

DON CARLOS.

Je ne dois de satisfaction à personne; il me suffit d'être satisfait. Léonor, tombons aux pieds de ton père.

LÉONOR.

Seigneur...

DON PÈDRE.

Ne me dites rien, mes enfans; mon honneur est rétabli : pour prix de tant de félicité, je vous pardonne toutes mes peines.

DON JUAN.

Et vous ne voulez pas m'instruire, Carlos, de la cause de ce changement?

DON CARLOS.

Mais... si vous me permettez de la dire...

DON JUAN.

Je vous en prie.

DON CARLOS, se plaçant entre don Juan et don Diègue.

Laissez-moi passer ici, don Diègue.

BÉATRIX, à part,

Il va lui dire tout ce qu'il a entendu.

DON CARLOS.

Donnez votre main à ma cousine.

DON DIÈGUE.

Et ma main et mon âme.

DON JUAN.

Qu'est ceci?

DON CARLOS.

Il le faut. Dans cette maison logent Léonor et Béatrix; don Diègue y entre, don Diègue en sort; et puisque j'épouse l'une, il faut bien, mon ami, qu'il épouse l'autre.

DON JUAN.

J'avais quelques soupçons ; mais je suis encore trop heureux de n'avoir su le mal que lorsque j'apprends la guérison.

GINÈS.

Voilà donc toutes les paix faites ; à nous deux, Inès. (*Au public.*) Qu'après cette leçon, personne ne se méfie de sa dame, quelles que soient les apparences ; car, quoi qu'en dise l'expérience, IL NE FAUT PAS TOUJOURS CAVER AU PIRE. Pardonnez nos fautes nombreuses.

FIN DE LA TROISIÈME ET DERNIÈRE JOURNÉE.

[redacted]

# NOTES

SUR

# IL NE FAUT PAS

# TOUJOURS CAVER AU PIRE.

(1) (*Litt.*) « Comment mon honneur ira-t-il au dedans de moi, puisque, dans ce qu'il jette au dehors, jusqu'aux simples discours contiennent des déclarations? »

(2) Valence et le royaume dont cette ville est la capitale, faisaient partie des états de la couronne d'Aragon, qui, comme la Navarre, et comme aussi les provinces vascongades, étaient parfaitement indépendans des états de la couronne de Castille.

(3) (*Litt.*) « Quand, (ô ciel!) je vis, (que ma mémoire me tue!) que (avec douleur je m'en souviens), un (avec quelle peine je le dis!) homme (ma respiration s'arrête), déguisé (quel malheur!) venant vers moi.

(4) On assignait des alimens aux accusés dont les biens étaient saisis.

(5) (*Litt.*) « Faisant comme les potiers, non-seulement des pots, mais des cruches. » *Puchero* signifie à la fois *pot* et la grimace que font les enfans quand ils sont prêts à pleurer; *cantarilla* est une cruche, et un conduit d'eau; *llorar a cantarillas* est pleurer à torrens ou à chaudes larmes.

(6) Dans l'original, Béatrix parle à Léonor à la troisième personne, sans ajouter le *usted*. Cette manière de s'exprimer

est une marque de supériorité et presque de dédain ; aussi Léonor répond *que j'ai trouvé mal le* LE, l'emploi de la troisième personne. Nous n'avons point en français l'équivalent de cette nuance.

(7) (*Litt.*) « Demoiselle de travail. — A la bonne heure, l'autre demoiselléité (*doncelleria*, mot fabriqué par Caldéron) serait une erreur. »

(8) Il m'a fallu marquer ici une distinction de scène qui n'est pas indiquée dans l'original. Les auteurs occupant toujours le théâtre, la décoration est censée changer à mesure qu'ils marchent.

(9) (*Litt.*) « J'ai un aspic dans le cœur et un cordeau au cou. »

(10) Je n'ai pu imiter qu'en partie ces allusions aux termes de procédure.

(11) Proverbe qui tire son origine de l'humeur querelleuse des Aragonais.

(12) Je traduis littéralement. *El marquis mi señor* est plus que *monsieur le marquis*, et moins que *le marquis mon maître*. Cette expression de courtoisie indique une espèce de patronage, auquel d'ailleurs on n'ajoute pas plus de sens qu'à la relation de clientèle, exprimée en français comme en castillan, par le mot de *votre serviteur*.

(13) (*Litt.*) « Elle nous vida par le balcon, comme deux *serviteurs*, vous, de sa maîtresse, etc. Nous avons remarqué ailleurs que *servidor* veut dire *serviteur* et *vase de nuit*.

(14) (*Litt.*) « Le chou-fleur. »

(15) Proverbe espagnol.

(16) Dans le trouble où est Léonor, on peut supposer, ou qu'elle n'entend pas bien la question, d'ailleurs équivoque, de don Juan, ni la réponse que fait don Diègue.

(17) On ne peut reprocher ici à Caldéron d'avoir fait écouler un temps trop long entre les deux journées. Cette scène est la suite immédiate de la précédente, qui n'est interrompue que parce que sans doute l'auteur trouvait déjà l'acte trop long. Sous d'autres rapports, la coupure est bien placée, parce qu'un nouveau développement de l'action va commencer.

(18) (*Litt.*) « La douleur de vivre encore. »

(19) J'avais traduit les trois couplets suivans en prose sans rimes; ils n'avaient aucun sens, parce que les interjections de Carlos n'ayant aucun rapport avec les plaintes de Léonor, le tout formait un dialogue en amphigouri. J'ai dû mettre des consonnances à ma prose, puisque les rimes sont la seule liaison qu'ait employée mon auteur, qui n'aurait assurément rien perdu de sa gloire, quand il ne m'aurait pas astreint au plus sot travail dont jamais traducteur ait été affublé.

(20) Allusion à l'épisode d'Abindarraëz, dans la *Diane de Montemayor*.

# LE SIÉGE
# DE L'ALPUJARRA.

[redacted]

# NOTICE

SUR

# LE SIÉGE DE L'ALPUJARRA.

Cette pièce a deux titres ; j'ai choisi le second quoiqu'on ne fasse pas ordinairement le siége d'un pays entier : mais le premier, *Amar despues de la muerte*, aimer après la mort, signifiait dans son sens naturel, aimer après qu'on est mort ; au lieu qu'il veut dire ici, aimer encore après la mort de l'objet aimé.

Deux actions différentes sont réunies dans cette pièce. La première journée offre les causes de l'insurrection de l'Alpujarra ; les deux autres, la prise de Galère, et la pacification qui suivit d'assez près cet événement.

Un intervalle de deux ans sépare ces deux actions ; celle des deux derniers actes est presque continue, et peut être supposée ne durer que deux ou trois jours.

La scène est d'abord à Grenade. Dans la suite de la pièce, elle est supposée dans divers lieux du pays soulevé.

Malgré l'abondance des données historiques, Caldéron n'a pas pu s'empêcher de céder, au moins dans le premier acte, à son goût pour les imbroglios, et il y a placé une scène de femme voilée, tout-à-fait analogue à celles dont il a tiré tant de parti dans ses autres ouvrages.

Il a assez bien réussi dans la peinture des caractères; celui du vieux Malech est bien soutenu dans la première journée, où il joue un rôle important. Celui d'Aben-Huméya est un peu embelli; d'ailleurs il n'est que sur le second plan, ainsi que don Juan d'Autriche, que don Lope de Figueroa, qui est ici le même que dans *l'Alcade de Zalaméa*. Clara, ou Maléha, n'est peut-être pas aussi brillante que devrait l'être la principale héroïne; Isabelle est encore plus négligée.

Le rôle de Tuzani est le principal, et a été traité par Caldéron avec un soin particulier. Celui de Garcès, moins important, est aussi fort remarquable. C'est bien le soldat de ces temps-là, brave, grossier, joueur, débauché, pillard et féroce;

Au demeurant le meilleur fils du monde.

L'auteur Espagnol a placé un bouffon dans

sa pièce, et, qui pis est, un bouffon tout-à-fait inutile à l'action. Le comique de son rôle consiste dans le jargon morisque qu'il lui fait parler. J'ai pu conserver une partie de cette plaisanterie de mauvais goût, dans ce qui regardait la construction des phrases, en remplaçant par l'infinitif tous les temps des verbes; quant à celle qui tient à la prononciation, et qui consiste surtout à diviser le son des lettres mouillées, en prononçant *senieur* pour *seigneur*, et *travalier* pour *travailler*, je n'ai pas cru nécessaire de la copier. J'ai été plus fidèle, et j'ai eu peut-être tort, en imitant des paronomases qui forment sur quelques noms propres, des espèces de jeux de mots.

Caldéron a soigné particulièrement le style de cette pièce; il y a même employé beaucoup trop de son talent pour la versification, en y plaçant de ces tours de force, si bien nommés *nugæ difficiles*. J'ai été obligé, plus souvent encore qu'ailleurs, à renvoyer dans les notes des métaphores qui n'auraient pas été faciles à supporter dans notre langue.

Considérée simplement comme ouvrage de théâtre, cette pièce n'est pas des meilleures de

Caldéron ; mais, sous un autre rapport, elle est peut-être celle qui fait le plus d'honneur à son talent, qui montre le plus combien il avait le véritable génie dramatique, celui de l'observation.

En regardant le Siége de l'Alpujarra comme une pièce historique, en prenant, pour l'objet principal, la peinture de l'insurrection en général, qui, reléguée dans les seconds plans, ne semble d'abord que l'accessoire, on sera étonné de la profondeur des vues du poëte de Madrid. En retraçant un soulèvement, malgré son inexactitude dans les détails, il en a si habilement choisi les traits, qu'il a fait l'histoire de tous. Ainsi, à l'ouverture de la scène, on voit les Morisques rassemblés, Malech cherchant à les animer contre le gouvernement qui les opprime ; cette démarche semble n'avoir pas de suite, et les scènes suivantes ne sont plus relatives qu'à la vengeance particulière de l'outrage qu'a reçu le vieillard. Cette faute contre l'art dramatique, si c'en est une, est une forte conception politique. Le soulèvement est le résultat des lois oppressives. Elles en sont les causes ; mais, pour éclater, il a besoin d'une occasion,

d'un prétexte, que les gens peu réfléchis prennent ensuite pour le véritable motif.

La même idée se retrouve dans le récit qui commence la seconde journée.

La manière dont la querelle particulière de Malech et de Mendoce devient une guerre civile, n'est pas moins ingénieusement indiquée à la fin de ce premier acte. Au moment où le corrégidor, quittant sa vare pour prendre son épée, soutient, non pas l'action de l'offenseur, mais son opinion, partage avec lui le mépris qu'il affecte pour les Morisques, Valor et Tuzani ne sont plus de simples cavaliers, ils deviennent les représentans de leurs compatriotes, et doivent renoncer à se battre en combat singulier, lorsqu'ils voient tous les Castillans, figurés par le corrégidor, vouloir être solidaires du tort qu'on leur fait.

On voit ensuite l'insurrection se fortifier par la guerre, et finir par les divisions intérieures et les amnisties accordées par le pouvoir. Cette histoire de l'Alpujarra, est celle des Cevennes dans la guerre des Camisards, et celle de la Vendée et de tous les mouvemens pareils.

On demandera peut-être puisque la rigueur

anime le feu des guerres civiles, et que les grâces, les promesses les terminent toujours, pourquoi on ne fait pas, en commençant, ce par quoi il faut immanquablement finir ; pourquoi on n'adopte pas des mesures de douceur. A cela il faut chercher la réponse dans l'excellent ouvrage du philosophe de Chinon : maître François nous montre Perrin Dandin, le grand appointeur de procès, apprenant à son fils Tenot que pour pouvoir réconcilier des plaideurs, il faut attendre qu'ils soient fatigués de leurs querelles. C'est ce que Tacite a dit avec moins de gaieté et plus d'énergie en ces mots : *Et cuncta bellis civilibus fessa, sub nomine principis accepit.*

Quoique ce sujet fût national et presque contemporain, Caldéron a singulièrement peu ménagé la vérité de l'histoire et de la géographie. J'ai traduit dans sa naïveté et dans sa diffusion le récit de Ginès Pérès de Hita, d'où il a tiré son intrigue principale, et j'ai renvoyé à des notes marquées par des lettrines (*a*) (*b*), les observations sur les faits et les personnages historiques.

A. La Beaumelle.

# EXTRAIT

DE L'OUVRAGE INTITULÉ :

## HISTORIA

## DE LAS GUERRAS CIVILES DE GRANADA;

PAR GINÈS PÉRÈS DE HITA.

---

### DU CHAPITRE XXII.

A L'ÉPOQUE de l'investissement de Galère, se trouvait dans la place une jeune sœur du capitaine Malech, qui avait été y voir des dames ses parentes. Elle fut tuée dans l'assaut ainsi qu'un grand nombre d'autres femmes ; elle était extrêmement belle et la réputation de la beauté de Maléha était répandue dans tout le royaume de Grenade..... Quinze Morisques environ, hommes ou femmes, se sauvèrent du sac de Galère par l'aquéduc qui y conduit les eaux de la rivière. Ils racontèrent ce qui s'était passé, et le roi Aben-Abo, qui avait déjà réuni quinze mille hommes pour dégager la place, en reçut un grand déplaisir.

Le capitaine Malech apprit à Purchena ces événemens. Il en fut extrêmement affligé, et chercha quelqu'un qui pût aller secrètement à Galère, savoir des nouvelles de sa sœur, reconnaître son corps parmi les cadavres, si elle était morte, et savoir où on l'avait emmenée, si elle était captive. Un jeune More, qui voulait être beau-frère de Malech, et qui servait sa sœur depuis long-temps, s'offrit pour ce message, promit de savoir de ses nouvelles, et, si elle était prisonnière, de se présenter à don Juan, de la racheter et d'aller s'établir avec elle à Huescar ou à Murcie.

Dans ce dessin, le More prit congé de Malech, monta sur un

beau cheval et prit le chemin de Galère. Arrivé à Orce, il trouva la ville déserte, néanmoins il enferma son cheval dans une maison qu'il connaissait, et entra dans Galère à minuit, par un temps pluvieux. Il fut consterné de voir cette ville si différente de ce qu'elle était; il était épouvanté de voir les rues pleines de cadavres sur lesquels il bronchait à chaque pas, et, ne pouvant pas même se reconnaître dans ces rues, à cause des traverses dont on les avait coupées, il fut obligé d'attendre le jour pour retrouver la maison où logeait sa dame, quoiqu'il la connût bien. Il passa ainsi la nuit debout, appuyé contre un retranchement, sans cesse effrayé par les hurlemens des chiens, et les miaulemens des chats. Ces animaux abandonnés semblaient, par leurs cris douloureux, témoigner combien ils ressentaient leur malheur et la perte de leurs maîtres.

Au lever de l'aurore, le More courageux monta dans un lieu d'où il pouvait apercevoir le camp de don Juan, fut émerveillé de sa grandeur, et revint en hâte dans la maison que sa maîtresse avait habitée. En entrant dans la cour, il y vit plusieurs hommes morts, et plus loin plusieurs femmes égorgées, entre lesquelles était sa chere Malêha. Il la reconnut fort bien; quoiqu'elle fût morte depuis trois jours, elle était aussi belle que si elle eût été encore vivante. Seulement elle était trop blanche à cause de la perte de son sang. Elle était en chemise, les Chrétiens l'ayant dépouillée de ses autres vêtemens, et cela indiquait encore quelques sentimens d'honnêteté dans le soldat qui l'avait tuée, puisque cette chemise était riche et brodée en soie verte, suivant la coutume des Morisques.

Le jour de la prise de la ville, on avait sonné la retraite à la nuit tombante, et depuis, la pluie avait été si violente que les Chrétiens n'avaient pu revenir dans la place pour en abattre les fortifications, comme l'avait ordonné don Juan. C'était pour cela que le corps de Malêha se trouvait encore revêtu de sa chemise ensanglantée. Elle avait reçu deux blessures, toutes les deux à la poitrine, et c'était un spectacle digne de grande compassion, de voir une telle beauté traitée avec une telle barbarie.

Lorsque le More eut reconnu sa dame, il la prit dans ses bras, et, pleurant à chaudes larmes, lui disait mille choses tendres et plaintives, couvrait sa bouche décolorée de baisers, s'écriant : « Mon bien, espérance de mon amour! t'ai-je donc servie sept ans pour n'obtenir cette faveur dont j'aurais fait ma plus douce gloire, que lorsque tes lèvres glacées m'apprennent que la mort a triomphé de tes attraits? Cruel chrétien! comment as-tu pu avoir le détestable courage d'ôter du monde une telle perfection? N'as-tu jamais été amoureux? Ne savais-tu pas ce qu'était une belle femme? Si jamais tu as été épris, ne te souvenais-tu pas que tu avais aimé, et que ta dame que tu trouvais belle, avait sans doute quelque trait de celle-là? Son regard seul ne suffisait-il pas pour arrêter ta main furieuse? Si quelque More t'avait blessé dans un combat, c'était sur un More que tu devais te venger et non pas sur un ange. Croyais-tu, en la frappant, vaincre un ennemi? Croyais-tu augmenter la gloire de ton général, en versant le sang d'une beauté telle que n'en avait jamais vue le royaume de Grenade? Tu as mal fait, chrétien; c'était contre des guerriers qu'il fallait montrer ta valeur. Tu as donné la mort à celle qui me donnait la vie..... Que ne la faisais-tu prisonnière! au lieu d'un esclave tu en aurais eu deux; je serais venu partager ses chaînes et je t'aurais servi comme ton captif. Chrétien! tu as mal fait; je te jure par l'âme de cette infortunée, que je te chercherai et que je paierai le prix que ton lâche forfait a mérité. » Et il le fit, comme nous le verrons plus loin, parce qu'on finit ordinairement par trouver ce qu'on cherche bien.

Après avoir donné un libre cours à sa douleur, après avoir mille fois embrassé sa maîtresse morte, il résolut d'attendre la nuit afin d'enlever son corps et de le porter jusqu'au vallon de l'Almanzore; mais, voyant l'impossibilité d'exécuter ce projet, il se résolut à ensevelir sa malheureuse amante, et ayant trouvé une pioche, il creusa une fosse au pied d'un mur et l'y enterra. Ensuite il prit un charbon et écrivit sur le mur, en arabe, l'inscription suivante :

« Ci-gît la belle Maléha, sœur de Malech; moi, Tuzani, je l'ai ensevelie parce qu'elle était ma dame et ma déesse; un chien

de chrétien l'a égorgée, mais je le chercherai, je le rencontrerai et il mourra de ma main. »

Tuzani ne voulut pas demeurer plus long-temps à Galère, il repartit par l'aquéduc, et, comme il continuait de pleuvoir et de neiger, il put s'en retourner sans être vu. Il reprit son cheval à Orce et fut d'une traite à Purchena, où il raconta à Malech quel avait été le massacre de femmes et d'enfans, et comment il avait vu Maléha morte; Malech en fut au désespoir et pleura amèrement la mort de cette sœur bien-aimée.

..... Voici ce qui arriva à ce brave More, qui était de Cantoria. Il était vaillant et avait beaucoup d'esprit; ayant été élevé dès son enfance chez de vieux chrétiens, il parlait si bien la langue castillane, que personne ne pouvait le prendre pour un Morisque. A peine est-il de retour à Purchena, que, déterminé à venger la mort de sa dame, il quitte le vallon de l'Almanzore en habit de soldat chrétien, sa bonne épée à son côté, et sur l'épaule une arquebuse à rouet, dont il avait appris le maniement à Valence. Muni d'ordres de Malech, pour que les Mores ne l'arrêtassent pas, il se rendit à Buza, et de là au camp de don Juan, où il s'engagea dans le terce de Naples.

## DU CHAPITRE XXIV.

L'auteur raconte le siége de Tijola, et comment Tuzani facilita l'évacuation de cette place par la garnison : après d'autres détails et faits militaires, il continue ainsi :

Avant d'aller plus loin, je dois parler de Tuzani, qui était en qualité de soldat dans l'armée de don Juan. Il conservait toujours dans sa mémoire le souvenir de la mort de la belle Maléha. Il l'avait adorée pendant sa vie, et montra encore plus après son trépas le grand amour qu'il avait pour elle. Son idée était toujours présente à sa pensée, son portrait ne quittait jamais le sein qui avait brûlé pour elle, et son amant répétait sans cesse le serment qu'il avait fait de venger sa mort, si la fortune conduisait à sa portée le chrétien qui la lui avait donnée. Pour parvenir à le découvrir, il se mêlait parmi les soldats, et lorsqu'il en voyait quelques-uns réunis, il se joi-

gnait à eux et commençait bientôt à mettre la conversation sur le sac de Galère. « Certes, camarades, disait-il, il n'y eut jamais d'action plus brillante, ni un tel massacre de Mores. Pour ma part, je puis bien avouer que j'ai tué au moins quarante femmes et des plus belles, sans compter les hommes et les enfans. » Là-dessus, les soldats s'empressaient, selon leur habitude, de réciter à l'envi leurs prouesses, de dire tout ce qu'ils avaient pillé et brûlé, combien ils avaient égorgé de monde. Un jour, comme il était sur ce propos, un soldat lui répondit : « Il faut que vous ayez un cœur de fer, si vous avez fait tout ce que vous dites. Car, après tout, c'est un spectacle déplorable que la mort d'une femme, surtout si elle est belle. Pourquoi punir ces malheureuses créatures des fautes que font les hommes! Quant à moi je n'en ai tué qu'une et j'en ai eu des regrets jusqu'à l'âme, surtout après sa mort, lorsque d'autres femmes que j'avais épargnées, m'eurent appris qu'elle était la sœur du capitaine Malech de Purchena. Et l'on voyait bien en effet que c'était une femme de condition, à ses habits, à ses bracelets, à ses pendans d'oreilles que je lui enlevai après sa mort. Je lui laissai seulement sa chemise, quoiqu'elle fût riche aussi, pour ne pas la laisser nue. Il me semble que je la vois, elle était brodée de soie verte; d'autres soldats voulurent la lui enlever, mais je les en empêchai. Le regret que j'eus de l'avoir tuée fut fort grand, parce que c'était une des plus belles femmes qu'il y eût au monde. Vive Dieu! elle était morte et faisait encore mourir d'amour tous ceux qui la voyaient; tous me chargeaient de malédictions, disant : Malheur au vilain, à l'indigne soldat qui put ôter du monde une telle beauté! C'était au point que des soldats et même des capitaines venaient l'admirer et l'un disait : J'en aurais bien donné cinq cents ducats ; l'autre : Si je l'avais rencontrée, je l'aurais offerte au roi, lui seul est digne d'un tel présent. Et véritablement, camarade, en la voyant morte, couchée par terre, avec cette chemise brodée, ces cheveux blonds comme des fils d'or, épars sur son sein, elle semblait un ange. Un fameux peintre qui est ici, à l'armée, dans la compagnie du capitaine Bertrand de la Pégna, qui fut tué à ce même assaut, passa un jour entier à faire son portrait, et

si ressemblant, qu'il étonne. On lui en a offert jusqu'à trois cents ducats : il n'en a pas fait plus de cas que de trois cents maravedis. Voyant que tout le monde me maudisait, honteux et désespéré, je sortis de Galère et jurai de ne plus commettre une telle action; et, en vérité, comme je suis bon soldat, j'ai toujours cette pauvre fille qui me pèse sur le cœur. »

Tuzani avait été fort attentif à toutes les paroles du chrétien, il reconnut que c'était lui qui avait tué sa dame, et toutes les paroles par lesquelles le soldat avait vanté les appas de sa victime, étaient autant de poignards aigus qu'il enfonçait dans le cœur du More. Celui-ci disait en lui-même : Traître tu paieras cette mort, ou je ne serai pas Tuzani. Enfin il fut tellement ému, qu'à mesure que l'autre parlait, il pâlissait, et au point que les autres soldats s'en aperçurent et l'avertirent. Il revint à lui et demanda au soldat s'il avait conservé quelque chose des dépouilles de la More. « Il ne m'en reste rien, lui répondit celui-ci, que les pendans d'oreilles et une bague; j'ai vendu le reste à Baza, et, si je trouvais aujourd'hui qui voulût m'acheter ces bijoux, je m'en déferais volontiers pour essayer si j'aurai la main heureuse au jeu. — Je les acheterai, dit Tuzani, et, si nous sommes d'accord, je les porterai à Vélez-le-Blanc, pour les montrer à une de ses sœurs qui est esclave du marquis. — Vous n'avez qu'à venir à ma barraque, voir s'ils vous conviennent, les payer et les emporter. — Volontiers, partons, avec la permission de la compagnie. »

Ils se rendirent ensemble au campement du soldat, qui tira de son sac deux pendans d'oreilles et une bague que Tuzani reconnut à l'instant pour les avoir vus cent fois à sa dame; il ne put s'empêcher de soupirer douloureusement, et les larmes lui vinrent aux yeux. Il se contint cependant, et fut bientôt d'accord sur le prix. Il paya sur-le-champ, prit les bijoux, les serra dans son sein, et proposa au soldat d'aller se promener avec lui dans les environs d'Andarax. Lorsqu'ils furent un peu éloignés du village, Tuzani demanda au soldat : « Reconnaîtriez-vous le portrait de cette More que vous avez tuée, si je vous le montrais. — A l'instant, répondit le soldat, elle ne sort pas de ma mémoire; il me semble qu'il n'y a pas une heure que

je l'ai tuée. » Tuzani tira alors de sa poche un portrait en lui disant : « Était-ce par hasard celle-là? » Le soldat la reconnaît à l'instant, et dit : « C'est elle-même, je suis émerveillé de la voir. » Le More s'écria alors : « Dis-moi, homme sans honneur, soldat infâme; pourquoi égorgeas-tu cette beauté ? Apprends qu'elle était tout mon bien, que je devais m'unir à elle, que ton crime a détruit toutes mes espérances de bonheur. Il faut que je la venge l'épée à la main, et défends-toi ; nous verrons si tu me tueras comme tu as tué mon épouse, si l'acier de ton épée joindra mon sang au sien, si tu triompheras de nos deux vies, et si tu es si habile à tuer les amans. »

A ces mots, il dégaîna son épée et attaqua le soldat avec violence ; celui-ci, quoique étonné, ne perdit pas courage ; il se montra brave comme un lion, et, chargeant à son tour Tuzani, ils combattirent vaillamment d'estoc et de taille ; mais le More était adroit dans l'escrime et blessa grièvement son malheureux adversaire, en lui disant : « Reçois le prix de ta barbarie ; c'est la belle Maléha qui t'envoie la mort. » Frappé mortellement, le chrétien tomba sur le carreau, et là, le More lui porta un second coup de pointe : « Tu as frappé de deux coups ma dame, lui dit-il, tu dois mourir de deux blessures. » Il s'éloigna sur-le-champ en se retirant dans la montagne, d'où il ne rentra que le soir à Andarax.

..... Le soldat mourut peu d'heures après ; il se nommait Francisque Garcès, il était de Péal de Becerro, et faisait la guerre comme volontaire et sans solde.

Ginès Pérès raconte ensuite comment Tuzani fut trahi par un de ses compatriotes qui était au service de don Juan.

..... Alors Tuzani vit qu'il avait été vendu par ce Morisque, mais ne perdit point de son courage et demanda au prince pourquoi il le faisait arrêter ? Don Juan s'enquit sur-le-champ de lui du lieu de sa naissance. Voyant qu'il était découvert, le More ne voulut rien nier : « Je suis, dit-il, de Finis, village entre Cantoria et Purchena ; je suis cavalier more et mon nom est Tuzani ;..... j'ai pris cet habit pour tuer un misérable qui, dans l'assaut de Galère, égorgea mon amante qui était la plus belle personne du monde, tandis qu'il pouvait la faire

prisonnière. Je jurai de le chercher et de lui donner la mort. Je l'ai cherché et je l'ai tué, il y a deux jours. Telle est la vérité, que votre altesse fasse de moi ce qu'il lui plaira : si je meurs je serai content, parce que j'ai vengé ma maîtresse, ce qui était mon seul désir ; j'espère de la bonté de Dieu que je la verrai après ma mort, et qu'elle n'aura point à se plaindre que je l'aie laissée sans vengeance. Je mourrai chrétien, et je sais qu'elle l'était aussi, car nous étions d'accord que je devais l'enlever pour aller nous marier à Murcie, où nous aurions attendu la fin de la guerre. C'est pour cela qu'elle avait demandé à son frère de l'envoyer à Galère, sous prétexte de voir ses parentes. Le sort n'a pas voulu qu'il en fût ainsi ; Galère s'est soulevée ; elle a été prise d'assaut, ma dame a été tuée ; je l'y ai trouvée morte ; je l'ai ensevelie avec larmes ; sur son tombeau j'ai écrit son amour et ma douleur ; j'ai juré de la venger, je l'ai vengée. Maintenant tu me fais arrêter ; je mourrai content si je meurs par les ordres d'un prince si illustre. J'ai seulement à t'adresser une prière, garde le portrait de ma dame pour qu'il ne tombe pas dans les mains de quelque misérable indigne de le toucher. Prends aussi ces trois bijoux ; ils semblent de peu de valeur, mais ils lui ont appartenu, ils n'ont point de prix. » Ayant ainsi parlé sans changer de visage, il fléchit le genou et offrit au prince le portrait et les bijoux de Maléha.

Le prince, émerveillé de la valeur de Tuzani, du sang-froid avec lequel il avait raconté son histoire, et compatissant pour en sa mauvaise fortune, s'approcha, prit le vélin et les joyaux : en les remettant, Tuzani poussa un profond soupir, comme si, en donnant ces gages, il donnait sa maîtresse elle-même, et avec elle son cœur. Don Juan regarda le portrait, et fut émerveillé de la beauté de la More, ainsi que les autres cavaliers, qui dirent tous devant le prince que Tuzani avait agi en brave soldat et bon cavalier en vengeant la mort d'une si belle dame.

Tuzani se disculpe ensuite de sa part dans l'évacuation de Tijola.

Don Lope, considérant la valeur de ce soldat, se leva, et après deux ou trois juremens, il dit au prince : « Le soldat s'est bien justifié, il n'y a pas de quoi le faire mourir, et si votre

altesse le laisse libre et lui rend ses armes, je la prie de me le donner pour ma compagnie, car je jure Dieu, que, si quelqu'un me tuait ma maîtresse, je le tuerais et lui, et tous ceux de son lignage. » Le prince, pour satisfaire don Lope et tous les autres chefs, ordonna de délivrer le More et de lui rendre ses armes.

« Allez, mon ami, lui dit don Lope, allez à ma compagnie; j'aime à y voir de tels soldats, et pour que vous me serviez plus volontiers, je garde votre portrait, je veux dire celui de votre dame, et je le ferai encadrer pour qu'il ne se gâte pas. » Tuzani lui répondit : « Je sais bien, Mars de notre âge, que tu seras désormais le maître de ma fortune, bonne ou mauvaise, mais il me semble que je perds ma dame une seconde fois. Je te servirai en bon et loyal soldat, si la perte de cette vaine peinture ne précipite pas ma mort. » Don Lope qui savait ce que c'est qu'avoir une folie en tête, craignit que la perte de ce portrait ne causât à ce soldat une mélancolie qui le conduirait au désespoir et de là à la mort. « Tenez, dit-il, à Tuzani, gardez votre consolation et restez près de moi, parce que je suis sûr d'avoir en vous un vaillant ami. On lui rendit aussi les bijoux de Maléha, et il sortit de l'appartement, laissant tout le monde dans l'admiration de son courage.

..... Depuis lors il prit le nom de Fernand de Figueroa, et ne quitta plus don Lope. Il était avec lui à la bataille de Lépante et à l'assaut de Maestricht. Après la mort de son général, à Monzon, Tuzani se retira à Villa-Nueva de Alcaudete, où s'étaient réfugiés les Morisques de Vélez-le-Rouge, et où il avait des neveux, fils de ses frères. Je cherchai à l'y voir dans un voyage que je fis à Madrid; je lui parlai, il me donna la relation que j'ai insérée dans cette histoire. Je vis le portrait de la belle Maléha qui était encadré et qui me parut la plus belle chose que j'aie vue. Autour de ce cadre, quoique petit, étaient ces mots arabes : *Day fati Maleha aynia.* Ce qui signifie, belle dame de mes yeux (1).

Telle est l'histoire de Tuzani, et c'est lui-même qui m'a informé de tout, de la même manière que je l'ai raconté.

(1) Ou Maléha, dame de mes yeux.

[redacted]

# LE SIÉGE
# DE L'ALPUJARRA [1].

# PERSONNAGES.

DON ALVAR TUZANI (*a*), cavalier morisque de Grenade.
DONNE ISABELLE TUZANI, sa sœur, portant dans l'Alpujarra le nom de LIDORE.
DON JUAN MALECH (*b*), cavalier morisque de Grenade et XXIV de cette ville.
DONNE CLARA, sa fille, dans l'Alpujarra, MALÉHA.
DON FERNAND MULEY (*c*), seigneur de Valor, cavalier morisque de Grenade, et XXIV; depuis roi de l'Alpujarra, sous le nom de MAHOMET ABEN HUMEYA.
DON JUAN DE MENDOCE, XXIV de Grenade.
DON ALONZE DE ZUGNIGA, corrégidor de la même ville.
DON JUAN D'AUTRICHE, général des armées espagnoles.
DON LOPE DE FIGUEROA, mestre de camp du terce [1], ou régiment de Flandre.
ALCOUSCOUS [3], CADI, } Mores.
BÉATRIX, suivante de Clara.
INÈS, suivante d'Isabelle.
GARCÈS, soldat.
MORISQUES [4], SOLDATS ESPAGNOLS, etc.

# LE SIÉGE

# DE L'ALPUJARRA.

## JOURNEE PREMIÈRE.

### SCÈNE PREMIÈRE.

Une chambre chez Cadi.

Troupe de Morisques des deux sexes; musiciens, CADI, ALCOUSCOUS.

CADI.

Les portes sont-elles fermées?

ALCOUSCOUS.

Oui, les portes être bien fermées.

CADI.

Que personne n'entre sans le mot du guet, et continuons notre fête. Célébrons notre jour, qui est le vendredi, suivant l'usage de notre nation, sans que ces chrétiens, au milieu desquels nous vivons aujourd'hui dans la misère et dans l'esclavage, puissent nous accuser et inculper nos saintes cérémonies.

ALCOUSCOUS,

Si une fois entrer en danse, moi me briser tous les os à force de sauter.

(On chante.)

UNE VOIX.

Quand la sagesse éternelle
Pour des motifs connus d'elle
Écrase un peuple fidèle,
Disons, toujours pleins de foi,

CHŒUR.

Vive sa loi!

UNE VOIX.

A nos aïeux pleins de gloire
Il accorda la victoire :
Même aujourd'hui leur mémoire
Remplit les chrétiens d'effroi.

CHŒUR.

Vive sa loi!

ALCOUSCOUS.

Si prophète d'Arabie
Défendre l'ivrognerie,
Permettre fille jolie,
Et ça valoir mieux pour moi.

CHŒUR.

Vive sa loi!

(On frappe rudement à la porte.)

CADI.

Qu'est ceci?

UN MORISQUE.

On brise les portes.

CADI.

Sans doute on veut nous surprendre dans nos assemblées, parce qu'elles sont défendues par l'édit du roi; et, en voyant entrer tant de Morisques dans cette maison, la justice a deviné l'objet de notre réunion, et chercher à s'assurer de nous.

ALCOUSCOUS.

Eh bien! au large.

UN MORISQUE.

Comment n'ouvrez-vous pas, lorsqu'on frappe avec tant de violence?

ALCOUSCOUS.

Qu'importe qu'on frappe à la porte,
Quand on n'a pas frappé le cœur [5]?

UN MORISQUE.

Qu'allons-nous faire?

CADI.

Cachez vos instrumens, et ouvrez; vous direz que vous êtes venus me voir.

UN MORISQUE.

C'est parfaitement arrangé.

CADI.

Dissimulons tous. Allons, Alcouscous, qu'attends-tu? va ouvrir la porte.

ALCOUSCOUS.

Moi craindre qu'à l'ouvrir, l'alguazil me donne cent coups de pied dans le ventre, et ne pas vouloir que

le ventre d'Alcouscous y avoir coups de pied au lieu de couscous.

(Il ouvre et don Juan Malech entre.)

MALECH.

N'ayez aucune crainte.

CADI.

Quoi! c'est vous, seigneur don Juan; vous dont l'illustre naissance vous a élevé au poste de XXIV de Grenade, malgré votre origine africaine; vous daignez visiter mon humble demeure!

MALECH.

Ce n'est pas sans raison que j'y viens; il me suffit de vous dire que ce sont mes malheurs qui m'y ont entraîné.

CADI, à Alcouscous.

Il vient sans doute nous reprendre.

ALCOUSCOUS, à Cadi.

A cela, rien à perdre; si lui venir nous prendre, chose fâcheuse; mais nous reprendre, qu'importe?

CADI.

Qu'as-tu à nous ordonner?

MALECH.

Ne soyez pas troublés, mes amis, par mon arrivée dans cette assemblée. Aujourd'hui, en entrant dans le conseil, nous avons reçu une lettre du président de Castille, contenant des ordres du roi, que la ville est chargée de faire exécuter. Cette lettre a été ouverte, et lue par le secrétaire, à haute voix: toutes les instructions qu'elle renferme sont des dispositions contre vous. Oh! avec combien de jus-

tesse on a comparé la fortune au temps! l'un et l'autre changent sans cesse, vont du bien au mal, et ne s'arrêtent jamais! Ces ordonnances sont prises en partie de celles qui vous oppriment déjà, et les nouveaux articles qu'on y a joints aggraveront encore votre joug. Aucun de ceux qui ont appartenu à cette nation africaine, aujourd'hui cendre froide et inanimée de cet ancien bûcher qui mit toute l'Espagne en flammes, aucun de nos compatriotes ne pourra célébrer nos fêtes, vêtir de la soie, aller dans les bains publics, ni faire entendre nulle part les doux accens de la langue maternelle; vous ne pourrez plus parler que le castillan.

J'étais le plus ancien et le premier à opiner. Je dis que certes il était juste, qu'il était avantageux pour la foi, d'abolir peu à peu la mémoire de nos coutumes africaines, mais qu'il fallait éviter de se trop hâter, et surtout d'employer la violence, d'autant plus que l'oubli de nos anciens rites, plus négligés de jour en jour, la rendrait bientôt inutile. Don Juan, don Juan de Mendoce, allié à l'illustre famille du marquis de Mondejar, me répondit: Don Juan Malech opine avec partialité, parce que la nature et le sang l'engagent à parler pour les siens; et c'est pour cela qu'il voudrait qu'on éloignât, qu'on différât le châtiment des Morisques, de cette nation vile et déshonorée. Seigneur don Juan, lui répliquai-je alors, lorsque l'Espagne, enchaînée et captive sur son propre territoire, était l'esclave des Mores, des chrétiens demeurèent au milieu des vainqueurs. On les appelle Mozarabes; et ils ne s'offensent point de ce nom, parce que la

grandeur du courage paraît encore plus à supporter la mauvaise fortune qu'à profiter du sort prospère. Et quant à l'imputation d'être une race vile et déshonorée, les chevaliers mores ne redevaient rien aux chevaliers chrétiens, et devinrent en tout leurs égaux, le jour où, lavés par l'eau sacrée du baptême, ils reçurent la sainte foi catholique; surtout ceux qui, comme moi, comptent tant de rois parmi leurs ancêtres. — Des rois, soit; mais des rois mores. — Eh quoi! repris-je, le sang des Valors, des Zégris, des Grenades, des Vénégas, est-il moins royal pour être more? D'un discours à l'autre, car il nous est défendu d'entrer en conseil avec nos épées, la dispute s'engagea vivement. Malheureuse prévoyance! point d'armes et des paroles! comme si une blessure ne se guérissait pas plus aisément que l'atteinte d'un mot offensant. Il m'en échappa sans doute quelqu'un, qui donna à don Juan l'insolence (je tremble de le dire) de saisir (quelle douleur!) le bâton que je portais à la main.... Mais c'en est assez; il est des choses plus pénibles à répéter qu'à souffrir.

Cet outrage que j'ai reçu pour vous défendre, mes amis, mes enfans, cet affront que j'ai essayé pour vous protéger, vous sont communs à tous. Je n'ai pas un fils qui puisse laver l'insulte faite à mes cheveux blancs; je n'ai qu'une fille, douce consolation de mes vieux jours, mais qui, dans ces cruelles circonstances, augmente plus qu'elle ne soulage ma douleur. Allons, vaillans Mores, noble reste des conquérans de l'Espagne, les chrétiens veulent river les fers de notre esclavage! osons leur résister.

L'Alpujarra, cette superbe montagne qui élève jusqu'aux cieux ses cimes chenues; l'Alpujarra, toute couverte de villages, dont les noms rappellent la mémoire des vaisseaux qui y portèrent nos ancêtres (6), où les flots d'un peuple nombreux, le luxe d'une végétation abondante, semble avoir formé un océan d'hommes, de troupeaux et de fleurs dont les riches habitans naviguent au milieu des ondes d'argent (7), l'Alpujarra nous appartient tout entière; retirons-nous dans ses vallons avec des munitions et des armes. Choisissez un chef de l'antique race de nos Aben-Humeyas, et reprenez votre liberté; d'esclaves redevenez maîtres; quelques efforts qu'il doive m'en coûter, je parlerai, je rallierai à moi tous les cœurs, tous sentiront comme vous que ce serait une lâcheté, une infamie, que tous ne prissent pas part à ma vengeance, lorsque l'affront qui m'a été fait retombe sur tous (*d*).

CADI.

Pour l'entreprise que tu oses tenter....

UN MORISQUE.

Pour les hauts faits que tu prépares...

CADI.

...J'offre toutes mes richesses.

UN MORISQUE.

... J'offre mon sang et ma vie.

TOUS LES MORISQUES.

Nous partageons tous ces sentimens.

UNE FEMME.

Et moi, au nom de toutes les Mores de Grenade, j'offre tous les joyaux qui servent à nous parer.

(Malech sort suivi de la plupart des Morisques.)

ALCOUSCOUS

Moi, avoir seulement une petite boutique à Bibarrambla, contenant huile, vinaigre, figues, poivre, noix, amandes, raisin sec, ail, ognon, piment, sel, lacets, balais, fil, aiguilles, papier blanc et gris, tabac, cannes, oublies, moi l'emporter sur mes épaules avec tout mon fonds; et quelque jour, moi devenir comte, marquis ou duc de tous les Alcouscous du monde.

UN MORISQUE.

Tais-toi, fou.

ALCOUSCOUS.

Moi, pas fou du tout.

AUTRE MORISQUE.

Si tu n'es fou, tu es ivre.

ALCOUSCOUS.

Non, non, le seigneur Mahomet défend dans l'Alcoran de boire du vin, et pour rien au monde Alcouscous n'en mettrait une goutte dans son œil, seulement peut-être quelquefois avaler celui qui tomber dans sa bouche.

(Ils sortent.)

## SCÈNE II.

Salon de la maison de Malech.

### CLARA, BÉATRIX.

CLARA.

Laisse-moi, Béatrix, laisse-moi pleurer, et au milieu de tant de peines et d'ennuis, que du moins mon infortune se soulage un peu par des larmes. Puisque je ne puis me venger de celui qui a terni l'honneur de ma famille, laisse-moi gémir sur l'affront qui est désormais mon seul héritage, et si je ne puis tuer, que du moins je puisse mourir? Combien la nature ne s'est-elle pas montrée injuste et cruelle envers nous! Les plus grands dons que nous accorde sa largesse sont l'esprit, la beauté, écueils qui trop souvent font courir des risques à notre honneur et ne peuvent le protéger. Quelle humiliation pour nous de pouvoir souiller la gloire de nos pères, de nos époux, et de ne pouvoir la rétablir! Que ne suis-je née homme! Aujourd'hui Grenade aurait vu si ce Mendoce si orgueilleux, si insolent envers un vieillard, aurait montré la même audace devant un jeune homme. Ne crois pas cependant que pour cela je renonce à me venger; celui qui a eu la lâcheté d'insulter à des cheveux blancs ne doit pas trouver au-dessous de lui de combattre une jeune fille. Mais que dis-je? c'est une folie, mes plaintes ne peuvent s'exhaler qu'en vaines paroles.

Ah! si c'était à mon bras que fût remise ma vengeance!.... Infortunée, je perds en un jour mon père et mon époux, car je ne puis plus espérer de fixer encore les vœux de don Alvar Tuzani.

(Don Alvar Tuzani entre.)

DON ALVAR.

Je prends comme un mauvais augure d'avoir entendu, belle Clara, mon nom sortir de ta bouche. Aujourd'hui, entourée de peines, ton âme ne s'occupe que de ses malheurs, et je suis une des causes de ton chagrin, si dans ce moment tu peux t'occuper de moi (8),...

CLARA.

Je ne le nierai point. Mon sein est rempli de chagrins, et la peine que tu me donnes n'est pas celle qui le déchire le moins. Le plus grand de tous mes malheurs vient de toi, car le destin m'ôte l'espoir de t'appartenir; je ne puis plus être à toi, et mon amour est trop sincère pour que je voulusse que tu devinsses l'époux d'une femme dont le père a perdu l'honneur.

DON ALVAR.

Clara, je ne veux point te rappeler quel respect pour toi ma flamme a toujours conservé, avec quelle vénération j'ai adoré ta beauté; mais je dois me disculper d'avoir paru à tes regards avant de t'avoir vengée; ce retard, c'est pour toi-même que je l'ai imposé à ma valeur. Ce n'est pas avec les femmes qu'il faut parler des lois du point d'honneur, je le sais; je ne veux point chercher à te donner de froides consolations en te disant de sécher tes pleurs, parce qu'entre hommes désarmés, et surtout en

présence de la justice du roi, il n'existe ni offense, ni insulte. Mais je dois cependant t'apprendre, pour me justifier, que si je n'ai pas encore tiré satisfaction de l'affront fait à ton père, en perçant le sein de Mendoce, c'est parce que celui qui a reçu un outrage n'est vengé qu'autant que l'offenseur est mort de sa main, de celle de son fils ou de celle d'un frère cadet. Ainsi, pour que ta vengeance soit complète, pour qu'elle ne devienne pas impossible, je vais te demander pour épouse à ton respectable père. J'acquiers, en devenant son fils, des droits à laver dans le sang de son ennemi l'injure qu'il a reçue. Voilà dans quel but je suis venu; si je n'ai pas fait cette démarche plus tôt, tu le sais, mon peu de fortune avait enchaîné mes espérances. Aujourd'hui je ne lui demanderai pour ta dot que l'offense qu'il a reçue, et j'ose penser qu'il voudra bien accueillir mes prières (9).

CLARA.

Je ne veux pas non plus, don Alvar, te rappeler, lorsque tu vois mes larmes, et la sincérité de mon amour, et la constance de ma foi; je ne veux pas te dire qu'aujourd'hui je vais mourir sous le poids d'une double offense; non, dévouée à ton amour, dans l'ivresse de mon affection, tu es la vie de mon âme, tu es l'âme de ma vie (10); apprends seulement que dans le trouble où je suis, celle qui eût été hier volontiers ton esclave, ne sera pas aujourd'hui ton épouse : si la timidité t'empêchait hier d'aspirer à ma main, et si aujourd'hui tu as plus de hardiesse, je ne veux pas qu'on dise un jour que pour devenir ta femme il ait fallu que je fusse dé-

gradée. Riche et honorée, à peine encore osais-je penser en moi-même que je fusse digne de toi; la vivacité de mes désirs seule en flattait mes espérances. Comment pourrais-je maintenant, au lieu de t'accorder une faveur, t'accabler sous le poids de ma disgrâce, et faire croire au monde que, pour pouvoir m'obtenir, tu as dû attendre que je fusse sans honneur?

DON ALVAR.

Je le veux pour te venger.

CLARA.

Je le refuse par amour pour toi.

DON ALVAR.

N'est-ce pas te prouver ma tendresse?

CLARA.

N'est-ce pas te montrer mon estime?

DON ALVAR.

Tu ne pourras t'y refuser.

CLARA.

Je pourrai me donner la mort.

DON ALVAR.

Que dirais-je à ton père, mon amour?

CLARA.

Je lui dirai, moi, de rejeter ta demande.

DON ALVAR.

Est-ce là de la constance?

CLARA.

C'est de l'honneur.

DON ALVAR.

Est-ce de la tendresse?

CLARA.

C'est de la loyauté. Et je jure, en présence des cieux, de ne donner à personne le nom d'époux que mon honneur ne soit rétabli dans son premier éclat. C'est là mon seul désir [11].

DON ALVAR.

Qu'importe? si....

BÉATRIX.

Mon maître monte dans cet appartement avec une société nombreuse.

CLARA.

Cache-toi, Alvar, dans cette pièce.

DON ALVAR.

Quel malheur!

(Il sort.)

CLARA.

Cruelle fortune!

(Don Juan Malech entre avec don Alonse, le corrégidor, don Fernand de Valor et autres cavaliers.)

MALECH.

Clara?

CLARA.

Seigneur?

MALECH.

Malheureux! Ah! ma fille, dans quel chagrin je te vois! Retire-toi un moment.

CLARA.

Qu'est ceci?

MALECH.

Tu pourras nous écouter.

(Elle sort.)

LE CORRÉGIDOR.

Don Juan de Mendoce est déjà détenu dans l'Alhambra; ainsi, vous voudrez bien, jusqu'à ce que cette affaire soit arrangée, être aussi prisonnier chez vous.

MALECH.

Il suffit que vous me donniez cet ordre; je promets de m'y conformer.

DON FERNAND.

Vous ne garderez pas long-temps les arrêts. L'autorité de la justice n'a point dans son ressort les affaires d'honneur; le seigneur corrégidor m'a permis de me charger de traiter de l'accommodement, et j'espère y réussir.

LE CORRÉGIDOR.

Don Fernand de Valor, deux mots suffisent pour arranger l'affaire. Il ne se fait point d'injure dans le palais du roi, ni en présence de la justice; ce sont les lois du point d'honneur, et c'est assez pour tout calmer.

DON FERNAND.

Voici le moyen qui me paraîtrait convenable....

DON ALVAR, à Clara.

Tu entends tout.

CLARA.

Oui.

DON FERNAND.

.... Et je ne crois pas qu'aucun autre pût être aussi bon. Écoutez-moi.

MALECH, à demi-voix.

Pauvre honneur que celui qui se guérit avec des remèdes!

DON FERNAND.

Don Juan de Mendoce, cavalier aussi noble que vaillant, n'est point encore marié. Don Juan Malech, qui tient des rois de Grenade le noble sang qui coule dans ses veines, a une fille aussi célèbre par sa beauté que par son esprit. Personne, on le sait, ne peut prendre en main la vengeance de Malech, s'il veut une satisfaction, que celui qui sera son gendre; que Mendoce se marie avec Clara...

DON ALVAR, à part.

Qu'entends-je?

DON FERNAND.

Par ce moyen, votre honneur, don Juan, est conservé; car ne pouvant vous venger par vous-même, et celui qui vous a insulté devenant l'offensé en devenant votre fils, il n'existe plus personne à qui vous puissiez demander satisfaction; en même temps Mendoce, ne pouvant se donner la mort à lui-même, sera en sûreté, parce qu'un homme ne pouvant offenser son propre honneur, il n'y a plus personne qui ait droit de tirer vengeance de lui. Ainsi se trouve rétabli l'honneur de chacun, puisque nul ne peut à la fois devoir et demander une satisfaction.

DON ALVAR, à Clara.

Je vais répondre.

CLARA.

Arrête, au nom de Dieu! Tu vas me perdre.

LE CORRÉGIDOR.

Cet arrangement me paraît convenir à tous deux.

MALECH.

Je crains encore un obstacle, et que Clara n'empêche tout.

CLARA, à part.

Le ciel vient remettre ma vengeance entre mes mains.

MALECH.

Je ne sais si ma fille acceptera pour époux un homme contre lequel elle a tant de motifs de haine [12].

(Clara entre.)

CLARA.

Oui, je l'accepterai, mon père. Qu'importe que je vive malheureuse, pourvu que tu ne vives pas sans gloire? Si j'eusse été ton fils, docile à la voix de l'honneur, j'aurais su, pour ta vengeance, bien tuer ou bien mourir; étant ta fille, j'ai les mêmes obligations à remplir, et je dois y satisfaire autant qu'il est en mon pouvoir. Ainsi je serai sa femme, puisque c'est sauver ton honneur. Je ne cherche que ta gloire; et si je ne puis le venger en versant son sang, je la rétablirai du moins en te sacrifiant ma vie.

LE CORRÉGIDOR.

Il était digne d'un esprit aussi brillant d'allier des idées aussi opposées.

DON FERNAND.

Je ne doute point de la réussite. Nous pouvons écrire ce qui a été convenu ici, je le porterai à don Juan de Mendoce.

LE CORRÉGIDOR.

Je me ferai un honneur de vous accompagner.

MALECH, à part.

Cela donnera à l'insurrection le temps de se préparer.

DON FERNAND.

J'espère que, grâces à mes soins, tout finira bien.

(Ils sortent, excepté Clara.)

CLARA.

A présent qu'ils sont rentrés dans cet appartement pour écrire, tu peux sortir, Alvar.

(Don Alvar entre.)

DON ALVAR.

Je sortirai, je sortirai, et pour ne revoir de ma vie une âme aussi inconstante unie à un cœur si généreux. Si tu m'as donné la mort, si tu n'as pas voulu que je fisse un éclat, ce n'est point par timidité, ce n'est point par crainte pour les jours de ton père, c'est par un goût frivole, un détestable caprice, parce qu'une femme assez vile...

CLARA.

Que dis-tu?

DON ALVAR.

Pour pouvoir au même instant, au mépris de ses sermens, offrir sa main à un homme lorsqu'un

autre est enfermé dans sa chambre, une telle femme, grand Dieu!... je ne veux pas que l'on puisse dire que je l'aie jamais aimée.

CLARA.

Contiens tes plaintes, Alvar; c'est une erreur qui te trouble. Avec le temps je saurai te satisfaire.

DON ALVAR.

Ce n'est point pour de pareilles offenses que l'on peut donner satisfaction.

CLARA.

Peut-être.

DON ALVAR.

Je ne t'ai pas entendu dire que tu donnerais aujourd'hui la main d'épouse à Mendoce?

CLARA.

Sans doute; mais tu ne sais pas mon dessein.

DON ALVAR.

Quel dessein que celui de me donner la mort? Cherche maintenant à te disculper; il a ôté l'honneur à ton père, et tu veux qu'il ôte la vie à ton amant.

CLARA.

Le temps, Alvar, pourra te détromper, te montrer que mon cœur est constant, et que toi seul, par tes soupçons, manques à la foi jurée.

DON ALVAR.

Quelle audace dans l'imposture! Tu n'acceptes pas sa main?

CLARA.

Si.

DON ALVAR.

Tu ne seras pas sa femme ?

CLARA.

Non.

DON ALVAR.

Mais quel moyen ?...

CLARA.

Ne me fais pas d'inutiles questions.

DON ALVAR.

Quoi ! l'épouser et n'être pas sa femme ?

CLARA.

Oui, je lui accorderai ma main, mais ce sera pour pouvoir de cette main percer son cœur infâme. Es-tu content [13] ?

DON ALVAR.

Non, certes : une mort si heureuse consolerait de la perte de la vie ; tes bras sont trop beaux pour que l'on y trouve la mort. Mais quel que soit ton projet, avant qu'il n'obtienne ta main, fût-ce pour en recevoir le trépas, ma jalousie y pourvoira en combattant contre lui.

CLARA.

Est-ce là de l'amour ?

DON ALVAR.

C'est de l'honneur.

CLARA.

Est-ce ainsi que tu montres ta tendresse ?

DON ALVAR.

Je suis jaloux.

CLARA.

Ils sortent, adieu. Que ne puis-je te retenir encore !

DON ALVAR.

Qu'il te serait facile d'y réussir !

(Ils sortent.)

## SCÈNE III.

Chambre dans le château de l'Alhambra.

### DON JUAN DE MENDOCE, GARCÈS.

MENDOCE.

On a toujours tort de se livrer à l'emportement

GARCÈS.

Ne cherchez pas à vous disculper. Vous lui avez mis la main dessus, vous avez très-bien fait ; il ne faut pas que, quoique vieux, celui qui est nouveau chrétien pense pouvoir se jouer à un Gonzalès de Mendoce.

MENDOCE.

Il existe des hommes qui, se confiant dans leurs richesses, sont fiers, arrogans et osés.

GARCÈS.

C'est pour ces sortes de gens que le connétable don Ignigo portait toujours (le trait est admirable) deux épées ; l'une était à sa ceinture, l'autre lui servait de canne. On lui demandait un jour à quoi

bon cet appareil. Il répondit : Celle que je ceins est pour répondre à ceux qui la ceignent comme moi, celle qui me sert de bâton, pour châtier ceux qui n'ont pas d'autres armes.

MENDOCE.

Il montrait bien que les cavaliers doivent avoir deux épées pour deux sortes de querelles ; cependant moi, au milieu de toutes les miennes, je n'ai point d'armes (14). Fais-moi le plaisir de me prêter ton épée, afin qu'à tout événement, je ne me trouve pas désarmé quoique prisonnier.

GARCÈS.

La voilà : je suis bien aise d'être revenu dans ma patrie, dans une occasion où je puis vous servir si vous avez des ennemis.

MENDOCE.

Dans quel état, mon cher Garcès, te trouves-tu après la bataille de Lépante (*e*) ?

GARCÈS.

Comme un soldat qui a eu l'inestimable bonheur de combattre dans une journée aussi mémorable, sous les ordres du rejeton de cet aigle divin, dont le vol infatigable et rapide couvrait de ses ailes le monde entier (15).

MENDOCE.

Comment est revenu le seigneur don Juan d'Autriche ?

GARCÈS.

Satisfait du succès de son courage et de ses talens.

MENDOCE.

Cette bataille a-t-elle été réellement aussi importante ?

GARCÈS.

Écoutez-moi avec attention. La sainte ligue...

MENDOCE.

Arrête : une femme voilée entre dans cet appartement.

GARCÈS

C'est jouer de malheur. J'avais beau jeu pour commencer un conte, voilà qu'il retourne d'une figure qui va tout déranger.

(Isabelle entre voilée.)

ISABELLE.

Seigneur don Juan de Mendoce, sera-t-il permis à une femme, qui vient vous demander seulement de vos nouvelles, de savoir comment vous vous trouvez dans cette prison?

MENDOCE.

Pourquoi non? Va-t'en, Garcès.

GARCÈS.

Soit ; mais songez, seigneur, que peut-être...

MENDOCE.

Ne crains rien, je l'ai reconnue à la voix.

GARCÈS.

Puisqu'il en est ainsi, je pars.

(Il sort.)

MENDOCE.

Adieu. Mes yeux et mes oreilles, charmante dame, me tiennent dans un doute égal. Si j'en crois

mes yeux, vous ne paraissez pas ce que vous êtes; si j'en crois mes oreilles, vous n'êtes pas ce que vous paraissez. Veuillez donc faire disparaître le léger nuage qui couvre vos appas, afin que si la lumière dissipe cet obstacle, je puisse dire qu'aujourd'hui le jour s'est deux fois levé pour moi.

ISABELLE.

Pour que vous n'ayez point, don Juan, à chercher quelle est celle qui peut venir vous trouver, je me hâte de me découvrir : il en coûterait trop à ma jalousie, si vous pensiez devoir cette attention à quel que autre qu'à moi.

(Elle se découvre.)

MENDOCE.

Isabelle! c'est vous! vous dans ma demeure! vous dans ce costume, hors de la vôtre! vous daignez venir me trouver! Comment, sans orgueil, aurais-je pu croire à tant de bonheur [16]? J'étais forcé d'en douter.

ISABELLE.

Depuis que j'ai appris les événemens qui sont arrivés et votre arrestation, mon amour ne m'a pas accordé un moment de repos; et profitant de l'absence de mon frère, don Alvar Tuzani, je suis venue avec une seule femme. Voyez ce que peut mon affection pour vous.

MENDOCE.

Quand je reçois une telle faveur, que m'importent les malheurs que j'éprouve...

(Inès entre.)

INÈS.

Ah ! mademoiselle.

ISABELLE.

Qu'as-tu, Inès?

INÈS.

Don Alvar, mon maître, vient d'entrer.

ISABELLE.

Aurait-il pu me reconnaître malgré mon déguisement?

MENDOCE.

Quelle nouvelle aventure!

ISABELLE.

S'il m'a suivie, je suis morte.

MENDOCE.

Que craignez-vous auprès de moi? Entrez dans cette salle, et fermez la porte; s'il vient vous y chercher, soyez sûre qu'il n'y pénétrera qu'après m'avoir donné mille morts.

ISABELLE.

Dans quel péril je me trouve! O ciel! secourez-moi.

(Elle s'enferme avec Inès. Don Alvar entre.)

DON ALVAR.

Seigneur don Juan de Mendoce, je voudrais vous parler en particulier.

MENDOCE.

Je suis seul.

ISABELLE, à part.

Quelle pâleur couvre sa figure!

DON ALVAR.

Vous me permettrez alors de fermer cette porte.

MENDOCE.

Volontiers. (*A part.*) L'affaire s'engage bien.

DON ALVAR ferme la porte d'entrée.

Maintenant que nous sommes seuls, veuillez m'écouter avec attention. Je viens d'apprendre qu'on doit venir vous voir.

MENDOCE.

Il est vrai.

DON ALVAR.

Dans cette prison.

MENDOCE.

J'en conviens.

DON ALVAR.

Et cette visite m'offense dans ce que j'ai de plus cher.

ISABELLE, à part.

Peut-il parler plus clairement?

MENDOCE, à part.

Il n'y a plus à attendre...

DON ALVAR.

Aussi, pour la défense de mon honneur, j'ai voulu arriver avant ces personnes chargées de propositions d'accommodement qui ne me conviennent pas.

MENDOCE.

Pour ceci, je ne le comprends point.

DON ALVAR.

Je vais m'expliquer plus clairement.

ISABELLE, à part.

Courage, mon âme! ce n'est pas moi qu'il cherche.

DON ALVAR.

Le corrégidor et don Fernand de Valor, parent de don Juan Malech, veulent vous réconcilier avec ce dernier, et il me convient d'y mettre obstacle. Quant aux raisons pour lesquelles je dois m'y opposer, je pourrais en alléguer beaucoup; mais je ne veux point en rendre compte. Quoi qu'il en soit, et si vous voulez par caprice, je voudrais savoir de vous, si celui qui met son courage à maltraiter un vieillard, pourra le montrer avec un jeune homme; et à cet effet, je viens seul pour vous combattre à outrance.

MENDOCE.

Vous m'auriez obligé de me dire sur-le-champ le sujet de votre visite, parce que dans le premier moment, je croyais que c'était un motif de quelque considération qui vous attirait ici. Quant à celui qui vous y conduit réellement, je n'y attache aucune importance; et puisqu'on ne doit jamais refuser de se mesurer avec celui qui nous provoque, tirez l'épée avant l'arrivée de ces négociateurs dont il vous importe de troubler les démarches, quelles que soient les raisons qui vous y déterminent.

DON ALVAR.

Je venais pour cela. Il m'est plus nécessaire que vous ne le pensez d'en finir promptement avec vous.

MENDOCE.

Eh bien, nous sommes ici tout-à-fait seuls.

(Ils se battent.)

ISABELLE, à part.

Je passe de malheurs en malheurs. O ciel! je vois

combattre mon amant et mon frère, et je ne puis les arrêter !

MENDOCE.

Quelle valeur !

DON ALVAR.

Quelle adresse !

ISABELLE.

Que pourrais-je faire ? Je les vois acharnés l'un contre l'autre, et je fais des vœux pour tous les deux : de chaque côté ma vie et mon honneur sont également intéressés [17].

(Don Alvar bronche sur une chaise. Isabelle sort et retient Mendoce.)

DON ALVAR.

Je suis tombé en bronchant sur cette chaise.

ISABELLE, entrant voilée.

Arrête, don Juan. Mais qu'ai-je fait ? je n'ai pas été maîtresse de me contenir.

(Elle s'éloigne.)

DON ALVAR.

Vous avez eu tort de ne pas me prévenir qu'il y avait ici du monde.

MENDOCE.

Puisque c'était pour vous donner la vie, ne vous plaignez pas ; si cette personne vous défend, j'ai à combattre contre deux. Cependant elle a eu tort de vous secourir ; je connais les lois de l'honneur, et votre chute étant l'effet du hasard, je vous aurais laissé relever.

DON ALVAR.

J'ai deux obligations à cette dame : la première de m'avoir sauvé la vie, la seconde de l'avoir fait

avant que je ne puisse la recevoir de vous. Ainsi, ne vous devant rien, mon courage est tout prêt à recommencer le combat.

MENDOCE.

Il ne tient qu'à vous, don Alvar.

(Ils se battent.)

ISABELLE, à part.

Que ne puis-je appeler du secours!

(On frappe à la porte.)

MENDOCE.

On frappe. Qu'allons-nous faire?

DON ALVAR.

Que l'un des deux meure; le survivant ouvrira.

MENDOCE.

Vous avez raison.

ISABELLE.

Non, j'ouvrirai d'abord pour qu'ils entrent.

MENDOCE.

N'ouvrez pas.

DON ALVAR.

N'ouvrez pas.

(Isabelle ouvre et est retenue en sortant par le corrégidor qui entre avec don Fernand de Valor.)

ISABELLE.

Seigneur, ces deux cavaliers veulent se tuer.

LE CORRÉGIDOR.

Arrêtez, madame; les voyant ainsi combattre sous vos yeux, on voit bien que c'est vous qui êtes la cause de leur différent.

ISABELLE, à part.

Malheureuse! en voulant les sauver je me perds.

DON ALVAR.

Je ne dois point souffrir qu'une dame à qui je dois la vie se trouve dans une position fâcheuse. D'ailleurs je n'ai à dire que la vérité : l'amour n'était pour rien dans ce duel. Je suis parent de don Juan Malech, et j'étais venu tirer satisfaction de l'injure qu'il a reçue.

MENDOCE.

Cela est vrai : c'est par hasard que cette dame s'est trouvée chez moi.

LE CORRÉGIDOR.

Toutes ces inimitiés devant cesser par les arrangemens qui sont déjà pris, il vaut mieux que tout se termine sans qu'il y ait de sang versé : c'est la meilleure vengeance. Vous pouvez, mesdames, vous retirer.

ISABELLE, à part.

C'est le seul événement heureux qui m'arrive.

(Elle sort avec Inès.)

DON FERNAND.

Seigneur don Juan de Mendoce, il paraît convenable à vos parens comme aux nôtres que tout finisse en famille, et qu'une heureuse alliance mette un terme à ces différends. En donnant votre main à donne Clara, qui est le phénix de Grenade, vous devenez...

MENDOCE.

N'en dites pas davantage, seigneur don Fernand

de Valor; je vois à cette union de graves inconvéniens. Si donne Clara est un phénix, qu'elle demeure en Arabie; les montagnes de la Castille ne conviennent pas à cette merveille, et mes parens auraient dû savoir que les hommes comme moi, ne se marient pas pour raccommoder l'honneur des autres, qu'il ne convient pas de mêler le sang des Mendoces à celui des Malechs, et que ces deux noms réunis ne vont pas bien ensemble [18].

DON FERNAND.

Don Juan Malech est un homme...

MENDOCE.

Comme vous.

DON FERNAND.

Oui, comme moi, puisqu'il descend comme moi des rois de Grenade, et que, comme les miens, ses ancêtres ont tous porté la couronne.

MENDOCE.

Eh bien, sans être rois, les miens valurent mieux que des rois, car ils étaient bergers dans les Asturies [19].

DON ALVAR.

Tout ce que dira sur ce sujet don Fernand de Valor, je suis prêt à le soutenir l'épée à la main.

LE CORRÉGIDOR.

Ici le magistrat doit cesser ses fonctions; je sais être cavalier quand il faut l'être, et j'étais Zugniga en Castille avant d'être corrégidor à Grenade; ainsi, déposant cette vare [20], où et quand vous le désirerez, vous me trouverez à côté de don Juan.

UN DOMESTIQUE.

Il arrive du monde.

LE CORRÉGIDOR.

Contenons-nous : je reprends l'autorité de mon office. Don Juan, vous demeurerez dans ce château.

MENDOCE.

J'obéirai à vos ordres.

LE CORRÉGIDOR.

Vous, seigneurs, sortez de cette enceinte.

MENDOCE.

Et si vous avez quelque satisfaction à exiger...

LE CORRÉGIDOR.

Vous nous trouverez, don Juan et moi...

MENDOCE.

Au lieu que vous choisirez...

LE CORRÉGIDOR.

Avec l'épée et le manteau seulement.

(Il sort avec Mendoce.)

DON FERNAND, à lui-même.

Et mon honneur peut supporter ce traitement !

DON ALVAR, à lui-même.

Et mon courage souffrirait ces insultes !

DON FERNAND.

Et c'est parce que je suis devenu chrétien qu'on ose me faire cet affront !

DON ALVAR.

Et parce que j'ai embrassé leur loi, personne ne viendra à mon aide!

DON FERNAND.

Vive Dieu! c'est lâcheté de ne pas chercher la vengeance.

DON ALVAR.

Vive Dieu! c'est être infâme de laisser cette insolence impunie.

DON FERNAND.

Que le ciel m'offre l'occasion...

DON ALVAR.

Que le hasard me favorise...

DON FERNAND.

S'il daigne répondre à mes vœux...

DON ALVAR.

S'il m'offre une chance honorable...

DON FERNAND.

Je saurai montrer à l'Espagne...

DON ALVAR.

L'Espagne pleurera long-temps...

DON FERNAND.

La force des bras des Valors.

DON ALVAR.

De la puissance de l'épée des Tuzanis.

DON FERNAND.

Vous m'avez entendu?

DON ALVAR.

Oui.

DON FERNAND.

Que notre bouche se taise, et que les bras commencent à s'expliquer.

DON ALVAR.

Et qui vous dit de ne pas commencer?

(Ils sortent.)

FIN DE LA PREMIÈRE JOURNÉE.

# JOURNÉE DEUXIÈME.

## SCÈNE PREMIÈRE.

Camp de don Juan d'Autriche au pied de l'Alpujarra.

DON JUAN D'AUTRICHE, DON JUAN DE MENDOCE; suite d'officiers et de soldats.

DON JUAN.

MONTAGNE rebelle qui, par ta hauteur gigantesque, ton âpreté sauvage, ta structure étrange, fatigues de ton poids la terre, retrécis les airs par ta masse, et portes ton front jusqu'aux cieux, infâme repaire de brigands! ton sein nourrit des foudres dont le bruit commencera à retentir dans tes vallons, et ira bientôt frapper les Africains au pied de l'Atlas. Aujourd'hui est le jour fatal à ta trahison; aujourd'hui arrivent sur toi ma vengeance et ta punition. Certes, j'ai quelque honte d'une entreprise qui doit si peu augmenter ma renommée. Ce n'est pas vaincre, c'est châtier seulement, que de combattre de tels ennemis. Ce n'était point un honneur digne de la gloire que j'ai déjà acquise, d'abattre des bandes de voleurs, d'assujettir une troupe de bandits; aussi je ne compterai pas ce triomphe comme une victoire; il n'est que l'accomplissement d'un devoir. Voudriez-

vous bien, don Juan de Mendoce, me faire connaître la première origine de ce soulèvement.

MENDOCE.

Veuillez, prince, m'acorder votre attention. Vous voyez devant vous, illustre rejeton de l'aigle autrichienne, vous voyez l'Alpujarra, forteresse sauvage, barbare retranchement des Morisques qui voudraient aujourd'hui, comme nos aïeux au temps de Pélage, commencer par ces montagnes à remettre l'Espagne sous le joug, ainsi que les Asturiens commencèrent par leur sauvage contrée à délivrer de ses fers leur pays opprimé par les Musulmans. Elle est forte à cause de sa hauteur, impénétrable par son âpreté, inexpugnable par sa situation, et invincible par les forces qu'elle contient: son contour est de quatorze lieues; mais, en ajoutant les détours que les vallées occasionent, elle en a plus de cinquante; parce qu'au milieu des rochers elle contient des vallons qui l'embellissent, des champs dont la fertilité l'enrichit, des jardins qui y charment la vue; elle est peuplée d'un grand nombre de bourgs et de villages qui paraissent être, au coucher du soleil, des rochers creux, tombés des sommets, qui restent suspendus sur les flancs de la montagne et menacent de rouler à ses pieds. Les trois villes les plus considérables sont, Berja, Gavia et Galère, ce sont les forteresses qu'occupent les principaux de leurs chefs.

L'Alpujarra contient trente mille Morisques en état de porter les armes; (*f*) elle fournit à leurs troupeaux une nourriture abondante : cependant ses

habitans ne mangent que peu de viande, et se nourrissent plus volontiers de fruits frais ou desséchés, et de plantes qu'ils cultivent avec succès; car ils sont parvenus à étendre le domaine de végétation, non-seulement sur la terre fertile des vallons, mais sur les rochers les plus âpres; et telle est leur habileté, telle est leur application à l'agriculture, que, fécondées par leurs bras, les pierres elles-mêmes leur portent des fruits. Quand à l'origine de la rébellion, à raison de la part que j'ai pu y avoir, daignez me permettre de garder le silence : mais non; il vaut mieux que j'avoue que ce fut mon emportement qui en fut la première cause, que de l'imputer aux lois dures par lesquelles on voulait opprimer les Morisques. C'est l'une ou l'autre de ces causes qui a occasioné cette révolte, et il vaut mieux que je m'en attribue la faute. Enfin, soit la vivacité qui occasiona ma dispute avec Malech, soit que le lendemain de cet événement, Valor ait été offensé de ce que l'alguazil major osait s'approcher de lui et lui ôter la dague qu'il portait à sa ceinture (*g*), soit enfin que ces peuples aient été poussés au désespoir par les ordres qui chaque jour arrivaient de la cour, pour rendre leur condition plus pénible, les choses en vinrent au point qu'ils résolurent de se révolter. Pour y parvenir, ils mirent en sûreté leurs richesses dans l'Alpujarra; ils y formèrent des dépôts d'armes et de munitions; pendant trois ans, cette trahison resta cachée, malgré le nombre des complices; chose étonnante et admirable que sur plus de trente mille hommes, d'accord pour exécuter ce projet, pas un, dans tant de jours, par déloyauté ou par indiscré-

tion n'ait révélé ou laissé pénétrer ce mystère. C'est bien à tort qu'on dit qu'un secret cesse de l'être lorsque trois personnes le savent; trente mille sauront le garder, s'il est nécessaire à l'intérêt de chacun.

Les premières étincelles du volcan qui s'allumait au milieu de ces montagnes furent des vols, des pillages d'églises, des violences, des assassinats, des sacriléges, au point que Grenade, baignée dans son sang, suppliait en vain le ciel de lui donner des secours au milieu des infortunes dont elle était le théâtre. La justice accourut d'abord pour faire son devoir, mais bientôt, repoussés par la violence, les magistrats durent aussi se mettre en défense et échanger la vare de l'autorité civile contre l'épée du soldat. Ils durent opposer leur force à ceux qui n'avaient pas respecté leur dignité, et ce qui commença par une résistance au pouvoir, devint une guerre civile.

Le corrégidor fut tué; toujours vigilante sur les dangers qui la menacaient, la ville appela les Grenadins aux armes et convoqua les milices de la contrée : leur assistance ne put suffire; la fortune, toujours amie des nouveautés, ne cessa pas d'être du parti des rebelles, et des malheurs plus grands se joignaient chaque jour à ceux que nous avions déjà éprouvés. Nos craintes augmentèrent, leur orgueil augmenta en même temps, et le mal s'accrut de tous les côtés; déjà l'on sait qu'ils attendent des secours de l'Afrique, et, s'ils parviennent à les recevoir, la division affaiblira nos forces, obligées à se partager pour s'opposer à l'entrée de ces nouveaux ennemis.

On craint encore que, si leur pouvoir augmente, il n'en résulte des conséquences fâcheuses dans les autres parties de la monarchie : les nombreux Morisques de l'Estrémadoure, ceux de la nouvelle Castille et de Valence, n'attendent peut-être qu'une autre victoire de ceux-ci pour se déclarer.

Hommes de cœur et de main, ils ne sont pas étrangers à la politique, et je dois vous apprendre quel est leur gouvernement, comme nous l'avons su de quelques-uns de leurs prisonniers. Ils résolurent d'abord de se choisir un chef; il y eut quelques difficultés sur le choix entre don Fernand de Valor et un homme d'une noblesse égale, don Alvar Tuzani. Don Juan Malech accorda leurs prétentions en donnant la couronne à Fernand, à condition qu'il prendrait pour épouse la charmante Isabelle, sœur de son compétiteur. ( *A part.* ) Qu'il est pénible pour moi de rappeler le nom de ce Tuzani qu'ils n'ont pas fait roi, mais dont la sœur est devenue reine! ( *Haut.* ) Aussitôt que Valor fut couronné, la première chose qu'il ordonna, soit pour marquer une division plus profonde, en s'opposant en tout aux lois établies à Grenade, soit pour satisfaire aux désirs de son peuple, fut que personne ne portât le nom chrétien qu'il avait reçu au baptême, et que nul n'accomplit les cérémonies de notre religion; et, pour donner le premier l'exemple, il signa depuis Aben-Huméya, nom des rois de Cordoue, desquels il tire son origine. Il défendit aussi de parler d'autre langue que l'arabe, de s'habiller autrement qu'à l'usage africain, et de suivre d'autre culte que celui de Mahomet.

Il fit ensuite la répartition de ses forces. Galère, la première des villes que vous voyez, dont les remparts et les fossés ont été faits par la nature avec tant d'art, qu'on ne peut s'en rendre maître sans verser des flots de sang, Galère est sous le commandement de Malech, père d'une jeune fille, Clara, qui a pris le nom de Malélia. Gabia la haute est sous les ordres de Tuzani, et Aben-Huméya demeure lui-même à Berja, qui est le cœur d'où le mouvement se transmet à toutes les parties de ce colosse de pierre. Telle est la disposition générale des forces, seigneur, sur cette Alpujarra dont les barbares sommets, bientôt humiliés par vos victoires, semblent déjà prêts à se détacher pour se prosterner à vos pieds.

DON JUAN.

Vous venez de parler, don Juan, comme un Mendoce et comme un brave chevalier. Ce sont deux titres pour inspirer la confiance. Quel est ce bruit de tambours?

MENDOCE.

Ce sont les troupes qui passent en revue à mesure qu'elles entrent au camp.

DON JUAN.

Quelle est celle-ci?

MENDOCE.

Ce sont les milices de Grenade et de tous les pays arrosés par le Génil.

DON JUAN.

Qui les commande?

MENDOCE.

Le marquis de Mondéjar, comte de Tendilla et gouverneur perpétuel de l'Alhambra (*h*).

DON JUAN.

Jusques en Afrique, le bruit de sa vaillance épouvante le More. Quel est cet autre corps?

MENDOCE.

Celui des Murciens.

DON JUAN.

Qui les guide aux combats?

MENDOCE.

Le grand Fajardo, le marquis de Los Vélez (*i*).

DON JUAN.

Ses hauts faits ont répandu sa renommée.

MENDOCE.

Vous voyez arriver, seigneur, la milice de Baéza. Elle est sous les ordres d'un guerrier à qui l'on devrait élever des statues éternelles comme sa gloire : c'est don Sanche d'Avila.

DON JUAN.

On ne pourra jamais assez dignement le louer, hors qu'on ne dise qu'il est le disciple du duc d'Albe, et qu'il a appris à son école à être toujours vainqueur.

MENDOCE.

La troupe qui s'approche est le vieux terce de Flandre, qui pour faire cette campagne est venu des bords de la Meuse à ceux du Génil, quittant les

plus riches contrées du nord, pour en trouver de plus riches encore dans ce pays.

DON JUAN.

Sous les ordres de qui se trouve-t-il ?

MENDOCE.

Sous ceux de ce fameux don Lope de Figueroa, prodige de valeur et de fortune.

DON JUAN.

J'ai entendu faire d'étranges récits de son courage indomptable et de son incroyable impatience.

MENDOCE.

La goutte le tourmente, et il ne lui pardonne pas de gêner son activité dans le service des armes.

DON JUAN.

Je désire de le connaître.

(Don Lope de Figueroa entre.)

DON LOPE.

Par Dieu! en cela votre altesse n'a pas un atome d'avantage sur moi, car il n'y a que la joie de me voir à ses pieds, qui ait pu me faire oublier les douleurs de mes jambes.

DON JUAN.

Comment vous trouvez-vous de votre arrivée?

DON LOPE.

Comme quelqu'un, seigneur, qui pour vous servir vient de Flandre en Andalousie. Il le fallait bien : puisque vous ne venez pas voir la Flandre, c'était à la Flandre à venir vous voir.

DON JUAN.

Je désire que le ciel me permette de lui rendre cette visite. Menez-vous de bons soldats?

DON LOPE.

Si bons, vive Dieu! que si l'Alpujarra était l'enfer, et que Mahomet en personne y fût le commandant en chef de tous ces diables, il n'empêcherait pas mes soldats d'y monter, excepté seulement ceux qui ont la goutte, et qui ne sont pas très-propres à escalader les rochers, parce que...

UN SOLDAT, en dehors.

Arrêtez-vous.

GARCÈS, en dedans.

Place, vous dis-je; il faut que j'entre.

(Garcès entre portant Alcouscous.)

DON JUAN.

Qu'est ceci?

GARCÈS.

J'étais en faction sur le penchant de ce coteau; j'ai entendu quelque bruit entre les branches; j'ai cherché qui ce pouvait être, et j'ai trouvé ce chien qui regardait au travers. C'est sans doute un espion, me suis-je dit; là-dessus, je l'ai attaché avec la corde de mon mousquet; et je vous le porte, seigneur, afin qu'il vous aboie ce qui se passe là-dedans.

DON LOPE.

Bon soldat, vive Dieu! Vous en avez ici de cette force?

GARCÈS.

Est-ce que votre seigneurie penserait que tous les braves sont en Flandre.

ALCOUSCOUS, à part.

Çà être mauvais, Alcouscous; le nœud de votre gorge sentir la corde.

DON JUAN, à Garcès.

Je vous connais, soldat; ce n'est pas la première fois que je vous vois faire des traits de vigueur.

GARCÈS, à part.

Comme les princes qui donnent pour salaire des louanges, récompensent à bon marché!

DON JUAN.

Venez ici.

ALCOUSCOUS.

Parler à moi?

DON JUAN.

Oui.

ALCOUSCOUS.

Grande faveur, d'être si près. Moi être bien ici.

DON JUAN.

Qui êtes-vous?

ALCOUSCOUS, à part.

Ici falloir adresse. (*Haut.*) Alcouscous, un petit Morisque, amené par force dans l'Alpojarre, qui être cretin dans sa conscience, savoir la sainte éternité des crétins, le *Credo* et le *Salve rechigna*, les pates d'autres, et les dix amendemens de Dieu. Pour vouloir être moi cretin, les Mores vouloir cou-

per mon cou, moi dégringoler par le rocher et tomber à bon soldat qui m'a pincé. Si vous me donner la vie, moi vous dire tout ce qu'on pense dans la montagne, et les mener où entreront comme dans une boule de saindoux.

DON JUAN.

Le malheureux peut mentir, mais il est possible qu'il dise la vérité.

MENDOCE.

On ne peut douter qu'il n'y en ait un grand nombre qui soient chrétiens; je suis sûr, entre autres, qu'une dame, retirée parmi eux, n'y est que par force.

DON JUAN.

Ne croyons pas tout, et ne nous refusons pas à toute croyance. Garcès gardera ce Morisque prisonnier.

GARCÈS.

J'en rendrai bon compte, seigneur.

DON JUAN.

Nous verrons bientôt s'il veut nous tromper ou non. Don Lope, allons parcourir les quartiers, et nous déciderons par quel siége nous devons commencer.

MENDOCE.

Votre altesse doit mettre beaucoup de prudence dans ce choix; quelque peu importante que paraisse cette guerre, elle l'est beaucoup pour l'honneur; parce qu'il est des entreprises, celle-ci par exemple, où il y a peu de gloire à réussir, mais une grande honte à échouer, et que l'on doit les conduire avec la plus

soigneuse attention, moins encore pour avoir de bons succès, que pour ne point éprouver de revers.

(Ils sortent, excepté Garcès et Alcouscous.)

GARCÈS.

Comment vous appelez-vous?

ALCOUSCOUS.

Riz. Moi, Alcouscous chez les Mores; et, avec les Castillans, Riz, pour qu'on sache que de potage mahométan être devenu potage chrétien.

GARCÈS.

Vous êtes mon esclave, Alcouscous; dites-moi la vérité.

ALCOUSCOUS.

A la bonne heure, maître.

GARCÈS.

Vous avez dit au seigneur don Juan d'Autriche...

ALCOUSCOUS.

Ah! lui être don Juan-Qui-Triche?

GARCÈS.

Que vous le mèneriez par des passages sûrs, qui conduisent dans la montagne.

ALCOUSCOUS.

Oui, maître.

GARCÈS.

Don Juan a sous ses ordres, pour vous assujettir, les marquis de los Vélès et de Mondéjar, don Sanche d'Avila, et don Lope de Figueroa; mais je me trouverais bien heureux que ce fût à moi qu'on dût l'en-

trée de ces montagnes. Ainsi, tu vas m'y conduire pour que je la reconnaisse.

ALCOUSCOUS, à part.

Moi mettre dedans le cretin, et revenir à l'Alpojarre. (*Haut.*) Venez, maître, avec moi.

GARCÈS.

Attends; j'ai à prendre mon dîner au corps-de-garde; je le mettrai dans un bissac que tu porteras, et ainsi nous ne perdrons pas de temps; je mangerai en chemin.

ALCOUSCOUS.

Ainsi soit, maître.

GARCÈS.

Allons.

(Il sort.)

ALCOUSCOUS.

Saint Mahomet, toi être mon prophète; si toi bien conduire Alcouscous, Alcouscous aller à la Mecque.

(Il sort.)

## SCÈNE II.

Jardin du palais d'Aben-Huméya [21] (don Fernand de Valor), à Berja.

ABEN-HUMÉYA (don Fernand), LIDORE (Isabelle), musiciens.

ABEN-HUMÉYA.

Sur le penchant de cette colline couronnée de rochers sourcilleux, et où il semble que la nature ait réuni toutes les fleurs, afin qu'elles reconnaissent ensemble la souveraineté de la rose, sur ces gazons frais et brillans, tu peux, ô ma jeune épouse, te reposer un moment. Vous, chantez, et tâchez de dissiper sa mélancolie par vos accens mélodieux.

LIDORE.

Vaillant Aben-Huméya, dont le noble courage sera bientôt couronné non-seulement du chêne de l'Alpujarra, mais des lauriers de nos plaines, dont la valeur rendra bientôt aux Espagnols les chaînes cruelles dans lesquelles nous avons si long-temps gémi; ma continuelle mélancolie n'est point le mépris du bonheur que m'offrent ta grandeur et ton amour. C'est une charge pénible que le sort a voulu imposer sur moi; car tel est le caprice de la fortune, qu'elle n'accorde jamais un bien, sans en faire payer le prix par quelque mal. Ma tristesse n'a aucune autre cause. (*A part.*) Hélas! plût au ciel! (*Haut.*) Et puisque c'est ainsi que le destin

envieux veut me punir de la félicité qu'il m'accorde, comment pourrai-je cesser d'éprouver cette peine vague, si je ne puis cesser d'être heureuse auprès de toi ?

ABEN-HUMEYA.

Si telle est la cause de ta sombre douleur, je ne puis, chère Lidore, t'offrir de consolation ; ta tristesse croîtra chaque jour, car chaque jour augmentera ma puissance, comme il augmente ma tendresse. Chantez ; la musique et la mélancolie se plaisent à être réunies.

(On chante.)

Que l'on ne demande pas,
Trop fugitive allégresse,
Pour qui sont les faux appas
De votre rapide ivresse.

Dès que je vous aperçoi,
Mon cœur vous sent disparaître ;
On voit bien que c'est pour moi
Que le destin vous fit naître.

(Malech entre suivi de Maléha (Clara) et de Tuzani (don Alvar). Il parle bas à Aben-Humeya un genou en terre.)

CHOEUR DE MUSICIENS.

Dès que je vous aperçoi,
Mon cœur vous sent disparaître ;
On voit bien que c'est pour moi
Que le destin vous fit naître.

(Les instrumens continuent à jouer l'air pendant le dialogue suivant.)

MALÉHA, à elle-même.

Combien je souffre d'avoir entendu ces chants!

TUZANI, de même.

Quel sinistre présage m'offre ce couplet!

MALÉHA.

Au moment où mon père vient conclure mon mariage....

TUZANI.

Au moment où l'amour s'apprête à couronner mes feux....

MALÉHA.

Bonheur que j'espérais; écoutez.

TUZANI.

Écoutez, désirs impatiens....

CHŒUR.

Dès que je vous aperçoi,
Mon cœur vous sent disparaître;
On voit bien que c'est pour moi
Que le destin vous fit naître.

MALECH, à Aben-Humeya.

L'amour se plaît à mêler ses jeux aux jeux sanglans de Mars; et je viens, sire, te prévenir que Maléha va recevoir de ma main l'époux que son cœur a choisi.

ABEN-HUMÉYA.

Qui est assez heureux pour l'obtenir?

MALECH.

Sire, Tuzani, ton beau-frère.

ABEN-HUMÉYA.

Je suis bien aise que ta prudence ait approuvé leurs feux. Ils n'auraient pu vivre l'un sans l'autre. Qu'ils approchent.

MALÉHA.

Je tombe, sire, à tes pieds.

TUZANI.

Accorde-moi l'honneur de baiser ta main.

ABEN-HUMÉYA.

Venez dans mes bras, mes amis; et puisque d'après la sainte loi de l'Alcoran, dont nous avons repris l'observance, la seule cérémonie du mariage est la délivrance des arrhes, je veux que Tuzani les donne sous mes yeux à la divine Maléha.

TUZANI.

Ce que je puis t'offrir est peu pour toi; il n'est rien qui ne cède à ton éclat; et en présentant au soleil de ma vie des diamans, je ne fais que te rendre ce qui t'appartient. Voici un Cupidon armé de ses flèches : même formé de diamans, Cupidon cède toujours à ton pouvoir. Ces perles de l'Orient sont les larmes de l'Aurore; elle ne les regrettera pas lorsqu'elle t'en verra parée. Cet aigle d'émeraudes indique par sa couleur mon espérance; l'aigle seul a le droit de regarder le soleil. Ce clou de rubis servira à retenir tes cheveux d'or : je n'en ai plus besoin; pour moi la fortune a fixé sa roue. Ce souvenir.... Mais, non, ne le prends pas; j'espère que tu conserveras mon souvenir sans que je te le donne.

MALÉHA.

J'accepte les arrhes, Tuzani; et, reconnaissante de ton amour, je te promets de les garder jusqu'à la mort.

LIDORE.

Reçois, mon amie, mes félicitations de cette union. ( *A part.* ) Elle aggrave encore mon mal.

MALÉHA.

Allons, que l'union de vos mains soit le gage de celle de vos âmes.

TUZANI, à Maleh.

Tu me vois à tes pieds.

MALÉHA, à Tuzani.

Tes bras vont m'enchaîner à jamais.

TUZANI ET MALÉHA, ensemble.

Je suis au comble de mes vœux.

(Au moment où ils se donnent les mains, on entend le bruit du tambour.)

TOUS.

O ciel! qu'entends-je?

MALÉHA.

C'est le bruit des caisses espagnoles qui fait retentir ces rochers; ce ne sont point nos tambours.

TUZANI.

Fut-il un malheur égal au mien?

ABEN-HUMÉYA.

Suspendez les fêtes, jusqu'à ce que nous sachions ce qui se passe de nouveau.

TUZANI.

Ne le devines-tu pas, sire? Qu'y aurait-il de plus nouveau, de plus étrange, que mon bonheur? Au moment où le soleil commençait à éclairer ma bonne fortune, les armes de l'Espagnol viennent éclipser ses rayons.

(Alcouscous entre avec une besace.)

ALCOUSCOUS, à Aben-Humeya.

Grâces à Mahomet et Allah, me voilà à tes pieds.

TUZANI.

Où étais-tu, Alcouscous?

ALCOUSCOUS.

Enfin, être tous réunis.

ABEN-HUMEYA.

Que t'est-il arrivé?

ALCOUSCOUS.

Aujourd'hui être à mon poste, et arriver comme par la poste, un Espagnol qui me prendre par-derrière. Eux être trois, et me conduire à don Juan; moi feindre le cretin, dire croire en Dieu: eux laisser la vie à Alcouscous, et moi rester captif du soldat qui ne s'en vantera pas. Lui se cacher de ses camarades, et demander à moi en secret le chemin de l'Alpojarra; moi tout prêt à le conduire; et quand me trouver en assez mauvais chemin, prendre mes jambes à mon cou, grimper sur les rochers, et laisser lui sans esclave et sans déjeuner: les voilà. Lui vouloir me suivre, mais frères à moi arriver, et moi détaler, et venir te dire que je laisse tout près don Juan d'Autruche, avec le marquis de Mont-de-Chair, celui de La Belette, et celui qui dompte les soldats les plus phlegmatiques, don Lope de Figue-ronde, et Sanche-l'Habile avec lui [22]. Tous vont arriver contre toi, dans l'Alpojarra; ainsi, ta majesté, tiens-toi sur tes gardes.

ABEN-HUMÉYA.

Tes discours enflamment encore plus mon courage.

LIDORE.

Déjà sur le revers de cette haute montagne, derrière laquelle le soleil va cacher son éclat, on voit confusément descendre les escadrons armés qui foulent notre territoire.

MALECH.

Grenade a employé toutes ses ressources pour réunir des troupes contre nous.

ABEN-HUMÉYA.

Le monde, et plusieurs mondes, seraient peu pour nous vaincre, lors même que celui à qui est donnée la charge de soumettre cet inextricable labyrinthe de rochers et de verdure, serait le fils de Mars [23] comme il est celui de Charles Quint. Ils ont beau couvrir d'apprêts militaires tout ce qu'embrasse notre immense horizon, ces vallons seront leurs tombeaux, ces rochers seront leurs monumens. Et puisque des circonstances favorables nous offrent l'occasion de les combattre, qu'ils nous trouvent sous les armes, prêts à résister à tous leurs efforts. Ainsi, que chacun retourne à son poste. Toi, Malech, à Galère; toi, Tuzani, à Gabia; je resterai à Berja. Que celui sur qui Allah fera tomber la première impétuosité des infidèles, compte sur la protection d'Allah, dont nous défendons la cause, et sur les prompts secours que je m'empresserai de réunir. Brave Tuzani, mon frère, retourne à Gabia; nous fêterons avec plus de joie le bonheur que

te réserve l'amour, lorsque notre valeur nous aura donné la victoire (*k*).

(Ils sortent tous, excepté Maléha, Béatrix et Tuzani.)

MALÉHA, sans chanter (24).

Que l'on ne demande pas,
Trop fugitive allégresse
Pour qui sont les faux appas
De votre rapide ivresse?

TUZANI.

Dès que je vous aperçoi
Mon cœur vous sent disparaître;
On voit bien que c'est pour moi
Que le destin vous fit naître.

MALÉHA.

Félicités trompeuses, qui expirez avant de voir le jour;

TUZANI.

Roses flétries avant d'être écloses,

MALÉHA.

Si vous cédez au plus léger souffle du sort,

TUZANI.

Ne dites point que vous donnez le bonheur;

MALÉHA.

Hélas! on ne peut vous posséder.

TUZANI.

Et vous n'accordez qu'un instant d'*une fugitive allégresse.*

MALÉHA.

Joies des malheureux, vous êtes le fruit éteint dans son germe, puisque vous disparaissez avant

qu'il ait pu vous saisir. Sans doute, lorsque vous m'avez flattée, c'était par erreur ; le sort vous destinait à rendre heureux un autre : pourquoi vous montrer à moi? pourquoi m'offrir les appas de *votre rapide ivresse ?*

TUZANI.

A peine l'espérance m'avait-elle réjoui, qu'elle s'est évanouie comme la fleur du matin. J'étais hier dans le délire de la joie, je succombe aujourd'hui au délire de la tristesse : hier mon cœur était rempli de bonheur, il s'enivrait de l'espoir de ses félicités, et déjà il *les sent disparaître.*

MALÉHA.

On vous donne le nom de plaisir, et vous me faites sentir mieux ma peine.

TUZANI.

Un seul moment de disgrâce, détruit tout le bonheur que vous m'aviez donné.

MALÉHA.

On vous reconnaît à la lenteur avec laquelle vous venez.

TUZANI.

A la rapidité de votre fuite.

MALÉHA.

Votre peu de durée montre assez que c'était *pour moi que le destin vous fit naître.*

TUZANI.

Chère Maléha, je ne sais si j'oserai t'adresser la parole. Hélas ! au moment où l'amour m'offrait la plus douce victoire, le cours de mon bonheur

s'arrête de nouveau. Je me tairai, car ma bouche est impuissante pour t'exprimer les sentimens qui déchirent mon cœur.

MALÉHA.

Garde le silence, ami; aussi bien, saisie de mes maux, il me serait impossible de t'écouter : mon esprit, trop occupé par les souffrances de mon âme, ne porterait qu'à peine son attention, même à tes discours. Hélas! nos infortunes sont si grandes, que, nous refusant jusqu'à la plus légère consolation, comme elles t'empêchent de me parler, elles m'empêchent de t'entendre.

TUZANI.

Le roi m'envoie à Gabia lorsque tu restes à Galère; et l'amour, dans sa lutte avec l'honneur, cède en gémissant à sa puissance. Sois heureuse et tranquille, mon adorable épouse; et fasse le ciel que les efforts des ennemis qui nous menaçent, se tournent contre Gabia, et qu'ils ne t'alarment pas dans ta retraite!

MALÉHA.

Je ne pourrai donc pas te voir jusqu'à la fin de la campagne?

TUZANI.

Que dis-tu? La distance de deux lieues qui sépare ces deux places, est-elle donc si grande que mon amour ne puisse les franchir chaque nuit?

MALÉHA.

Je sens à ma tendresse que des obstacles plus forts encore pourraient ne pas t'arrêter. Tous les soirs, mon ami, je t'attendrai à la poterne.

TUZANI.

Et moi, sûr de ton amour, j'irai tous les soirs y voir celle que j'adore. Adieu. Que cet embrassement soit le sceau de nos promesses.

(On entend le tambour.)

MALÉHA.

Les bruits de guerre te rappellent aux armes.

TUZANI.

Quel malheur !

MALÉHA.

Quel chagrin ! Et c'est donc là aimer ?

TUZANI.

C'est mourir.

MALÉHA.

Hélas ! l'amour n'est qu'une pénible mort !

(Elle sort d'un côté, Tuzani de l'autre.)

ZARA (Béatrix).

Puisque nous sommes restés seuls, approche, Alcouscous.

ALCOUSCOUS.

Zara, demander le bissac ou moi ?

ZARA.

Toujours bouffon, lorsque chacun gémit. Allons, viens.

ALCOUSCOUS.

La politesse être pour moi ou pour le bissac ?

ZARA.

C'était pour toi ; mais puisque tu manques ainsi d'égards pour mon amour, il faut que je voie ce qu'il contient.

ALCOUSCOUS.

Moi dire bien, l'amour être pour le bissac.

ZARA.

Voilà du cochon, et tu as tort de le porter ainsi. Voilà du vin.... O ciel! tout ce que tu as là est du poison; je ne veux ni le toucher, ni le voir. Prends-y garde, Alcouscous; tu es perdu pour toujours si tu en goûtes.

(Elle sort.)

ALCOUSCOUS seul.

Tout être du poison! Oh! oh! il faut le croire; Zara le dire, et femme se connaître en venin; et puis Zara le voir, et la gourmande n'en pas goûter; preuve de poison. Le cretin voulait faire mourir Alcouscous; mais grand prophète Mahomet me protéger, parce que moi lui offrir d'aller à la Mèche voir son jambon. (*On entend le tambour.*) Encore le patapan des caisses, et puis toute la montagne pleine de soldats! Il faut rejoindre Tozani.... Qui veut du poison? Poison à vendre!

(Il sort.)

## SCÈNE III.

Campement de don Juan.

DON JUAN D'AUTRICHE, DON LOPE DE FIGUEROA, DON JUAN DE MENDOCE; Officiers et Soldats espagnols.

MENDOCE.

De ce point plus rapproché on reconnaît mieux les positions, surtout en ce moment, où le soleil déclinant vers la mer, prolonge les ombres. La ville qui est à main droite, sur un rocher d'où, depuis des siècles, elle semble tomber sans cesse, c'est Gabia; à gauche, votre altesse peut distinguer les tours de Berja, confusément mêlées avec les rochers qui l'entourent; devant nous est Galère, qui porte ce nom à cause de la forme du rocher isolé sur lequel elle est assise [25].

DON JUAN.

Il nous faut assiéger l'une de ces deux dernières.

DON LOPE.

Allons, et décidons bien vite quelle est la meilleure à investir, et sur-le-champ la main à l'œuvre; car ici, heureusement pour moi, les jambes ne sont pas nécessaires.

DON JUAN.

Faites venir le Morisque qui fut pris l'autre jour; nous saurons s'il nous a dit la vérité. Où est Garcès, que j'avais chargé de le garder?

MENDOCE.

Je ne l'ai pas vu depuis ce moment.

GARCÈS, derrière la scène.

Veuillez me soutenir.

DON JUAN.

Regardez ce que c'est.

(Garcès entre blessé, et soutenu par un soldat.)

GARCÈS.

C'est moi, qui arrive à vos pieds presque mort.

MENDOCE.

C'est Garcès lui-même.

DON JUAN.

Que vous est-il arrivé?

GARCÈS.

Daignez, mon prince, me pardonner la faute que j'ai faite, en considération de l'avis que je viens vous donner.

DON JUAN.

Parlez.

GARCÈS.

Ce Morisque que vous me confiâtes, vous avait dit qu'il venait dans le dessein de vous livrer l'Alpujarra; désireux de connaître le passage qu'il disait vouloir indiquer, ambitieux de l'honneur d'y pénétrer le premier, et de pouvoir vous y servir de guide, je lui ordonnai de m'indiquer ce sentier : je le suivis seul au milieu de ce labyrinte de précipices [26]; au moment où il m'eut engagé dans un

passage difficile, il gravit avec rapidité les rochers, cria, et à ses cris répondit une troupe de Mores, qui, comme des chiens qu'ils sont, se lancèrent avec avidité sur la proie qu'ils se promettaient d'atteindre: ma défense fut inutile; enfin, déjà blessé, je cherchais, en m'éloignant toujours, un bois qui pût me couvrir de ses feuilles, lorsque je vis sous les murs de Galère, où j'étais près d'arriver, l'entrée d'une grotte, sombre ouverture du rocher sur lequel la ville est assise (27). J'y parvins, et je m'y couchai; mes adversaires, soit que j'échappasse à leur vue, soit qu'ils me crussent déjà mort en me voyant enseveli, cessèrent de me poursuivre. C'est ainsi que j'ai pu parvenir à reconnaître le lieu. Galère est miné par la main du temps, qui est, en fait de rochers, le plus habile des ingénieurs. En enveloppant la place, vous pourrez faire sauter ses remparts, si nous parvenons, ce qui n'est pas difficile, à nous emparer de cette grotte: ainsi vous éviterez les longueurs d'un siége ou d'un blocus. Ma désobéissance a mérité la mort, je le sais; prince, vous n'y perdrez pas, puisque en échange de ma vie, je vous offre celle de tous les habitans de Galère; et si jamais je m'y trouve, ils me paieront le désagrément qu'ils m'ont causé, sans que rien puisse contenir ma fureur, puisse arrêter mon épée; ni ma pitié ne protégera les enfans, ni ma clémence les vieillards, ni mon respect les femmes, et c'est ce que je puis dire de plus.

DON JUAN.

Emmenez-le et qu'on ait soin de ses blessures.

( *Garcès sort.* ) Don Lope, je tiens à bon augure d'avoir ces renseignemens sur Galère. Depuis que j'ai appris que l'Alpujarra contenait une place de ce nom, j'ai eu envie de l'assiéger pour voir si je serai aussi heureux avec les galères de terre ferme, que je l'ai été avec celles de la mer.

DON LOPE.

C'est fort bien; mais pourquoi attendre? Allons sur-le-champ occuper les postes, c'est le moment le plus convenable; la nuit nous permettra de nous rapprocher davantage. ( *A un officier.* ) Allons, que mon Terce marche à Galère.

TOUS.

A Galère! faites passer la parole.

DON JUAN.

Puissiez-vous, cieux favorables, me donner dans les montagnes autant de succès que sur les eaux; afin que la renommée confonde un jour cette bataille et ce siége, puisse réunir tellement les deux affaires, qu'on ne distingue pas si je remportai une plus belle victoire sur les flots de Lépante ou sur les rocs de l'Alpujarra.

( Ils sortent. )

## SCÈNE IV.

Le pied des murs de Galère.

### TUZANI, ALCOUSCOUS.

TUZANI.

Je te confie, Alcouscous, ma vie et mon honneur. Si l'on sait que j'ai quitté Gabia pour venir ici, je perds l'honneur et la vie. Garde ma jument [28] pendant que j'entre dans ce jardin, j'en ressortirai bientôt, il faut que je sois de retour dans la place qui m'est confiée, avant qu'on s'y soit aperçu de mon absence.

ALCOUSCOUS.

Toujours prêt à te servir, bien que tu ne m'aies pas laissé le temps de poser cette besace; moi rester au poste, sans remuer pied ni patte.

TUZANI.

Si tu bouges, vive Allah! tu mourras de ma main.

(Maléha paraît à une porte.)

MALÉHA.

Est-ce toi?

TUZANI.

Quel autre pourrait être aussi empressé?

MALÉHA.

Entre, ne t'arrête pas, de peur qu'on ne t'aperçoive du mur.

(Ils sortent.)

ALCOUSCOUS seul.

Vive Allah! moi prêt à m'endormir; rude jouteur que le seigneur sommeil, mettre tout de suite son homme à terre.... Triste métier que celui de se mêler des amours d'autrui. Tous les autres artisans travailler pour eux; mais celui-là, non..... Là, là, jument, ho!.. Revenons à mon conte pour dissiper le sommeil. Le cordonnier faire pour lui des souliers, le tailleur se couper un habit neuf; le cuisinier goûter ses ragoûts, le pâtissier écorner un pâté et le manger. Enfin, il n'être que le courtier d'amour qui ne fasse rien pour lui; lui, assaisonner le plat, et point manger, coudre l'habit et point le revêtir. Là.... là.... Ho.... ho.... La jument partir, courir, galoper. Là, là, jument, reviens, fais ce que demander Alcouscous, reviens... à la pareille.... La première chose que toi demander, moi le faire tout de suite. ( *Il court et revient.* ) Impossible à atteindre! bel ouvrage, Alcouscous! que faire? maître va revenir demander sa jument pour arriver à temps à Gabia. C'est lui : Alcouscous, donne-moi ma bête. — Maître, moi ne l'avoir pas. — Qu'en avoir fait.— Elle s'être échappée. — Par où. — Par ces montagnes. —Toi, mourir : et zigue, zague, voilà deux coups de poignard dans ma poitrine. S'il faut mourir, Alcouscous, mieux vaut choisir sa mort; au lieu de l'acier prendre le poison, va pour le poison, aussi bien moi, sans ma jument, ne pouvoir supporter la vie. ( *Il tire une outre de sa besace et boit.* ) Meilleur mourir ainsi. C'est plus propre qu'être baigné dans son sang. Comment ça va? pas assez

mal; le poison, il être trop faible, et si vouloir mourir, faut revenir au poison. ( *Il boit.* ) Déjà commencer l'inflammation; me chauffer bien l'estomac; pour éviter la douleur, faut revenir au poison. ( *Il boit.* ) Bien, faire bon effet, mes yeux se troubler, ma tête s'embarrasser, ma langue s'épaissir. Moi mourir bientôt, mais ne pas laisser pour empoisonner les autres; il faut pas être méchant, faut achever le poison. ( *Il boit.* — *On entend derrière la scène.* Sentinelles de Galère! aux armes! *On voit des feux sur les montagnes.* ) Qu'est cela? des éclairs; soit, bientôt entendre le tonnerre.

(Tuzani et Maléha entrent.)

MALÉHA.

Tuzani, les sentinelles des tours d'alarme, ont allumé les feux.

TUZANI.

Sans doute, dans l'obscurité de la nuit, l'armée chrétienne s'est rapprochée de Galère.

MALÉHA.

Pars, mon ami, déjà toute la place est en alarmes.

TUZANI.

Et faut-il qu'on dise de moi, que je laisse ma dame assiégée par les ennemis?

MALÉHA.

Hélas!

TUZANI.

Souffrirai-je que l'on croie que j'ai tourné le dos au péril?

MALÉHA.

Oui, ton honneur est à défendre Gabia; pe être est-ce sur ce point que l'ennemi s'est por Mon ami, songe à ton devoir.

TUZANI.

Dans quel étrange embarras je me trouve plac mon honneur et mon amour m'appellent à la fois

MALÉHA.

N'écoute que la voix de l'honneur.

TUZANI.

Je les satisferai ensemble.

MALÉHA.

Comment?

TUZANI.

Je vais t'emmener avec moi. Soit que je t'aba donne, soit que je reste à tes côtés, je me pe également; partons; que du moins ma fortune et m amour courent une même chance. Viens, une j ment, à qui les autans portent envie, t'éloigne de ce danger.

MALÉHA.

En suivant mon époux, quel risque puis-je cour Je suis à toi.

TUZANI.

Hola! Alcouscous.

ALCOUSCOUS, se réveillant.

Qui m'appelle?

TUZANI.

C'est moi. Donne-moi ma jument.

ALCOUSCOUS.

La jument ?

TUZANI.

Qu'attends-tu ?

ALCOUSCOUS.

Moi, attendre la jument; elle m'a dit qu'elle aller revenir.

TUZANI.

Où donc est-elle ?

ALCOUSCOUS.

Elle avoir été se promener sur ces montagnes; mais être jument de parole et reparaître bientôt.

TUZANI.

Vive Allah! Traître...

ALCOUSCOUS.

Ne pas s'approcher d'Alcouscous; il être empoisonné et tuer par son haleine.

TUZANI.

Ta mort sera le prix de ta faute.

(Il tire sa dague, Maléha veut l'arrêter et se blesse.)

MALÉHA.

Arrête, je t'en prie. Ahie!

TUZANI.

Qu'as-tu ?

MALÉHA.

En voulant arrêter ton bras, je me suis blessée à la main.

TUZANI.

La vie de ce misérable paiera ce sang.

MALÉNA.

Par ma vie! Tuzani, je t'en prie: ne le tue pas.

TUZANI.

Quelle fureur ne serait calmée par cette prière! La blessure est-elle profonde?

MALÉNA.

Ce n'est rien.

TUZANI.

Étanche le sang avec ce mouchoir.

MALÉNA.

Tu vois qu'il ne m'est pas possible de te suivre; pars sur-le-champ. Lors même que Galère serait assiégée, elle ne sera pas prise en un jour; et, dès demain, je partirai avec toi. Ce passage sera encore quelque temps ouvert.

TUZANI.

Cette douce espérance me donne la force de t'obéir.

MALÉNA.

Qu'Allah te garde!

TUZANI.

Pour toi. Sans toi, je voudrais perdre la vie.

ALCOUSCOUS.

Si toi désirer mourir, demeurer là un peu de poison délicieux.

MALÉNA.

Adieu donc.

TUZANI.

Je pars désespéré.

MALÉHA.

Je demeure désolée.

TUZANI.

Quelle est l'étoile funeste...

MALÉHA.

Quel est le sort ennemi...

TUZANI.

... Qui, suspendant toujours mon bonheur...

MALÉHA.

... Qui, mettant obstacle à mes désirs...

TUZANI.

... Suscite deux fois une armée chrétienne pour le troubler?

MALÉHA.

... Fait deux fois fuir l'amour devant les foudres de Mars.

(Ils sortent.)

ALCOUSCOUS, seul.

Vais-je mourir ou dormir? Les savans dire être tout un, et il être vrai; car, par Mahomet! ne savoir si moi dormir ou mourir. Faut marcher encore en attendant d'expirer.

(Il sort en chancelant.)

FIN DE LA DEUXIÈME JOURNÉE.

# JOURNÉE TROISIÈME.

## SCÈNE PREMIÈRE.

Une autre partie des environs de Galère.

TUZANI, ALCOUSCOUS endormi.

TUZANI, se croyant seul.

Nuit sombre et froide, c'est à ton silence que mon espérance confie mes entreprises, mon amour son bonheur, mon âme sa victoire. Bientôt, dissipant ton obscurité, plus brillante que les étoiles, Maleha, ma douce proie, m'étreindra de ses bras amoureux. Sur les ailes de mes désirs, je suis déjà arrivé au pied de Galère. Que cette profonde coupure où la nature forma sans art des labyrinthes impénétrables, soit l'asile de mon fidèle coursier. Personne ne me voit, attachons-le à cet arbre, gardien plus fidèle que le misérable qui hier... (*Il broche sur Alcouscous.*) Tout alarme un cœur épris. Qu'est-ce? Non, ce n'est pas à tort que mon âme est tout émue par un aussi triste augure. Quand je m'approche du mur, mes pas sont arrêtés par un cadavre : tout ce que j'ai vu, tout ce que j'ai rencontré aujourd'hui, me remplit de tristesse; d'hor-

reur et d'épouvante. Malheureux ! qui as trouvé ton sépulcre sur ces arides coteaux ! Que dis-je ? heureux mille fois, toi que la mort a pour jamais affranchi des angoisses qui me tourmentent ! Je lutte contre une terreur involontaire.

ALCOUSCOUS, se réveillant.

Qui marcher sur mon pied ?

TUZANI, se croyant seul.

Que vois-je ? qu'entends-je ? Qui es-tu ?

ALCOUSCOUS.

Alcouscous, à qui toi ordonner d'attendre la bête, et être resté ici sans avoir vu personne. Il être trop tard pour revenir à Gabia ; mais toujours au départ les amans être paresseux.

TUZANI.

Alcouscous ! Que fais-tu là ?

ALCOUSCOUS.

Pourquoi le demander, si être ici depuis que maître aller voir Maléha au jardin ?

TUZANI.

Se peut-il ? Comment, depuis hier au soir tu es encore là ?

ALCOUSCOUS.

Hier au soir, non. M'être endormi depuis un petit moment, après m'être empoisonné pour que maître ne tuât pas moi pour la fuite de la jument. Mais la bête être revenue, et moi n'être pas mort. Allah être bon et miséricordieux ! Allons.

TUZANI.

Quelle folie! Tu étais ivre la nuit dernière.

ALCOUSCOUS.

Si le poisson enivrer l'homme, moi être ivre; avoir la bouche sèche comme un briquet, et la langue comme l'amadou.

TUZANI.

Je ne vois pas qu'une autre fois tes sottises me viennent ravir mon bonheur. Hier je manquai [illegible] la plus heureuse, et je ne veux pas aujourd'hui mes soins [illegible]

ALCOUSCOUS.

[illegible] qui me dire être du [illegible]

(Un nouveau bruit.)

TUZANI.

[illegible] cachons-[illegible]

[illegible] une mèche [illegible]

[illegible] l'ouverture de la mine qui remettre sous [illegible] approchez, approchez en silence; personne ne nous voit. (*Il sort seul et le feu est mis à la mèche : éloignons-nous*) remarquez que le rocher éclate, en lançant jusqu'au ciel des nuages de fumée et de poussière. [illegible]: mais aussitôt après l'explosion, élançons-nous sur la brèche qu'elle fera, et soutenons-nous jusqu'à ce que nous soyons secourus par la

troupe qui est déjà placée en embuscade dans les environs.

(Ils sortent.)

TUZANI.

As-tu entendu ce qu'ils ont dit ?

ALCOUSCOUS.

Pas un mot.

TUZANI.

C'est sans doute une patrouille qui parcourt la montagne : j'ai dû me cacher. Sont-ils partis ?

ALCOUSCOUS.

Ils sont loin.

TUZANI.

Approchons-nous du mur. (*On entend un coup de canon.*) Qu'est cela ?

ALCOUSCOUS.

Le canon avoir bouche qui parler bien haut; mais moi ignorer son langage. (*On entend l'explosion de la mine.*) O Mahomet, par Allah, protége-moi !

TUZANI.

Il semble que la terre entière soit ébranlée sur les pôles qui la soutiennent.

DON LOPE, derrière la scène.

La mine a éclaté. En avant tous ! à la brèche !

TUZANI (29).

Où suis-je, Grand Allah ? Déjà la ville est dans la confusion d'une alarme imprévue; le sein du rocher, déchiré par le salpêtre, se soulève pour en ébranler les fondemens. Serais-je noble, serais-je amant, si je ne m'élançais au milieu des flammes, si je ne

gravissais les débris de ces murs ? Pourvu qu'au milieu de ces désastres, je puisse enlever au danger ma belle Maleha, que m'importent la ruine de Galère et celle du monde entier ?

(Il sort.)

ALCOUSCOUS.

Moi n'être noble, ni amant, si dans cette bagarre n'aller pas sauver Zara. Mais c'est égal : jamais manquer d'amans et toujours être assez de nobles. Si moi pouvoir sauver ma peau, que m'importent la ruine de Galère et celle de ma chère Zara ?

(Il sort.)

## SCENE II.

La brèche des remparts de Galère.

DON JUAN DE MENDOCE, DON LOPE DE FIGUEROA, GARCÈS, Soldats espagnols.

DON LOPE.

Point de quartier : qu'il ne reste pas une âme vivante ; que tout soit mis à feu et à sang.

GARCÈS.

Je vais mettre le feu aux maisons.

UN SOLDAT.

Et moi m'occuper du pillage.

Maleca entre avec des Maures.

MALECH.

Vous avez renversé le mur ; mais je suis un autre rempart, et je suffis pour défendre la place.

(Combat.)

MENDOCE, à don Lope.

C'est Malech, le gouverneur de la ville.

DON LOPE.

Rends-toi.

MALECH.

Moi, me rendre ?

MALÉHA, derrière la scène.

Malech ! mon père ! mon seigneur !

MALECH.

J'entends les cris de ma fille. Que ne puis-je y voler !

MALÉHA.

Un chrétien me donne la mort.

MALECH.

Eh bien, que ceux-ci me tuent sans défense, et que ma vie et la tienne finissent en même temps.

(Il s'avance vers don Lope.)

DON LOPE.

Meurs, chien, et va faire à Mahomet des complimens de ma part.

(Le combat continue, les Morisques sont repoussés.)

PREMIER SOLDAT.

Jamais on n'a fait un tel butin en or et en pierreries.

SECOND SOLDAT.

Je suis riche à cette fois.

GARCÈS.

Aujourd'hui nul n'échappe à cette épée : la beauté ni la vieillesse ne sauvent personne ; mais je ne se-

rai content et vengé, que lorsque j'aurai trouvé cet infâme Morisque qui faillit à me faire prendre.

DON LOPE.

La ville entière est embrasée : retirons-nous avant que les flammes qui la consument n'aient appelé à son secours les forces de nos ennemis (*l*).

MENDOCE.

En retraite, soldats. Faites passer l'ordre.

PLUSIEURS SOLDATS.

En retraite.

(Ils sortent.)

## SCÈNE III.

Ruines de Galère, encore brûlantes.

TUZANI seul.

Entre ces montagnes de flammes, au milieu de ces ruisseaux de sang, foulant aux pieds les cadavres de mes frères, mon amour m'a entraîné jusqu'à la maison de Maléha; le feu et le fer ont partout empreint leurs ravages. Épouse chérie ! qu'es-tu devenue ? Je tremble d'avance. Malheureux ! je suis arrivé trop tard. Où est mon épouse ? Nul être vivant ne me répond.

MALÉHA, derrière la scène.

Hélas !

TUZANI.

Cette voix que me portent les airs, ces cris douloureux étouffés par la faiblesse, frappent mon

cœur comme la foudre. A la lueur de ces flammes mourantes, il me semble voir une femme, dont le sang versé paraît les éteindre... c'est Maléha ! Dieu tout-puissant, rendez-lui la vie ou donnez-moi la mort !

(Il sort et rentre traînant Maléha à demi-nue, et ensanglantée.)

MALÉHA.

Soldat espagnol, trop peu pitoyable et trop peu cruel, qui m'as blessée et n'a pas terminé ma vie et mes souffrances, frappe-moi encore une fois : ta fureur est plus cruelle si elle n'achève pas son ouvrage.

TUZANI.

Infortunée divinité de mon âme, celui qui te tient entre ses bras ne veut pas te tuer; son seul désir serait de donner sa vie pour prolonger la tienne !

MALÉHA.

Ami, ces mots me disent que tu es du sang africain. Si, femme et malheureuse, j'ai quelque droit à tes bontés, fais une chose pour Maléha expirante. Tuzani, mon époux, est gouverneur de Gabia : vas-y; porte-lui mon dernier embrassement; dis-lui que sa fidèle épouse, frappée par le fer d'un Espagnol, plus avide de bijoux que d'honneur, gît morte à Galère, baignée dans son sang.

TUZANI.

Maléha, ce dernier embrassement, c'est à ton époux désespéré que tu le donnes, à lui qui est venu lui-même apprendre son dernier malheur.

MALEHA.

C'est toi, mon bien ! ta voix arrête encore mon dernier soupir ; elle rend ma mort heureuse. Tuzani.. laisse-moi t'embrasser encore : que j'expire dans tes bras, et que....

(Elle meurt.)

TUZANI.

Elle meurt, et je vis encore ! cette âme, moitié de mon âme, quitte son corps, et la mienne ne la suit pas ! Cieux, qui voyez mes peines ; forêts, qui retentissez de mes plaintes ; flammes qui éclairez mes tourmens, ainsi vous avez permis que la plus douce lumière vînt à s'éteindre, que la plus belle fleur se flétrît, que la plus douce haleine s'arrêtât ! Vous qui connaissez l'amour, voyez le comble de l'infortune ! Je venais trouver mon épouse ; cette nuit même elle devait couronner ces feux dont je brûle depuis tant d'années : je la retrouve ; je la vois baignée dans son sang ; je vois le lis flétri au milieu d'une pourpre brillante. Ce lit nuptial, qui faisait mes espérances, c'est un cercueil froid, celle que j'adorais comme une divinité, je la retrouve insensible cadavre. Voyez mon sort : je ne veux ni vos conseils, ni vos consolations ; ma douleur saura me guider. Montagnes de l'Alpujarra, vil théâtre de la plus honteuse victoire, de la gloire la plus infâme, plût au ciel que jamais les sommets, que jamais les sombres vallées n'eussent vu sur leurs rochers, n'eussent admiré sur leurs rivages la plus malheureuse beauté ! Mais, que sert-il de me plaindre ? les vents seuls peuvent m'entendre, et ils emportent au loin mes inutiles regrets.

(Aben-Huméya et Lidore entrent suivis de soldats morisques.

ABEN-HUMÉYA.

En vain les flammes de Galère nous ont appelés à son aide, nous sommes arrivés trop tard.

LIDORE.

Déjà ses places et ses rues ne sont plus qu'une cendre embrasée, que les vents vont dissiper.

TUZANI.

Ne soyez pas étonnés d'être arrivés tard. Et moi non plus, je ne suis pas venu à temps.

ABEN-HUMEYA.

Je ne sais quel triste présage...

LIDORE, voyant le corps de Maléha.

Cieux! quel aspect déplorable!

ABEN-HUMÉYA.

Que vois-je?

TUZANI.

La peine la plus vive, la plus profonde douleur, l'infortune la plus cruelle; voir périr, et périr d'une mort si misérable, l'objet de toute ma tendresse, c'est le comble du malheur, le plus grand de tous les maux. Maléha, mon épouse (ah! déplorable sort!) est là, pâle, sanglante, c'est elle que vous voyez. Une main infâme a percé son noble cœur; la flamme céleste qui l'animait, s'est exhalée au milieu des flammes qui consumaient sa patrie. L'acier a déchiré son sein d'albâtre.

Vous en êtes tous les témoins, roi, et vous mes amis, mes frères, du plus horrible sacrilége, du

plus détestable forfait qu'un lâche ait pu commettre. Eh bien! soyez aussi tous témoins du serment que je fais d'en tirer la vengeance la plus terrible, dont les histoires de l'amour aient jamais conservé la mémoire. Je le jure à cette beauté, à cette fleur abattue par le fer [30], à cette merveille détruite, de venger sa mort [31]. Déjà l'on n'entend plus même dans le lointain les tambours des Espagnols, leur armée se retire. Eh bien, je la suivrai, je la suivrai jusqu'à ce qu'au milieu de tous ces soldats, j'aie trouvé le barbare homicide, et que j'aie immolé cette infâme victime, non à sa divine mémoire, à laquelle un sang impur n'est pas digne d'être offert, mais à ma trop juste rage; afin que le feu qui a vu son crime, la terre qui en a été le théâtre, les vents qui ont emporté ses inutiles gémissemens, la fortune qui l'a voulu, le ciel qui l'a permis, que le monde, que l'univers entier sachent que dans le cœur d'un Arabe l'amour vit après la mort, et que la faux du trépas elle-même ne peut séparer deux cœurs qu'unissait une mutuelle tendresse.

(Il sort.)

ABEN-HUMÉYA.

Arrête, ami. Attends.

LIDORE.

Tu arrêterais plutôt la foudre.

ABEN-HUMÉYA.

Enlevez le corps de cette malheureuse beauté et rendez-lui de funèbres honneurs. Braves Mores de l'Alpujarra, voyez le sort que vous réservent vos barbares ennemis. Voyez cette nouvelle Troie, cette

forteresse sauvage, n'être plus qu'un objet d'horreur pour la terre, et les autans s'en disputer les débris. Mais que ce destin de Galère ne refroidisse pas votre valeur; qu'il vous excite à la vengeance. C'est pour punir de tels forfaits que votre roi Aben-Huméya, a ceint à son côté le redoutable cimeterre.

(Il sort.)

LIDORE, à part.

Ah! plût au ciel que ces montagnes consumées par les feux, ébranlées par les vents, s'arrachassent de leur base, et que, se renversant à la fois, elles missent fin d'un seul coup à tous les malheurs qui nous déchirent!

## SCÈNE IV.

Campement de don Juan d'Autriche.

DON JUAN D'AUTRICHE, DON LOPE DE FIGUEROA, DON JUAN DE MENDOCE, soldats.

DON JUAN.

Nous avons emporté Galère; devenue immortelle par sa ruine, elle est déjà le nid du phénix, et semble un fragment détaché de la région du feu [32]; nous n'avons pas à nous arrêter davantage. Aussitôt que l'aurore aura versé ces pleurs dont la mer fait de précieuses perles, que toute l'armée prenne la route de Berja : mon cœur, toujours plein d'une nouvelle ardeur, est toujours sûr de la victoire et je ne pourrai avoir de repos que lorsque je verrai à mes pieds Aben-Huméya mort ou vaincu.

DON LOPE.

Si vous voulez, seigneur, faire de Berja ce que vous avez fait de Galère, vive Dieu! vous pouvez être sûr de vos troupes; marchons. Mais songez que, d'après les ordres du roi, il n'est pas dans ses intentions de détruire des coquins qui, après tout, sont ses sujets, qu'il ne veut de punitions que pour l'exemple, et qu'il entend que vous mêliez ensemble le pardon et les châtimens (*m*).

MENDOCE.

Je suis, prince, de l'avis de don Lope; qu'on vous croie à la fois sévère et sensible. Vous avez montré aux rebelles le châtiment, qu'ils voient aujourd'hui le pardon. Que leur grâce, accordée par votre altesse, montre votre générosité; tempérez votre rigueur, votre courage se déploîra mieux encore dans la clémence; car il n'y a point de valeur à tuer pour tuer.

DON JUAN.

Mon frère m'ordonne, il est vrai, d'apaiser ces troubles, mais je ne sais point prier sans armes. Cependant, puisqu'il le veut et qu'il me confie ce double pouvoir, le monde me sera témoin que je réserverai dorénavant le châtiment à la révolte, aux prières le pardon. Don Juan?

MENDOCE.

Seigneur.

DON JUAN.

Vous irez à Berja, où est Fernand de Valor, et vous lui direz de ma part que c'est sur Berja que je me dirige. Vous publierez à la fois et la grâce et la

punition, et, pour remplir votre double mission, vous lui direz que s'il se rend et se donne à quartier, j'accorderai une amnistie à tous les rebelles, à condition qu'ils reviendront vivre au milieu de nous dans leurs métiers et leurs emplois ordinaires; qu'aujourd'hui ma juste sévérité suspendue se contente de cette satisfaction : qu'il se rende enfin, sinon je soufflerai sur Berja les cendres mal éteintes de Galère.

MENDOCE.

Je cours vous obéir.

(Il sort.)

DON LOPE.

Jamais il n'y eut de pillage qui ait donné autant de butin; il n'est pas un soldat qui ne soit riche.

DON JUAN.

Y avait-il donc tant de trésors dans Galère?

DON LOPE.

Parbleu! vous pouvez en juger à l'alégresse de vos troupes.

DON JUAN.

Je serais bien aise de présenter à ma sœur et ma reine quelques trophées de cette guerre, et je vais donner ordre d'acheter tout ce qui sera digne de lui être envoyé.

DON LOPE.

J'ai aussi des présens à offrir, et j'ai fait quelques emplettes. Je puis vous prier d'accepter ce collier de perles que j'ai acheté à un soldat qui l'a gagné au jeu ; je ne crois pas que vous trouviez un cadeau plus convenable.

DON JUAN.

Cette parure est belle, et je la prends [illegible] vous, afin que vous [illegible] en accepter le prix. Vous m'enseignez à donner; il faut que je vous apprenne à recevoir.

DON LOPE.

La meilleure récompense, c'est que vous vous serviez, seigneur, [illegible] et de moi.

[illegible]

TUZANI, [illegible].

Je n'ai voulu que toi, Alcouscous, pour être mon compagnon et mon ami, dans l'entreprise que j'ai formée.

ALCOUSCOUS.

Alcouscous pas savoir ce que ta valeur entreprendre; mais c'est égal: n'y avoir pas de risque à se fier à lui. Doucement; il être là sa hautesse.

TUZANI.

C'est don Juan?

ALCOUSCOUS.

Lui-même.

TUZANI.

Je regarderai avec attention un homme qui a mérité une si haute renommée.

DON JUAN, à don Lope.

Comme toutes ces perles sont égales!

TUZANI, à part.

Ah! il n'a que trop attiré mes regards. Le rang de perles que j'ai vu en ses mains, hélas! c'est celui que j'ai donné à Maléha! Je l'ai reconnu. O ciel!

DON JUAN.

Retirons-nous, don Lope. Comme ce soldat est demeuré saisi en me regardant.

DON LOPE.

Qui diable voulez-vous qui puisse contempler votre front sans être frappé d'admiration?

(Il sort avec don Juan)

TUZANI.

Je suis resté interdit.

ALCOUSCOUS.

Etre seuls à présent, seigneur, dire à Alcouscous pourquoi être descendu de l'Alpojarra.

TUZANI.

Tu le sauras bientôt.

ALCOUSCOUS.

Moi savoir qu'être venu ici, et être bien assez pour me repentir de t'avoir suivi.

TUZANI.

Pourquoi donc?

ALCOUSCOUS.

Avoir été ici esclave d'un soldat, et si lui me voir, tout de suite tuer Alcouscous.

TUZANI.

C'est impossible; déguisés comme nous le sommes, avec notre changement de costume, nous pouvons tous les deux passer dans toute l'armée pour chrétiens, puisque nous n'avons plus rien de morisque.

ALCOUSCOUS.

Oui, toi qui bien parler la langue, paraître Es-

pagnol; mais moi qui savoir mal prononcer, moi qui mal porter ces habits, moi qui avoir été captif, comment éviter le châtiment?

TUZANI.

En ne parlant qu'à moi. Après tout, personne ne fera attention à un domestique.

ALCOUSCOUS.

Et si demander à moi quelque chose?

TUZANI.

Ne pas répondre, te taire.

ALCOUSCOUS.

Comment pouvoir me taire?

TUZANI.

En songeant aux risques que tu cours.

ALCOUSCOUS.

Mahomet seul pouvoir rendre muet un bavard comme moi.

TUZANI.

Je le sais, je le sais bien, on accusera ma tentative de folie. Idolâtre d'un soleil éclipsé pour toujours, je viens chercher au milieu de trente mille hommes, un soldat que je suis sans le connaître, sans avoir aucun indice. Mais pourquoi s'étonner? Qu'importe un prodige de plus où nous voyons tant de prodiges. Sans doute il ne m'est pas possible de me venger, j'en conviens; mais serait-il digne de moi de ne pas tenter l'impossible? J'ai déjà découvert un signe infaillible, mais je ne puis croire à cet indice: car il est clair que celui à qui j'ai vu le

collier de perles est trop noble pour avoir souillé sa main du sang d'une femme. Celui-là n'a ni noblesse, ni valeur, qui n'admire pas la beauté, qui ne respecte pas la faiblesse. Ainsi ce premier signe est inexact; c'est un autre qui a été l'infâme assassin.

ALCOUSCOUS.

Toi descendre de l'Alpojarra pour cela.

TUZANI.

Oui.

ALCOUSCOUS

Alors retourner bientôt. Comment trouver un homme sans le connaître?

TUZANI.

Je pourrai ne pas réussir; mais cependant j'espère.

ALCOUSCOUS.

Être comme la lettre de la vieille : A mon fils Juan, habillé de brun, à Madrid.

TUZANI.

Tais-toi; c'est tout ce que tu as à faire.

ALCOUSCOUS.

Moi, parler par signes à tout venant.

TUZANI.

Oui.

ALCOUSCOUS.

Puisse Allah mettre frein à ma langue!

(Des soldats entrent.)

PREMIER SOLDAT.

Le gain est bien partagé de cette manière, parce

que celui qui tient les cartes, quoiqu'il joue pour deux, doit avoir quelque avantage.

SECOND SOLDAT.

Pourquoi le bénéfice ne serait-il pas égal, puisque la perte eût été partagée?

TROISIÈME SOLDAT.

Cela est vrai.

PREMIER SOLDAT.

Écoutez, je ne voudrais jamais avoir de dispute avec des camarades pour de l'argent. Cherchons un homme, qu'il prononce, et je me soumets d'avance à ce qu'il décidera!

SECOND SOLDAT.

Le premier venu pourra résoudre cette difficulté. (*A Alcouscous.*) Soldat.

ALCOUSCOUS, à part.

Parler à moi, et moi pas répondre. Patience.

SECOND SOLDAT.

Vous ne répondez pas.

ALCOUSCOUS.

Ah! ah! ah!

PREMIER SOLDAT.

Il est muet; bien choisi pour prononcer.

ALCOUSCOUS, à part.

Eux me croire muet. Ah! si savoir!...

TUZANI, à part.

Ce malheureux me perdra. Je vais tenter de les distraire. (*Haut.*) Cavaliers, je vous supplie d'excuser

ce domestique s'il ne fait pas ce que vous lui ordonnez. Il est muet.

ALCOUSCOUS, à part.

Pas du tout; mais, en occasion comme celle-ci, moi être pic, repic et capot, et ne pas répondre.

PREMIER SOLDAT.

Ce que nous voulions de lui, nous pourrions sans doute l'obtenir de vous d'une manière plus satisfaisante. Il s'agit d'une difficulté de jeu.

TUZANI.

Je vous en dirai volontiers mon avis.

PREMIER SOLDAT.

Jouant pour mon camarade et pour moi, j'ai gagné contre de l'argent ce Cupidon de diamans.

TUZANI, à part.

Ah! malheureux! celui que je donnai à Malèha! les arrhes de ta noce sont les dépouilles de ton tombeau! Comment trouver son assassin, si les indices vont depuis le soldat jusqu'au prince?

PREMIER SOLDAT.

Quand nous avons dû partager le profit, j'ai voulu lui donner ce Cupidon pour sa part. Il prétend qu'il ne veut pas de bijoux. Voyez vous-même s'il n'est pas juste que j'aie quelque préférence dans le partage?

TUZANI.

Je veux terminer votre discussion, puisque je suis arrivé à temps pour cela. Je vous achèterai ce joyau au prix auquel il a été mis sur jeu; mais à une seule

condition, c'est que je saurai de qui vous le tenez, afin que je sois sûr de mon emplette.

SECOND SOLDAT.

Aujourd'hui on peut acheter en toute confiance. Tous ces bijoux ont été pris sur ces chiens de Morisques, dans le sac de Galère.

TUZANI, à part.

Et voilà ce que je dois entendre et supporter !

ALCOUSCOUS, à part.

Moi ne pouvoir le tuer ni même lui dire des injures.

PREMIER SOLDAT.

Je vais vous faire aboucher avec celui à qui nous avons gagné ce bijou; et, pour plus de renseignemens, il m'a dit qu'il avait lui-même enlevé ce Cupidon avec d'autres pierreries, à une jeune Morisque qu'il a tuée dans l'assaut.

TUZANI, à part.

Hélas !

PREMIER SOLDAT.

Venez; vous entendrez de sa bouche toute l'affaire.

TUZANI, à part.

Non; parce qu'à la première parole qui le fasse reconnaître, il expirera sous mes coups de poignard. (*Haut.*) Allons, je vous suis.

SOLDAT, derrière la scène.

Arrêtez!

AUTRES, derrière la scène.

Écartez-vous.

(On entend un bruit d'épées)

UN SOLDAT, derrière la scène.

Je le tuerai, dût le monde entier le défendre.

PREMIER SOLDAT.

Ils disputent avec notre adversaire.

SECOND SOLDAT.

Eh bien! qu'on le tue.

GARCÈS, derrière la scène.

Qu'importe qu'ils soient tous contre moi, si c'est moi qui me défends.

(Il entre se défendant contre des soldats.)

TUZANI.

Réunis tous contre un seul homme! c'est une infamie, soldats. Arrêtez-vous, ou vive Dieu! je vous forcerai à vous arrêter.

(Il met l'épée à la main.)

ALCOUSCOUS.

Agréable voyage! ne rien dire et me trouver dans des disputes.

UN SOLDAT, atteint par Garcès.

Je suis mort.

(Don Lope de Figueroa entre.)

DON LOPE.

Quel est donc ce tapage?

UN SOLDAT.

Il y a un homme tué; fuyons, qu'on ne nous arrête pas.

(Ils sortent.)

GARCÈS, à Tuzani.

Je vous dois la vie, soldat, je m'acquitterai de cette obligation.

(Il sort.)

DON LOPE, à Tuzani.

Arrête!

TUZANI.

Je ne bouge pas.

DON LOPE.

Donnez vos épées. (*A un soldat.*) Désarmez ces deux hommes.

TUZANI.

Ah! ciel! Que votre seigneurie veuille bien remarquer que je n'ai tiré l'épée que pour mettre la paix, et que je ne suis pour rien dans la querelle.

DON LOPE.

Bon! bon! Je vous trouve l'épée nue à la main, et je vois un homme mort; c'est bien assez.

TUZANI, à part.

Il m'est impossible de me défendre. Se peut-il que lorsque je viens de tuer un homme, ce soit en voulant sauver la vie à un autre que je me trouve dans ce péril!

DON LOPE, à Alcouscous.

Et toi, tu ne donnes pas ton épée? Ah! ah! tu parles par signes; c'est bon. Il me semble pourtant que je t'ai vu une autre fois, et que tu parlais. Que l'on conduise ces deux-là en prison, pendant que je poursuis les autres.

ALCOUSCOUS, à part.

Être moi fâché de deux choses : de me trouver

dans la querelle, et de ne pouvoir parler. Maintenant en voilà trois : le silence, la querelle et la prison.

(On les emmène.)

(Don Juan d'Autriche entre.)

DON JUAN.

Que s'est-il passé, don Lope?

DON LOPE.

Une dispute de soldats dans laquelle un homme a été tué.

DON JUAN.

Il faut châtier exemplairement ces délits, parce que sans cela, il y aurait chaque jour des milliers de meurtres. Cependant il est bon de n'employer qu'avec modération la rigueur que la justice autorise.

(Don Juan de Mendoce entre.)

MENDOCE.

Que votre altesse daigne me permettre de baiser ses pieds.

DON JUAN.

Eh bien! Mendoce, que nous annoncez-vous? que répond Aben-Huméya?

MENDOCE.

Arrivé devant Berja, j'ai fait sonner un appel de trompettes, et une bannière de paix m'a répondu; j'ai été admis avec sauf-conduit. J'ai été mené devant le trône d'Aben-Huméya, je dirais mieux, son ciel, puisque la belle Isabelle Tuzani, aujourd'hui reine, sous le nom de Lidore, y était assise avec lui. (Cruel amour, pourquoi réveiller dans mon cœur des flammes que je croyais éteintes?) Il m'a fait

placer sur un carreau, suivant les usages de sa nation, et a ordonné qu'on me rendît tous les honneurs qu'un ambassadeur peut obtenir, et que peut accorder l'autorité d'un roi. Je me suis acquitté alors de la commission que votre altesse m'avait donnée, et aussitôt que le bruit a été répandu dans la ville que vous accordiez un pardon général, le peuple, se réunissant dans les places et dans les rues, a commencé à donner mille signes de son alégresse. Le seul Aben-Huméya, rempli de courage et d'orgueil, furieux de voir à quel point les bruits d'un pardon général étaient reçus avec faveur par les Mores, m'a donné cette réponse :

« Je suis roi de l'Alpujarra ; cet état est petit pour mon courage, mais bientôt l'Espagne entière sera prosternée à mes pieds. Dis à don Juan que s'il ne veut périr dans ces montagnes, il abandonne cette entreprise. S'il est parmi mes sujets quelque lâche qui veuille profiter de l'amnistie que tu annonces, tu peux l'emmener avec toi pour servir Philippe. Un ennemi de plus rendra plus illustre ma victoire. » C'est ainsi qu'il m'a congédié, et que j'ai quitté l'Alpujarra, en y laissant partout le peuple armé et divisé en partis ; les uns ont pour cri de ralliement : Espagne ! les autres : Afrique ! et en ce jour la guerre qu'ils ont le plus à redouter, le mal le plus cruel qui puisse les affliger, la dissension intérieure et les factions sont dans leurs propres murs, et les font se déchirer de leurs mains.

DON JUAN.

Jamais un tyran ne peut faire de plus grand pro-

grès, ne peut subsister plus long-temps. Les mêmes qui l'ont soutenu dans le commencement de son entreprise, sont les premiers qui l'abandonnent, quelquefois baigné dans son sang. Et puisque tel est l'état de l'Alpujarra, avant qu'ils ne se ruinent eux-mêmes, que mon camp s'avance sur Berja. Triomphons d'eux avant qu'ils ne s'entre-déchirent, et que leur perte du moins tourne à notre gloire.

## SCÈNE V.

Une chambre qui sert de prison.

TUZANI, ALCOUSCOUS, les mains liées.

ALCOUSCOUS.

Nous voilà seuls tous les deux, moi pouvoir parler et te demander, seigneur Tozani, ce que toi venir faire ici : tuer ou mourir ?

TUZANI.

Tuer, et non pas mourir.

ALCOUSCOUS.

Celui qui mettre paix dans une querelle en être toujours la dupe.

TUZANI.

N'étant pour rien dans cette affaire, je ne me suis pas mis en défense ; sans cela, mille soldats ne m'auraient pas arrêté.

ALCOUSCOUS.

Moi le croire ; mais parier pour les mille.

TUZANI.

Enfin, j'ai perdu l'occasion de voir l'infâme qui a pu se vanter d'avoir enlevé ces bijoux en donnant la mort à une femme.

ALCOUSCOUS.

Ce n'être pas le pire : on a mandé venir le confesseur, et comment se confesser si n'être pas chrétien ?

TUZANI.

Puisque je vis encore, je veux au moins vendre cher mes derniers jours.

ALCOUSCOUS.

Toi penser encore faire quelque chose ?

TUZANI.

Tuer ce factionnaire.

ALCOUSCOUS.

Avec quelles mains?

TUZANI.

Ne pourrais-tu avec tes dents délier les cordes qui m'attachent par derrière? ensuite je saurai me servir d'un poignard caché dans ma ceinture, et qui a échappé aux recherches.

ALCOUSCOUS.

L'ouvrage n'être ni aisé ni agréable [33].

TUZANI.

Hâte-toi; je prends garde qu'on ne te voie pas.

ALCOUSCOUS.

Toi être détaché; à présent toi me détacher.

TUZANI.

Je ne puis maintenant, quelqu'un vient.

ALCOUSCOUS.

Et ainsi rester muet et attaché.

( Un soldat conduisant Garcès enchaîné. )

LE SOLDAT.

Vous vous trouverez là avec le camarade qui a tiré avec tant de courage l'épée en votre faveur, et son domestique qui est muet. Vous les voyez.

GARCÈS.

Quoique je sois piqué de m'être laissé prendre, j'en suis satisfait à quelques égards, puisque cela me procure l'occasion de délivrer celui qui m'a sauvé la vie. Je me déclarerai plutôt coupable que de le laisser en peine. (*Au soldat.*) Vous, mon cher, veuillez dire à don Juan de Mendoce, mon seigneur, que je suis ici en prison ; qu'il me fasse l'honneur et la grâce de venir me voir pour demander ma vie au prince don Juan d'Autriche : mes services sont assez grands pour avoir mérité cette faveur.

LE SOLDAT.

Aussitôt que j'aurai fini ma faction, j'irai le lui dire.

TUZANI, à Alcouscous.

Regarde sans affectation quel est ce nouvel hôte que le factionnaire vient de conduire ici.

ALCOUSCOUS.

Moi le voir. Allah !

TUZANI.

Qu'as-tu ?

ALCOUSCOUS.

L'homme qui être arrivé là....

TUZANI.

Eh bien ?

ALCOUSCOUS.

Moi être rempli d'horreur...

TUZANI.

Achève.

ALCOUSCOUS.

Moi, mourir de peur.

TUZANI.

Explique-toi.

ALCOUSCOUS.

Il être l'homme cretin, mon maître, à qui moi voler le poison. Peut-être lui savoir qu'être ici, mais garder toujours ma figure; si lui me voir, ne sera pas le visage.

(Il se cache comme pour dormir.)

GARCÈS, à Tuzani.

Sans me connaître, et sans que je vous eusse jamais été utile, votre épée m'a donné la vie; vous sentez combien je suis affecté de vous voir ainsi, et si je pouvais me consoler de me trouver en prison, ce serait, vive Dieu! parce que j'espère que je vous enlèverai à ce sortir.

TUZANI.

Recevez mes remercîmens.

ALCOUSCOUS, à part.

Lui être prisonnier et l'homme de la querelle. Moi ne l'avoir pas reconnu à cause de l'empressement à me battre.

GARCÈS.

Que cette arrestation ne vous mette pas en peine, cavalier; je vous ai une telle obligation, que je sacrifierais ma vie plutôt que de souffrir que vous payassiez de la vôtre un délit que j'ai seul commis.

TUZANI.

Je puis l'attendre de votre loyauté. Au reste, ce n'est pas ma captivité qui m'inquiète : ce qui me fâche le plus, en vérité, c'est que vous êtes la cause que j'ai perdu l'occasion d'accomplir le dessein qui m'a conduit dans ce pays.

LE SOLDAT.

Vous ne risquez la mort ni l'un ni l'autre. J'ai toujours entendu dire, et vous le savez sans doute mieux que moi, que dans une aventure pareille, lorsqu'on trouve plusieurs complices et qu'il n'y a qu'un mort, lorsque l'événement n'est point le résultat d'une trahison, on ne prend qu'un des accusés, le plus laid, et c'est lui que l'on fait mourir.

ALCOUSCOUS, à part.

Puisse crever qui dit telle chose!

LE SOLDAT.

Ainsi, sur les trois, c'est le muet qui mourra.

(Il sort.)

ALCOUSCOUS, à part.

Cela être clair! comme si moi être le plus laid du monde!

GARCÈS.

Vous m'avez déjà tant obligé, que j'espère que vous m'accorderez une nouvelle grâce.

ALCOUSCOUS, à part.

Le plus laid devoir mourir!

GARCÈS.

Veuillez me dire à qui je dois la vie.

TUZANI.

Je ne suis qu'un soldat, qui suis venu faire cette campagne en volontaire, uniquement pour chercher un homme à qui j'ai affaire. Voilà ce qui m'a conduit à l'armée.

ALCOUSCOUS, à part.

Le plus laid devoir mourir!

GARCÈS.

Je pourrais peut-être vous donner quelques renseignemens, je connais beaucoup de monde. Comment se nomme votre homme?

TUZANI.

Je ne sais.

GARCÈS.

Dans quel terce sert-il?

TUZANI.

Je ne sais.

GARCÈS.

Quelle est sa figure? quelle est sa taille?

TUZANI.

Je ne sais.

GARCÈS.

Il vous sera vraiment aisé de le découvrir, si vous ne connaissez son nom, son signalement, ni le corps dans lequel il sert.

TUZANI.

Eh bien ! sans savoir un mot de tout cela, j'ai été déjà au moment de le trouver.

GARCÈS.

Ce ne sont pas des énigmes faciles à deviner que les vôtres. Mais n'ayez point de souci : son altesse m'accordera la vie ; j'en suis sûr. Elle m'a des obligations, et des obligations telles, que sans moi elle ne serait pas entrée dans Galère. Nous serons libres, nous pourrons ensemble retrouver l'occasion que vous avez perdue ; et, reconnaissant de vos bontés, vous me verrez à vos côtés, vive Dieu ! pour le bien et pour le mal.

TUZANI.

C'est donc vous qui êtes entré le premier à Galère.

GARCÈS.

Plût au ciel que ce ne fût pas moi !

TUZANI.

Comment ? cette action vous a couvert de gloire.

GARCÈS.

Depuis le moment fatal où j'y ai mis le pied, je ne sais quelle funeste influence, quel sort rigoureux, quelle étoile me poursuit ; mais depuis ce jour je n'ai que du guignon. Je n'ai pas joué une chance,

je n'ai pas entrepris une chose, qui ne m'ait mal réussi.

TUZANI.

Pourquoi attribuez-vous à cette journée la cause de votre malheur?

GARCÈS.

Que sais-je? Il vient peut-être de ce que j'y ai tué une Morisque, et le ciel s'en est offensé, parce qu'en effet sa beauté était divine.

TUZANI.

Elle était aussi belle?

GARCÈS.

Oui.

TUZANI, à part.

Ah! épouse adorée! (*Haut.*) Comment cela vous arriva-t-il?

GARCÈS.

Je vais vous le dire. Étant de garde un jour dans une forêt sombre qui empruntait à la nuit l'obscurité de ses voiles, je pris un Morisque. Je ne veux pas vous dire, le récit serait trop long, comment le coquin me trompa, et me conduisit au milieu des précipices, d'où il appela à son secours les soldats de l'Alpujarra. Je fus obligé de fuir; je me cachai dans une grotte, et il suffit de vous dire que ce fut l'entrée de la mine qui, monstre de feu, renversa le mur de la place. Ce fut moi qui indiquai cette caverne à don Juan d'Autriche, moi qui fus de garde à la mine pendant la nuit, moi qui défendis l'entrée de la brèche jusqu'à l'arrivée des troupes, et moi enfin qui, tel que la salamandre, pénétrai

au milieu des flammes jusqu'à une maison qui sans doute était la place d'armes des assiégés, puisque leur plus grande force y était réunie.... Qu'avez-vous? il semble que mon récit vous fatigue, que vous l'écoutez avec peine?

TUZANI.

Ce n'est rien; j'étais un moment distrait par mes chagrins.

GARCÈS.

J'arrivai enfin, plein d'audace et de fureur, au premier but de mes désirs, à la maison ou plutôt au palais de Malech, en même temps que don Lope de Figueroa, l'honneur et la gloire de sa patrie, s'était emparé de l'Alcazar (34) déjà environné de flammes. Le gouverneur fut tué. Moi, qui, tout en cherchant la gloire, ne négligeais pas le butin, quoique le profit et l'honneur se trouvent rarement ensemble, je parcourus toutes les salles, et parvins enfin à une petite pièce, dernière retraite de l'Africaine la plus belle que mes yeux aient jamais vue. Que ne puis-je vous la peindre! Mais ce n'est pas le moment de faire des portraits. Confuse et troublée de me voir, comme si les courtines d'un lit étaient les courtines d'une place, elle chercha à s'y réfugier... Qu'est-ce donc, des larmes roulent dans vos yeux? Vous êtes pâle et sans couleur.

TUZANI.

Votre récit me rappelle des circonstances de mes malheurs qui ressemblent à cet événement.

GARCÈS.

Allons, soyez tranquille; si vous êtes affligé d'a-

voir perdu l'occasion que vous attendiez, elle se représentera : en la cherchant on peut la trouver.

TUZANI.

Oui : Vous avez bien raison. Veuillez poursuivre.

GARCÈS.

Je la joignis aisément : elle était couverte de tant de parures, ornée de tant de bijoux, qu'il semblait qu'elle attendît son amant, et qu'elle s'apprêtât pour l'hymen et non pour le tombeau. Voyant tant de beauté, je voulus lui accorder la vie, pourvu que ses bontés fussent caution de sa rançon. A peine je lui prenais la main, qu'elle s'écria : « chrétien, si c'est l'ardeur du gain qui t'attire dans ces lieux, car l'acier d'un guerrier serait souillé du sang d'une femme, que ces bijoux satisfassent ta soif des richesses, et laisse intacte la pureté d'un sein où sont renfermés des mystères que lui-même ne comprend pas encore. » Je voulus employer la force...

TUZANI, égaré.

Arrête! arrête! que fais-tu? n'approche pas.... (*Revenant à lui.*) Que dis-je? mes chagrins me font perdre le sens et entraînent mes paroles. Continuez, de grâce; votre récit distraira d'autant plus mes ennuis, que c'est une affaire qui m'est tout-à-fait étrangère. (*A part.*) Plût au ciel! maintenant je le hais encore plus amant que meurtrier.

GARCÈS.

Elle poussa des cris pour défendre sa vie et son honneur. Voyant que d'autres soldats venaient, que j'avais perdu l'un des prix de mon audace, je vou-

lus du moins conserver l'autre, et ne rien avoir à partager avec ceux qui étaient près d'entrer. Ainsi, mon amour se changeant en vengeance, passant d'un extrême à l'autre, entraîné par je ne sais quelle furie qui égara mon bras (c'est une infamie même de le dire), abandonnant un ciel de lis et de roses pour m'emparer de quelques bijoux et d'un collier de perles, je lui perçai le sein.

TUZANI.

Est-ce ainsi que fut porté le coup de poignard?

(Il poignarde Garcès.)

GARCÈS.

Je me meurs.

ALCOUSCOUS.

Autant de fait.

TUZANI.

Meurs, traître!

GARCÈS.

C'est toi qui me tues?

TUZANI.

Oui, cette beauté assassinée, cette rose effeuillée, était l'âme de ma vie : sa mémoire est encore la vie de mon âme. C'est toi que je cherchais ; c'est toi que me faisait suivre, jusque dans le camp ennemi, l'espérance de venger son malheur et mon amour.

GARCÈS.

Ah !.:. tu m'as frappé sans armes, en trahison.

TUZANI.

Les lois du point d'honneur ne sont point de sai-

son lorsqu'on punit un assassinat. Don Alvar Tuzani, son époux, est celui qui te tue.

(Il le frappe encore.)

ALCOUSCOUS.

Et moi, chien de chrétien, être Alcouscous, et t'avoir enlevé le bissac dans la montagne.

GARCÈS.

Pourquoi me donnais-tu la vie si tu devais me tuer? Sentinelle, à l'aide! au secours!... je meurs.

(Il meurt.)

(Don Juan de Mendoce entre avec des soldats.)

MENDOCE.

Quels sont ces cris? Entrons, je reconnais la voix de Garcès qui m'avait envoyé appeler... Que vois-je!

TUZANI, enlevant l'épée d'un soldat.

Donne-moi cette épée. (*A Mendoce.*) Seigneur don Juan de Mendoce, si vous êtes surpris de me voir, reconnaissez Tuzani qu'on nomme le foudre de l'Alpujarra. Je suis venu pour venger la mort d'une beauté parfaite; celui-là aime faiblement qui ne venge pas ce qu'il aime. Dans une circonstance différente j'ai été vous chercher dans une autre prison, où, avec des succès égaux, nous mesurâmes nos épées corps à corps. Si c'est vous qui venez me provoquer dans celle-ci, vous pouviez venir seul, un cavalier tel que vous suffisait; si c'est le hasard qui vous conduit, un cœur noble doit défendre le malheur arrivé pour une noble cause. Protégez ma sortie.

MENDOCE.

Dans une occasion si extraordinaire je serais bien

ıise, Tuzani, que mon devoir et ma réputation me ɔermissent de soutenir votre retraite. Mais je ne ɔuis manquer au service du roi, et pour son service vous devez mourir, puisqu'on vous trouve dans son ırmée. Le premier je vais...

TUZANI.

Si vous me fermez le passage, mon épée me l'ouvrira.

(Il se bat avec les soldats.)

UN SOLDAT.

Je suis mort!

UN AUTRE SOLDAT.

C'est un diable sorti de l'enfer!

TUZANI.

Vous verrez ce qu'est Tuzani, à qui l'histoire donnera le nom de vengeur de sa dame.

MENDOCE.

Tu verras bientôt ta mort.

ALCOUSCOUS.

Le plus laid ne pas toujours mourir le premier.

(Don Juan d'Autriche, don Lope de Figueroa entrent, tout le monde s'arrête.)

DON LOPE.

Qui diable fait tout ce vacarme?

DON JUAN.

Don Juan, qu'est ceci?

MENDOCE.

Un événement bien extraordinaire, seigneur; cet homme est un Morisque qui est venu seul de l'Alpujarre au milieu de votre armée pour tuer un sol-

dat qui, dans le sac de Galère, avait poignardé sa dame.

DON LOPE.

Il avait tué ta dame?

TUZANI.

Oui.

DON LOPE.

Parbleu! tu as bien fait. Seigneur, ordonnez qu'on le laisse libre : un tel délit est plus digne de louange que de châtiment. Si quelqu'un tuait votre dame, vous le tueriez, vive Dieu! ou vous ne seriez pas don Juan d'Autriche.

MENDOCE, à don Juan.

Seigneur, c'est Tuzani, un des chefs d'importance: il est convenable de l'arrêter.

DON JUAN.

Tuzani, remets tes armes et rends-toi prisonnier.

TUZANI.

Il m'est impossible de déférer à vos ordres; et tout ce que peut faire mon respect pour votre altesse, c'est de m'éloigner de ses regards.

(Il s'échappe.)

DON JUAN.

Suivez-le, suivez-le tous.

(Ils sortent.)

## SCÈNE VI.

L'extérieur de la place de Berja.

LIDORE sur le mur de la place, Soldats morisques.

LIDORE.

Arborez ce drapeau blanc pour qu'il soit vu du camp des chrétiens.

TUZANI, entre sur la scène.

Au milieu des piques et des hallebardes, j'ai pu garantir ma vie, et me voici près des murs de Berja.

UN SOLDAT, derrière la scène.

Avant qu'il entre dans la ville, tirez-lui un coup de mousquet.

(Des soldats entrent.)

TUZANI.

Vous n'êtes point assez nombreux : essayez de m'envelopper.

LIDORE.

C'est toi, Tuzani, mon frère et seigneur.

TUZANI.

Lidore, tous ces gens-là me poursuivent.

LIDORE.

Ne crains rien.

DON JUAN, derrière la scène.

Parcourez tous ces bois, n'y laissez pas un arbre,

une branche, que vous ne l'ayez trouvé. Mais qu'aperçois-je ? Un signe de paix sur les murs de Berja!

LIDORE (Isabelle).

Généreux don Juan d'Autriche, fils de l'aigle généreux qui regarde face à face le soleil, une femme, si tu veux l'écouter, va mettre à tes pieds toutes ces montagnes où jusqu'ici le courage et le désespoir ont trompé tes nobles espérances. Je suis donne Isabelle Tuzani, qui, opprimée par la violence, ai vécu dans l'Alpujarra, musulmane au dehors et catholique dans le cœur. Je suis la femme, je suis, hélas! la veuve d'Aben-Huméya, dont la mort déplorable vient d'ensanglanter la couronne et les armes. Les Morisques, sachant que tu accordais une amnistie générale, voulurent se rendre : telle est l'inconstance des hommes, que ce qu'ils ont tracé un jour, ils cherchent à l'effacer le lendemain. Voyant que la valeur d'Aben-Huméya tâchait de ranimer leur courage éteint, la compagnie de ses gardes entra dans son palais, et le capitaine, se saisissant des portes, pénétra jusque dans la salle du trône en lui disant : Rends-toi au roi d'Espagne. — Moi, me rendre! s'écria-t-il ; mais au moment où il saisissait son épée, un soldat frappa d'une pertuisane sa tête qui, quelque temps couronnée, reçut le coup de sa mort comme elle avait porté les signes de sa gloire. Il tomba, et avec lui tombèrent tant de glorieuses espérances qui tenaient le monde en suspens. Avec lui finirent ces hauts faits qui pouvaient ébranler l'Espagne, plus encore par les maux dont ils la menaçaient, que par leur importance réelle. Une partie du

peuple crie : Vive la maison d'Autriche ! Une partie n'obéit encore qu'à moi. Si l'avantage de voir à tes pieds la couronne du vaillant Aben-Huméya mérite que tu accordes à un guerrier le pardon que tu as promis à tous, étends tes faveurs jusque sur Tuzani, sur le noble frère d'Isabelle, qui aime mieux être ta captive, qu'occuper le trône où elle est encore reine.

DON JUAN.

Votre demande, illustre Isabelle, est le prix d'une trop bonne nouvelle, pour que je puisse ne pas vous l'accorder. Le vaillant Tuzani vivra, et la renommée écrira sur le bronze l'action la plus héroïque qu'ait jamais inspiré l'amour.

TUZANI.

Je suis à tes pieds.

ALCOUSCOUS.

Et moi, être aussi pardonné?

DON JUAN.

Oui.

TUZANI.

C'est ainsi que finit AIMER APRÈS LA MORT, OU LE SIÉGE DE L'ALPUJARRA.

FIN DE LA TROISIÈME ET DERNIÈRE JOURNÉE.

# NOTES LITTÉRAIRES

SUR

# LE SIÉGE DE L'ALPUJARRA.

(1) Prononcez à très peu près, *Alpoucarre*, surtout avant une voyelle.

(2) *Tercio* est le nom des anciens corps espagnols. Ce mot vient de ce qu'autrefois les milices étaient le tiers de la population militaire. J'ai pris le mot *terce*, écrit quelquefois *terze*, dans nos anciens auteurs qui ont parlé des guerres que nous eûmes dans ce temps-là avec les Espagnols.

(3) Le *couscous*, en espagnol *cuzcuz*, ou *al cuzcuz* avec l'article, est la nourriture habituelle des peuples barbaresques. On comprend sous ce nom des pâtes et des gruaux de différentes espèces de panis et de houlques. J'ai écrit le nom du Morisque avec l'orthographe adoptée par les voyageurs en Afrique.

(4) Ce mot, consacré par l'usage, désigne les Mores qui restèrent en Espagne après la conquête, et qui furent bannis par Philippe III, quoique devenus chrétiens, ou à peu près, grâces aux persécutions qu'ils avaient éprouvées.

(5) Refrain d'un ancien *villancico*.

(6) J'ai traduit le nom de *Galère*; les autres sont *Gabia*, hune, d'où vient notre mot *gabier*; *Verja*, vergue.

(7) Je suppose qu'il est question de la richesse du pays; mais il est possible que Caldéron ait aussi voulu faire allusion à la neige. L'Alpujarra fait partie de la *Sierra-Nevada*, la montagne neigeuse.

(8) (*Litt.*) « Ton cœur nageant dans les larmes doit exhaler ses peines par ta bouche. Je suis donc ta peine, parce que ton cœur me jette en dehors. »

(9) (*Litt.*) Ajoutez : « Le monde sait qu'une offense est la dot du pauvre. »

(10) Ces vers sont rappelés dans l'avant-dernière scène de la pièce.

(11) Caldéron aurait dû, dans la seconde journée, rappeler cette résolution, afin de justifier le retard du mariage de Tuzani.

(12) Malech, qui a des vues de vengeance plus étendues, veut sans doute engager Clara, qui entend leur conversation, à refuser Mendoce.

(13) Cette sorte de dévouement répugne d'autant plus à nos mœurs, qu'encore pour poignarder quelqu'un faut-il choisir un moment favorable. Un fait de l'histoire de cette même guerre de l'Alpujarra offrira, dans le sens *prosaïque*, la traduction du dévouement *poétique* de Clara. Lorsque les Morisques voulaient faire tomber les Espagnols dans une embuscade, ils envoyaient leurs femmes et leurs fillles, vêtues de blanc pour qu'on les vît de plus loin, sur le point où ils voulaient attirer leurs ennemis; ceux-ci manquaient rarement de mordre à l'hameçon, mais parfois le pêcheur y perdait l'appât.

(14) (*Litt.*) « Il retourne d'épées. » Les épées sont une des quatre couleurs des cartes espagnoles.

(15) Don Juan d'Autriche, vainqueur de Lépante, était fils naturel de Charles-Quint.

(16) Comment, seigneur don Pèdre Calderon de la Barca, faites-vous faire à l'une de vos héroïnes une démarche si déplacée, lorsque cela ne sert en rien à la marche de votre drame?

(17) (*Litt.*) « Je les vois jouer l'un contre l'autre, et je suis intéressée dans les mises de tous les deux. »

(18) (*Litt.*) « Ne riment pas bien. »

(19) (*Litt.*) « De la Montagne. » Il n'y point d'équivoque en espagnol, parce que *Montaña* est le nom d'une province, et qu'il n'est synonyme de *Sierra* que dans le style poétique. J'ai dû, au lieu de cette province, désigner la plus voisine. »

(20) Signe de l'autorité civile.

(21) Suivant l'usage français, j'ai changé le nom des personnages dans les titres de scènes, lorsqu'ils en ont changé eux-mêmes dans le dialogue.

(23) Pour Autriche, Mondejar, Los Velez, frénétiques, Figueroa, Avila.

(24) (*Litt.*) « Serait le fils de la cinquième planète (Mars), comme il est celui du cinquième Charles. »

(25) Ces quatre vers, dont j'ai dû faire huit, sont au commencement de la scène un couplet de chant. Ici ils deviennent le texte d'une glose ; et une glose en espagnol est une suite de stances dont chacune finit par un des vers du texte proposé. Je n'ai jamais trouvé fort belles ces difficultés vaincues, et ici elles ne sont guère à leur place. Mais eussai-je eu envie de les louer, le travail aussi pénible qu'ingrat que me coûte la pitoyable traduction que j'en ai faite, m'en aurait dégoûté.

(26) Ici le texte est équivoque et me paraît incorrect. Dans tous les cas, le lecteur n'aura guère perdu à la lacune que j'ai laissée, qu'une ville qui « au milieu d'une mer de rochers, battue par des vagues de fleurs, est assujettie au vent, etc. »

(27) (*Litt.*) Ajoutez : « Dans ces montagnes où le soleil lui-même se perd quoiqu'il les parcoure chaque jour. »

(28) (*Litt.*) Ajoutez : « Mélancolique bâillement du rocher, qui, sans doute opprimé par le poids des édifices, voulut gémir, et, gémissant toujours, n'a pas depuis fermé cette bouche. »

(29) Les Arabes se servent de préférence de leurs jumens dans leurs expéditions de nuit ; ils craignent que les chevaux ne les fassent découvrir par leurs hennissemens.

(30) (*Litt.*)

TUZANI.

Quels sont ces Etna, ces Mont-Gibel, ces Vésuve, ces volcans que ces montagnes ont conçus dans leur sein et qu'elles enfantent ainsi ?

ALCOUSCOUS.

Que parlez-vous de voiles (*Mongiles*, pour *Mongibelos*), de grondins (*Besugos*, pour *Vesubios*), de scorpions (*alacranes*, pour *volcanes*), lorsque tout n'est que feu et que fumée?

(31) (*Litt.*) « Qui est morte comme une merveille, ainsi que vivante elle était la merveille de ces contrées. » Allusion au mot *maravilla*, qui signifie une fleur éphémère.

(32) (*Litt.*) Ajoutez : « Et puisque Galère, à qui on n'a pas en vain donné ce nom, se brisant au milieu des mers de

pourpre qui la submergent, est près de couler bas. » J'ai omis un autre calembourg sur *demeurer en galère*, et encore un ou deux sur le mot de *gabia*, qui signifie aussi *cage*.

(32) (*Litt.*) « Où le feu est le minotaure, et la fumée le labyrinthe.

(33) J'ai adouci l'expression.

(34) Palais ou château fort.

## NOTES HISTORIQUES.

*N. B.* Nous avons trois histoires de la guerre de l'Alpujarra ; l'une un peu romanesque, mais pleine de vérité dans les sentimens, sinon dans les faits, c'est celle de Pérez de Hita ; l'autre, exacte, méthodique, est du laborieux Louis del Marmol, qui, après de longs et utiles travaux, n'était parvenu qu'à être *andante en la corte*, solliciteur suivant la cour ; la troisième, dont les trois premiers livres sont le chef-d'œuvre du genre historique dans la littérature espagnole, est de don Diègue de Mendoce, poëte, militaire, historien, administrateur, diplomate et romancier, et l'un des hommes les plus remarquables de son siècle dans toutes les carrières qu'il a suivies. Dès 1584, Juan Rufo avait compris ce récit dans les premiers chants de son poëme de l'*Austriade*. Pour le P. Bleda, dans son histoire des Mores, il a tout simplement réimprimé l'ouvrage de Mendoce.

(*a*) Le Tuzani de la première journée est un personnage d'invention ainsi que sa sœur. La femme d'Aben-Huméya était fille de Diègue de Roxas. Quant au rôle que Tuzani joue dans la seconde partie de la pièce, où il est personnage historique, voyez l'Extrait de l'Histoire des guerres civiles de Grenade.

(*b*) Dans la première journée, le personnage de Malech a été conçu d'après Fernand Muley de Valor el Zaguer, oncle d'Aben-Huméya, et l'un des premiers promoteurs de l'insurrection. C'est du moins à lui que don Diègue de Mendoce et Ginès Pérez de Hita, prêtent des discours dont le fond se retrouve dans celui de Malech.

Le Malech, personnage historique, se nommait Géronimo ; c'était l'un des cavaliers les plus considérés de Purchena. Il quitta son pays des premiers pour se joindre à Aben-Huméya, qui lui donna le commandement des Morisques de l'Almanzore ; depuis il fit insurger tout ce canton. Ce fut aussi lui qui s'empara de Galère ; il se distingua constamment dans la guerre ; il fut un de ceux qui contribuèrent le plus à reprendre les négociations de pacification qu'Aben-Abo avait rompues. Il était frère et non pas père de Maléha.

Caldéron écrit son nom *Malec*, et dans cette forme il voudrait dire roi. *Maleh*, qui est le nom sous lequel l'ont désigné tous les contemporains, signifie en arabe ou *matelot*, ou *civil*, *agréable*. *Maléha* veut dire belle. J'ai préféré ce nom à celui de *Maléca*, à cause de la douceur de la prononciation.

(*c*) Don Fernand Muley de Valor était fils de don Antonio Muley, et arrière-petit-fils de Muley qui, au temps de la prise de Grenade, était un des premiers du royaume. Ce Muley se fit chrétien ; le roi Ferdinand fut son parrain, lui conserva ses biens, et les augmenta encore.

Les biens de don Fernand étaient à Valor, dans l'Alpujarra, et il y avait une parenté nombreuse ; mais sa résidence ordinaire était à Grenade, dont il était XXIV. Pérez de Hita le peint ainsi : « C'était un jeune homme de vingt-deux ans, brun, n'ayant que peu de barbe, les yeux noirs, les sourcils barrés, bien fait, et montrant dans son port qu'il était de sang royal ; aussi était-il estimé de tous les Morisques. »

Il avait des raisons d'être mécontent. Dès que l'on commença à soupçonner le prochain soulèvement, les principaux Morisques de Grenade vinrent s'offrir en otage au président de la chancellerie. Il refusa cette offre, mais on fouilla dans les cartons du greffe, et, ranimant d'anciens procès, on fit arrêter plusieurs Mores, et entre autres don Antonio Muley, père de don Fernand. « Ce dernier, dit don Diegue de Mendoce, était riche, dissimulé et offensé ; les Mores faisaient cas de lui, parce qu'il avait déjà vengé en partie son père, en tuant l'un des accusateurs et une partie des témoins. »

Louis del Marmol le représente au contraire comme un jeune

étourdi, dépravé, et continuellement endetté. Lors de sa dispute avec l'alguazil major dont nous parlerons ailleurs, il fut mis aux arrêts chez lui sous caution. Dégoûté de sa charge de XXIV par ce désagrément, il voulut la vendre à Diègue de Palacios, qui lui servait de garant. Celui-ci l'acheta en effet; mais, craignant qu'il ne s'évadât, il fit saisir l'argent par un alguazil, au moment où il venait de le compter. Fernand, sans place et sans argent, partit la même nuit (23 décembre 1568), pour l'Alpujarra, où ses parens le nommèrent roi, au grand déplaisir d'Aben-Farrax, teinturier, de la famille des Abencerrages, qui avait préparé l'insurrection, et qui avait soigneusement caché ses mouvemens aux Morisques riches et de qualité, qu'il regardait comme vendus à la cour, et surtout à Fernand de Valor, qu'il considérait comme un jeune homme trop léger.

Pendant son court règne, Aben-Huméya ne justifia point le choix dont il avait été l'objet. Il fit tuer son beau-père, Diègue de Roxas, qu'il avait fait son trésorier, parce que ce vieillard ne voulut pas se faire musulman; il persécuta son oncle, Muley el Zaguer Aben-Jauhar, à qui il devait la couronne. Il voulut se défaire d'Aben-Farrax, l'un des auteurs de l'insurrection, et qui s'était désisté de ses prétentions en sa faveur. Il fit à différentes fois tuer plus de cent des officiers de son armée, sous prétexte de conspirations. A la cruauté il joignit la débauche; il quitta sa femme, en prit trois autres morisques, et eut en outre une quarantaine de concubines. Son libertinage et sa férocité finirent par lui coûter la vie et la couronne. Il était, à ce qu'il paraît, brave de sa personne; ce fut sa seule qualité. Nous aurons occasion d'en parler encore.

(*d*) La pragmatique de Philippe II, pour l'extirpation des coutumes moresques, fut solennellement proclamée à Grenade, le 1^er^. janvier 1567. Elle avait été l'objet de vives discussions dans le conseil; le duc d'Albe lui-même la trouvait imprudente; mais la tenacité du cardinal don Diègue d'Espinosa décida le roi, qui ne haïssait pas les moyens violens. Il y eut à Grenade les mêmes dissentimens sur son exécution. Le capitaine général voulait adoucir la rigueur de la loi. Le président de l'audience, Deza, insistait sur la plus stricte exé-

cution de ses dispositions oppressives. Dans cette affaire, comme dans d'autres, c'étaient les militaires qui prêchaient la douceur, et les hommes de robe longue qui voulaient la sévérité. C'est que les premiers vont à la guerre. Quoi qu'il en soit, Mathan l'emporta sur Abner, ce qui devait arriver sous le règne d'un prince qui, à sa première bataille, avait juré de ne se trouver à aucune autre.

Aux dispositions dont parle Malech dans ce morceau, il faut en ajouter deux autres qui ne durent pas être moins fâcheuses. Il fut défendu aux femmes des Mores de sortir voilées dans la rue, et leurs maisons durent être ouvertes les jours où ils feraient des noces, donneraient des festins, et tous les vendredis dans l'après-midi. On annonçait aussi qu'on allait enlever les enfans à leurs parens. Cette dernière imputation était une calomnie contre Philippe II; mais l'idée n'en fut pas perdue, et, cent ans après, cette disposition fut une de celles qui suivirent la révocation de l'édit de Nantes.

Pérez de Hita, qui écrivait avant la mort de Philippe II, loue ces mesures, et c'était bien naturel; mais il n'a pas voulu que ces éloges pesassent sur sa conscience : « Ces choses, dit-il, furent sagement conseillées, et justement ordonnées, puisqu'enfin le cœur des rois est dans la main de Dieu, et qu'il ne tombe pas une feuille sans sa volonté. » Nous verrons que Caldéron s'exprime à peu près aussi sincèrement.

Les riches Morisques qui demeuraient à Grenade, les cavaliers de tout le royaume, firent des adresses, des pétitions, au président, au capitaine général, au roi; le bas peuple de la ville et de la campagne fut d'avis de recourir aux armes. Toute l'année 1567 se passa en préparatifs. On entama des négociations avec Aluch-Ali, dey d'Alger : le soulèvement devait d'abord avoir lieu le jeudi saint de 1568, et ce ne fut qu'au mois de décembre de cette année que l'insurrection éclata dans l'Alpujarra. Le 19, Aben-Farrax entra à Grenade et voulut soulever l'Albaycin, ou le quartier des Mores. Aucun ne bougea. Pour ne pas se compromettre, ils attendirent les pillages, les assassinats, et finalement la déportation dans l'intérieur de la Castille.

Ce fut le lendemain ou le surlendemain de cette alerte que don Fernand de Valor eut avec don Pèdre de Maza la querelle dont nous parlerons plus bas.

Malech cite dans cette tirade le nom de Vénégas. Le chef de cette famille qui se trouvait à Grenade, se rendit à Madrid pour solliciter en faveur des Morisques ; il eut la prudence de ne pas revenir. Un de ses parens refusa d'être nommé par les insurgés, roi d'Alméria. Le général Vénégas, l'un des derniers vice-rois du Mexique, appartenait à cette maison.

(*e*) Ici est un anti-chronisme un peu fort. Don Juan est déjà présenté comme le vainqueur de Lépante, et cette affaire brillante n'eut lieu qu'un an après la fin de guerre de l'Alpujarra. Après de telles erreurs commises par Caldéron sur des faits contemporains, La Huerta n'a pas bonne grâce à reprocher à Corneille l'anachronisme qu'il a commis dans le *Cid*, et auquel il était forcé par son système dramatique.

(*f*) L'Alpujarra a, suivant don Diègue de Mendoce, seize lieues de long et onze dans sa plus grande largeur. La population morisque du royaume de Grenade était de quarante-cinq mille hommes en état de porter les armes ; mais ils ne prirent pas tous part à la guerre. C'est par une affectation fort inutile que l'auteur donne Galère, Berja et Gabia pour les trois principales villes de l'Alpujarra. Galère en est fort loin, Gabia et Berja n'ont joué aucun rôle important dans cette guerre ; mais il fallait au poëte des termes de marine pour faire ses allusions. Il n'existe nulle part de lieu d'où l'on puisse voir à la fois Galère et Berja, éloignées de vingt-cinq lieues. C'est comme si un peintre, supprimant toute la Sierra-Nevada, montrait la mer dans un tableau qui représenterait l'Alhambra. Mais, *Pictoribus atque poetis, etc.*

(*g*) « Don Fernand, ayant quitté son épée comme les autres cavaliers, ne quitta point sa dague : Don Pèdre Maza, alguazil major et XXIV, l'engagea à la déposer ; don Fernand lui répondit : c'est un oubli de ma part ; mais un cavalier comme moi peut entrer partout avec ses armes. —Vous ne devez point, répliqua don Pèdre, les porter dans le conseil, où d'autres aussi bons que vous ne les portent pas. — Personne n'est aussi bon que

moi, dit alors don Fernand »... Là-dessus don Pèdre s'approcha de lui, et, en vertu de son office, lui ôta sa dague. Don Fernand ne résista pas à son autorité; mais il s'écria enflammé de colère: Vous avez agi comme un vilain, et je jure par la couronne de mes ancêtres, dont je suis digne, que je me vengerai de vous et de quelques autres qui vous approuvent, de manière à être pleinement satisfait. Le corrégidor voulut le faire arrêter, mais il s'échappa. » (*Ginès Pérez de Hita, chap. II.*)

C'est au reste, une grande naïveté de don Juan de Mendoce, de dire : Il vaut mieux que je m'attribue cette faute que de laisser penser que ce soient les ordres du roi qui aient causé ce soulèvement.

(*h*) Le marquis de Mondéjar (Hurtado de Mendoce) commença la guerre de l'Alpujarra, et n'y fut pas heureux. Vers la fin de 1569, il fut rappelé à Madrid, et laissa le commandement des troupes à ce don Juan de Mendoce, que Caldéron a mis en scène. Le marquis fut cependant rétabli dans son gouvernement, mais il ne fut plus chargé du service actif, et fit seulement partie du conseil de don Juan d'Autriche, à qui son frère, Philippe-le-Prudent, avait donné des pouvoirs illimités, à condition qu'il ne pourrait rien faire sans l'avis des conseillers qu'on lui donnait.

(*i*) Le marquis de Los Velez, qui pendant long-temps remporta chaque jour une victoire décisive sur les Mores qu'il retrouvait le lendemain, ne voulut pas servir sous les ordres du frère du roi. Il leva le siége de Galère un peu avant que les troupes de don Juan n'arrivassent pour relever les siennes, et rentra dans son château de Velez-le-Blanc.

(*k*) Aben-Humeya ne vit pas le siége de Galère ; il fut tué le 22 octobre 1569, et don Juan n'arriva sur cette place qu'au commencement de janvier 1570.

(*l*) Galère était sur un rocher isolé, entouré de hauteurs plus considérables, dont il est séparé par de profondes fondrières. La place n'avait d'autres murs que l'escarpement dont elle était bordée. Le siége commença le 19 janvier ; un premier assaut par la partie basse ne réussit pas. On eut recours aux mines. Après l'explosion de la première, le 27 janvier, second assaut.

où les Espagnols furent repoussés avec perte de neuf cents hommes. Le 7 février, explosion de deux nouvelles mines; assaut par les deux extrémités de la ville ; les Espagnols entrèrent dans la place à huit heures du matin, enlevèrent toutes les maisons l'une après l'autre, et ne furent maîtres de la place qu'à cinq heures du soir. Il y périt environ trois mille Morisques. On n'aurait point tué de femmes si don Juan, voyant que les soldats quittaient l'assaut pour conduire leurs prisonnières au camp, ne les avait fait massacrer par ses écuyers. Il en mourut ainsi quatre cents, à ce que dit Marmol. Pérez de Hita porte le nombre des femmes égorgées à huit cents. Plusieurs furent tuées par leurs pères ou leurs maris. On fit environ quatre mille esclaves, soit femmes, soit enfans. La place avait soutenu trois assauts, et vingt jours de tranchée ouverte. Tijola tint un mois entier et fut évacué par la garnison.

(*m*) C'est bien à tort que Caldéron impute ici à Philippe II des sentimens d'humanité ; le 19 octobre 1569, il avait donné des ordres de faire la guerre à outrance (*à sangre y fuego*).

(*n*) La division se mit parmi les Morisques, à la fin de 1570. Leur roi, Aben-Abo, oncle et successeur d'Aben-Huméya, voulait la paix, mais il en était empêché par la crainte des Turcs auxiliaires qu'il avait dans son armée. Après qu'en vertu de ses pouvoirs, Habaqui eut conclu un traité, il fit pendre son plénipotentiaire : alors les divers chefs firent leurs arrangemens sans lui, et l'inconstant Aben-Abo, abandonné de toutes parts, finit par être vendu par un de ses amis, et conduit au supplice au commencement de 1571. Une fois les Mores désarmés, la paix conclue avec eux fut indignement violée, et ils furent déportés dans la Manche et la Nouvelle-Castille.

(*o*) Caldéron a embelli les circonstances de la mort d'Aben-Huméya, qui d'abord fut tué à Andarax et non pas à Berja. Son père et son frère don Alonse étaient prisonniers; il écrivit à don Juan d'Autriche pour demander qu'il fussent bien traités. Il lui fut répondu. Cet échange de courriers fit croire à des négociations, et le peuple, qui le supportait impatiemment tyran, fut disposé à le supposer traître. Dans ce temps, il